

M@GM@ vol.22 n.02

Mai Août 2024



ISSN 1721-9809



RIVISTA INTERNAZIONALE DI SCIENZE UMANE E SOCIALI
REVUE INTERNATIONALE EN SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES
REVISTA INTERNACIONAL DE HUMANIDADES Y CIENCIAS SOCIALES

DONNER

Cet acte devenu une ambiguïté sociale

Sous la direction de Bernard Troude

Osservatorio dei Processi Comunicativi - Associazione Culturale Scientifica - Catania, Italy

ISSN 1721-9809

M@GM@ Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales
Fondée et dirigée par le sociologue Orazio Maria Valastro



CC BY-NC-ND 4.0 DEED
Attribution - Utilisation non commerciale
Pas d'Œuvre dérivée 4.0 International



www.analisiqualitativa.com

© 2024

M@GM@ Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales

Projet éditorial : Osservatorio dei Processi Comunicativi

Direction scientifique : Orazio Maria Valastro

Donner : cet acte devenu une ambiguïté sociale

Vol.22 n.02 Mai Août 2024

Sous la direction de Bernard Troude

eBook en format Pdf

Édition non commerciale en accès libre

ISSN 1721-9809

En couverture : détail stylisé des représentations murales gravées dans les grottes d'Addaura au pied du mont Pellegrino à Palerme.

Œuvre diffusée sous licence internationale Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 DEED

Attribution - Non commerciale - Pas de travaux dérivés 4.0 International

Osservatorio dei Processi Comunicativi

Association scientifique et culturelle à but non lucratif - Catania (Italy)

Nous vous invitons à nous soutenir avec un don en ligne et nous aider ainsi à poursuivre notre politique de libre accès aux publications scientifiques en sciences humaines et sociales.

PayPal email : info@analisiqualitativa.com.

Osservatorio dei Processi Comunicativi

magma@analisiqualitativa.com | www.analisiqualitativa.com

Via Pietro Mascagni n.20 - 95131 Catane - Italie

M@gm@

Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales

Direction scientifique

Orazio Maria Valastro

DONNER : CET ACTE DEVENU UNE AMBIGUÏTÉ SOCIALE

SOUS LA DIRECTION DE
BERNARD TROUDE

DONNER : CET ACTE DEVENU UNE AMBIGUÏTÉ SOCIALE

Sous la direction de Bernard Troude

11 | Donner sans retour, un geste paradoxal

Bernard Troude

Cette version monographique est écrite en cette année 2024 dans un continuum des précédents travaux. Nous avons à remercier les contributeurs ayant participé aux conséquences exposées de ces textes incluant des idées et des générations d'idées assez différentes du donner et du don pour devoir les souligner. Encore cette fois, nous rendons hommage aux auteures et auteurs à leurs facultés de formuler leurs descriptions sociologiques et anthropologiques, à propos de cette faculté humaine et au bon sens de l'enthousiasme à rendre service, à faire admettre un bonheur sans le souci d'un rapport financier immédiat : donner et ne rien attendre en retour.

19 | Le don : une expérience picturale

Radmila Urošević

Cet article interroge la pratique picturale à travers la question du don. Il s'attache à mettre en relation la notion aristotélicienne de *praxis* (l'acte) avec celle de *poiésis* (production) afin de questionner le don artistique, et plus particulièrement pictural, dans ce qu'il a de transmissible et d'échangeable. En s'appuyant sur des exemples de réalisations plastiques pratiques, que j'ai pu expérimenter dans le cadre de ma recherche picturale, nous démontrons comment la *praxis* et la *poiésis* s'articulent ici, et comment le matériau pictural nous permet de penser le don avec ou sans retour de nos jours. Pour ce faire, nous mettons en perspective le don comme créateur de lien social et comme moyen de transmission dans le temps et l'espace.

31 | Don et solidarité, un soutien mutuel de coopération

Youssef Alaoui

L'article aborde le concept du geste de donner comme un élément fondamental de la solidarité au sein des communautés, mettant en lumière le rôle crucial des coopératives dans la promotion de l'entraide et du soutien mutuel. Le don est présenté non seulement comme un acte de générosité, mais aussi comme une obligation morale, créant des liens de confiance et de réciprocité qui renforcent la cohésion sociale. En intégrant le don dans des actions solidaires, la solidarité se manifeste sous forme d'engagement collectif pour promouvoir le bien-être commun. Les pratiques de don, en tant que dynamiques évolutives, révèlent l'importance de cultiver une culture du don et d'encourager des relations interpersonnelles basées sur la coopération. En outre, l'article évoque les initiatives de figures locales, comme Sœur Geneviève Prat, qui ont contribué au développement social et à l'assistance des plus vulnérables. Ce cadre souligne que le don joue également un rôle économique en facilitant la redistribution des ressources et en combattant les inégalités sociales.

41 | Le Donner sans retour chez l'acteur associatif au Maroc

Mouhssine Ait-Ba

Le Donner est un acte de générosité pure où l'on offre quelque chose à quelqu'un sans attendre ni de remercier ni de contrepartie. C'est un acte altruiste qui vient du cœur et qui est fait pour la satisfaction de donner et pour le bonheur de l'autre. Ce type de geste est considéré comme une valeur humaine fondamentale qui enrichit notre développement personnel et renforce les liens sociaux. Pour cette raison, cette noble valeur humaine a attiré mon attention durant ma thèse doctorale sur les acteurs associatifs et m'ont conduit dans ce texte à mettre la lumière sur leur action associative que je le considère que comme une sorte de « Donner sans retour ». Dans ce texte je vais parler de travail bénévole en tant qu'une valeur d'humanitaire où la générosité peut avoir des bienfaits psychologiques pour le donneur, comme un sentiment de bien-être, et une augmentation de l'espérance de vie. À partir de trois expériences de l'action associative, je vais mettre en faveur les sentiment d'appartenance et de connexion entre individus grâce au travail bénévole, ce qui peut diminuer les sentiments de solitude et d'isolement et donner la

vraie valeur de l'humanité. En somme ces expériences reflètent comment le Donner sans retour est une expression de l'amour et de la bienveillance qui peut transformer positivement la vie de celui qui donne et celle du receveur.

51 | Le triptyque de la motivation et l'usage du vocable Donner dans les hawz de Tlemcen : en Algérie, le cas de Ain El Hûts

Mustapha Guenaou

Le mot / le vocable / le concept / la notion sont les attributs d'ordre socio sociétal, linguistique et anthropologique que connaît une appellation ou un terme utilisé dans un parler, localement désignée par El Hadra El Hawzia El Hûtsia. Dans ce cadre, accorder un sens sans sortir du champ sémantique renvoie à un territoire, un espace, une aire socio culturelle qui est le hawz dans la région de Tlemcen. L'enquête de terrain est portée sur Ain El Hûts, une localité dans le hawz de Tlemcen, un creuset du savoir socioculturel et de la civilisation arabo-andalouse. Nous avons rappelé que la localité en sa qualité de centre de la transmission des connaissances a des marqueurs d'une pratique langagière à laquelle sont associés les aspects linguistiques, sociologiques, anthropologiques, etc. Dans cette contribution, a été pris en considération un terme générique à Tlemcen et dans son hawz : le verbe « Donner » auquel, nous insistons à faire valoir ses acceptions et ses dimensions. Donner ne peut être donner que s'il est suivi par accepter. Plusieurs exemples restent à évoquer pour faire valoir ses portées d'ordre socio sociétal et d'ordre psycho anthropologique. Dans les traditions et les us et coutumes d'Ain El Hûts, seront relevées quelques pratiques, étroitement liées au concept maussien, sur lequel nous insistons sur la présentation et l'explication du triptyque de la motivation et du triptyque des obligations du don.

61 | Analyse critique de la complexité sociale du don : la dialectique de la générosité

Ala Eddine Bakhouch

Cette chronique examine l'ambiguïté sociale entourant l'acte de donner dans les sociétés contemporaines. À partir d'une analyse interdisciplinaire, incluant des perspectives philosophiques, sociologiques et économiques, nous explorons les multiples dimensions du don, allant de ses implications économiques à ses significations culturelles. Nous mettons en lumière les *tensions inhérentes* entre l'*altruisme désintéressé* et les *motivations égoïstes* qui sous-tendent souvent les actes de don. En outre, nous examinons les dynamiques de pouvoir et les inégalités sociales qui peuvent influencer les pratiques de don, tout en soulignant l'importance des structures institutionnelles dans la régulation de ces comportements. Enfin, nous proposons des pistes de réflexion pour « une compréhension plus nuancée du rôle du don dans la construction de la cohésion sociale et de la justice économique ».

71 | Le don : ambiguïté pragmatique et enjeux sociaux contemporains. Formes plurielles à l'aune des enjeux contemporains.

Ala Eddine Bakhouch

Hassna Barakate

Le don, dans sa multiplicité de formes et de significations, demeure un acte fondamental au sein des relations humaines et sociales. Loin de se réduire à une simple transaction, il révèle des dynamiques complexes entre donateurs et bénéficiaires. Nous examinerons les travaux sociologiques et anthropologiques contemporains qui éclairent les motivations sous-jacentes à l'acte de donner, et comment ces motivations s'inscrivent dans les contextes économiques et sociaux modernes. En particulier, les contributions de Pierre Bourdieu sur la distinction sociale, ainsi que les analyses sur la réciprocité du don, « offriront un cadre d'analyse pertinent pour comprendre les logiques d'échange qui structurent les pratiques de don ». Par ailleurs, les études de Boltanski et Chiapello permettront d'analyser comment les pratiques de don sont influencées et transformées par le capitalisme moderne. Les réflexions de David Graeber sur les dettes et les implications sociales de l'économie renforceront notre compréhension des dynamiques sous-jacentes au don. Cet article vise ainsi à déchiffrer les épreuves individuelles et les enjeux collectifs liés au don, en mettant en lumière ses dimensions pragmatiques et ses paradoxes sociaux.

81 | Manifestation linguistique, interprétation sémantique et sociolinguistique du don : langages, Strates sémantiques de son concept, Examen des dynamiques sociales

Ala Eddine Bakhouch

Mohamed Hosni

Le don, en tant qu'acte social, est empreint de complexités et de significations diverses. Cet article étudie la manifestation linguistique du don, en examinant ses interprétations sémantiques et sociolinguistiques. Nous nous

appuierons sur les travaux de Marcel Mauss (1925) qui considère « le don comme un fait social total, engageant divers aspects de la vie sociale, économique et culturelle ». En complément, nous examinerons les perspectives contemporaines, telles que celles proposées par Godbout (2000) et Caillé (2007), qui explorent la dynamique du don dans les sociétés modernes. En analysant les discours sur le don dans différents contextes sociaux et culturels, nous mettrons en lumière comment le langage du don révèle les attentes et les normes sociales en constante évolution. Notre méthodologie repose sur une analyse linguistique et sociologique des termes et expressions associés au don dans divers corpus textuels, permettant ainsi de dégager les représentations collectives et individuelles qui façonnent cet acte.

91 | Annotazioni e donazioni: diario per una riflessione etnografica

Vito Antonio D'Armento

Lo scandaglio dei concetti di dono e donare qui proposto, attraversando differenti prospettive disciplinari, consente di accantonare tardigradi schemi predefiniti – da dar garanzia ad una più viva curiosità creativa –, in tal modo accomodando considerazioni che legittimano tutto quanto possa apparire ad un diverso modo di guardare un mondo instabile e comunque indisponibile a farsi incamiciare da modelli canonici – classici o tradizionali che siano. Ne è conseguita la elaborazione per un piano di ricerca – sintetizzato in un “indice” che dà conto sia dell’ontologia del dono/oggetto che della fenomenologia del donare/azione – che prende in carica implicazioni pluridisciplinari libere da subalternità filosofiche, antropologiche, etnografiche *et al.*, prefigurando approcci inter-testuali che consentono di analizzarne le questioni proposte in modo consequenziale – intrecciando cioè “esperienze” e “senso comune” o “informazioni” filtrate da semplice “buon senso” –, così evitando schemi predefiniti ed aprendo nuovi orizzonti per riflessioni che possano dar spazio a problematiche addirittura imprevedibili (un utile supporto a tali considerazioni sta in: Giuliano da Empoli, *Contro gli specialisti. La rivincita dell’umanesimo*, 2013).

111 | Riflessioni sull’ambiguità dell’atto del donare al variare del punto di osservazione

Rocco Morelli

L’appello a riflettere sul tema proposto in merito all’ambiguità del dono sembra ruotare intorno ad un concetto centrale: “*l’atto del donare può essere definito tale se nulla è atteso in cambio del dono*”; e questo, seppur vero per definizione, può apparire iperbolico. Oggi, invero, si invoca l’antropologia di Marcel Mauss per affermare che i doni costituiscono la forma più antica dell’economia in quanto “universali”, avendo preceduto il baratto ed il “mercato”. Si afferma, altresì, che secondo il pensiero Maussiano, il dono è sempre una richiesta di fedeltà, in cui l’impegno a ripristinarla è una scelta dell’altro; per cui si ritiene che il dono vincoli e liberi al tempo stesso. Se così è, allora si è in presenza di una dualità che ne sottolinea l’ambiguità, poiché vincolare e liberare sono antitetici. Se poi è vero che al dono è sempre connessa una richiesta di fedeltà, venendo a mancare il requisito del “nulla attendersi in cambio” si può ancora chiamarlo propriamente dono, secondo la definizione data? Interrogativo circolarmente ripetibile anche su altro fronte. D’altro canto, è difficile negare che la “solidarietà organica” in senso Durkheimiano - ossia riferita ai legami tipici delle società industriali e in contrapposizione alla “solidarietà meccanica” che indica i legami vigenti nelle comunità preindustriali - appare oggi in via di scomparsa. Sembra sostituita da un “ossessivo invito al donare” individualmente, che è onnipresente nella nostra società occidentale. Inoltre, “donare è cosa difficile” e il tema dell’ambiguità del dono è un tema antico riscontrabile nella realtà umana. Basti pensare al cavallo di Troia e ciò che accadde per quel “dono”. I Latini, ben informati su quelle vicende, ricorrevano all’immagine: «*Con una mano reca una pietra e con l’altra un pane*» per esprimere questa ambiguità. Perciò, ci è stata tramandata dalla saggezza popolare, anche l’avvertenza: “*Si riempia di sudore la tua offerta, affinché tu sappia a chi stai donando*”.

145 | L’arte del donare: significanze singolari e plurali

AnnaMaria Calore

Per meglio mettere a fuoco l’aspetto fondamentale del dono e le sue significanze singolari e plurali, non ho potuto che partire da una delle affermazioni dell’Antropologo Marcel Mauss che, nel suo famoso saggio, illustra con estrema chiarezza il come, le relazioni tra gli esseri umani, nascono e si rafforzano essenzialmente grazie ad un continuo contatto sociale che può anche essere espresso e simboleggiato da un dono di una delle parti all’altra e come, colui che abbia ricevuto il dono, potrà anche, sua volta, contraccambiare il donatore con un altro dono. Questo processo di mutualità di doni, è in grado di innescare una catena positiva di reciprocità sia attraverso l’oggetto-dono sia attraverso l’inequivocabile espressione di affettività espressa dai donatori nel momento che hanno donato. Una reciprocità, quindi, capace di creare un legame speciale ed unico tra persone, profondamente diverso dallo “scambio economico” insito negli oggetti donati.

159 | Il dono e l'offerta**Eugenio Imbriani**

Il presente contributo si divide in due parti. Nella prima, si parte dal *Saggio sul dono* di Marcel Mauss, uscito giusto cent'anni fa, in cui l'autore studia le forme dello scambio nelle società antiche e d'interesse etnologico, comparandole con quelle che si sono imposte con il capitalismo. Il dono costituisce una modalità di trasferimento di beni "in perdita", basato, comunque, su una regola di reciprocità che si articola nei momenti del dare, ricevere, restituire; lo stesso autore, tuttavia, invita a riflettere sugli spazi e le opportunità che anche nelle società moderne, avanzate, si aprono agli scambi di tipo non commerciale e a gesti di solidarietà spesso gratuiti. Nella seconda parte, propongo gli esiti di una ricerca etnografica che ho condotto in Puglia e riguarda un complesso cerimoniale finalizzata a una offerta di cibo alla comunità in occasione della festa di san Giuseppe.

167 | Riflessioni sul dono**Carmine Luigi Ferraro**

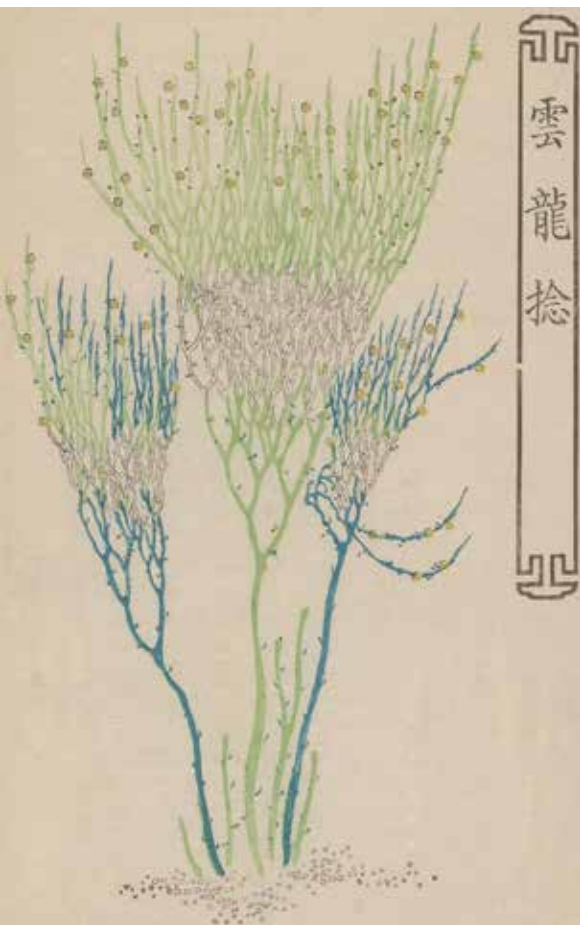
In questa breve riflessione, presentiamo i lineamenti di una analisi sul *dono*, che cerchiamo di indagare dal punto di vista filologico, formativo, filosofico, religioso. Stabilite le direttrici della nostra riflessione, abbiamo cercato di trovarne conferma, cercandone riscontro nelle opere di due autori della filosofia spagnola del Novecento: M. de Unamuno e J. Ortega Y Gasset.

175 | Accueillir sans discriminer, un don du savoir donner : un fait social engendré par la famille ou la communauté**Bernard Troude**

De ce qui est fait, rien n'est beau et rien n'est bon si ce n'est pas utile aux autres. Le sujet doit commencer par ce don en constance désespérante comme le don hiératique mis en axiome probant et principal par toutes les religions depuis des millénaires, religions avant les politiques qui insistent sur le don sous toutes formes multiples et variées. Ce sujet qui m'est revenu est repris à l'idée en finissant une découverte de lignes remarquables tout autant qu'étonnantes d'un auteur qui m'est tout autant parfaitement inconnu : Didier de Buisseret décrivant sa promenade très personnelle de son à-soi avec les moments du don et du savoir donner qui auront capté son regard, sa réceptivité et provoqué son émotion, mélange de psychisme et de psychologie ... Avons-nous tous le souci d'individuation en ne s'intéressant qu'à une seule facette de notre nous-même ? Dans ce don pour lequel je souscris, il faut mettre en cause une vraie rencontre mettant en jeu les totalités de nos présences. L'ouverture aux autres devient donc essentielle, tout en montrant les disponibilités indispensables de chacun et favoriser ainsi les réalités qui ne se réduisent pas qu'à nous-mêmes en indiquant que nous sommes prêts à vivre. Ce qui se dit, c'est que tout individu en lui-même a besoin de se voir pour se reconnaître quand la réalité ne se réduit pas au "je me suis reconnu" mais je fais aussi partie de la vie commune. Par ces dons, faut-il percevoir une idée de cohésion sociale ? Un décryptage assez mystérieux, offrant de façon non courante des mouvements de nos histoires de l'art ... De l'instinct évident de simplicité ... Beaucoup d'écrivains me touchent, retiennent encore et encore mes attentions d'artiste : ... et eux aussi sont très réceptifs à toutes les formes du don. Comment actualiser ou mieux réactualiser le savoir donner ?

189 | L'ultime idéal et le triptyque de la motivation sociale : dernier objectif de la conscience ternaire**Mustapha Guenaou**

Dans le cadre de nos recherches en socio anthropologie du quotidien, notre interpellation porte sur la conception de la conscience chez l'Homme, qu'il soit une femme ou un homme. Mais, devant la diversité culturelle et de l'interdisciplinarité scientifique, les sciences sociales et humaines s'enrichissent pour faire valoir l'interprétation d'un phénomène socio anthropologique qui n'est que la conscience que nous désignons par la conscience ternaire. Pour cette raison, nous nous intéressons à la question de la conscience ternaire qui regroupe : la conscience individuelle, étroitement liée à une seule personne ; la conscience duelle, rappelant la conscience chez deux personnes (couple, mariés, tandem) ; la conscience plurielle qui n'est que la conscience collective. Sur la base de cette structure, que nous souhaitons présenter, la conscience ternaire vise principalement un dernier objectif pour pouvoir mettre en valeur la vérité, la réalité et l'authenticité. L'ultime idéal ne peut être atteint que sur la base du respect de ses fondements, exprimé par le triptyque de la motivation. Nous parlons de : l'intention, la volonté, l'action.



Donner sans retour, un geste paradoxal

Bernard Troude

M@GM@

Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales

vol.22 n.2 2024 ISSN 1721-9809

DOI: 10.17613/qvc09-bgq11

Bernard Troude

Collaborateur Scientifique Observatoire Processus Communications, il fait partie du Comité de Rédaction de la revue électronique M@GM@. Ingénieur généraliste et ingénieur designer, Dr en Sciences de l'art et philosophie (Panthéon Sorbonne, Paris 1, 2008), chercheur en sciences de fin de vie (Paris, Chicago), chercheur en plasticité du cerveau (Cognition 3 PLASTIR, Paris), sociologue Université Paris Descartes (Paris V, Michel Maffesoli), chercheur associé CEAQ Paris (Centre d'études de l'actuel et du Quotidien), correspondant - chercheur de l'académie internationale d'éthique médicale, correspondant de la Sffem / Elsevier-Masson Éthique médicale Légale, correspondant / chercheur Laboratoire « Health & Palliative Care » (New York et Symbiosis group Publisher, Normal, Chicago, Illinois). Membre du Groupe de réflexion éthique de l'hôpital Foch (GREF) Département d'éthique et intégrité scientifique- Hôpital Foch 92 (hopital-foch.com).

Abstract

Cette version monographique est écrite en cette année 2024 dans un continuum des précédents travaux. Nous avons à remercier les contributeurs ayant participé aux conséquences exposées de ces textes incluant des idées et des générations d'idées assez différentes du donner et du don pour devoir les souligner. Encore cette fois, nous rendons hommage aux auteures et auteurs à leurs facultés de formuler leurs descriptions sociologiques et anthropologiques, à propos de cette faculté humaine et au bon sens de l'enthousiasme à rendre service, à faire admettre un bonheur sans le souci d'un rapport financier immédiat : donner et ne rien attendre en retour.

Illustration : Whisk ferns - Fukami, Gyokuseidō, and Kanga Ishikawa. Seisen Matsuranfu : shokoku bonsai shashin. Mikawa: Gyokuseidō zōhan, 1837.

Donner sans rien attendre en retour : la clé d'un bonheur ?

« *J'ai mon avis, mais les avis des autres me sont plus importants* » (Bernard Troude).

Cette version monographique est écrite en cette année 2024 dans un continuum des précédents travaux¹. Nous avons à remercier les contributeurs ayant participé aux conséquences exposées de ces textes incluant des idées et des générations d'idées assez différentes du donner et du don pour devoir les souligner. Encore cette fois, nous rendons hommage aux auteures et auteurs à leurs facultés de formuler leurs descriptions sociologiques et anthropologiques, à propos de cette faculté humaine et au bon sens de l'enthousiasme à rendre service, à faire admettre un bonheur sans le souci d'un rapport financier immédiat : donner et ne rien attendre en retour.

« *Vous pouvez toujours, toujours donner quelque chose, même si c'est seulement la gentillesse* » (Anne Frank).

Avec des références apportées en chacun des textes pour les notions philosophiques, sociologiques, anthropologiques et des tangences en neurosciences et en psychologies, tous les horizons tant religieux que politiques et droits sociaux sont avancés. Sont mises en lumière toutes les concentrations et distensions entre l'altruisme pur et les égoïsmes manipulateurs devenus quasiment naturels cachés sous l'acte du don, le crowdfunding, du donner et toucher avec l'émotion subite. « Nous ferions de ce rêve un monde, S'il suffisait d'aimer » chante l'artiste Céline Dion (Jean-Jacques Goldman). Existerait-il un déterminisme dans un rationalisme arrivant, comme l'a écrit Bertrand Saint Sernin et installé nous assignant vers une trajectoire de laquelle il serait impossible de nous écarter formant un conditionnement environnemental ?

Un conditionnement environnemental dominé par la manipulation et donc les manipulateurs – ceux de la finance de plus en plus normalisés – alors que par le don s'opère le comportement affirmé (Odile Darbon, Frédéric Fanget), le seul à permettre des relations équilibrées et respectueuses d'autrui. Entre autres raisonnements, me vient celui de Jean Cottraux, psychiatre, dans son écrit sur la répétition des scénarios de vie (Jean Cottraux). Le don et le donner instinctifs, ces instants de bienveillance, sont dans toutes les sociétés et nous indiquent nos états de prisonniers de règle rigide indiquée, inculquée à notre insu et franchement à nos désavantages. Obtenir sans contrainte, obtenir sans influence fictive, il est expliqué certaines méthodes, certaines idées en recommandant d'utiliser en pédagogie sur le terrain cernée par une psychologie de l'engagement afin de calmer une colère, parfois une attente à faire respecter l'autre par l'engagement et la considération des règles de communauté.

À cette date dans ce monde exacerbé, ces travaux personnels livrent l'un de ces justes signes auxquels nous avons à reconnaître, une fois encore, que la mesure d'une pensée se prend souvent, en premier lieu tout comme en dernier lieu, dans un environnement international, encore cette fois-ci autour de la méditerranée nord et sud. Les textes apportent une vision présentée à la lecture en deux groupes en langues latines. Spécifiquement les études en français – écrits émanant d'auteurs et auteures de langue arabe et de langue française – sont regroupées face aux textes en langues italiennes. Deux blocs à la diversification de pensée représentent les courants de pensée allant du sensible, à l'émotion pour atteindre l'espace juridique. Ce dernier dont il faut bien consentir quelques lignes et quelques moments.

« *De même que le fleuve retourne à la mer, le don de l'homme revient vers lui* » (Proverbe chinois).

La signification intuitive de ce proverbe chinois expose le thème qu'un bienfait apporté à autrui, contribution sans condition, est un investissement qui, tôt ou tard, va porter ses fruits. Le choix du fil conducteur avec ce titre prescrit n'a jamais cessé de m'inquiéter alors même qu'il paraissait s'imposer. Dans l'indécision de cette logique, entre nom et verbe, article défini et pronom personnel, nous avons à reconnaître, toucher et donner, sans peine ces deux gestes indispensables : toucher et donner en analysant la façon dont un philosophe comme Maxime Rovere traite le "donner", cette profonde question du sens apparemment le plus léger voire banal : « le don est un échange d'amour » (Maxime Rovere).

Comment le toucher nous amène-t-il au choix tactile ou au choix sensible, à la surface du contact ou aux émotions subites ? Donner à... ou toucher – aimer – quelqu'un, s'adresser singulièrement à lui/elle, toucher quelqu'un en lui, donner à lui, ce quelqu'un inconnu, peut-être ? Jamais, je n'ai ressenti à ce point l'énigma-

1 M@GM@ Revue internationale en sciences humaines et sociales, direction scientifique : Orazio Maria Valastro, Catania, Osservatorio dei Processi Comunicativi, depuis 2002, ISSN 1721-9809, Url : www.analisiqualitativa.com.

tique et troublante nécessité de ces idiomes dont ces expressions telles que “toucher au cœur”, “toucher le cœur” “donner à lui” “donner avec lui sans retour” que leur valeur soit au propre comme au figuré parfois l’un avec l’autre au-delà de toute décision dans les possibles, immédiatement.

Cependant en favorisant ainsi des visions, discutons dans les nombreux sens : il nous sera malaisé de distinguer ceux-ci dans les textes reçus et ne nous engageons-nous pas idéalement dans les choix par préférence ? Devons-nous déposer arbitrairement dans le simulacre tout ce que de tels sens, voire les sens dans leurs généralités, cachent d’eux-mêmes ? Ne risquons-nous pas de perdre aux mesures de l’exécution du donner et du toucher aux quelles nous prétendons concéder des issues accessibles à nos comportements ? L’union de l’âme et du corps – ces unions de chacun de nous du sublime et de l’impensé qui peuvent aussi se concevoir sexualisées – ces unions qui n’en sont pas qu’une, qui ne sont pas de deux ordres ou de deux substances mais qui, si cette union est quelque chose, la chair de l’esprit du moment, esprit que cette union de l’hétérogène et de l’hétéroclite ne fait pas l’objet d’un savoir, savoir recevoir, savoir apprendre, savoir donner. Acceptons par les textes assemblés que chacun ait raison tel Raphaël Enthoven écrivant dans ses méthodes afin d’exister depuis ses propres souvenirs ou dans sa chronique passant « les événements au scalpel de la philosophie » (Raphael Enthoven). Cette hypothèse n’en exclut pas toutes les autres que nous pouvons être censés pouvoir formuler.

Nous avons à dire sur le sujet énoncé en titre.

Platon

Une autre voie : « *Gardons-nous donc, repris-je, de croire et de laisser dire que Thésée, fils de Poséidon, et Pirithoos, fils de Zeus, aient tenté des enlèvements aussi criminels que ceux qu’on leur attribue, ni qu’aucun autre fils de dieu, aucun héros, ait osé commettre les actions terribles et sacrilèges dont on les accuse faussement* » (Platon).

Au contraire, contraignons les communautés de personnes actuelles à reconnaître que de telles actions n’ont pas été commises, ou que ces êtres imaginés ne sont pas les enfants des sociétés évoluées d’alors, toutefois ne permettons pas de faire les deux assertions à la fois, ni d’essayer de persuader à nos sociétés contemporaines que les Dieux imaginaires produisent des choses mauvaises et que les personnes du rêve ne sont en rien meilleurs que les humains. En tout cas, ces personnes du rêve ne sont disciples d’aucun veau d’or, surtout celui de la finance et ses manipulations, ces fléaux sociaux ! L’idée de faire don isole – ce que la personne est consciente de penser – de son état physique et mental. Par conséquent, leurs pensées – *cognitivo-comportementales* – pourront être considérées comme distinctes du corps et capable de manipuler de façon mystérieuse. Il faut penser que tout est basé sur ces prémisses de l’existence d’une forte interconnexion entre des pensées personnelles comprenant les impressions précédant les souvenirs même sans les consciences poussant à avoir des actions et des réactions physiques : ce chemin d’idée vers le fait de faire ou d’apprendre à faire un don.

Un raccourci explicatif général s’approche de la méthode centrale des TCC (Thérapie Cognitive et Comportementale) consistant à observer, prendre conscience et remettre en question ses propres pensées automatiques. En faire la critique et tester la probabilité que ces pensées correspondent à la réalité permet de les remettre en question, puis d’envisager des alternatives. Au hasard de nos rencontres, l’humain que nous sommes est sujet à la variation de ses humeurs de sa tristesse ou sa joie, à ses sentiments d’insignifiances quotidiennes qui le diminuent ou le soutiennent ou encore l’obligent. Comment exister plus fixement, de la disposition la plus catégorique et réalisable si ce n’est par la connaissance de l’autre et lui faire don de soi ? C’est avec de telles interrogations comme celles dans l’Éthique de Spinoza que nous sommes confrontés à l’autre. Avec Spinoza, cet important philosophe, nous apprenons des réponses rationnelles sur l’étrangeté des situations toucher et sentir l’autre par le don de soi tout autant que par la vue de nos images. En nos temps contemporains, repensons la prudente raison comme une pratique ouverte de la conversation, de l’interprétation et de la re-description avec l’autre. Tel est l’enjeu principal des interrogations sur les présupposés de la pensée « spéculaire » venue des Amériques avec R. Rorty qui est de ce modèle nous contraignant à un retour sur nous-mêmes et nous invitant à concevoir ce que pourrait être une éducation proprement libérale dans une culture effectivement sécularisée².

² Richard Rorty (1931-2007) est l’une des figures centrales de la philosophie américaine contemporaine. Il est enseignant à l’université de Princeton, de Virginie et de Stanford. Il est un des membres importants à l’origine du renouveau durant la seconde moitié du XXe siècle de ce pragmatisme contribuant très sensiblement à la remise en cause des prin-

Activer nos passions, réformer nos duplicités, étendre la monstration de nos forces intellectuelles et physiques, savoir corriger nos humeurs en efforçant nos émotions, saisir et concevoir une éternité et vivre libre dans nos propres spiritualités. L'éthique, initialisée par Spinoza, ne peut se concevoir comme une expérimentation universelle ou sociale : c'est un des exemples uniques d'une modération immanente, fixant la détermination sans délai des actes concrets, avec des procédés du don de soi, inévitablement voisines des sujets du donner, du toucher, des immanences du sens émotionnel. Dès cet instant, vivre autrement prend un nouveau sens face à l'altruisme conjugué au bonheur et à une forme de béatitude. Appelons cela, tel qu'il est dit et souhaité en fond des textes en lecture à suivre la renaissance d'une liberté affrontée aux connaissances et aux passions hors d'usage de toutes ces monnaies. Cependant, notre raison se meut d'un embarras à l'autre : tout événement par le don et tout affect occasionné ou issu du don sont compris par chacun d'entre nous comme des médians de notre existence propre témoignée. Nous interprétons qu'à cette condition nous avons à entreprendre les réponses à notre exigence la plus fondamentale – vivre libre et heureux, ici, maintenant et toujours plus avec les autres, toujours prêt...

Comme vous allez le lire dans les écritures proposées, souvent ces éloquences sont iconoclastes ou pas sensiblement correctes, car l'impossibilité que tout le mal vienne des Divinités a été illustré, quels qu'elles puissent être devant l'éternité et devant la société des gens rassemblés. Ces raisons vont obliger à mettre fin à de telles fictions, de peur qu'elles n'engendrent, dans nos avenir, une grande facilité à mal faire, à mal comprendre le donner et à invalider le geste du don et du savoir apprendre à donner par une suppression effective en nos consciences confiées aux générations. Ce qui pour le moment en beaucoup de filières familiales, ce geste, disons gratuit, ne serait plus transmis ni démontré.

Par cliché ?

« Mais pour que la douleur de l'Autre suscite notre attention, est-il nécessaire qu'il ait conscience de souffrir ? » (Roger Gill).

Professeur Roger Gil

Par cliché, il est raconté ce que c'est que d'être un humain vers autrui, le paradoxe du don de soi, qu'il existe en un endroit commun et en un intervalle de transition puis dans la masse bouleversée par les Sciences, celles d'un savoir, et sous un pouvoir dictatorial organisé par l'argent de ceux et celles qui en ont à profusion. Dans une situation engendrée par les mécanisations de l'esprit et suite à l'espoir, l'effondrement de ces espoirs fondamentaux, dans cette société qui n'est plus une communauté, dévalorise sans cesse l'individu dans son unité personnelle.

Il faut comprendre la situation par suite de la puissance multipliée du grand nombre qui rend chacun en sa personne humaine négligeable, perdue dans les affiliations à peine crédibilisées. Dans cette société se dépensent des sommes inquiétantes par leur chiffre en équipement stratégique afin de lutter contre un adversaire immigrant – forcément étranger à toute manipulation de l'émigré financier – tout en ne prévoyant rien pour le règne d'un ordre essentiel sur place. Qui peut penser permettre à la sauvagerie, au vandalisme et à la barbarie de sévir dans ses propres rangs dans ses espaces urbains ou ruraux ? Barbarie de ceux qui possèdent indûment, qui possèdent sans l'ombre d'une action prolifique sinon le jeu sur les acquis des autres, dans un simulacre de pouvoir actif ou d'une maîtrise d'un productif réel hors contrôle.

Ces derniers seraient en fait les vrais immigrants/émigrés invisibles avec "leur veau d'or" plus dangereux que ceux et celles dénoncés de nos jours dans les informations médiatisées. Ceux-là même ennemis du don, du donner sans retour, du toucher invisible.

Nous ne sommes pas loin des paresse y compris intellectuelles ! Nous voilà presque parvenu au terme de l'étude par les cheminements exposés : il est à percevoir et à resynchroniser un schéma du don et du donner, savoir donner ou savoir accepter par un processus admis et décidé satisfaisant en ayant libéré les capacités créatives de chacune et chacun tout en évitant les pièges sombrant lesdits changements de schéma. Avec en même temps une pression de ces millions d'humains découvrant ce qui peut être réalisé au moyen d'efforts et de pensées concertés tout comme ces masses d'eau façonnant les organismes vitaux au fond des océans et

cipaux dogmes de la philosophie contemporaine issue des concepts modernistes.

ces va-et-vient des marées changeant les lignes côtières qui polissent les pierres aux rivages et galets sur les plages, alors, ajoutons les vents creusant les falaises. La perspective de cette merveilleuse mécanisation naturelle ouvre à de nouvelles éthiques d'innombrables humanités.

Irez-vous leur refuser le droit fondamental d'exister ? Irez-vous demander à ces humains déplacés de peiner et d'avoir faim pendant que, vous-même, vous vous vautre avec les délices de cette masse des bonnes vieilles valeurs ? C'est-à-dire vous, vous-même qui nous lisez, enfants de cette masse d'autres et frères d'autrui devant vous ou de tous les autres loin de vous ? Certain laissé pour mort sur ce champ de bataille, rural ou urbain, parte au royaume des morts, une image, malgré cela il en revient car ses blessures ne sont pas mortelles. On ne meurt pas de la désobligeance mais des résultats de cette dernière. Les cas sociaux sont souvent montrés et leur image extrapolée dans les exercices intellectuels. Le spectacle des individus choisissant leur partition dans le donner sans donner deviennent pitoyables, ridicules voire étranges. En effet, ces choix des uns et des autres sont l'inverse de la vie que chacun voulait, devait mener : les nantis par l'envie du donner s'abaissent au don vers le mendiant. Les gens en célébrités avouées comme citoyens ordinaires et ceux et celles qui ont été déçus par le genre humain en société, ces gens veulent retourner sous une forme autre en se réinsérant par les formes du don d'eux-mêmes, les formes du don matériel et monétaire, par les formes du don de leur temps à passer avec autrui. Autrui quel qu'il soit. Les vérifications sont simples : un regard dans et sur les communautés côtoyées suffit à l'élaboration d'un jugement.

Vous vouliez un exemple ! Des exemples sont dans ces travaux devenus des participations d'importance car le sujet est unique tout en restant dans sa diversité. Donc, où le droit et le devoir au don, la pensée du donner aura-t-il interpellé ? Plusieurs écrits posent le problème et suggèrent une solution. Sinon...avons-nous compris qu'avec la prise de conscience, vous représentez l'inattention, la dilettante, la stupidité, ces valeurs de l'égoïsme, du nombrilisme et surtout de cet individualisme du capital régnant. Voilà ce que nous avons à faire entendre. Nos aptitudes à l'empathie vis-à-vis des personnes valides ou sous handicap – volontairement aucun détail sur les formes de handicap sensibles ou insensibles – rencontrent encore certaines dernières épreuves dont une première qui est cette forme visible d'adversité s'ajoutant aux dépendances assumées ou niées voire récusées. D'une part existe les désirs ardemment souhaités de bien se comporter face aux autres, cela souvent par le don de soi-même ou de l'argent, d'autre part et tout de suite vient l'interdiction du donner exclusivement parce que nous vivons dans une culture de l'individualisme exacerbée exaltant l'autonomie et la performance. Toute action révèle aux individus leur Nature mais aussi leurs espérances complétées de leurs insuffisances.

Ces stades des univers de nos psychologies et celle de nos pouvoirs au sujet du don restent en fait une perception d'un espace – une synesthésie – avantagé de nos rapports communs : nous et les autres. Ils nous font discerner si l'Univers apparaît comme une construction aveugle ou si, comme on pourrait le penser, l'humanité dans ses propres communautés performantes fait son histoire dans le concert possible des autres êtres à la recherche avec les dons et façon de donner en leur spiritualité. La nature heurtée de tout humain le fait devenir offensif et combattant : notre excès de contrôle en tout ou presque a fait perdre à certains bienpensants leur contrôle. Il va aujourd'hui falloir exister dans un monde aléatoire et indéterminé, c'est-à-dire concevoir la composition d'une civilisation de l'énergie contre la performance objet/sujet des envies.

Voilà ce que nous avons eu à développer du comment ça se passe et pourquoi cela se passe aujourd'hui face à l'historicité du don et à l'avenir du donner.

Le don et l'ultime : une modalité d'échange très précise entre les humains

Pensons au don de toute origine dont celui d'organe. Écrire est un don de soi. Immédiatement, nous percevons que le don est le seul moyen de transférer ce qui n'est pas exactement un objet d'une personne à une autre : le don est la relation interpersonnelle comme telle. Comment être satisfait des enseignements d'un auteur inlassablement pour les financements de toutes les actions humaines, y compris les dons ultimes. (Jean Tirole, 2016) et quand ce personnage apporte raisons données aux modifications des chaînes de valeur par le digital et les bouleversements de toutes les notions de société par les numérisations.

Nous avons à découvrir partout dans nos mondes, ainsi décrits par Marcel Henaff, « d'autres formes de vie commune, d'autres formes de pensée, des systèmes de parenté complexes, le rôle central du lien de réciprocité ». Des expériences comme celles annoncées portent ses fruits dans l'écrit de recherche, le texte du Prof.

M. Guenaou. L'auteur réagit en ces termes sur la base de cet assemblage, qu'il a souhaité présenter quand une conscience ternaire concerne particulièrement un dernier objectif pour pouvoir fixer en résolution la réalité avec la vérité, et en principe sensible l'authenticité. L'ultime idéal avec le don idéal ne peut être obtenu que sur la base de ce respect de ses fondements, exprimé par le triptyque de la motivation. Nous parlons de : L'intention, La volonté, L'action.

En complément, y est exprimée en sous-entendu la question fondamentale imaginée pour ses examens sur les terrains : « Au départ, il y a cette question : comment des êtres libres et hautement singuliers peuvent-ils vivre ensemble, constituer une société (avoir des institutions, donner des règles) et faire communauté (s'accorder confiance, faire preuve de solidarité) ». Question politique, question philosophique et anthropologique voire neurologique, donc. La persistance de cette question explique en partie ses travaux sur une région, une ville et ses communautés, où il a cette formule : « Toute ville se forme en intégrant quatre dimensions : celle du réseau social, celle du monument réel ou imaginé, celle de la machine et les persistances (reliques) d'un langage perdurant ». L'ensemble du texte et des travaux personnels constitue une œuvre majeure où le rapport de l'anthropologie et de la philosophie est mené à un point d'éclaircissement rarement abouti. Singulièrement, le concept de réciprocité du don, du savoir donner et accepter le don y est minutieusement examiné par d'autres termes, ce qui intéresse autant l'éthique et la philosophie que l'économie et la politique. L'intuition centrale en est la nécessité de réévaluer le « don cérémoniel » (kula, potlatch...) thématique dès 1924 par Marcel Mauss, dans son *Essai sur le don*. Apprenons que dans cette considération écrite, est liée à la triade de la liaison à l'acceptation relative à la conscience.

Sur la base de cette interpellation, l'auteur émet un vœu afin d'avoir la faculté de présentation de cette conscience ternaire. D'ailleurs, cette conscience vise principalement un dernier objectif de mise en valeur des trois marqueurs de la conscience : la vérité, la réalité et l'authenticité. Pour cette question, nous considérons ces trois éléments essentiels et fondamentaux du dernier objectif qui, à notre avis, constituent l'ultime idéal. À titre illustratif, l'ultime idéal ne peut être atteint que sur la base de la considération, du respect et de la mise en avant de ses fondements, exprimés par le triptyque de la motivation. Rappelons, en effet, trois principes de la motivation : L'intention, la volonté, l'action. Et pour compléter le sujet arrive une perspective d'ordre scientifique quand la problématique se formule sous cette figuration : quels seraient les marqueurs de l'explication de l'ultime idéal ?

Voilà une nouvelle précision de la méthode à l'usage des lecteurs : toute interprétation devra se traiter pour son développement sur la base de faits attestés au mieux dans l'état des savoirs existants, et discutés avec la précision que requiert toute enquête de terrain digne de ce nom. Ce qui nous permet de rejeter les circonspections brillantes, inspirées, mais approximatives sur tous les faits socio-ethnographiques, socio-anthropologiques.

Il peut être avancé de ce moyen d'observation qu'il renoue avec le souci de précision de H. Bergson, si évident dès le début de *La Pensée et le mouvant* (1934). Cet auteur précieux nous aide à lutter contre toute imprecision de nombreux discours philosophiques, sociologiques, culturels, souvent à l'élaboration de concepts généraux obsessionnels, commutables ou plus encore faux. Indications d'une recherche guidée par des libres pensées intuitives. En fait, notons que ce qui a fait le plus grand défaut en nos temps contemporains à la philosophie du jugement, sociologie comprise, c'est la précision et fait porter nos attentions sur les discontinuités des définitions nominales. Alors, que peuvent notifier en précision les mots « ultime » et « don » ? Comment y faire droit à ce que Michael Walzer reprend de la génération pascalienne des « ordres » (06/2023), défendant cette conception pluraliste de la justice. « Redéfinir afin d'éviter les méprises », tel est l'enjeu. Distinguons-nous dans nos sociétés, communautés, des sphères de justice : politique, économie, famille, éducation, santé en les faisant correspondre avec des conceptions divergentes pour le don et l'ultime don, pouvoir personnel : pouvoir, argent, amour, connaissance, santé... En conséquence, afin d'élucider la formule contre nature et impossible à la valeur de la vérité, pour avancer au-delà de la formule d'Aristote : « le savoir et l'argent n'ont aucune commune mesure » (P, p.416), il faut revenir aux ultimités et au don. Utilisant de très nombreux textes, M. Guenaou met au point ce qui, même chez Mauss, restait flottant et indéterminé et notable source d'erreur chez économistes, financiers, économistes, et ... philosophes. Il se dégage avec netteté les trois types de valeur du don conçues dans une ultime appréciation : solidaire, oblatif et *cérémoniel*.

L'auteur nous incite à ne pas confondre ces trois sphères, qui serait alors nourrir ce point aveugle qui prive de fondements sûrs philosophie, économie, morale et politique. Nous avons à noter que cette importante étude s'appuie sur des belles langues - arabe de région de Tlemcen, arabe, français - autant qu'exactes et que la bibliographie des ouvrages consultés pour l'apport de la vérité comporte de nombreux accès pour certification. Le point de départ se lit dans le titre de ce document. Si le savoir transmissible est la « vérité », que penser du débat entre le sujet de l'ultime puis celui du don ?

Bibliographie

Cottraux, Jean, *La répétition des scénarios de vie*, Paris, Odile Jacob, 2003, p. 109.

Darbon, Odile, Fanget, Frédéric, *Affirmez-vous face aux manipulateurs*, Paris, Odile Jacob, 2022.

Enthoven, Raphaël, *Morales provisoires*, Paris, Le Livre de Poche, 2019.

Franck, Anne, *Le journal d'Anne Franck*, (1944), Paris, Le Livre de poche, 2017. Url : [ultranationalistes-france.fr].

Gil, Roger, *Neurologie pour le praticien*, Paris, Masson, 1989.

Goldman, Jean-Jacques, *S'il suffisait d'aimer*, 2008.

Platon, *La République*, traduction Georges Leroux, Paris, Garnier Flammarion, p. 172-173.

Rorty, Richard, *L'espoir au lieu du savoir : introduction au pragmatisme*, Paris, Albin Michel, 1995.

Rovere, Maxime, La notion du don et "l'échange d'amour". Url : www.dailymotion.com.

Saint-Sernin, Bertrand, *Le rationalisme qui vient*, Paris, Gallimard, coll. Tel, 2007.



Le don : une expérience picturale

Radmila Urošević

M@GM@

Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales

vol.22 n.2 2024 ISSN 1721-9809

DOI: 10.17613/8hfdv-7ap64

Radmila Urošević

Radmila Urošević est artiste-auteure et chercheuse. Docteure en arts plastiques et sciences de l'art, elle a réalisé sa thèse en Création-Recherche en Arts à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Membre du comité de lecture de la revue d'esthétique Couturière, elle est aussi éditrice du carnet de recherche Peintures et espaces, sujets et objets, ISSN : 3038-4451 : www.peinturespace.hypotheses.org.

Abstract

Cet article interroge la pratique picturale à travers la question du don. Il s'attache à mettre en relation la notion aristotélicienne de praxis (l'acte) avec celle de poïésis (production) afin de questionner le don artistique, et plus particulièrement pictural, dans ce qu'il a de transmissible et d'échangeable. En s'appuyant sur des exemples de réalisations plastiques pratiques, que j'ai pu expérimenter dans le cadre de ma recherche picturale, nous démontrons comment la praxis et la poïésis s'articulent ici, et comment le matériau pictural nous permet de penser le don avec ou sans retour de nos jours. Pour ce faire, nous mettons en perspective le don comme créateur de lien social et comme moyen de transmission dans le temps et l'espace.

Illustration : Whisk ferns - Fukami, Gyokuseidō, and Kanga Ishikawa. Seisen Matsuranfu : shokoku bonsai shashin. Mikawa: Gyokuseidō zōhan, 1837.

Praxis et Poïesis, une question d'échange

Dans un monde toujours plus précaire, dans la mobilité ou l'immobilité, questionner le don dans ce qu'il a de *praxis* (acte), et l'échange à travers la *poiésis* (production) picturale, nous permet d'appréhender la question du don sans retour, devenu difficile à notre époque. En effet, la *praxis* chez les Grecs, comme nous l'explique Aristote se distingue de la *poiésis* : « Production et action sont distinctes (sur leur nature nous pouvons faire confiance aux discours exotériques) ; il s'ensuit que la disposition à agir accompagnée de règle est différente de la disposition à produire accompagnée de règle. De là vient encore qu'elles ne sont pas une partie l'une de l'autre, car ni l'action n'est une production, ni la production est une action »¹ (Aristote).

Cet article s'attachera à interroger la pratique picturale, en tant que pratique du don. Don de soi, don de son travail, don de son point de vue, don de son corps au spectateur, mais également don du spectateur à l'artiste. Du don à l'échange, la peinture questionnera ici le retour ou son absence, par l'intermédiaire de la matière picturale constituant une interface entre l'artiste et le monde qui l'entoure. À partir d'expériences pratiques conduites dans le cadre de ma recherche picturale, nous viendrons mettre au jour une réflexion autour de la *praxis* aristotélicienne, c'est-à-dire l'acte qui a pour finalité lui-même, tel que l'acte de donner. Néanmoins, la peinture étant matière et le travail du peintre ayant une fin productrice, nous nous attacherons à questionner également la *poiésis*, soit la production picturale, qui elle, possède une finalité externe à elle-même et qui, par conséquent, commanderait un certain retour.

Comment le matériau pictural nous permet-il d'explorer le don, le retour et plus vastement l'échange, et comment les notions de *praxis* et de *poiésis* s'y trouvent-elles imbriquées ?

Afin de répondre à cette question, nous nous baserons sur une première expérience picturale en kit, qui interroge la peinture dans sa relation à la matérialité de l'espace, au spectateur, au corps et ainsi à l'échange. Dans un deuxième temps, nous étudierons une expérience du don direct, réalisée à la *Villa Savoye* au cours d'une intervention intitulée *Des rouleaux dans les coins* en octobre 2018. Enfin, nous nous attacherons à étudier un atelier destiné aux publics, ayant au lieu à la *Villa Savoye* en 2019, intitulé *Dessiner et agir sur la peinture*.

Le kit de peinture, une expérience de l'échange

Entre 2014 et 2015 j'ai réalisé une série de kit de peinture à partir de peinture acrylique solidifiée. Ces kits ont été distribués à différentes personnes à travers le monde, par envoi postal. Ils étaient constitués de modules de peinture acrylique ronds, de différentes tailles et non réguliers car ils ont été réalisés à main levée et de *patafix* pour les accrocher. De façon aléatoire donc, j'ai créé des modules de peinture destinés à constituer un kit, et à être accrochés dans l'habitat. Le kit était fourni avec un mode d'emploi, l'objectif initial étant que chaque spectateur, que j'ai nommé dans le cadre de ce projet un contributeur à l'œuvre picturale, me retourne une photo du kit accroché librement dans son habitat ou dans un lieu de séjour (comme un hôtel par exemple). Le mode d'emploi ne demandait pas de retour autre que la photographie de l'accrochage et imposait la transmission du kit à une autre personne, qui devait à son tour l'accrocher puis retourner une photographie et ainsi de suite. Le but étant de créer une chaîne créative et coopérative. Toutefois, les contributeurs n'ont pas exactement suivi les instructions. En effet : certains ont renvoyé plusieurs photographies de différents accrochages du même kit dans l'habitat, l'un a emporté le kit avec lui en voyage dans différents endroits (Londres, Paris et Tel Aviv), qui initialement lui avait été envoyé en Irlande ; d'autres me l'ont retourné après avoir participé au projet, certains l'ont bien transmis, mais la personne suivante n'a fait aucune proposition et, enfin, certains n'ont fait aucun retour ni physique ni photographique et ont perdu le kit. Le kit a été envoyé dans différents endroits : Nice, Paris, Cork, Lisbonne, Pise, Belgrade, Ankara et Bangkok. Le kit était gratuit, mon objectif initial était non seulement de collecter le point de vue du spectateur, mais également de questionner la transmission et l'espace habitable, ainsi que la mobilité et le *topos* (corps et lieu) dans l'espace. À partir de cette expérience, j'ai pu transposer certains points de vue en carte, en redessinant de façon plane les modules déformés par l'espace d'accrochage, et en recréant d'autres modules pour les réaccrocher de la même manière que le contributeur dans un autre espace, cependant à partir du dessin et non de la photographie. Il s'en est suivi

¹ Aristote, *Éthique à Nicomaque* (348-355 av. J-C), *Livre VI*, 2, Paris, Vrin, coll. « Bibliothèque des textes philosophiques », 2012, p-p. 298-299.

pour moi un cycle poétique, c'est-à-dire productif, m'ayant amené à créer d'autres œuvres picturales. Cette peinture modulable interroge la matière dans l'espace tridimensionnel mais également le passage de l'espace porteur à l'espace bidimensionnel du plan, et ainsi, les différentes étapes de la production picturale.



Figure 1 : Radmila Urošević, *Territoire*, Lysianne, Pise, Italie, kit jaune et noir, modules de peinture acrylique, dimensions variables, 2014.

Ce projet s'est arrêté pour des raisons économiques. En effet, si l'échange de la matière est questionné ici par l'intermédiaire du retour photographique du spectateur, sa contribution reste gratuite et la production picturale et son envoi étaient à ma charge. Il s'est avéré que l'échec de ce projet dans sa transmission et dans la suite du cycle créatif, échec que je ne déplore pas mais que je constate, devint une façon de questionner la perte de matière dans l'espace planétaire et la dispersion de notre corps dans l'espace, mais aussi celle de l'assimilation faite de l'œuvre d'art à un objet consommable. Ainsi que l'explique Hannah Arendt à propos des dangers de la société de masse : « La culture de masse apparaît quand la société de masse se saisit des objets culturels, et son danger est que le processus vital de la société (qui, comme tout processus biologique, attire insatiablement tout ce qui est accessible dans le cycle de son métabolisme) consommera littéralement les objets culturels, les engloutira et les détruira. [...] La culture concerne les objets et est un phénomène du monde ; le loisir concerne les gens et est un phénomène de vie »² (Hannah Arendt).

En distribuant ces modules, j'ai fait don d'une œuvre d'art et non pas d'un bien de consommation. Néanmoins, en ne répondant pas complètement à mes instructions et en perdant le kit dans l'espace, les spectateurs l'ont finalement traité comme un objet consommable et jetable, ce qui met en cause l'objet culturel en tant qu'objet conservable et traversant les âges et qui reflète notre époque postmoderne. C'est ainsi que ce projet s'est éteint, par la dispersion des modules picturaux dans l'espace et l'absence de moyens financiers pour le poursuivre.

Si la question de l'échange poétique et poétique prend une part importante dans ce projet, il ne faut pas en négliger la question économique. Pour ces raisons, le don sans retour économique vient être mis en évidence ici, autrement dit l'absence de paiement financier pour l'œuvre d'art, tout en interrogeant son inclusion dans le schéma de l'objet consommable, qui révèle une dichotomie et un paradoxe de notre époque. En effet, si retour il y a bien dans ce projet, il s'agit d'un retour photographique numérique, et par conséquent d'un échange poétique et spatial, qui, bien que fécond pour la pensée et les idées, ainsi que pour mon inspiration artistique et philosophique, dévoile un manque de considération pour l'œuvre à l'époque contemporaine. Si les œuvres contemporaines interrogent l'œuvre et le spectateur et la peinture en tant qu'objet et sujet, l'artiste lui n'est ni rémunéré dans le processus, ni pour son exposition, et la plupart du temps vend très peu, si ce n'est pas du tout. Aussi, devient-il de plus en plus difficile de faire don de son travail pictural, c'est-à-dire de sa production, puisqu'il n'est tout simplement pas considéré en tant que travail. En incluant la pratique artistique dans le champ du loisir, l'œuvre devient ici objet de consommation, susceptible de disparaître à tout moment, ce qui résonne avec les temps éphémères que nous vivons. Questionner la *poiésis* dans sa relation au don ici, vien-

² Arendt, Hannah, *La crise de la culture, Huit exercices de pensée politique* (1961), Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2013, p.260.

draît questionner l'absence de rémunération des artistes pour leur exposition, qui en plus d'être temporaire, ne permet bien souvent pas non plus d'aboutir à une vente d'œuvre. En France, si le droit d'exposition existe bien (il provient du monde du spectacle), il n'est pourtant pas appliqué et la rémunération prévue depuis 2019 reste assez basse (600 euros pour une exposition personnelle et 100 euros par œuvre pour une exposition collective). En outre, le droit d'exposition ne concerne que les institutions publiques et non les institutions privées comme les galeries d'art, par exemple.

En questionnant l'économie de l'œuvre d'art, et plus précisément ici de l'artiste peintre, nous interrogeons l'économie en général. Mon travail pictural est, en effet, dès les prémices le fruit d'une économie de moyens, parce qu'il ne nécessite que très peu de matériaux pour être produit : une bâche comme support de séchage, un pinceau ou une spatule et de la peinture acrylique. Il s'agit d'une peinture sans toile, sans châssis, qui fait également économie d'espace. J'ai élaboré cette méthode de travail face à l'absence d'atelier pour créer, d'espace de vie suffisant et de moyens financiers et matériels de création. Il faut rappeler ici qu'économie provient du grec *Oikonomia* (*Οικονομία*) qui signifie l'administration d'un foyer. Elle consiste en la production, la distribution ainsi que l'échange. Ici, questionner l'œuvre picturale dans sa relation à l'espace habitable du logement, c'est d'une part questionner l'objet culturel dans l'habitat, mais c'est aussi se rapprocher de la dimension économique du foyer. Donner sans aucun retour semble ainsi de plus en plus compliqué de nos jours, mais cela semble également de plus en plus requis de la part des institutions, qui sous prétexte d'exposition du travail artistique et par conséquent de « valorisation » ou de « promotion » des artistes, demandent à l'artiste de travailler gratuitement, et ainsi de produire à perte ou pourrait-on dire de travailler gratuitement au nom d'une notoriété supposée. Notoriété qui profite plus aux institutions que celles-ci soient privées ou publiques, qu'aux artistes eux-mêmes.

Ce projet à la fois de don et d'échange permet de mettre en perspective et en relation, les espaces, la matière, l'artiste et le spectateur. Ici, il est question d'échange à l'échelle nationale et internationale, mais notamment d'échange indirect. Indirect par ce qu'il passe par l'envoi postal, et le retour d'un témoignage et d'un point de vue visuel sous forme numérique, par le biais de la photographie. De cet échange de matière, de points de vue et d'espaces de manière indirecte, émerge une réflexion autour de l'œuvre picturale et sa relation à l'économie. En effet, si de tous temps les peintres ont su réutiliser la matière et la transformer, en repeignant leurs toiles par exemple, ils ont également de tous temps rencontrés des difficultés pour vivre de leur travail, sauf en cas de mécénat et de commandes officielles. Dès la démocratisation culturelle au XIX^e siècle cependant, les artistes se mettent à participer à de nombreuses expositions par l'intermédiaire des premiers salons, dont l'intention est de montrer leur travail et de le soumettre à la critique, mais également de le promouvoir dans le but d'une vente. C'est ainsi que ce projet de kit picturaux, invite à repenser l'œuvre picturale en tant que marchandise, mais bien entendu en tant que marchandise non consommable.

Comment le don et l'échange interrogent-ils la période moderne et postmoderne ? Telle est la question qui pourrait être posée ici. L'échange entre le peintre et le spectateur invite à questionner l'œuvre picturale chez l'habitant lambda, qui bien souvent ne possède pas d'œuvre d'art originale chez lui. Nous vivons une époque où, ce qui est nommée démocratisation culturelle, devient, non seulement la croissance d'exposition non rémunérés pour les artistes, mais également l'achat de tableaux réalisés par la production de masse, de façon industrielle tels que ceux que l'on peut retrouver chez Ikea ou dans les magasins de décoration. Cette expérience picturale en kit, met donc en cause la postmodernité dans une dimension critique des conditions de son émergence et de son développement. Néanmoins, l'échange poétique et esthétique est également mis en cause, puisque qu'il est nécessairement dépendant de l'économie dans laquelle il évolue et est inclus. La question esthétique est ici essentielle, car pour ces kits j'ai choisi une esthétique simple, presque de format industriel, bien que le projet soit réalisé de façon artisanale. Je dis bien presque industriel, parce que les modules apparaissent lissés et standardisés de loin, mais lorsque l'on s'en approche et qu'on les manipule, on peut voir les mouvements et les traces de pinceau sur les modules, et constater qu'ils sont irréguliers. Ainsi, la technique ici tente de faire écho à la production industrielle et à son esthétique, sans en être nécessairement partie prenante. Elle questionne également le décor ou la décoration, destinée à penser l'espace afin de l'embellir et aborde la question de l'esthétique dans sa disparition. Penser la beauté de la matière et de sa transformation, ainsi que la beauté d'une œuvre d'art, paraît être une question de survie ici. Survie de la peinture en tant que matériau et matière de création de beauté, face aux outils numériques de plus en plus nombreux, mais également survie de l'artiste dans un monde où la précarité touche de plus en plus d'individus, dont les corps atomisés par l'outil

numérique, viennent se disperser de plus en plus dans l'espace, introduisant ainsi un sentiment d'isolement croissant. Pour faire face à cette intrusion du numérique et de l'isolement croissant du peintre et de sa peinture, mais également dans tous les champs de la vie, le don apparaît ici comme un moyen de conserver la vocation poétique de la culture, qui est celle de transcender la vie, et de dépasser la survie. Nous étudierons pour poursuivre cette recherche, un exemple de don direct, réalisé au cours d'une intervention, à la *Villa Savoye*.

Des rouleaux dans les coins, un don direct à la Villa Savoye

En 2018, au cours d'une intervention à la Villa Savoye de Le Corbusier, une habitation typiquement moderne et qualifiée selon Le Corbusier lui-même de « machine à habiter », j'ai proposé une présentation de mon travail intitulée *Des rouleaux dans les coins*. La Villa Savoye est située au 82, rue de Villiers, en France à Poissy, dans les Yvelines. Elle a été construite entre 1928 et 1931.

Cette construction est une œuvre de l'architecte Le Corbusier, pour la famille Savoye. Charles-Édouard Jeanneret-Gris, dit Le Corbusier (1887, Suisse – 1965, France), est un architecte, urbaniste, décorateur, peintre, sculpteur et auteur suisse et français. Il est l'un des principaux représentants du mouvement moderne. Il a également travaillé dans l'urbanisme et le design. Il est connu pour être l'inventeur de « l'unité d'habitation ». Il s'agit du concept sur lequel il a commencé à travailler dans les années 1920, et qui fut l'expression d'une réflexion théorique sur le logement collectif. Comme l'explique Sandrine Amy : « La maison, comme les standards grecs sur lesquels il fondait sa conception (le Parthénon était un idéal de perfection, un standard car universellement apprécié et reconnu) ou les objets industrialisés (autres standards), était conçue comme une « machine à habiter » [...] »³ (Sandrine Amy).



Figure 2 : Radmila Urošević, Tour dalmatienne, Anne, encre de chine sur peinture acrylique, 2018.

Cette maison bourgeoise, était destinée à la famille Savoye, qui cependant y a très peu vécu du fait de la difficulté à chauffer l'espace l'hiver. Au cours de l'Histoire, elle eut différentes fonctions, puis devient un monument à protéger. Le Corbusier y a peint les murs de différentes couleurs, et il appréciait le style épuré car il considérait que le décor n'était qu'une parade, un masque et qu'accrocher des tableaux ou décorer l'espace altérerait la pureté des formes, de même que cette rationalité du standard industriel primait comme idéal. En effet : « Selon lui, la décoration des surfaces était un mensonge, un déguisement pour soi-même et pour les autres, produisant « une aliénation historique et spatiale en cultivant des rêves de nostalgie face à la modernité » [...] »⁴. Des placards métalliques y sont incrustés, et il y a une forme de rationalité industrielle s'en ressent, contrevenant par-là, à l'essence même de mon travail pictural. En effet, mon travail fait appel au sensible et à la sensibilité, de même qu'au caractère artisanal et non industriel, bien qu'il vienne questionner l'industrie culturelle, dans sa production de même que sa diffusion.

L'intervention pour le Centre des Monuments Nationaux, était une présentation de mon travail auprès des employés du CMN, au cours d'une journée où différents artistes ont également présenté leur travail. J'ai déposé des modules picturaux de ma série *Rouleaux mouchetés*, dans des coins de la Villa, créant ainsi un parcours

³Amy, Sandrine, *Les nouvelles façades de l'architecture*, Appareil [En ligne], Numéro spécial | 2008, mis en ligne le 30 juin 2008, consulté le 15 juillet 2024. URL : appareil.revues.org ; DOI : 10.4000/appareil.287, §17.

⁴ *Ibid.*, §26.

allant de l'extérieur haut, le solarium, à l'extérieur bas, devant la porte de service (destinée aux domestiques) de la *Villa Savoye*, en passant par l'intérieur de la maison. Il s'agissait d'une forme de chasse au trésor, au cours de laquelle j'ai demandé au public de chercher les rouleaux cachés et de les ramasser. Ceux qui les trouvaient pouvaient les garder. Certains me les ont rendus, d'autres les ont conservés. L'idée ici n'était pas de reproduire le projet de kit, avec un mode d'emploi mais simplement de donner les petites peintures, initialement sans aucun retour, afin qu'elles soient dispersées mais également conservées chez l'habitant. Il s'agit de bandes de peinture acrylique blanche solidifiée, sur lesquelles j'ai dessiné des points à l'encre de chine noire, reprenant des dessins de cartes imaginaires que j'avais réalisés. Ce qui confère à ces peintures-rouleaux un caractère moucheté, d'où leur appellation. Ainsi cette expérience de la *praxis* du don, soit de l'acte de donner une œuvre, un morceau de mon travail au spectateur était une façon pour moi de créer du lien social, mais également de proposer un acte de don direct, de corps à corps, d'artiste à spectateur et d'espace à matière, ou de matière à espace. Comme un passage concrétisant le temps de la peinture et la mobilité des corps, dans une maison somme toute atypique et aux antipodes de mon style pictural.

Plus tard, j'ai adressé un mail aux participants afin de demander une photographie du rouleau conservé dans l'habitat ou au travail. D'une part, par curiosité visuelle et d'autre part, afin d'interroger la limite du don sans retour et la conservation de l'œuvre. Seule une participante a répondu à l'appel et a envoyé une photo de son module, qu'elle conserve sur son bureau chez elle (figure 2). Elle l'a intitulé *Tour Dalmatienne*, et parfois elle l'appelle aussi *Tour Cosmos*, ainsi qu'elle l'écrit dans son courriel : « la "Tour Dalmatienne", qui orne le coin gauche de mon bureau à la maison et qui me permet d'évader mon regard parfois pour un temps d'imaginaire où elle s'appelle "Tour Cosmos" »⁵. La participante a ici renommée la peinture, et l'a photographiée en partie déroulée, à la façon d'une tour, qu'elle projette sur l'œuvre. Cette réinterprétation suscite en moi une fierté, d'une part parce que la détentrice de cette peinture a su se l'approprier, mais a pu y projeter son point de vue, son imaginaire, et le transcrire en me transmettant son image. En quelques sortes, la peinture lui a inspiré une autre œuvre, et une idée. Une autre participante, employé au Centre des Monuments Nationaux conserve le module de peinture dans son bureau professionnel sur son étagère à livres. Elle me l'a montré au cours de l'une de mes visites, néanmoins elle n'a pas souhaité retourner de photographie, ni ne l'a réinterprété. Ceci implique la notion de choix dans l'échange et de bonne volonté du spectateur, qui désire ou non s'impliquer dans l'œuvre de l'artiste à une autre échelle que celle de la conservation. Là encore, l'œuvre est morcelée et dispersée dans les espaces à différents endroits, comme autant de matière à penser et à travailler qui se perdent ou bien se transforment. L'œuvre par son intégration à l'espace familial, domestique et habitable, vient poser une fois de plus la question de l'œuvre picturale dans le logement et questionne ainsi le quotidien. Celui du peintre mais aussi du spectateur et la nécessité de l'objet culturel dans notre quotidien, de même que la nécessité de l'inutile pour penser ou plutôt « l'utilité de l'inutile », comme est intitulé le livre de Nuccio Ordine⁶. Face à cette rationalité industrielle, à ce paramètre introduit par l'industrie culturelle, à travers l'architecture mais plus encore l'outil numérique, autrement dit les espaces que nous côtoyons quotidiennement qu'ils soient physiques ou statiques, tridimensionnels ou bidimensionnels, l'inutile apparaît de plus en plus utile. La nécessité de penser l'expérience du sensible, du beau et de l'objet à contempler et à penser, face au pragmatisme rationnel et quantifiable partout, paraît aller à contre-courant de ce monde. C'est pour ces raisons que penser l'expérience du don de son travail au monde, de son imaginaire, d'un prolongement du corps de l'artiste, vient poétiser l'acte de donner. Ainsi que l'écrit Raoul Hausmann : « La peinture et la plastique ont pour but de cristalliser la réalité spirituelle, la trace de l'infini dans l'identité, la position de l'homme dans le monde des relations, dans lequel il ne sera plus naïvement égocentrique en formant le faite de la pyramide, mais auquel, par son étendue dans toutes les directions, il sera forcé de participer »⁷ (Raoul Hausmann).

Cette expérience du don, rétablit une réflexion autour de l'inclusion de l'artiste dans le monde où même sa place est interrogée, en tant que producteur de la culture de demain, mais aussi en tant que travailleur, ou selon les formules d'Hannah Arendt dans *Condition de l'homme moderne*, sa place en tant qu'animal social -

5 Anne, employée au service médiation culturelle et lien social, département des publics du Centre des Monuments Nationaux, Hôtel de Sully, Paris. Les propos de la participante-contributrice accompagnaient son envoi photographique, en 2018.

6 Ordine, Nuccio, *L'utilité de l'inutile*, Paris, Les belles lettres, 2013.

7 Hausmann, Raoul, *Présentisme*, in *Courrier Dada*, Paris, Le Terrain Vague, 1958, p.93.

donc politique⁸ - en tant qu'*homo faber* (producteur) et *animal laborans* (travailleur)⁹. Dans un monde où la marchandise est dans tout et partout, et où toute valeur devient monnaie d'échange, sauf celle du labeur, l'expérience du don vient questionner notre condition d'habitant sur terre, et notre humanité sans cesse confrontée et mise en cause depuis la période moderne. On pourrait dire ici, que nous questionnons même la modernité poussée à son terme, dans laquelle la contemplation du beau semble être relayée à une supercherie ou à un trucage superficiel. N'est-ce pas précisément parce qu'une telle contemplation ne peut être ni paramétrée, ni quantifiée, ni monnayée, qu'elle est considérée comme inutile ?

L'interrogation autour des limites du don sans aucun retour rejoint l'interrogation autour de cette impossibilité ou bien même de cette incompatibilité et différence entre *praxis* et *poiésis* qu'Aristote distingue. Ici, ce qui est donné est une production picturale, soit le fruit du travail de l'artiste, qui à la fois cherche à établir un contact et une interaction entre son intériorité propre, sa perception du monde et l'extériorité de ce même monde qui l'entoure, mais aussi un lien avec le spectateur, qui lui, *in fine*, donne en retour son point de vue et sa participation.

Néanmoins, si le don direct de l'artiste établit ici une interaction de corps, c'est par le don indirect du spectateur, l'envoi de l'image de la peinture selon son interprétation, que s'établit une interaction d'esprit. Dans les deux cas, cette interaction passe par l'objet concrètement manipulable et visuel. Aussi, la *poiésis* est-elle interrogée par la *praxis* poétique ? Ce sera celle d'un acte *a priori* désintéressé, celui du don, qui pourtant vient questionner cette modernité dans laquelle tout semble dû mais rien n'est gratuit. Si ce n'est la main d'œuvre de l'artiste qui, quant à lui, doit trouver des stratégies pour la réalisation, la conservation de son œuvre, sa diffusion et même des nouvelles formes d'esthétiques et de création économiques, afin de dépasser sa propre survie.

À présent, nous étudierons l'expérience du don pictural à travers l'exemple d'un atelier réalisé au cours d'une exposition s'étant, également, déroulée à la *Villa Savoye* de Le Corbusier.

Dessiner et agir sur la peinture ou faire travailler le spectateur : un atelier du don

À l'occasion de l'exposition collective *Cohabiter à la Villa Savoye*¹⁰, à Poissy, j'ai proposé un atelier au public. Cet atelier était libre et se déroulait toute la journée, c'est-à-dire sans ma supervision. Les instructions étaient indiquées sur le cartel descriptif. Il était intitulé : *Dessiner et agir sur la peinture*. À partir de peintures acryliques solides et rondes, aux couleurs dégradées de rouge, bleu et jaune (les couleurs du séjour de la *Villa Savoye*), j'ai demandé au public d'agir sur la peinture. Plus exactement, il s'agissait de se servir de ces peintures comme d'un support pour dessiner dessus, percer, découper ou encore y ajouter des éléments. Bien qu'utilisant les mêmes moyens de production mis à disposition sur la table de travail, les résultats proposés par les participants furent différents. J'invitais ainsi le spectateur à devenir acteur de l'œuvre et de se mettre à la place de l'artiste au travail, en réalisant sa propre œuvre à partir du support peinture. Les visiteurs pouvaient partir avec leurs réalisations, et symboliquement avec un morceau de couleur ou de mur de Le Corbusier. Ici, faire travailler le spectateur, c'était d'une part l'inciter à établir un contact avec la matière, peut-être pour mieux la penser, mais aussi l'amener à prendre la place de l'artiste. Toutefois, le spectateur repartait avec sa couleur, sa peinture, sa création, sans avoir à l'acheter. C'est ainsi que dans ce projet, c'est l'économie de moyen et de création qui est questionnée, de même que le processus de travail artistique et créatif. Par l'intermédiaire du don de l'œuvre fabriquée, à partir d'une matière première, par le spectateur lui-même, c'est plutôt ici le spectateur, acteur de l'œuvre qui est rémunéré en repartant avec l'objet pictural finalisé par ses soins. Le don de la peinture, servant de matière première à la création, pour laquelle l'artiste ne reçoit pas de rémunération, devient la rémunération du contributeur au travail.

Par-delà la question de la rémunération ou l'absence de rémunération de la création artistique, ce projet interroge l'importance de penser la matière première et le matériau de création de l'artiste qui, transformé par

8 H. Arendt utilise le terme social, pour remplacer le terme *politikon* (politique), que l'on trouve chez Aristote, car à son époque le terme social n'existait pas.

9 Arendt, Hannah, *Condition de l'homme moderne* (1958), Paris, Pocket, coll. « Agora », 2013.

10 *Cohabiter à la Villa Savoye*, le 7 novembre 2019, exposition collective pour restitution de résidence, Villa Savoye Poissy, CMN.

le travail de l'artiste devient œuvre d'art. Autrement dit, les moyens de cette création et sa portée. C'est par cette transformation de la matière picturale que nous créons. Le peintre peint la peinture et l'offre au monde comme autant de ses propres morceaux de vie, ou des morceaux de son propre corps dans l'espace. Cette autre expérience du don ici, vient questionner l'art en tant que travail, et l'artiste *laborans*, qui donne matière à voir, à toucher, à manipuler et à penser au spectateur. Spectateur qui repart avec un souvenir de la *Villa Savoye* et de son propre labeur, comme un souvenir d'un temps précis et encadré. La question du souvenir fait écho à celle du don, du don de soi, par son implication dans le travail pictural, et par cette personnalisation de l'œuvre promue par la période contemporaine, qui paraît être une façon de s'approprier l'œuvre artistique plus aisément. Ici, le rapport s'établissant par le don est non seulement visuel et charnel, mais aussi empathique. C'est-à-dire par l'invitation à prendre la place de l'artiste, l'atelier invite le spectateur à faire acte sur l'œuvre, autrement dit *praxis* sur la *poiësis*, ou la production picturale et ainsi, à lui aussi donner un peu de son esprit, de ses idées, et de son travail. Plus encore que d'échange par le don, ici c'est l'échange par la production directe qui est interrogé.



Figure 3 : Radmila Urošević, Dessiner et agir sur la peinture, atelier destiné au public, dans le garage de la Villa Savoye de Le Corbusier, Poissy, CMN, 2019.

En invitant le spectateur à prendre la place de l'artiste, nous mettons en exergue la question de la place de l'artiste dans la société postmoderne, où celui-ci ne devient plus qu'un concepteur, la plupart du temps, ou un directeur si ce n'est dirigeant, conducteur de l'œuvre qui sera réalisée par d'autres ensuite.

Cette transformation de la fonction et de la place de l'artiste, qui à la fois en bas de l'échelle sociale donne gratuitement son travail, et en haut de l'échelle sociale dirige des artistes techniciens ou des spectateurs appelés acteurs de

l'œuvre, qui ne seront pas pris en compte comme contributeurs au travail final, questionne la relation économique qui unit l'artiste à son œuvre, et la société à deux vitesses qui s'établit dans ce contexte social. En outre, elle invite à penser la perte de contact avec la matière qui se développe entre l'artiste et son œuvre, autrement dit la perte de son savoir-faire manuel, dont il se dépossède lui-même pour ne plus se concentrer que sur le protocole, tel que dans le travail de Claude Rutault (1941-2022). Il s'agit d'un artiste contemporain français. Il se définit comme peintre, mais il ne peint pas ses œuvres lui-même, et il ne participe pas non plus à la supervision de leur production. L'essentiel de sa pratique réside dans l'écriture et dans un ensemble de règles, de mises en garde, d'instructions et de procédures appelées « définitions/méthodes »¹¹. Dans le respect de ces méthodes, une galerie, un collectionneur ou une institution (qu'il nomme des « preneurs en charge ») accepte d'*actualiser*, selon sa propre expression une œuvre donnée. Ainsi ce qui est vendu n'est pas l'œuvre elle-même, mais le protocole à suivre pour réaliser l'œuvre qui sera ensuite détruite à la fin de chaque exposition. On remarque un grand nombre de développement de ces pratiques protocolaire à notre époque. Comme si l'artiste n'était plus l'artisan de son œuvre, mais le dirigeant, le concepteur ou le superviseur de cette dernière. Aussi, la pratique artistique et la production sont-elles remises en cause, en tant que résultat du labeur de l'artiste, notamment en peinture, puisque l'exemple de Rutault nous montre que même le peintre ne peint plus, mais qu'il fait peindre à d'autres. Néanmoins, dans le cadre du travail de Rutault, le protocole est acheté par le collectionneur ou l'institution en charge de restituer l'œuvre. Il y a par conséquent une rémunération attribuée à l'artiste superviseur.

11 Rutault, Claude, *Définitions Méthodes 1973-1979*, Paris, Intelligence Service Productions, 1979.

Ainsi, mon travail pictural par l'expérience du don de mon art au spectateur vient mettre au jour les disparités sociales et économiques qui règnent au sein du monde artistique et culturel, et par là-même la condition de l'artiste, notamment du peintre qui vient être dépossédé de son caractère producteur. C'est encore l'animal *laborans*, et l'*homo faber* qui sont mis en cause ici, à travers la question du don. Toutefois, l'échange n'étant pas économique, il reste cependant ici matériel, et le retour existe bien à chaque fois, qu'il soit : par l'idée, l'image, le don de soi, ou encore la réinterprétation de l'œuvre picturale, l'artiste reçoit un retour du spectateur. Donner son œuvre d'art sans aucun retour reviendrait à se débarrasser de la question du processus inscrit dans le résultat de l'œuvre picturale, c'est-à-dire de la peinture en tant que production. En peinture particulièrement, cette question traverse les âges, et toute la difficulté est de montrer ce processus dans la réalisation picturale. C'est par l'analyse du résultat que l'on peut remonter le fil du processus et mieux comprendre la peinture. À notre époque, le processus disparaît visuellement de plus en plus, que ce soit par le biais du lissage des pratiques par des techniques industrielles, ou par l'abandon de la pratique manuelle au profit de la direction de la production de l'œuvre, dont la réalisation sera déléguée à un autre. Ce qui tend à distinguer le travail manuel du travail intellectuel, pour autant pour exprimer une idée ne nous faudrait-il pas nécessairement apprendre des techniques, comme l'écriture par exemple ?

La question du don en art n'est pas chose évidente, néanmoins tout au long de ces pages nous voyons que le don est interrogé dans sa dimension spatiale et temporelle. Qu'il s'agisse de l'espace en trois dimensions ou de celui en deux dimensions, le don s'inclut dans le domaine de l'art par la question du travail non rémunéré, mais également par la question du don de l'œuvre au monde. Si le travail de l'artiste peut être rémunéré durant son temps de vie, son œuvre doit pouvoir résister à la corruption du temps, et c'est donc un don intemporel qui est fait au monde, à travers l'œuvre picturale. Plus qu'un simple don de soi et de son corps, l'artiste donne à voir, regarder, contempler et penser sa vision du monde dans lequel il évolue, qui vient par l'objet culturel traverser les âges. Ainsi, si le don matériel du peintre se fait uniquement dans l'instant, elle remet en cause son inclusion dans le monde à une échelle spatio-temporelle, en tant qu'objet invitant à penser la vie future, par la prise en compte de l'œuvre passée. C'est à travers le don de son œuvre que le peintre peut traverser le temps, et par l'acte de donner que la question de la conservation est posée dans mes expériences picturales. Donner, nous l'avons dit, est aussi une façon de faire conserver l'œuvre par d'autres, pour des questions pratiques d'espace mais aussi d'un point de vue plus philosophique, pour des questions de transmission de l'œuvre, car si elle est conservée, c'est pour être transmise, et ainsi donnée à nouveau. En ce sens, donner ce serait traverser l'espace, mais aussi traverser le temps.

Don pictural, matière, contexte économique

Pour conclure cet article de recherche à la fois pratique et théorique, nous avons vu que l'acte de donner et le don de l'œuvre se trouvent être remis en question à notre époque. À travers l'expérience du don pictural, passant par la matière, nous questionnons à la fois l'acte et la production et leur rapport au contexte socio-économique.

Ces trois expériences artistiques, questionnent l'artiste peintre en tant que créateur, producteur et travailleur, mais également en tant qu'animal social et ainsi politique. Le peintre, comme tout individu est également membre de la société et en ce sens, il participe à la vie culturelle, sociale et économique du monde qui l'entoure et dont il est dépendant. Par son œuvre, il fait acte de don au monde afin d'y chercher ou d'y affirmer sa place. Dans ces expériences artistiques, nous explorons le don comme moyen de connexion au monde qui nous entoure, comme moyen d'échange humain mais aussi comme moyen de résistance à une vie trop paramétrée, trop furtive ou peut-être pas assez habitable. L'œuvre picturale est ici, ce qui nous permet de dépasser la simple survie, imposée par la consommation et le divertissement ou bien le loisir, et de tenter de s'inclure dans le monde en « faisant monde ».

Ainsi, la poïétique artistique et la poétique spatio-temporelle viennent être mises en évidence par l'intermédiaire de l'acte de donner. Un acte dont la finalité est la réflexion sur lui-même, dans un monde toujours plus rapide et éphémère. Une *praxis* qui a pour but elle-même, en traversant le temps, comme faire le bien est le but même de cette action, mais qui fait émerger les nombreuses contradictions qui se posent de nos jours. Par la *poiésis* et sa finalité externe à elle-même, cet article met au jour les paradoxes existants et visibles dans le milieu de l'art, dans lequel, l'acte et la production se retrouvent pris dans le fil de la question sociale.

Bibliographie

- Adorno, Theodor W., *L'art et les arts* (1967), Paris, Desclée de Brouwer, coll. « Arts et esthétiques », 2002.
- Adorno, Theodor W. & Horkheimer, Max, *Kulturindustrie, Raison et mystification des masses* (1947), Paris, Allia, 2012.
- Ardenne, Paul, *Un art contextuel, « Création artistique en milieu urbain, en situation, d'intervention, de participation »* (2002), Paris, Flammarion, coll. « Champs arts », 2009.
- Aristote, *Éthique à Nicomaque* (348-355 av. J-C), *Livre VI, 2*, Paris, Vrin, coll. « Bibliothèque des textes philosophiques », 2012, p-p. 298-299.
- Arendt, Hannah, *La crise de la culture, Huit exercices de pensée politique* (1961), Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2013.
- Arendt, Hannah, *Condition de l'homme moderne* (1958), Paris, Pocket, coll. « Agora », 2013.
- Assante Di Panzillo, Maryline, *Cézanne et l'argent, Salons, marchands et collectionneurs*, Paris, RMN Grand palais, 2011.
- Bachelard, Gaston, *La poétique de l'espace* (1957), Paris, Quadrige / Puf, 2007.
- Foucault, Michel, *Le corps utopique, les hétérotopies* (2009), Paris, Lignes, 2014.
- Foucault, Michel, *Surveiller et punir, « Naissance de la prison »* (1975), Paris, Gallimard, 2011.
- Friedman, Yona, *L'architecture de survie, une philosophie de la pauvreté* (1978), Paris, L'éclat, 2006.
- Friedman, Yona, *L'architecture mobile* (1958), Tournai, Casterman Poche, coll. « Mutations Orientations », 1979.
- Friedman, Yona, *Utopies réalisables* (1976), Paris, L'éclat, coll. « L'éclat poche », 2015.
- Hausmann, Raoul, *Présentisme, in Courrier Dada*, Paris, Le Terrain Vague, 195, [p.p. 89-102].
- Heidegger, Martin, *Essais et conférences* (1954), Paris, Gallimard, 2004.
- Ordine, Nuccio, *L'utilité de l'inutile*, Paris, Les belles lettres, 2013.
- Ramujkić, Vahida & Dordević, Milan (sous la dir.), *RAD u umetnosti : zbornik udruženja likovnih umetnika Srbije #1*, Beograd, Udruženje likovnih umetnika Srbije, Narodna Biblioteka Srbije, 2021.
- Rutault, Claude, *Définitions Méthodes 1973-1979*, Paris, Intelligence Service Productions, 1979.
- Schopenhauer, Arthur, *Le monde comme volonté et comme représentation, Livre premier Le monde comme représentation*, (1819), Paris, Quadrige / PUF, 2009.
- Stiegler, Barbara, *“Il faut s'adapter”, Sur un nouvel impératif politique* (2019), Paris, Gallimard, coll. “Folio essais”, 2023.

Article

- Dohet, Julien, *Le mouvement coopératif : histoire, questions et renouveau*, CRISP, « Courrier hebdomadaire du CRISP » 2018/5 n° 2370-2371, [p.p. 5-58].
- Praznik, Katja, *Artists as Workers, The Undoing of Yugoslav Socialism and the Politics of Unpaid Artistic Labor*, Social Text 144, Vol.38, No. 3, Duke University Press, September 2020, [p.p.183-155].

Article en ligne

- Amy, Sandrine, « Les nouvelles façades de l'architecture », Appareil [En ligne], Numéro spécial | 2008, mis en

ligne le 30 juin 2008, consulté le 15 juillet 2024. URL : appareil.revues.org ; DOI : 10.4000/appareil.287, §17.

Azord, Cécile. Innovation et art contemporain : le spectre du progrès, le fantasme de l'immatériel, la réalité de la technique. In : *Les Cahiers du Musée des Confluences*. Revue thématique Sciences et Sociétés du Musée des Confluences, tome 7, 2011. Innovation. pp. 105-115 ; www.persee.fr, consulté le 25 janvier 2019.

Kanelopoulos, Charles, *Travail et technique chez les grecs. L'approche de J.-P. Vernant*, Techniques & Culture [En ligne], 54-55 | 2010, mis en ligne le 30 janvier 2013, consulté le 19 avril 2024. URL : journals.openedition.org ; DOI : 10.4000/tc.5006.



Don et solidarité, un soutien mutuel de coopération

Youssef Alaoui

M@GM@

Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales

vol.22 n.2 2024 ISSN 1721-9809

DOI: 10.17613/5bhcw-xjw76

Youssef Alaoui

Faculté des lettres et sciences humaine Sais/Fes 2023/2024 Master en sociologie de l'économie sociale et solidaire. Faculté des lettres et sciences humaines Meknes 2021 License en sociologie. Fonctionnaire Province de Midelt. Formateur Life skills. Formateur « Education par les pairs » Y-PEER Morocco.

Abstract

L'article aborde le concept du geste de donner comme un élément fondamental de la solidarité au sein des communautés, mettant en lumière le rôle crucial des coopératives dans la promotion de l'entraide et du soutien mutuel. Le don est présenté non seulement comme un acte de générosité, mais aussi comme une obligation morale, créant des liens de confiance et de réciprocité qui renforcent la cohésion sociale. En intégrant le don dans des actions solidaires, la solidarité se manifeste sous forme d'engagement collectif pour promouvoir le bien-être commun. Les pratiques de don, en tant que dynamiques évolutives, révèlent l'importance de cultiver une culture du don et d'encourager des relations interpersonnelles basées sur la coopération. En outre, l'article évoque les initiatives de figures locales, comme Sœur Geneviève Prat, qui ont contribué au développement social et à l'assistance des plus vulnérables. Ce cadre souligne que le don joue également un rôle économique en facilitant la redistribution des ressources et en combattant les inégalités sociales.

Illustration : Whisk ferns - Fukami, Gyokuseidō, and Kanga Ishikawa. Seisen Matsuranfu : shokoku bonsai shashin. Mikawa: Gyokuseidō zōhan, 1837.

Concepts évolutifs, réponse aux changements sociaux et politiques

Le don, en tant qu'acte fondateur de la solidarité, va au-delà de la simple générosité ; il est un véritable ciment social qui unit les individus au sein de leurs communautés. En agissant en synergie, les membres des coopératives de Midelt montrent que donner n'est pas seulement une question de ressources matérielles, mais aussi un acte symbolique qui témoigne d'un engagement collectif envers le bien-être de tous. Dans cette optique, le geste de donner s'inscrit dans une dynamique de réciprocité et de confiance, essentielle à la construction de liens sociaux durables. Ainsi, chaque action de don contribue non seulement à l'assistance immédiate, mais renforce également la résilience des communautés face aux défis contemporains. Cette approche met en lumière l'importance de produire une culture du don, où chaque contribution, quelle qu'en soit la taille, devient un vecteur de solidarité et un pas vers un avenir plus justes et équitable.

Le geste de donner est bien plus qu'un simple échange de biens ou de services. Il représente une dynamique profondément ancrée dans les relations interpersonnelles et la structure sociale. Le don est intrinsèquement lié à des obligations sociales et à une solidarité qui unissent les individus à travers des réseaux de relations¹. Ce point de vue souligne que le don crée un tissu social reliant les membres d'une communauté, rendant ainsi le geste de donner essentiel à la cohésion de celle-ci. Dans de nombreuses sociétés, le don n'est pas seulement un acte généreux, mais une obligation morale qui appelle un retour, ce qui renforce la confiance et le respect mutuel. Cette réciprocité, souvent implicite, assure la continuité des relations sociales et le maintien de l'harmonie au sein de la communauté².

De cette manière, le concept de don s'étend naturellement à celui de solidarité. La solidarité, en effet, repose sur l'idée de soutien mutuel et de coopération au sein d'une communauté. Elle va au-delà du simple acte de donner pour inclure un engagement collectif à aider les plus vulnérables et à promouvoir le bien-être commun. En intégrant le don dans des actions solidaires, nous renforçons les liens sociaux et contribuons à une société plus juste et équitable³.

La solidarité, en tant que valeur fondamentale, repose sur l'entraide et le soutien mutuel au sein d'une communauté. Elle va au-delà du simple acte de donner, en englobant un engagement collectif à promouvoir le bien-être commun. Le don, quant à lui, est souvent le premier geste de cette solidarité, créant des liens de confiance et de réciprocité entre les individus. En intégrant ces deux concepts, nous voyons émerger des structures comme les coopératives de solidarité. Ces coopératives, regroupent divers types de membres – usagers, travailleurs et membres de soutien – qui collaborent pour répondre à des besoins économiques, sociaux ou culturels communs. Elles incarnent parfaitement l'esprit de solidarité en permettant à chacun de contribuer activement au développement de la communauté, tout en bénéficiant des ressources et du soutien collectif⁴.

La solidarité et le don apparaissent souvent comme des concepts évolutifs, se transformant en réponse aux changements sociaux et politiques. Une analyse de la structure interne des coopératives révèle qu'elles doivent naviguer entre l'autonomie et la dépendance, ce qui peut affecter leurs capacités de don. Les coopératives qui parviennent à équilibrer ces deux aspects sont généralement mieux équipées pour répondre aux besoins de leurs membres et pour maintenir une dynamique de don et de solidarité. Ainsi, le geste de donner peut être interprété non seulement comme un acte individuel de générosité, mais aussi comme une réponse collective à des défis sociaux et politiques. Cette perspective met en lumière l'importance de la structure organisationnelle et de la gouvernance des coopératives dans la promotion d'une culture de don durable et authentique⁵.

En explorant la dimension politique des coopératives, il est également important de noter comment la dépendance envers des acteurs politiques peut influencer ces gestes de solidarité. Les coopératives qui réussissent à maintenir leur autonomie et à s'organiser autour des besoins de leurs membres sont souvent plus résilientes et capables de donner de manière efficace. En revanche, lorsque ces entités deviennent trop dé-

1 Selon Marcel Mauss, dans son célèbre *Essai sur le don*.

2 Caillé, Alain. *Marcel Mauss et le paradigme du don I*. Sociologie et sociétés, 2004, vol. 36, no 2, p. 141-176.

3 Delporte-Fontaine, Olivier. (2017). *Le « don » dans les actions de solidarité et le travail social : un rapport mortifère entre le sujet aidant et le sujet exclu ?* Empan, 105(1), 131-138.

4 Girard, Jean-Pierre. *Les coopératives de solidarité : Une forme organisationnelle pour renforcer la cohésion sociale ?* Synthèse d'une recherche. ARUC-ÉS 2008 depot.erudit.org.

5 Caillé, Alain. *Ibidem*, 2004.

pendantes des partis politiques, leurs actions peuvent se retrouver compromises, limitant ainsi leur capacité à agir pour le bien de tous. Cette dépendance peut entraîner une instrumentalisation des coopératives à des fins politiques, détournant ainsi leur mission première de solidarité et de soutien mutuel. Cela soulève des questions fascinantes sur la nature du don dans un contexte où les motivations peuvent être teintées par des intérêts politiques, remettant en question l'authenticité et la spontanéité des gestes de solidarité.

Une approche théorique de la solidarité

A - La solidarité comme une fabrique d'une identité de groupe

Les moyens de contrôle de la société varient, selon le contexte historique de chaque société. Le concept de solidarité reste parmi ces moyens les plus marquants adoptés par la société pour contrôler le lien social. Depuis la sociologie durkheimienne, le concept de solidarité a fait l'objet de critiques et d'études. Ses premières indications commencent avec les écrits de Durkheim dans sa théorie de la solidarité sociale. Durkheim relie le concept de solidarité à la norme sociale à travers son analyse de la manière dont les sociétés se tiennent ensemble et s'organisent. Durkheim distingue deux types de solidarité : la solidarité mécanique et la solidarité organique.

La solidarité mécanique prévaut dans les sociétés primitives où les individus partagent les mêmes valeurs et croyances, ce qui conduit à une forte cohésion sociale fondée sur la similitude entre les individus. Dans ces sociétés, les normes sociales sont claires et partagées, et agissent comme une force de cohésion qui lie les individus entre eux⁶.

Quant à la solidarité organique, elle apparaît dans les sociétés modernes complexes, où les individus se spécialisent dans des rôles différents, conduisant à leur dépendance mutuelle. Ici, les normes sociales deviennent plus diverses et plus complexes, et la solidarité des individus découle de leur besoin les uns des autres pour remplir diverses fonctions sociétales⁷. Ainsi, Durkheim estime que les normes sociales jouent un rôle central dans la réalisation de la solidarité entre les individus, que ce soit par la similitude et la ressemblance dans les sociétés primitives ou par la spécialisation et l'interdépendance dans les sociétés modernes. D'où la solidarité sociale résulte de la manière dont les normes sociales régulent les relations entre les individus et maintiennent la cohésion de la société.

Marcel Mauss a donné l'importance à ce concept pour bien comprendre le rapport entre la solidarité et le lien social. À travers ses études sur le don et l'échange dans différentes sociétés et dans son célèbre livre *Essai sur le don*, Mauss explore la notion de don comme l'un des fondements fondamentaux de la solidarité sociale dans les sociétés tribales et traditionnelles⁸. Mauss considère que le don n'est pas seulement un échange économique, mais plutôt l'expression de relations sociales et d'obligations mutuelles qui lient les individus et les groupes. Ces engagements créent un réseau de relations mutuelles qui renforcent la solidarité et la cohésion sociale. Ce système d'échange est important car il montre comment les transactions sociales peuvent être fondées sur la confiance et le respect mutuel, et pas seulement sur l'intérêt personnel.

Ce qui montre que Les coopératives jouent un rôle important dans le renforcement des liens sociaux en favorisant la solidarité et l'interdépendance entre leurs membres. Et par la suite ce type des organisations facilite la création d'une masse d'individus cohérente avec des normes sociales bien déterminées.

Cette masse peut renforcer le lien social en unissant les individus autour d'une cause commune ou d'un objectif spécifique. Cette masse peut créer un sentiment de solidarité entre les individus, qui conduit à des liens sociaux plus forts qui facilitent la création d'une identité collective lorsque les individus se rassemblent en travail collectif. Cette solidarité peut développer un sentiment d'identité de groupe qui renforce l'appartenance sociale. Elle offre des opportunités d'interaction sociale dans d'autres champs tel que le politique, ce qui contribue à établir de nouvelles relations et par conséquent ces organisations avec ce type de solidarité peut créer des nouvelles normes qu'elles vont influencer l'opinion publique et peuvent stimuler le changement social, en renforçant le sentiment de pouvoir et d'efficacité collectifs.

6 Paugam, Serge. *Durkheim et le lien social*. Paris, Quadrige, 2013, p. 1-40.

7 Paugam, Serge. *Ibidem*.

8 Caillé, Alain. *Ibidem*.

B - La solidarité : d'une identité de groupe à la pratique de pouvoir

La transition d'une identité de groupe à la pratique du pouvoir est un processus complexe qui implique plusieurs dimensions, notamment sociales, psychologiques et politiques, ce qui est généré facilement par la solidarité⁹. D'où l'identité de groupe se forge autour de caractéristiques communes, qu'elles soient culturelles, ethniques, professionnelles ou autres. Elle crée un sentiment d'appartenance et peut être utilisée pour mobiliser les membres autour d'un objectif commun. Elle facilite la construction de l'identité collective¹⁰. Cette identité collective peut émerger lorsque les membres d'un groupe s'identifient à des valeurs ou des objectifs partagés, ce qui renforce leur cohésion et leur capacité à agir de manière unifiée. Toutes ces conditions facilitent le partage de pouvoir et facilitent la création des leaders pour un exercice du pouvoir et de rendre le groupe ou la masse de groupe comme un levier pour l'exercice du pouvoir, notamment lorsque le groupe cherche à influencer ou à contrôler des décisions politiques, économiques ou sociales.

Les groupes générés par une forte solidarité ont une forte identité collective qui contribue au développement des stratégies pour acquérir du pouvoir, que ce soit par la négociation, la persuasion ou d'autres formes d'action collective. Cette pratique du pouvoir a un impact significatif sur la société dans son ensemble, en façonnant les normes sociales, les politiques publiques et les structures de gouvernance. En résumé, l'identité de groupe peut servir de fondement à la pratique du pouvoir, en permettant aux membres du groupe de s'unir et de se mobiliser pour atteindre des objectifs communs et exercer une influence sur leur environnement social et politique.

C - La solidarité : un processus en mutation

La solidarité se reconstruit généralement selon le contexte de mutation de structure sociale, c'est-à-dire, elle subit à des tournants majeurs, des épreuves difficiles au cours desquelles les valeurs, les institutions et les cadres sociaux sont mis à l'épreuve afin de déterminer leur capacité à préserver la cohésion du groupe et de l'incarner dans des comportements et des pratiques, en plus de renouveler les significations des actes solidaire¹¹. Il nous semble donc important d'aborder les pratiques qui accompagnent ces transformations qui soutiennent ou affaiblissent la solidarité, ainsi que les implications qu'elles peuvent prendre liées à ces transformations et les pratiques des organisations de caractère solidaire tel que les coopératives qui peuvent innover des valeurs et des normes pour s'adapter aux changements sociaux.

Le concept de don peut être exploré sous plusieurs angles, chacun révélant des aspects uniques de cette pratique sociale. Par exemple, le don peut être vu comme un acte de générosité pure, où l'individu donne sans attendre de retour immédiat, créant ainsi un sentiment de bienveillance et de solidarité. D'un autre côté, le don peut également être interprété comme un moyen de renforcer les liens sociaux et de construire des réseaux de soutien mutuel. Dans certaines cultures, le don est ritualisé et intégré dans des cérémonies qui marquent des événements importants de la vie, soulignant ainsi son rôle symbolique et sa capacité à renforcer les traditions et les valeurs communautaires. Enfin, le don peut aussi être analysé sous l'angle économique, où il joue un rôle dans la redistribution des ressources et la réduction des inégalités au sein de la société. Ces différentes perspectives montrent que le don est un acte complexe et multifacette, profondément enraciné dans les dynamiques sociales et culturelles. Dans cet article, je vais me focaliser sur un autre aspect de « donner », c'est celui qui se manifeste sous une forme formelle, celui au niveau des coopératives, et bien sûr les défis et les difficultés à affronter afin de faire un donner pure sans effets secondaires.

Analyse des coopératives à travers le prisme du fonctionnalisme

Ce chapitre s'inscrit dans une perspective fonctionnaliste pour analyser les coopératives, en examinant leur rôle et leurs relations avec les partis politiques et l'administration, pour essayer par la suite de faire une analyse pour comprendre bien le geste de donner au sein de ces structures. Le fonctionnalisme, en tant que théorie sociologique, s'intéresse aux structures sociales et à leurs fonctions au sein de la société. Dans ce contexte,

⁹ Descombes, Vincent, *L'identité de groupe : identités sociales, identités collectives. Raisons politiques*, (2), 13-28, 2017 shs.cairn.info.

¹⁰ Descombes, Vincent, *Ibidem*.

¹¹ Bouquet, Brigitte, Boul, Gaël, Mouhoud, Nabila. *L'évolution complexe des politiques sociales de solidarité*. Vie sociale, 27 (3), 27-39, 2019 shs.cairn.info.

les coopératives seront appréhendées comme des institutions remplissant des fonctions spécifiques au sein du système social plus large¹².

Les coopératives se définissent comme des organisations démocratiques contrôlées par leurs membres, qui œuvrent pour un intérêt commun. Elles se distinguent des entreprises capitalistes par leur structure de propriété et de gouvernance. Dans une coopérative, les membres sont à la fois propriétaires et gestionnaires de l'organisation. Ils participent aux décisions stratégiques et à la gestion quotidienne de l'entreprise¹³.

Selon l'analyse fonctionnaliste, les coopératives remplissent plusieurs fonctions importantes au sein de la société.

Fonction économique. Les coopératives contribuent à la production de biens et de services, à la création d'emplois et à la distribution des revenus. Elles peuvent jouer un rôle crucial dans le développement économique local, en particulier dans les zones rurales ou marginalisées¹⁴.

Fonction sociale. Les coopératives favorisent la solidarité et la cohésion sociale entre leurs membres. Elles encouragent la participation démocratique et la prise en charge collective des problèmes économiques et sociaux¹⁵.

Fonction éducative. Les coopératives permettent à leurs membres d'acquérir des compétences en gestion, en leadership et en coopération. Elles contribuent ainsi à l'éducation populaire et à l'autonomisation des individus.

Les relations entre les coopératives et les partis politiques peuvent être complexes et variées. Historiquement, les coopératives ont souvent été liées à des mouvements politiques spécifiques, tels que le socialisme ou le syndicalisme. Ces liens se sont parfois traduits par un soutien politique aux coopératives de la part des partis politiques, et vice versa¹⁶. Cependant, les relations entre les coopératives et les partis politiques ne sont pas toujours harmonieuses. Des tensions peuvent surgir lorsque les coopératives cherchent à préserver leur indépendance et leur neutralité politique, tandis que les partis politiques peuvent tenter de les influencer à des fins partisans¹⁷. Dans une perspective fonctionnaliste, les relations entre les coopératives et les partis politiques peuvent être analysées en termes de complémentarité et de conflit fonctionnel. Les coopératives et les partis politiques peuvent jouer des rôles distincts mais complémentaires dans la promotion du bien-être social et économique. Cependant, des conflits peuvent également surgir lorsque les objectifs des coopératives et des partis politiques divergent¹⁸. Les relations entre les coopératives et l'administration peuvent également être complexes et variées. L'État peut jouer un rôle important dans la création d'un environnement favorable au développement des coopératives, en fournissant un cadre juridique et réglementaire approprié, ainsi qu'un soutien financier et technique.

Cependant, l'administration peut également exercer un contrôle excessif sur les coopératives, limitant leur autonomie et leur capacité à répondre aux besoins de leurs membres. Dans une perspective fonctionnaliste, les relations entre les coopératives et l'administration peuvent être analysées en termes de coopération et de contrôle. L'État et les coopératives ont un intérêt commun à promouvoir le développement économique et social. Cependant, il est important que l'État respecte l'autonomie des coopératives et n'entrave pas leur capacité à fonctionner de manière démocratique et efficace.

L'analyse des coopératives à travers le prisme du fonctionnalisme permet de comprendre leur rôle et leurs relations avec les partis politiques et l'administration. Les coopératives remplissent des fonctions importantes au sein de la société, mais leurs relations avec les autres acteurs du système social peuvent être complexes et

12 Dohet, Julien. *Le mouvement coopératif : histoire, questions et renouveau*. Courrier hebdomadaire du CRISP, (2370-2371), 5-58; 2018 shs.cairn.info.

13 Dohet, Julien, *Ibidem*.

14 Eynaud, Philippe, *La gestion coopérative : un modèle performant face aux défis de l'avenir*. Daniel Côté, JFD Éditions, 2018, 425 pages. *RECMA*, (3), 138-140; 2019 shs.cairn.info.

15 Eynaud, Philippe, *Ibidem*.

16 Dohet, Julien, *Ibidem*.

17 Lamarche, Thomas, Richez-Battesti, Nadine, *Produire est politique : les coopératives, levier de transformation*. Introduction. *Revue de la régulation. Capitalisme, institutions, pouvoirs*, (34, 1er semestre). 2023 ideas.repec.org.

18 Lamarche, Thomas, Richez-Battesti, Nadine, *Ibidem*.

variées. Il est important de trouver un équilibre entre l'autonomie des coopératives et la nécessité d'une collaboration avec les partis politiques et l'administration pour maximiser leur contribution au bien-être social et économique. Le travail coopératif joue un rôle essentiel dans la société civile, car il favorise la collaboration entre les individus et les organisations pour atteindre des objectifs communs. Il permet aux citoyens de participer activement à la vie sociale et politique de leur communauté, en contribuant à des projets et initiatives qui reflètent leurs intérêts et valeurs. Il renforce la solidarité entre les membres de la société civile, en créant un réseau de soutien mutuel qui peut offrir de l'aide en cas de besoin¹⁹. En travaillant ensemble, les organisations de la société civile peuvent renforcer leurs capacités, partager des ressources et des connaissances, et ainsi augmenter leur impact sur la société.

La coopération entre différents acteurs de la société civile peut conduire à l'innovation sociale, en trouvant de nouvelles solutions aux problèmes sociaux grâce à la diversité des perspectives et des compétences²⁰. Les groupes de travail coopératifs peuvent exercer une influence sur les politiques publiques en se mobilisant pour des causes communes et en plaidant pour des changements législatifs ou réglementaires²¹. D'après une étude de terrain au niveau de quelques coopératives dans la province de Midelt au Maroc, nous avons constaté que le geste de donner est fortement présent dans cette région comme il est présent dans le moyen atlas et le sud-est du Maroc, sous différentes formes traditionnelles, alors que les coopératives vont lui donner une nouvelle dimension.

Les coopératives de Midelt incarnent un modèle de collaboration qui illustre parfaitement l'importance de l'action de donner dans le contexte socio-économique local. Situées dans une région où l'entraide et la solidarité sont essentielles pour le développement communautaire, ces coopératives mettent en avant le concept du don non seulement comme un acte de générosité, mais aussi comme un mécanisme de résilience collective. Dans un environnement marqué par des défis économiques, les coopératives de Midelt mobilisent leurs membres autour d'objectifs communs, favorisant ainsi une dynamique de soutien mutuel qui renforce la cohésion sociale.

L'action de donner se manifeste ici par le partage des ressources, des compétences et des savoir-faire, créant des réseaux d'entraide qui transcendent les simples transactions économiques. De plus, en maintenant une autonomie vis-à-vis des influences politiques extérieures, ces coopératives préservent leur capacité à agir pour le bien de leurs membres, valorisant une approche centrée sur l'intérêt collectif. Cette articulation entre le don et l'organisation coopérative constitue une réponse pertinente aux défis contemporains, mettant en lumière le rôle crucial des coopératives dans le renforcement de la solidarité sociale à Midelt.

Les Dynamiques de la Société Civile à Midelt : entre Tradition et Modernité

Midelt se situe au centre du Royaume du Maroc au-dessus du plateau de la Haute Moulouya et sur le versant nord du mont Elayachi dans la chaîne du Moyen Atlas, et qui s'appelait autrefois Outatt, en référence à la vallée sur les rives de laquelle elle se trouvait construite, et qui est connue dans les publications scientifiques coloniales sous le nom de Haute Moulouya, cette région jouera un rôle stratégique de corridor sultanien entre la région du Tafilalet, connue pour son importance économique et politique dans l'histoire du pays, et les régions du centre du Maroc. Tout cela en fera l'une des sections de la zone militaire de la ville de Meknès à l'époque du Protectorat²².

Ce chapitre explore le paysage en constante évolution des composantes de l'économie sociale et solidaire à Midelt, retraçant sa transformation depuis des formes traditionnelles comme la "Twiza" jusqu'aux associations et coopératives modernes. En examinant l'interaction entre ces structures traditionnelles et modernes, nous découvrons les défis et les opportunités qui découlent de cette hybridation.

19 Brandsen, Taco, Trommel, Willem, Verschuere, Bram. *L'État et la reconstruction de la société civile*. In *Revue Internationale des Sciences Administratives*, 83(4), 699-717. 2017 documentation.insp.gouv.fr.

20 De Muro, Pascale, Hamdouch, Abdelilah, Cameron, Stuart, Moulaert, Franck, *Organisations de la société civile, innovation sociale et gouvernance de la lutte contre la pauvreté dans le Tiers-Monde 1*. In *Monde en développement*, (3), 25-42. 2007 documentation.insp.gouv.fr.

21 Lamarche, Thomas, Richez-Battesti, Nadine, *Ibidem* (34, 1er semestre).

22 Ihrai-Aoouchar, Amina, *Communautés rurales de la Haute Moulouya du XVIIème siècle à nos jours - Administration locale et pouvoir central*. Hespéris Tamuda, 26(1), 171-197. 1988.

1 - Les racines historiques de l'économie sociale et solidaire à Midelt

Les origines de l'économie sociale et solidaire à Midelt remontent « et comme plusieurs régions au Maroc » à la "Twiza", une pratique coutumière enracinée dans la solidarité communautaire et l'action volontaire pour le bénéfice collectif. Ce système traditionnel, caractérisé par son caractère informel et son accent mis sur la cohésion sociale, a servi de pierre angulaire de la vie communautaire pendant des générations. Le terme "Twiza", qui signifie "S'entraider", "S'épauler", "Se seconder", incarne une philosophie profonde de solidarité et d'interdépendance. Elle dépasse les liens familiaux et communautaires traditionnels pour créer un réseau de soutien mutuel au sein d'un groupe. La Twiza repose sur la complémentarité et la réciprocité, où chaque individu met à profit ses compétences et ses ressources au service du bien-être collectif. Elle reconnaît et valorise tout effort visant à améliorer la vie de la communauté, y compris l'assistance face aux épreuves et aux traumatismes²³.

La Twiza ne se limite pas à répondre à des besoins économiques, mais s'étend également aux dimensions éthiques et relationnelles. Elle favorise la cohésion sociale en encourageant le partage et la reconnaissance mutuelle. Chaque membre contribue à la force du groupe en donnant et en recevant selon ses capacités. Cette réciprocité et ce sentiment d'appartenance nourrissent un esprit de solidarité et de responsabilité collective. La Twiza se présente ainsi comme une réponse holistique aux besoins de la communauté, en promouvant le bien-être individuel et collectif dans une logique d'entraide et de soutien mutuel²⁴.

2 - Avènement de la modernité, émergence de nouvelles formes de société civile

L'arrivée du colonialisme français à la fin du 19^{ème} siècle a marqué une nouvelle ère pour la société civile à Midelt. L'introduction de structures administratives modernes et l'afflux de missionnaires étrangers ont entraîné la création de nouvelles formes d'organisations de la société civile, souvent dirigées par des groupes religieux. On retrouve, par exemple, le travail réalisé par Sœur Geneviève Prat qui est arrivée à Midelt en 1926²⁵, qui, plus que quiconque, au cours des vingt-sept années de sa présence à Midelt, s'est distinguée par sa personnalité et sa capacité à lancer et à mener à bien de grands projets de développement social jusqu'à ce qu'elle soit capable d'organiser de manière durable l'assistance aux personnes les plus défavorisées, notamment les femmes et les enfants.

C'est ainsi qu'est née la création de l'association « Atelier », qui fut la première organisation de la région de Midelt à soutenir les femmes et les enfants en situation de vulnérabilité à Midelt et ses environs²⁶. Une autre dame qui l'on l'appel Sœur Cécile, qui s'est installée à Midelt en 1961, où elle travaille comme infirmière dans une clinique locale. Les mesures sanitaires de Cécile ont été très bien accueillies dans cette institution, car elle s'est occupée des orphelins et des malades. En 1969, Cécile crée la clinique mobile afin de réduire les souffrances et le manque de soins que vivaient les Bédouins²⁷. Ces organisations, ont joué un rôle crucial dans l'introduction de concepts modernes d'éducation, de santé et de protection sociale. et aussi, la création de l'une des premières associations à Midelt en 1942 par un groupe de colonisateurs sous le nom « Association Adeghwal » a donné un nouvel élan au domaine agricole, où ils implantèrent la première ferme de pommes à environ dix kilomètres au nord de Midelt sur la Route de Mibladen²⁸.

3 - Résurgence de la société civile après l'indépendance

Après l'indépendance, Midelt cherchera son pôle de développement, et sera rattaché premièrement à la Wilaya de Meknès, puis à la province d'Errachidia, puis à la province de Khenifra, et deviendra après l'année 2009 une province qui comprend un groupe de cercles et de communes territoriales. Selon toutes ces étapes historiques, les activités de la société civile connaîtront de nombreux changements, et ainsi l'action collec-

23 Lemligui, Ahmed. *La construction sociale des solidarités au Maroc : contrôler l'islam et gérer l'action sociale*, in *Le sociographe*, (2), 89-100. 2017 shs.cairn.info.

24 Lemligui, Ahmed, *Ibidem*.

25 Mengus, Raymond, *Notre-Dame de l'Atlas vit au Maroc* in *Nouvelle revue théologique*, 130 (4), 793-802, 2008 bliodiocours.catholique.fr.

26 Majid, Bial, Mouhib, Mohamed. *Midelt : Points de vie*. in *Bouregrag*. 2023 maisondulivre.ma.

27 Bocognano, Simone. *Bucoliques, berbères... Itto, fille de l'Atlas*. Paris, Le Fennec, 2010 lefenec.com.

28 Mouhib, Mohamed. *Midelt : esquisses historiques*, in *Esquisses historiques*, Imprimerie Dar al Hadaf, Midelt, 1999 bouquiniste-chella.com.

tive à Midelt prendra forme à travers trois étapes historiques. Une étape qui s'étend de l'ère de la protection à l'indépendance, que l'on peut décrire comme une étape de transition des formes traditionnelles de travail associatif aux formes modernes. Cette étape a été caractérisée par le leadership des élites européennes pour ce travail associatif, en particulier les religieuses qui vivaient.

Dans la région pendant le colonialisme. Puis l'étape post-indépendance, que l'on peut décrire comme l'étape de participation au développement, menée par les élites nationales où une nouvelle vague d'activisme a galvanisé les jeunes et les éducateurs de Midelt. Inspirés par un esprit de renouveau national et de progrès social, ils ont créé une multitude d'associations dédiées à répondre aux besoins urgents de la communauté. Ces associations, axées sur des domaines tels que l'éducation, la culture et les questions sociales, sont devenues des instruments essentiels pour façonner la trajectoire post-indépendance de la société civile à Midelt. Enfin, l'étape qui a suivi la création de la province de Midelt, qui a été caractérisée par l'étape de l'action collective et le début des séances de plaidoyer civil et des manifestations de participation citoyenne²⁹.

4 - L'hybridation de la société civile à Midelt

Le paysage contemporain de la société civile à Midelt se caractérise par un mélange unique d'éléments traditionnels et modernes. Cette hybridation reflète le dialogue permanent entre les valeurs et les pratiques durables du passé et les forces transformatrices de la modernité. Les formes traditionnelles de la société civile, comme la "Twiza", conservent leur importance, fournissant un cadre pour l'engagement communautaire et la résolution des conflits. Ces pratiques coutumières, profondément ancrées dans la culture locale, favorisent un sentiment d'appartenance et de cohésion sociale³⁰.

Le passage de la « Twiza » comme forme traditionnelle de société civile au tissu collectif comme forme moderne, la soumettra à des processus de formation et de restructuration structurelle à travers un mélange de ce qui est traditionnel et de ce qui est moderne en accord avec les besoins de la société. De l'État à chaque étape de sa construction, et c'est ce qui distinguera les mécanismes de fonctionnement du travail associatif dans la région, afin qu'elle préserve la structure traditionnelle de la Twiza ou du groupe et tente de la former de manière moderne et moderne : forme moderne sous forme d'association ou de coopérative, sans distinction entre la pratique des premières formes comme pratique traditionnelle, familiale et tribale, et le travail collectif comme activité moderne, civile et citoyenne. C'est ce qui lui fera connaître une crise de pratique qui l'affligera dans certains cas, en faisant un instrument de conflit politique³¹.

5 - Défis et opportunités dans une société civile hybride

L'hybridation de la société civile à Midelt présente à la fois des défis et des opportunités. Trouver un équilibre entre les approches traditionnelles et modernes peut être une tâche délicate, nécessitant une prise en compte attentive des sensibilités culturelles et des besoins évolutifs de la communauté. Garantir la transparence et la redevabilité au sein des organisations de la société civile demeure un défi permanent. Ceci est particulièrement important dans le contexte de structures hybrides, où les pratiques traditionnelles peuvent coexister avec des cadres organisationnels modernes. Maintenir l'indépendance de la société civile vis-à-vis d'une influence étatique induite est une autre considération essentielle. Cela nécessite une vigilance et un engagement proactif avec les décideurs politiques pour sauvegarder l'autonomie et l'efficacité des acteurs de la société civile. Malgré ces défis, l'hybridation de la société civile à Midelt offre une multitude d'opportunités. La fusion des valeurs traditionnelles et des pratiques modernes peut favoriser l'innovation, l'adaptabilité et un engagement communautaire profond.

Le Don un acte symbolique

En conclusion, le geste de donner s'impose comme une dynamique essentielle au sein des coopératives, agissant comme un ciment social qui relie les membres d'une communauté et renforce la cohésion collective. Nous avons vu que le don transcende le simple échange économique pour révéler des obligations sociales profondes, renforçant la confiance et le respect mutuel. À travers le développement de structures de solidarité,

29 Majid, Bial, Mouhib, Mohamed. *Midelt : Points de vie*, in *Bouregreg*. 2023 maisondulivre.ma.

30 Majid, Bial, Mouhib, Mohamed. *Ibidem*.

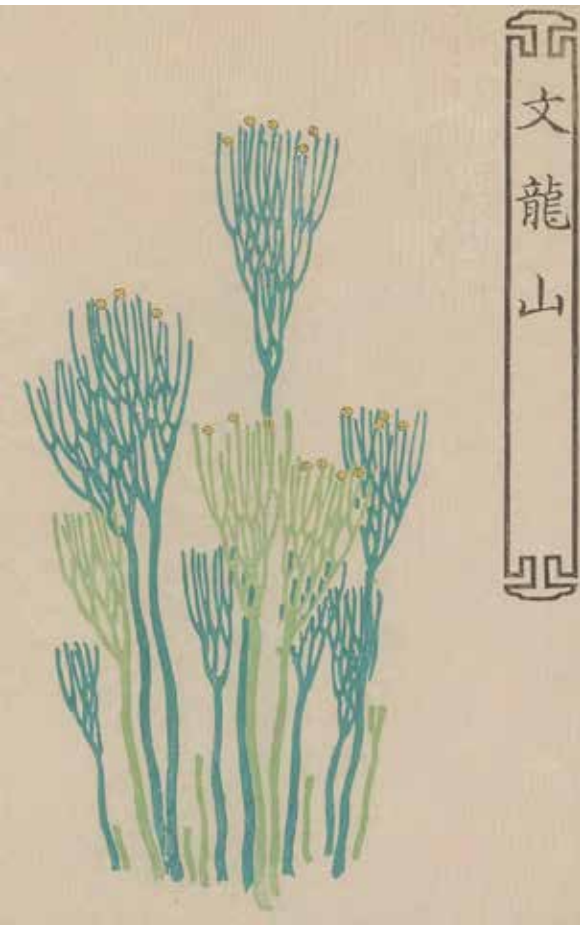
31 Mouhib, Mohamed, *Midelt : esquisses historiques* in *Esquisses historiques*, Dar al Hadaf, Midelt, 1999.

telles que les coopératives, le don devient un acte symbolique qui non seulement répond aux besoins immédiats, mais contribue également à construire des réseaux de soutien mutuel et d'entraide.

Cependant, la capacité des coopératives à maintenir leur autonomie face à l'influence politique est cruciale pour garantir l'authenticité de ces gestes de solidarité. La dépendance excessive aux partis politiques peut compromettre leur mission, détournant ainsi le véritable esprit du don. Il est donc impératif de cultiver une culture du don, où chaque contribution devient une pierre angulaire du tissu social et du bien-être commun. Finalement, ces réflexions nous rappellent que la solidarité et le don ne sont pas seulement des notions marginales, mais des pratiques évolutives qui nécessitent une attention constante pour s'adapter aux transformations sociales et politiques, assurant un avenir où l'entraide et le soutien mutuel demeurent au cœur de nos interactions.

Bibliographie

- Bocognano, Simone. *Bucoliques, berbères... Itto, fille de l'Atlas*. Paris, Le Fennec, 2010.
- Bouquet, Brigitte, Boul, Gaël, Mouhoud, Nabila. *L'évolution complexe des politiques sociales de solidarité*. *Vie sociale*, 27 (3), 27-39. 2019.
- Brandsen, Taco, Trommel, Willem, Verschuere, Bram. *L'État et la reconstruction de la société civile*. In *Revue Internationale des Sciences Administratives*, 83(4), 699-717. 2017.
- Caillé, Alain. *Marcel Mauss et le paradigme du don 1*. *Sociologie et sociétés*, 2004, vol. 36, no 2, p. 141-176.
- De Muro, Pascale, Hamhouch, Abdelilah, Cameron, Stuart., Moulart, Franck, *Organisations de la société civile, innovation sociale et gouvernance de la lutte contre la pauvreté dans le Tiers-Monde 1*. In *Monde en développement*, (3), 25-42. 2007.
- Delpont-Fontaine, Olivier. (2017). *Le « don » dans les actions de solidarité et le travail social : un rapport mortifère entre le sujet aidant et le sujet exclu ?* *Empan*, 105(1), 131-138.
- Descombes, Vincent, *L'identité de groupe : identités sociales, identités collectives. Raisons politiques*, (2), 13-28. 2017.
- Dohet, Julien. *Le mouvement coopératif : histoire, questions et renouveau*. *Courrier hebdomadaire du CRISP*, (2370-2371), 5-58. 2018.
- Eynaud, Philippe, *La gestion coopérative : un modèle performant face aux défis de l'avenir*. Daniel Côté, JFD éditions, 2018, 425 pages. *RECMA*, (3), 138-140. 2019.
- Girard, Jean-Pierre. *Les coopératives de solidarité : Une forme organisationnelle pour renforcer la cohésion sociale ?* Synthèse d'une recherche. *ARUC-ÉS*. 2008.
- Ihrai-Aouchar, Amina, *Communautés rurales de la Haute Moulouya du XVIIème siècle à nos jours-Administration locale et pouvoir central*. *Hespéris Tamuda*, 26(1), 171-197. 1988.
- Lamarche, Thomas, Richez-Battesti, Nadine, *Produire est politique : les coopératives, levier de transformation*. Introduction. *Revue de la régulation. Capitalisme, institutions, pouvoirs*, (34, 1er semestre). 2023.
- Lemligui, Ahmed. *La construction sociale des solidarités au Maroc : contrôler l'islam et gérer l'action sociale*, in *Le sociographe*, (2), 89-100. 2017.
- Majid, Bial, Mouhib, Mohamed. *Midelt : Points de vie*, in *Bouregreg*. 2023.
- Mengus, Raymond, *Notre-Dame de l'Atlas vit au Maroc* in *Nouvelle revue théologique*, 130.
- Mouhib, Mohamed, *Midelt : esquisses historiques* in *Esquisses historiques*, Dar al Hadaf, Midelt. 1999.
- Paugam, Serge. *Durkheim et le lien social*. Paris, Quadrige, 2013, p. 1-40.



Le Donner sans retour chez l'acteur associatif au Maroc

Mouhssine Ait-Ba

M@GM@

Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales

vol.22 n.2 2024 ISSN 1721-9809

DOI: 10.17613/22j1w-sy167

Mouhssine Ait-Ba

Doctorant en sociologie Laboratoire Sociétés, Territoires, Environnement et Pratique (STEP) Université Moulay Ismail, Meknès, Maroc.

Abstract

Le Donner est un acte de générosité pure où l'on offre quelque chose à quelqu'un sans attendre ni de remercier ni de contrepartie. C'est un acte altruiste qui vient du cœur et qui est fait pour la satisfaction de donner et pour le bonheur de l'autre. Ce type de geste est considéré comme une valeur humaine fondamentale qui enrichit notre développement personnel et renforce les liens sociaux. Pour cette raison, cette noble valeur humaine a attiré mon attention durant ma thèse doctorale sur les acteurs associatifs et m'ont conduit dans ce texte à mettre la lumière sur leur action associative que je le considère que comme une sorte de « Donner sans retour ». Dans ce texte je vais parler de travail bénévole en tant qu'une valeur d'humanitaire où la générosité peut avoir des bienfaits psychologiques pour le donneur, comme un sentiment de bien-être, et une augmentation de l'espérance de vie. A partir de trois expériences de l'action associative, je vais mettre en faveur les sentiment d'appartenance et de connexion entre individus grâce au travail bénévole, ce qui peut diminuer les sentiments de solitude et d'isolement et donner la vraie valeur de l'humanité. En somme ces expériences reflètent comment le Donner sans retour est une expression de l'amour et de la bienveillance qui peut transformer positivement la vie de celui qui donne et celle du receveur.

Illustration : Whisk ferns - Fukami, Gyokuseidō, and Kanga Ishikawa. Seisen Matsuranfu : shokoku bonsai shashin. Mikawa: Gyokuseidō zōhan, 1837.

Introduction

Quand nous voulons quelque chose de profond dans nos cœurs, nous sommes plus proches de l'esprit du monde et donc il y a toujours des esprits positifs et nous en faisons partie. C'est la spécialité de ma thèse doctorale, et ce travail de recherche va tout faire pour m'inspirer dans ma thèse, c'est son vécu plus que ces résultats. Mon directeur de thèse est toujours présent dans ce voyage, à chaque fois il m'envoie des indices pour être convaincu de mon travail. Pour ma personne, il est mon *Alchimiste* qui a aidé à écouter mon cœur, à lire les signes du destin et finalement à aller au bout de mon rêve.

Dans ce texte sur les traces laissées dans mon cœur par mes interviewés durant tout mon voyage, tout cet ensemble réflexif m'a conduit à mettre la lumière précisément sur l'altruisme vécu par les acteurs associatifs. Et comment ces derniers s'engagent dans des actions altruistes pour aider les personnes dans le besoin sans aucun intérêt personnel, et comment l'altruisme de ces gens représente une forme de Donner sans retour. *Donner sans retour*, ce geste remarqué dans l'action associative fait partie des événements vécus dans mon voyage scientifique. Au départ, ce n'était pas un objet de recherche, mais par la suite, cela devient une phénoménologie précise dans mon centre d'intérêt. Ce qui m'inspire à découvrir quelques travaux en sociologie sur l'altruisme et de partager des points de vue avec le comité de rédaction de cette monographie sur ce sujet. C'est un nouveau chemin dans mon voyage scientifique, c'est un chemin engendré par l'écoute de mon cœur, car « *personne ne peut fuir son cœur c'est pourquoi il vaut mieux écouter ce qu'il dit* » (Citation de P. Coelho). Dans la recherche scientifique en science sociale, on ne s'aperçoit pas toujours que l'on parcourt chaque jour une nouvelle piste de recherche dans une même ligne de prospection.

J'ai commencé ma thèse de doctorat comme une aventure personnelle identique à celle de Santiago, le berger espagnol dans ce roman de Paulo Coelho, *Alchimiste*¹.

Durant ce voyage scientifique pour la préparation de mon doctorat, ma démarche en recherche scientifique s'est poursuivie ayant mon objectif final et mon "*trésor désiré*" de soutenir une thèse en sociologie, mais au même temps de me rechercher moi-même dans l'écriture de ma thèse en y intégrant un esprit personnel. Ce voyage doctoral a été le même que celui suivi par Santiago dans le roman, sauf que le trésor dont je rêvais était d'établir la sociologie en recherche scientifique. Pour cette raison, le sujet de recherche choisi sera la mise en évidence du travail associatif et sa relation avec la citoyenneté participante. Tout au long de ce voyage doctoral ma seule préoccupation est de respecter la méthode scientifique et de respecter cette distanciation entre le chercheur et son objet, de travailler avec l'impartialité et l'objectivité recommandées dans la sociologie. Mon approche scientifique suivie est rigoureuse dans l'investigation et la recherche, complétée de ma relation avec les enquêtés sur le terrain reste dans son cadre scientifique ; il n'y a aucune place pour l'émotion ou la subjectivité.

Il m'a fallu faire des choix stricts comme le repérage des comportements manipulateurs qui ont envahi les sociétés, repérer le comportement passif dans les communautés alors que je destine l'étude aux droits de certaines minorités, à pouvoir éviter les agressivités morales ou physiques. Il est pour ma part important de souhaiter et transmettre une évolution vers davantage de sérénité et de bienveillance confirmant l'éthique sociale. Dans la lignée découverte sur ces terrains, c'est la démarche communautaire maintenue avec l'évolution du comportement social affirmé, le seul déterminé à permettre des relations équilibrées, respectueuses. Ce que j'ai perçu dans ces confrontations, c'est, en fait, une méconnaissance et une mauvaise transmission en famille et dans les groupes de cette volonté de sérénité communautaire par le comportement affirmé. Cependant comme le chemin de Santiago dans la recherche de son trésor désiré, moi aussi j'ai vécu des événements émouvants, j'ai rencontré des personnes et des vies touchantes, j'ai passé des périodes qui vont changer l'itinéraire de mon programme de recherche, et à certains moments, j'ai fait quelques pauses sous forme d'une longue réflexion de ce voyage. Comme souvent, c'est le cas de chaque chercheur dans son voyage doctoral. Ce changement de direction issu de cette perturbation peut être apprécié comme un état de perturbation où je peux incorporer tous ces sentiments, qui font partie de la vie dans la recherche cependant ne reste pas un élément important dans les résultats scientifiques. Les expériences émotionnelles que j'ai vécues avec les enquêtés sont une partie importante de ma recherche, malgré que mes sentiments et mes récits n'auront a priori pas de place dans le récit de la thèse, puisque celle-ci est un produit scientifique basé sur des fondements scienti-

1 Coelho, Paulo, *Alchimiste* (1988), Paris, Édit. Française, LGF, coll. Livre de poche, 2002.

fiques précis et rationnels ; néanmoins mon expérience devient une construction émotionnelle dans laquelle la subjectivité est implicitement présente. À partir de trois expériences de l'action associative, je vais mettre en faveur les sentiments d'appartenance et de connexion entre individus grâce à l'acte de Donner engendré par le travail bénévole, ce qui peut diminuer les sentiments de solitude et d'isolement et donner la vraie valeur de l'humanité.

En somme, ces expériences reflètent comment le Donner sans retour est une expression de l'amour et de la bienveillance qui peut transformer positivement la vie de celui qui donne et celle de qui reçoit. La première image de l'acte Donner se reflète dans l'action bénévolat des sœurs Franciscaines à Midelt au sud-est du Maroc. Dans cette région, les sœurs Franciscaines vivent parmi la population depuis leur arrivée à Midelt. Leur action sanitaire était bien accueillie, parce qu'elles élevaient les orphelins et soignaient les malades. L'acte de Donner sans retour chez ces sœurs se résume dans le bénévolat mené par la sœur Cécile qu'avait inventé le premier dispensaire dans la région, et la sœur Geneviève qui a continué à aider les femmes et les enfants démunis et donner par la suite une grande émergence de travail social dans la région. La deuxième image de l'acte de Donner se reflète dans l'action associative avec un esprit environnemental menée par des jeunes ruraux pour participer à la protection de leurs montagnes et pour faire face à la marée capitaliste dans la région. Cette action donne un esprit de défi chez ces jeunes pour participer à la valorisation de leur patrimoine naturel et la biodiversité de leur territoire. Ces jeunes donnent tout ce qu'ils peuvent au niveau de savoir et de formation et financement pour protéger l'environnement. La troisième image de l'acte de Donner se reflète dans l'action associative menée par un groupe des enseignants chercheurs pour améliorer la formation professionnelle et la recherche scientifique. Ces enseignants et par leurs propres moyens, ils ont créé une Université Populaire qui vise à former des futurs citoyens et de créer un espace démocratique de vivre ensemble.

Dans ce texte, sachant qu'il s'agit d'un essai de réflexion sur notre façon de vivre ensemble dans un monde capitaliste, nous essayons d'éclairer un côté sombre de notre vie sociale, un côté qui devient jour après jour un coin qui porte le déclin des valeurs de l'humanité : c'est l'absence de l'acte de Donner dans la vie sociale.

Le Donner dans le bénévolat des sœurs Franciscaines à Midelt

La première expérience qui a attiré mon attention au début de ma recherche, c'est le bénévolat effectué par les sœurs franciscaines en 1926 en la région Midelt. Ces sœurs ont été accueillies par la population locale, qui les appelait "*Temrabout*". Elles se sont installées à *Tachawit* et *Tatawin*, des petits villages de montagne situés à environ 15 kilomètres du Centre Midelt, et elles ont vécu dans les mêmes conditions de vie difficiles dont les habitants locaux vivent. Elles travaillent dans le dispensaire de la ville et dans les crèches. En été, elles suivent les familles des bergers nomades vers les montagnes, et elles continuent les soins médicaux et le soutien aux enfants dans les tentes. Ainsi, leur travail a été la forme initiale du volontariat et un exemple de Donner sans retour dans la région. Ces sœurs avaient une réputation fabuleuse par le soutien qu'elles apportaient à la population locale, elles aidaient les jeunes mères en difficulté en leur apprenant la broderie et d'autres enseignements. Dans mon approche socio-historique de travail associatif à Midelt, j'ai remarqué la répétition des personnalités marquées dans la mémoire collective des habitants : il s'agit de la Sœur Geneviève Prat parce qu'elle était un exemple d'une femme associative bénévole. Geneviève Prat a œuvré pendant des décennies avec abnégation et compétence dans la région de Midelt entre 1965 et 1966. Elle a formé pas mal de générations, elle a guidé, orienté et inculqué à des élèves marocains le sens des responsabilités, les vertus de l'effort et de la patience. Sa perspicacité était déterminante pour le devenir de beaucoup d'entre eux qui sont actuellement de hauts cadres dans le Maroc. Elle s'est intéressée aux familles pauvres et à leurs enfants. Par son intermédiaire, un nombre considérable d'enfants montrant des malformations faciales ont retrouvé la joie de vivre. En 1996, elle a fondé l'association *Al Amal*, dédiée à l'aide de l'enfant en difficulté à Midelt. Les membres de l'association sont inspirés par sœur Geneviève et s'évertuent à donner le meilleur d'eux-mêmes afin de poursuivre ce qu'elle a toujours fait. Elle a fondé des manifestations qui ont une portée très significative, à savoir l'université d'été.

Cette manifestation tisse des liens d'amitié entre les jeunes marocains et les jeunes français. Par cette initiative, elle a collaboré au dialogue interculturel entre le nord et le sud, dialogue fort nécessaire en ces moments difficiles que vit l'humanité. Elle a insisté sur la formation des animateurs, pour développer les acquis, en matière d'encadrement pédagogique et d'animation culturelle. Elle a toujours cru que la continuité de tout travail

bénévole ne peut se faire sans des animateurs compétents et ayant *l'esprit de Donner*. Pour elle, le diplôme seul ne veut rien dire. Ce qui compte, c'est la vocation et le travail sur le terrain. Elle a été distinguée par sa personnalité et sa capacité à lancer et à réaliser de grands projets de développement social afin qu'elle puisse organiser durablement l'aide aux plus défavorisés, en particulier les femmes et les enfants. La sœur religieuse a inspiré les nouvelles générations autochtones qui seront plus tard les nouvelles élites des acteurs associatifs de la région².

La deuxième personnalité c'est Sœur Cécile qui s'est installée à Midelt en 1961, où elle a travaillé comme infirmière dans une clinique locale. Les procédures de santé de sœur Cécile ont été très acclamées dans cette institution, où elle s'est occupée des orphelins et des patients. En 1969, Cécile a mis en place la clinique mobile afin de réduire la souffrance et le manque de soins subis par les bédouins. Le début du travail de l'association dans sa forme moderne a mélangé ce qui était sain et social dans sa relation avec la solidarité consacrée dans les enseignements de la religion chrétienne. Par conséquent, la société s'est inspirée de certaines formes de pratique, qui seront plus tard ancrées dans la dimension éducative et adoptées par les élites nationales de la région après avoir bénéficié des expériences des sœurs des religieuses de la région³.

Protéger la montagne comme un acte collectif de Donner

L'acteur associatif se comporte avec un esprit altruiste dans tous les problèmes qui menacent l'humanité surtout ceux qui touchent son environnement. Il y a des acteurs associatifs qui défendent farouchement toutes les menaces climatiques sans aucun intérêt personnel, leurs effets déployés restent un acte altruiste pour l'Humanité. Ces acteurs jouent un rôle essentiel dans la protection des montagnes et la préservation de leur environnement à travers la sensibilisation et l'éducation. Ils organisent des campagnes de sensibilisation de la communauté locale sur l'importance de préserver l'environnement montagnard et sa biodiversité et ils participent aux prises de décision en contribuant à l'élaboration des politiques locales et nationales liées à la protection des montagnes à travers la participation à des réunions et des comités consultatifs. Parmi ces associations, j'ai constaté la présence d'une coalition civile pour la montagne, il s'agit d'une alliance nationale qui comprend plus de 120 associations nationales des quatre blocs de montagne qui ont uni leurs efforts pour devenir un acteur majeur dans la défense des droits économiques et sociaux et influencer les décideurs.

Cette coalition a travaillé pour exiger l'élaboration de politiques spécifiques pour les régions de montagne en fonction de leurs caractéristiques géographiques, économiques, sociales et culturelles. La coalition a préparé un projet de loi-cadre sur les zones montagneuses et un projet de memorandum sur les politiques publiques intégrant les demandes des habitants des montagnes afin de protéger la sphère environnementale, sociale, économique et culturelle des montagnes. La coalition fait campagne vers l'adoption d'une loi garantissant la réalisation du développement durable dans ses multiples dimensions pour les régions montagneuses. Le texte vise à adopter et à mettre en œuvre une politique publique abordant les questions liées aux régions montagneuses, facilitant une contribution à la promulgation de nouvelles lois et législations qui doivent tenir compte de la spécificité spatiale des régions montagneuses, à renforcer le rôle de soutien de la société civile et à unifier les efforts des différents acteurs. Pour ces acteurs de cette coalition, la coalition est une façon pour améliorer les relations interpersonnelles entre eux, et un espace qui rend leurs interactions plus saines et positives. Grâce à la coalition, ces acteurs développent leurs compétences personnelles et renforcent l'estime de soi pour eux, ils contribuent à un impact social positif d'une manière désintéressée pour résoudre des problèmes sociaux et soutenir des causes importantes. Tout cela appartient aux fonctions de Donner.

Pendant la pandémie de la COVID 19 et son temps de fermeture totale, la coalition a contribué à apporter un soutien financier à 90 familles de montagne qui ont ainsi bénéficié d'une subvention financière atténuant l'impact de la pandémie sur leurs revenus déjà modestes. La coalition a conclu des partenariats avec un groupe de sympathisants et une entreprise manufacturière pour distribuer 300 fours aux habitants montagnaux, afin de répondre aux besoins de ces habitants. Pour le bois de chauffage pendant l'hiver, dans le but de rationaliser l'utilisation des poêles à bois, ces fours répondent à l'objectif d'un chauffage propre et de préservation du bois. La coalition a profité de cette occasion pour inciter les habitants à instituer un usage rationnel du bois de chauffage et en leur rappelant leur rôle essentiel dans la préservation de la forêt.

2 Majid, Bilal., Mouhib, Mohamed. *Midelt : Points de vie*. Bouregrag, 2023.

3 Bocognano, Simone. *Bucoliques, berbères... Itto, fille de l'Atlas*. Le Fennec, 2010.

À travers d'une politique étatique sous le nom Ateliers (*Aourash*), une association locale à la province Midelt, qui appartient à la coalition civile pour la montagne, a posé les premières pierres d'un grand projet visant la gestion intégrée des ressources en eau et de la biodiversité dans le bassin du *Ziz*, à partir de *Ksar Anfarkal* dans la commune d'*Ait Yahia*, province de Midelt. Cela se fait en soutenant les efforts de lutte contre l'érosion des sols et de renforcement du couvert végétal en adoptant une approche basée sur la mobilisation des différents acteurs institutionnels, civils et populations. Cette approche établit une vision nouvelle et innovante qui cherche à guider les politiques publiques et à fournir des modèles pratiques qui contribuera à développer des solutions radicales aux problèmes de l'eau et aux capacités d'adaptation au changement climatique dans les oasis s'étendant de la montagne au désert. J'ai assisté aux déroulements des débats pour avoir mis ce projet en œuvre. Les acteurs associatifs engagés dans ce projet apportent leur savoir d'une manière altruiste et mettent à profit leur savoir donner. Ils font tous les efforts nécessaires pour protéger leurs montagnes. Les résultats de ce projet sont de longue durée : c'est-à-dire que tous les acteurs savent que tous les efforts déployés serviront aux générations futures. Pour eux, il s'agit d'un acte altruiste de double face, premièrement pour protéger leur patrie ancestrale et deuxièmement pour protéger les générations futures aux dangers des changements climatiques.

L'acte de Donner dans cette action associative est un acte basé sur un effort d'aujourd'hui pour un bon retour demain : c'est la principale motivation des acteurs associatifs dans leur contribution pour des projets environnementaux sur du long terme. Pour cette raison, il a été nécessaire pour eux de créer une nouvelle génération des citoyens amis de l'environnement. Tout cela conduit l'équipe du projet a organisé un groupe d'ateliers de sensibilisation à l'efficacité énergétique au profit des élèves d'un groupe d'écoles bénéficiaires. Ces ateliers visent à sensibiliser les jeunes, et à travers eux les autres citoyens, à l'importance d'adopter des normes d'efficacité énergétique dans la construction, ainsi qu'à accroître la conscience collective de la nécessité de réduire la facture énergétique en rationalisant l'utilisation de l'énergie afin de préserver l'environnement et soutenir les capacités de leur pays à s'adapter au changement climatique.

Donner un savoir aujourd'hui, c'est sauver un citoyen demain

Créer une institution non officielle et non lucrative dans le domaine de l'enseignement se considère comme un acte humanitaire où se trouvent des acteurs bénévoles donnant leurs expériences professionnelles sans aucun profit ou une attente d'un quelconque retour. C'est le cas de l'université populaire marocaine, une initiative citoyenne et innovante. Cette université s'engage dans la démocratisation de l'éducation et du savoir dans le cadre d'un vivre ensemble et d'entraide pour construire une citoyenneté active. Les fondateurs de cette institution visent à mobiliser les citoyens à recréer des liens d'empathie, de solidarité et de partager les valeurs démocratiques ouvertes et inclusives. L'Université Populaire Marocaine est une expérience que j'ai vécue durant deux ans comme bénéficiaire de ses services, et deux ans comme un doctorant chercheur qui observe son parcours, puisqu'il s'agit d'une organisation non gouvernementale s'inscrivant dans un travail associatif apportant sa contribution à la participation citoyenne au Maroc. Les acteurs de cette organisation, quel que soit leur niveau professionnel, s'inscrivent avec leurs propres moyens et leurs propres budgets dans un mouvement d'éducation populaire à travers des ateliers, des conférences, des tables rondes et des initiatives citoyennes pour participer aux débats politiques et sociétaux. Ces acteurs donnent une alternative inclusive et un espace de réflexions à tous les individus de la société contribuant par là à la création d'un espace sous forme d'un interlocuteur constructif des institutions et une entité qui contribue à éclairer les décideurs, notamment sur le sens des valeurs universelles et leurs articulations avec la construction d'un Maroc juste, responsable, démocratique et citoyenne.

Leurs principaux intérêts s'articulent dans la création d'une génération marocaine citoyenne, et pour cette raison ils donnent le plus possible de leurs efforts altruistes.

L'Université Populaire Marocaine est considérée comme une extension de nombreuses expériences éclairées à l'intérieur et à l'extérieur du Maroc, fondées sur le droit universel et absolu à la connaissance, à l'acquisition et aux transmissions, à l'échange de l'éducation, de la formation et de l'apprentissage dans toutes leurs dimensions sans aucun critère d'exclusion ou conditions de toute nature (âge, niveau d'éducation, environnement social, situation économique...) donc sans aucune discrimination. Elle est également considérée comme un acteur éducatif et culturel qui contribue efficacement au développement des connaissances pour tous, un pont

entre les cultures et un échange de connaissances libre et interactif qui diffère de l'éducation formelle. Cette université vise à établir un espace de « *démocratie de la connaissance* », qui offre des possibilités de formation indépendante aux militants de la société civile et à tous les élus sociaux, économiques, politiques, étudiants et autres, dans le cadre d'une université moderne dans laquelle les idées, les expériences, les approches et les programmes éducatifs et pédagogiques interagissent et font de la diversité cognitive et du pluralisme culturel une richesse et une force pour la coexistence et la paix et la sécurité, en lien avec les particularités de notre société et les aspirations de ses groupes qui souffrent de pénuries dans le domaine de la formation, de l'encadrement et de l'éducation.

Cette organisation tire sa référence des valeurs de différence, de formation libre, des droits de l'homme et de la démocratie dans toutes ses multiples dimensions, et de toutes les multiples expériences des sources arabes, amazighes, et sahraouies, et de leurs sources africaines. Une autre source est celle de Daniel Innerarity qui part du concept que le savoir, dans une démocratie, est à comprendre non pas seulement de manière référentielle, par rapport à ce qu'il fait connaître, mais dans sa fonction pratique au sein de la société : c'est un instrument pour vivre ensemble, « *le dispositif le plus puissant lorsqu'il s'agit de configurer un espace démocratique de vie commune entre les êtres humains* »⁴.

Ces acteurs éducatifs jouent un rôle fondamental dans l'évolution de l'humanité avec leur état d'esprit altruiste. Ces sociétaires/acteurs favorisent une société plus équitable et inclusive, en offrant des opportunités éducatives à tous, indépendamment de l'origine sociale, économique ou culturelle de chacun/chacune. Ils renforcent des valeurs humanistes telles que le respect, la tolérance et la solidarité, essentielles pour construire une société pacifique et harmonieuse. Donc, leur acte altruiste offre un cadrage au donner sans retour qui contribue à vivre ensemble.

Donner, un acte altruiste qui devient une alternative sociale dans un monde libéral

Ce qui est remarqué dans les trois expériences précédentes de l'action associative est une inspiration pour les nobles sentiments de solidarité, d'entraide et de bénévolat, et une action humanitaire de l'acte de donner, surtout lorsque sont touchés les trois piliers élémentaires de l'humanité : l'éducation, la santé et l'environnement. Les acteurs associatifs de cette simple initiative sont sensibles envers des situations pénibles concernant d'autres personnes et, ils sont persuadés qu'une élémentaire consolation aux malheurs des autres peut engendrer une forme d'altruisme chez eux. Cette empathie, pour eux, n'est pas nécessairement motivé par un intérêt personnel, ils peuvent agir pour le bien d'autrui sans attendre de récompense directe ou un retour bénéfique. L'altruisme est vu comme une fin en soi, indépendante des gains personnels. Dans ce sens, on peut mettre la lumière sur leurs actions que nous pouvons considérer comme des actions humanitaires et altruistes, ordinaires. Les acteurs associatifs s'engagent dans des actions altruistes afin d'aider les personnes dans le besoin.

À tout instant, ils ont à fournir des secours en cas de catastrophe, à distribuer de la nourriture, à offrir des soins médicaux des aides paramédicales. Ils cherchent à Donner un service sans attendre un retour d'intérêt personnel. Leurs communes participations à des actions collectives pour améliorer la société, comme les manifestations, les campagnes de sensibilisation et les mouvements sociaux, sont souvent motivés par l'altruisme envers une cause ou une communauté, la gratuité de leur savoir-faire envers autrui dans le besoin. Leurs offres caractérisent des dons financiers aux organisations caritatives dédiées aux causes sociales et aux projets communautaires. Par le crowdfunding de plus en plus installés donner de l'argent pour soutenir des initiatives humanitaires dirigés vers des profits à autrui dans la détresse en tout. Parfois, ces altruistes cherchent à compléter un égoïsme personnel dans leurs actes magnanimes qui restent généreux. Toutefois, ce ne sera pas toujours le cas dans la totalité de la population donatrice. À un moment donné, l'altruisme peut-être une valeur sociale acquise dans un temps pour et par la socialisation, notion mentionnée par Émile Durkheim dans l'idée de la solidarité organique⁵.

4 Champeau, Serge. (2012). *Sommes-nous dans une « démocratie de la connaissance »* : À propos de : Daniel Innerarity, *La democracia del conocimiento. Por una sociedad inteligente*, Paidós, 2011. p. 11 Raison publique, 17, 263-275. Url : doi.org/10.3917.

5 Durkheim, Émile, *De la division du travail social*, (1893), Paris, P.U.F, 10ème édition, 1978. *La solidarité organique* y est conceptualisée dans cet ouvrage fondateur.

Cette solidarité, caractéristique pour une cohésion sociale, se fonde sur la diversification et sur l'interdépendance des individus entre eux ; ce qui favorise le clivage du travail et des espaces travail, des espaces de vie courante.

Dans le cas marocain, il existe des phénomènes qui reflètent la socialisation de l'altruisme surtout lorsque nous lisons et prenons conscience de ce concept dans des textes religieux. La religion, par exemple, montre que celles et ceux qui préfèrent les gens à eux-mêmes, même s'il y a pénurie chez eux, se prémunissent contre leur propre avarice, et finalement ceux-là sont ceux qui réussissent. Ce qui donne par la suite une forte présence des expressions altruistes dans des actes sociaux dans la société marocaine.

C'est le cas par exemple d'une solidarité nommée "*Taymate*". Il s'agit d'une sorte de fraternisation qui a pour but de rendre les hommes solidaires et de leur imposer le devoir de conseil et d'aide⁶. L'exemple même se perçoit chez les habitants de haut Malouya où cette fraternisation était vécue d'une manière sacrée quand les habitants donnent un serment au nom d'une fraternité pour avoir demandé une chose. En vertu de cette solidarité, les tâches individuelles étaient réalisées collectivement : la construction de maisons, le labourage et l'entraide étaient également présents lors des mariages, des funérailles et même lors des châtiments. Ce qui montre et prouve que la satisfaction d'un besoin égoïste n'est pas toujours la vraie motivation pour créer un acte altruiste, mais parfois il s'agit d'un véritable altruisme.

Dans son modèle, Batson ne conteste ni la réalité ni l'importance des motivations égoïstes, mais il fait place à une voie complémentaire, représentant un altruisme véritable⁷. Dans cette voie, la perception du besoin d'autrui suscite une réponse émotionnelle de préoccupation empathique, puis cette réponse entraîne une motivation altruiste vers une diminution du problème de l'autre personne, et cette motivation se traduit par un aide visant à l'efficacité. Bertrand Russell indique dans ses développements qu'une philosophie morale – et politique – rationaliste œuvre pour la paix, comprises les éthiques sociales de l'intellection d'autrui⁸. L'économiste Jacques Attali a mentionné dans ses travaux sur la notion de consolation les effets de l'altruisme sur les relations sociales dans les sociétés traditionnelles, Il considère ces effets comme une sorte d'une "vague compassionnelle"⁹. Ce penseur examine les formes d'altruisme dans l'histoire de la consolation, dès les premiers rites des sociétés anciennes jusqu'aux sociétés contemporaines. Il considère que le besoin fondamental d'être consolé est à la base d'un possible progrès humain et que tout ce que nous faisons vise principalement à nous consoler. J. Attali s'engage pour une consolation éthique et il explore comment la consolation a façonné l'histoire. Selon lui, la vague compassionnelle est une disposition de consolation de la société à la société qui fait face à l'incapacité du pouvoir de l'État ou de l'Église à consoler le peuple en représentant une quête universelle de réconfort face à l'adversité et à la finitude humaine. Selon cet auteur, cette consolation conduit à un altruisme qui sera le moteur de l'économie de demain, ce qui est mentionné aujourd'hui par l'économie sociale et solidaire.

L'altruisme marqué dans le social peut engendrer une nouvelle économie qui vise à dépasser les théories économiques contemporaines héritées d'Adam Smith, qui a considéré l'intérêt personnel comme le principal moteur et un critère d'interprétation de l'économie ; sauf que ses théories rejettent ainsi l'altruisme qu'elles jugent non opérationnel alors qu'il est considéré comme un moteur d'intérêt collectif. Qu'elles soient d'inspiration néo-classique, libérale ou néomarxiste, toutes ces théories ne parviennent pas à expliquer les relations réciproques entre l'intérêt individuel et l'intérêt collectif. La théorie de l'intérêt repose sur une fausse évidence. Il faut lui opposer l'axiome selon lequel l'individu en société est initialement altruiste et devient secondairement "égoïste". Ce changement de perspective ne contredit pas la primauté de l'économique, mais permet de le concevoir comme une catégorie universelle de l'Histoire, dont la première forme fut l'échange symbolique¹⁰. Cela était remarqué dans l'action menée par les jeunes ruraux à Midelt afin de lutter contre l'épuisement et la contrebande des herbes médicinales et aromatiques. Ces jeunes offrent des formations gratuites

6 Mouhib, Mohamed. *Midelt esquisses historiques*. Dar al hadaf, 1999.

7 Deschamps, Jean-François, Finkelstein, Rémi. *Existe-t-il un véritable altruisme basé sur les valeurs personnelles ?* in *Les cahiers internationaux de psychologie sociale*, 2012, vol. 93, no 1, p. 37-62.

8 Russell, Bertrand, *La conquête du bonheur*, Paris, Payot, 2001, Œuvrant pour la paix et l'amour. On pourrait dire que sa philosophie a pour matrice son pacifisme, fondé sur son horreur de la violence, de la tyrannie et du fanatisme.

9 Attali, Jacques. *Peut-on prévoir l'avenir ?* Fayard, 2015.

10 Torrel, Roland. *Théories de l'intérêt-altruisme et primat économique* in *Cahiers de sociologie économique et culturelle*, 1984, vol. 1, no 1, p. 123-131.

aux coopératives forestières locales pour éviter chaque mauvaise exploitation des leurs ressources forestières par les grands vendeurs. Mis en cause, ces derniers exploitent les licences accordées aux coopératives par le Département des Eaux et Forêts afin d'exploiter aléatoirement la filière des herbes médicinales, dans l'absence de projets de valorisation. Leur action altruiste vise à protéger la biodiversité de leur territoire.

Dans le même sens, ces jeunes exploitent leurs efforts pour repenser les traditions envers l'environnement de la région. Ils mettent leurs savoir à la portée des habitants via le Donner des formations associatives pour avoir un développement durable aux ressources matérielles de la région. Il s'agit ici d'un intérêt collectif où l'altruisme devient comme un égoïsme collectif. Par ailleurs, l'altruisme devient une contrepartie de l'intérêt qui est maintenant considéré comme une menace pour les liens sociaux car il est rapporté à un égoïsme individuel qui isole les individus entre eux, par exemple l'intérêt des habitants de montagne engendre un égoïsme individuel chez eux, chacun veut profiter le maximum possible de la récolte des herbes médicinales et aromatiques sans aucune prise en considération de la protection de son territoire. Alors que dans l'égoïsme collectif, l'altruisme devient un objet commun entre les individus, et l'intérêt de chaque élément de la société se rassemble avec l'intérêt collectif.

Cette intersection entre l'intérêt individuel et l'intérêt collectif se fait seulement par la valorisation des valeurs sociales contre les valeurs économiques. Ces jeunes ruraux savent bien la valeur des valeurs sociales et pour cette raison, ils ont profité la socialisation primaire des habitants pour construire un nouveau comportement visant à profiter des ressources naturelles, de leurs territoires sans aucun gaspillage, un comportement basé sur la morale puisque la morale est une science fondamentale qui constitue la société en la protégeant de l'égoïsme. Mais, toujours la question de rapport entre la morale et l'altruisme se pose dans les relations sociales : est-ce-que l'Homme par sa morale est toujours altruiste ?

Durkheim conteste l'idée que l'altruisme représente une forme supérieure de moralité, distincte et ajoutée à la moralité plus égoïste des débuts de l'humanité. Il établit un lien étroit entre la vie sociale et l'altruisme, en utilisant le concept de solidarité mécanique. Selon Durkheim, la conscience collective est beaucoup plus développée dans les sociétés primitives que dans les sociétés modernes : ce qui réduit vraiment la part personnelle dans les représentations. Il en conclut que l'altruisme domine presque entièrement la conduite individuelle dans ces sociétés¹¹. Pourtant de temps à autre, il serait erroné de penser que l'égoïsme a pris de l'ampleur dans la société moderne, bien que l'individualisation a augmenté la place des représentations personnelles. Le domaine des représentations collectives s'est également élargi, ce qui empêche de tirer des conclusions hâtives sur ces sujet dont celui du Donner.

Façon de donner sans le dire

Pour conclure, l'altruisme, cette façon de donner sans le dire, peut être un moyen efficace de contrer les dangers du capitalisme. La promotion de la solidarité sociale s'éprouve en renforçant les liens sociaux et en encourageant la coopération entre les individus, réduisant ainsi l'écart entre riches et pauvres et incitant à la justice sociale.

L'altruisme peut réduire l'exploitation, en adoptant les valeurs altruistes, les individus et les entreprises peuvent se concentrer sur le bien-être de la société plutôt que de rechercher uniquement le profit, surtout celui immédiat, réduisant ainsi l'exploitation des travailleurs et de leurs ressources. Enfin, soutenir l'économie locale en encourageant le soutien aux entreprises voisines et aux initiatives communautaires renforce assurément l'économie locale tout en réduisant la dépendance de chacun envers les grandes entreprises.

Les individus et les entreprises peuvent être amenés à prendre des décisions écologiquement et socialement durables, réduisant ainsi les dommages environnementaux et sociaux résultant du capitalisme. Nous avons aujourd'hui besoin d'une promotion réelle de la durabilité grâce à l'acte du Donner.

11 Steiner, Philippe. *Altruisme, égoïsme et individualisme dans l'École durkheimienne* in *European Journal of Sociology / Archives Européennes de Sociologie*, 2009, vol. 50, no 1, p. 35-59.

Bibliographie

Attali, Jacques. *Peut-on prévoir l'avenir ?* Fayard, 2015.

Bocognano, Simone. *Bucoliques, berbères... Itto, fille de l'Atlas*. Le Fennec, 2010.

Champeau, Serge. (2012). *Sommes-nous dans une « démocratie de la connaissance »* : À propos de : Daniel Innerarity, *La democracia del conocimiento. Por una sociedad inteligente*, Paidós, 2011. p. 11 *Raison publique*, 17, 263-275. Url : doi.org/10.3917.

Coelho, Paulo, *Alchimiste* (1988), Paris, Édit. Française, LGF, coll. Livre de poche, 2002.

Deschamps, Jean-François, Finkelstein, Rémi. *Existe-t-il un véritable altruisme basé sur les valeurs personnelles ?* in *Les cahiers internationaux de psychologie sociale*, 2012, vol. 93, no 1, p. 37-62.

Durkheim, Émile, *De la division du travail social*, (1893), Paris, P.U.F, 10ème édition, 1978.

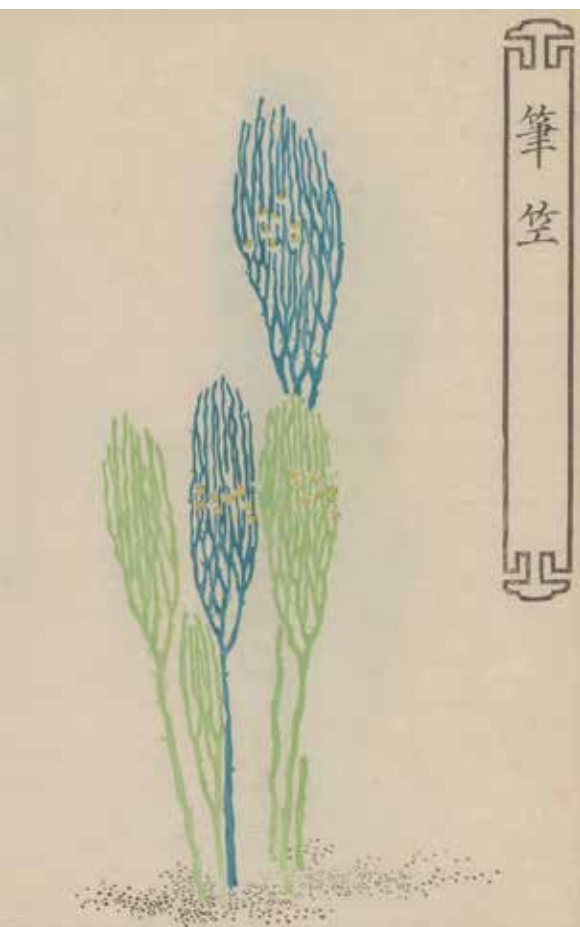
Majid, Bilal., Mouhib, Mohamed. *Midelt : Points de vie*. Bouregrag, 2023.

Mouhib, Mohamed. *Midelt esquisses historiques*. Dar al hadaf, 1999.

Russell, Bertrand, *La conquête du bonheur*, Paris, Payot, 2001.

Steiner, Philippe. *Altruisme, égoïsme et individualisme dans l'École durkheimienne* in *European Journal of Sociology / Archives Européennes de Sociologie*, 2009, vol. 50, no 1, p. 35-59.

Torrel, Roland. *Théories de l'intérêt-altruisme et primat économique* in *Cahiers de sociologie économique et culturelle*, 1984, vol. 1, no 1, p. 123-131.



Le triptyque de la motivation et l'usage du vocable Donner dans les hawz de Tlemcen : en Algérie, le cas de Ain El Hûts

Mustapha Guenaou

M@GM@

Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales

vol.22 n.2 2024 ISSN 1721-9809

DOI: 10.17613/qb3x9-dtr23

Mustapha Guenaou

Enseignant-chercheur, chercheur associé CRASC-Oran, chargé du volet scientifique AMEDDIAS (Luxembourg), axes : SASHEC-IA.

Abstract

Le mot / le vocable / le concept / la notion sont les attributs d'ordre socio sociétal, linguistique et anthropologique que connaît une appellation ou un terme utilisé dans un parler, localement désignée par El Hadra El Hawzia El Hûtsia. Dans ce cadre, accorder un sens sans sortir du champ sémantique renvoie à un territoire, un espace, une aire socio culturelle qui est le hawz dans la région de Tlemcen. L'enquête de terrain est portée sur Ain El Hûts, une localité dans le hawz de Tlemcen, un creuset du savoir socioculturel et de la civilisation arabo-andalouse. Nous avons rappelé que la localité en sa qualité de centre de la transmission des connaissances a des marqueurs d'une pratique langagière à laquelle sont associés les aspects linguistiques, sociologiques, anthropologiques, etc. Dans cette contribution, a été pris en considération un terme générique à Tlemcen et dans son hawz : le verbe « Donner » auquel, nous insistons à faire valoir ses acceptions et ses dimensions. Donner ne peut être donner que s'il est suivi par accepter. Plusieurs exemples restent à évoquer pour faire valoir ses portées d'ordre socio sociétal et d'ordre psycho anthropologique. Dans les traditions et les us et coutumes d'Ain El Hûts, seront relevées quelques pratiques, étroitement liées au concept maussien, sur lequel nous insistons sur la présentation et l'explication du triptyque de la motivation et du triptyque des obligations du don.

Illustration : Whisk ferns - Fukami, Gyokuseidō, and Kanga Ishikawa. Seisen Matsuranfu : shokoku bonsai shashin. Mikawa: Gyokuseidō zōhan, 1837.

Don et Donner, origine territoriale et origine sociolinguistique

Exclus sont les sens dont la connotation est du champ sémantique des interdits, que nous classons en trois catégories : interdits socio culturels ; interdits socio culturels ; interdits socio sociétaux. Débutant nos recherches à cet effet, nous portons notre intention sur l'usage du verbe « Donner » dans une aire socioculturelle (Cuche, 1998), connue pour sa particularité d'origine territoriale d'une part et d'origine sociolinguistique d'autre part. Dans cette étude, le vocabulaire regroupe le mot / le vocable / le concept / la notion auxquels sont attribués les aspects d'ordre socio sociétal, linguistique et anthropologique (Guenaou, 2022). Pour rester dans le texte, le contexte et le prétexte d'aborder le sujet lié à « Donner », nous maintenons une désignation, une appellation ou une terminologie socio-anthropologique dans notre contribution afin d'insister sur l'usage d'El Hadra El Hawzia El Hûtsia (Guenaou, 2024)¹.

Bien que similaires, ces deux catégories des pratiques langagières du Tlemcenois sont différentes des autres pratiques langagières dans le pays de Beni Snous, de Nedroma et de Ghazaouet (ex. Nemours) et des autres localités de la campagne tlemcenoise. Plusieurs études² ont été faites pour distinguer les différentes pratiques langagières de la wilaya de Tlemcen (Guenaou, 2022). Le corpus que nous utilisons renvoie à un parler ou une pratique langagière, localement désignée et liée à l'aire socio culturelle que nous ciblons pour faire valoir une approche plus socio anthropologique que socio linguistique (Guenaou, 2022) : prononciation féminine avec particularité dans les chants (Guenaou, 2022). Le principal objectif est de pouvoir chercher, à accorder un sens au vocable « Donner » à travers tous les aspects d'usage sans pouvoir sortir du cadre social de la mémoire locale. Il s'agit du champ sémantique qui rappelle : un territoire, situé au-delà des anciens remparts de la ville de Tlemcen : l'extra muros (Guenaou, 2016) ; un espace, représenté par la diversité des origines ethniques de la population locale (Guenaou, 2022) ; une aire socio culturelle, appelé le *hawz* par rapport à la ville de Tlemcen (urbain, citadinité de la population locale) creuset du savoir et la culture arabo musulmane et andalouse pour rappeler l'ancienne capitale du Maghreb central (Guenaou, 2022).

Nous insistons sur la délimitation de notre terrain d'enquête (Beaud, 2003) : l'intention scientifique est portée principalement sur Ain El Hûts, une localité connue pour ses allonymes³ et sa position territoriale⁴ par rapport à Tlemcen : il s'agit d'El Hawz. Par sa zawiya historique et ses écoles coraniques auxquelles sont associés plusieurs ordres confrériques⁵. Nous rappelons cette localité, en sa qualité d'espace verdoyant par ses nombreux vergers et la diversité de ses fruits et légumes, recherchés et ses marqueurs de centre de la transmission des connaissances, enrichies par une diversité linguistique, exprimée par de nombreux emprunts d'ordre linguistique et lexical (Guenaou, 2023). Nous avons relevé un enrichissement lexical (Guenaou, 2023) qui nous pousse à faire valoir les marqueurs des pratiques langagières locales qui revêtent les aspects d'ordre linguistique, sociologique, anthropologique, etc. (Guenaou, 2019). De cette richesse lexicale, notre terrain de prédilection s'oriente et se précise avec l'étude du vocable « Donner ». Cette question nous renvoie à la visite des mausolées et lieux de sépulture de saints (Guenaou, 2013) locaux (Guenaou, 2019). Voir les lieux de jeux populaires (Guenaou, 2017), de divertissement (Guenaou, 2016) et d'échange (Guenaou, 2018) et de communication (Guenaou, 2017). Nous insistons sur la différence entre lieux et espaces pour cette contribution (Guenaou, 2013).

Par ce travail de terrain (Combessie, 1998), des enquêtes et des investigations scientifiques, dans le cadre de cette contribution, nous avons pris en considération, un terme que nous jugeons générique par rapport à Tlemcen (ville de la citadinité) et le hawz (territoire de semi ruralité). Par ailleurs, nous avons relevé quelques marqueurs d'ordre pratique pour le verbe « Donner ». Pour cela, nous insistons sur ses acceptions et ses dimensions socio anthropologiques chez la population locale d'Ain El Hûts. Par ailleurs, « Donner » ne peut être « donner » que s'il est suivi par « accepter ». Plusieurs exemples restent à évoquer pour faire valoir ses portées d'ordre socio sociétal (Cusset, 2007) et d'ordre psycho anthropologique. Cette question nous interpelle

1 Notons : les pratiques langagières de l'extra muros de Tlemcen, particulièrement similaire à El Hadra El Hadria Etlemçaniya (pratiques langagières de l'intramuros de Tlemcen, ancienne capitale du Maghreb central).

2 Cf. bibliographie.

3 Nous avons relevé : « El yanbû' », « El Alawiyine », « Blèd Eshorfa wa El M'rabtime », « Ain El Hawz » et enfin « Ain El Hûts ».

4 À sept kilomètres au nord de Tlemcen.

5 Nous avons relevé la représentation des confréries religieuses musulmanes, pendant le XX^e siècle telles que : Qadiriya, Aissawa, Derqawa, Hamdawa, Derdeba.

pour aborder le sujet du don, du cadeau, du présent. D'ailleurs, l'interpellation nous conduit aux travaux de Marcel Mauss (1872-1950), ancien étudiant de Émile Durkheim (1858-1917). Dans les traditions et les us et coutumes d'Ain El Hûts, quelques pratiques relevées sont étroitement liées au concept maussien don / contre don. Pour ce concept, nous insistons sur la présentation et l'explication du triptyque de la motivation (acronyme I.V.A.D.) (Guenaou 2019) et du triptyque des obligations du don (acronyme T.O.D)⁶.

Triptyque de la motivation de Donner

Sur la base de cette introduction, nous avons formulé la problématique suivante : Quels sont les marqueurs du vocable Donner à Ain El Hûts, dans les hawz de Tlemcen ? Le triptyque de la motivation que nous associons à l'action « Donner » a longuement été débattu. Le raisonnement socio anthropologique nous invite à faire valoir les principes et les fondements pour réussir l'action de « Donner ». Pour cela, nous insistons sur : L'intention de donner / La volonté de donner / L'action de donner. Cette question nous renvoie à la théorie des rites de passage de Arnold Van Gennep (1873-1957) (Van Gennep, 1981).

L'Intention de donner (Guenaou, 2019)

Dans la culture arabo-musulmane de la population locale, la « niya » se définit et se traduit par l'intention. Cette intention peut être associée à l'idée de penser à réaliser une action, étroitement liée à « Donner » et, ceci, dans une perspective réalisable à savoir « Accepter » ce qui arrive de « Donner ». Sans l'intention, la volonté de donner ne pourra, en aucun cas, être réalisable.

La Volonté de donner (Guenaou, 2019)

La notion de la volonté de donner est l'étape suivante dans un processus, basé sur le principe des rites de passage d'Arnold Van Gennep. Une fois l'étape de l'intention effectivement réalisée, la volonté de Donner trouve sa place. D'ailleurs, elle devient une étape intermédiaire entre l'intention de Donner et l'Action de « Donner ». Remarquons que sans l'intention ni la volonté, l'action de « Donner » n'est point envisageable.

L'Action de donner (Guenaou, 2019)

Après les deux étapes précédentes, l'Action de « Donner » retrouve sa place, son rôle et son effectivité dans le processus de « Donner », avec ou sans « Accepter ». « Accepter » dans un raisonnement socio anthropologique est une finalité du principe de « Donner ». Sur la base de l'Intention, de la Volonté et de l'Action de « Donner », nous pouvons insister sur l'usage du concept que nous désignons par le Triptyque de la motivation de Donner et par son acronyme I.V.A.D.

Triptyque des obligations du don (acronyme T.O.D)⁷

Sur la base l'existence du processus et des étapes successives, ayant pour principes la théorie des rites de passage, la motivation imposée nous rappelle l'Intention, la Volonté et l'Action d'effectuer un don quelle que soit sa forme et sa finalité. Ces deux éléments nous les évoquerons plus loin dans le cadre de cette contribution au faire valoir la notion de « Donner » et de « Don » (Mauss, 2012). Nous insistons, en effet, sur le premier volet : Donner / Don, avec réciprocité ; Donner / Don, sans réciprocité ; Donner / Don, avec ruse / malice⁸. Puis, un second volet, où nous allons définir, par leurs marqueurs respectifs, le pouvoir de parler sur : Donner matériel ; Donner immatériel ; Donner spirituel⁹. Les triptyques de la motivation de « Donner » et celui des obligations du et de « Donner » nous conduisent à aborder le sujet du domaine de définition de « Donner ».

Domaine de définition : donner

Sur la base de nos différentes investigations d'ordre scientifique, datant de plusieurs décennies, plusieurs marqueurs ont été relevés dont ceux d'ordre socio anthropologique et d'ordre linguistique du verbe « Donner ». Dans ce cadre, nous insistons sur la question portée sur ce que peut revêtir « Donner », un verbe en présentant

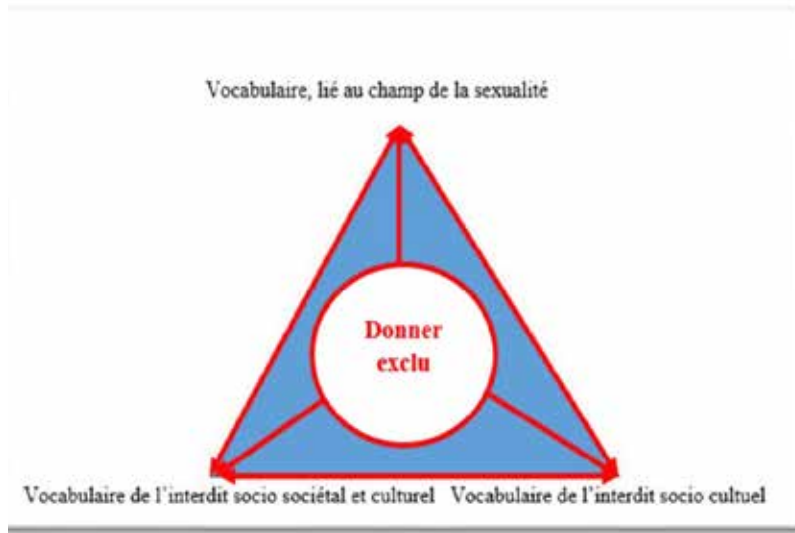
⁶ La théorie TOD (étude réalisée et inédite).

⁷ Nous pouvons évoquer, dans ce cadre, le don et le contre don de Marcel Mauss (1872-1950).

⁸ In infra.

⁹ In infra.

Le triptyque de la motivation et l'usage du vocable Donner dans les hawz de Tlemcen : en Algérie, le cas de Ain El Hûts les aspects différents, soit : un concept ; un mot ; un vocable ; une notion. Sur la base de ce quadruple aspect d'ordre scientifique et culturel, une distinction se précise en nos recherches entre l'exclu et l'inclus nous rappelant la socio anthropologie du versus où les opposés se mettent en parfaite compétition dans le cadre scientifique. Pour cette raison, nous pouvons parler de : *Donner exclu socio culturel et culturel* ou *Donner inclus socio culturel et patrimonial*. Pour la première catégorie, il est important de signaler le vocabulaire *exclu* de cette contribution afin de pouvoir nous intéresser uniquement à l'étude des sens qui entrent dans le corpus que nous avons constitué. Quant à simplifier la présentation de cette catégorie, il est important de la représenter par un triangle illustratif de l'exclusion du mot « Donner » qui se présente comme suit.

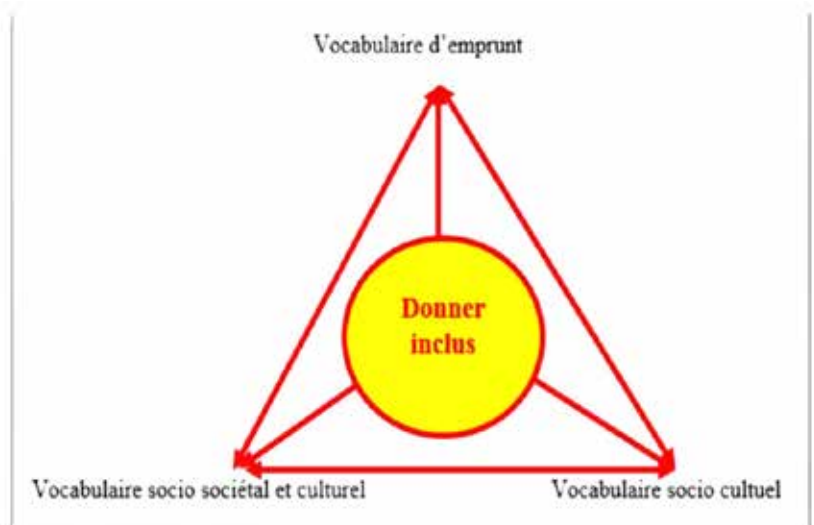


Par le champ sémantique, faire valoir l'ensemble des sens d'un même mot est une nécessité. À suivre un exemple. Par le vocabulaire, lié au champ sémantique de la sexualité, nous entendons tous les mots du champ sémantique de la sexualité, bien qu'ils fassent partie des corpus, se trouvant dans les grands dictionnaires de la langue arabe, communément appelés « Ümahats El Kûtsûb » en langue arabe : Lissan El Arab et Tadj El 'Arûç. Ce vocabulaire se distingue des autres par sa connotation sexuelle. Il présente les aspects des interdits socio sociétaux, vis-à-vis de la population locale, faisant partie des sociétés

conservatrices. Certains mots sont difficilement prononçables, bien qu'ils existent dans le Coran, Livre Sacré de l'Islam (Gaid, 1991). Les exemples sont nombreux et à titre illustratif, nous rappelons le vocable : Belala¹⁰, désignant le sexe masculin, bien qu'il soit un mot d'origine arabe. Il signifie *mouilloir* et *éponge scolaire*¹¹.

Donc, par le vocabulaire de l'interdit socio sociétal et culturel, nous voulons cibler tous les mots que la population locale leur attribue un sens péjoratif et réduit de son sens légitime. Par exemple, certains mots usuels sont bannis des pratiques langagières pour ne pas parler de mots, tombés en désuétude par rapport à la société hawzie d'Ain El Hûts. À titre illustratif, nous évoquons le mot : Bezûla, désignant le sein de la femme et la mamelle et le pis des femelles (animaux) À cette catégorie d'interdits, nous associons, aussi, les gestes mal sains. Pour illustrer ce cas de figure, nous évoquons l'expression populaire : « ya'tih sba'e » (le doigt d'honneur) ; « Ya'tih hada » (en faisant un sba'e ou un dra'e, un doigt / bras levé) (le bras / le doigt d'honneur).

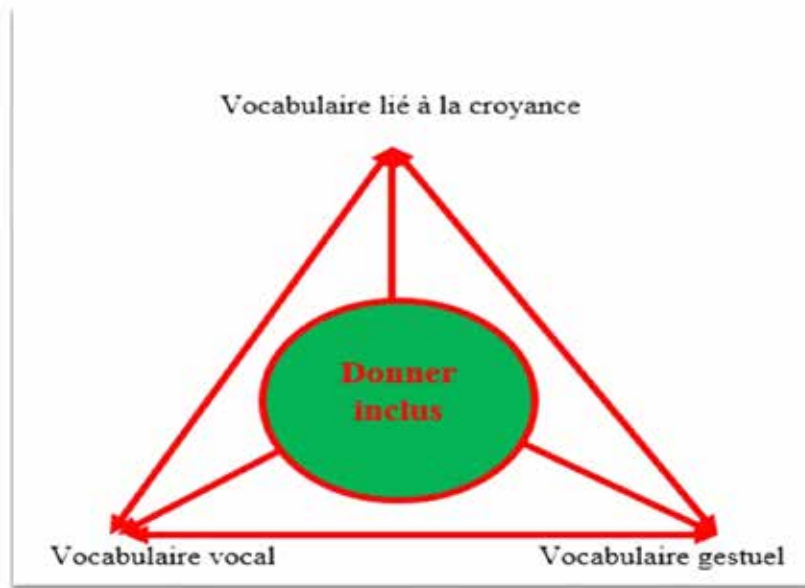
Par le vocabulaire de l'interdit socio-culturel, nous insinuons tous les mots qui touchent, principalement, le sacré, alors représenté par l'usage de « Allah » (Le Tout Puissant), le Prophète Mûhammed (Q.S.S.S.L.) et le Coran (Livre Sacré de l'Islam). Ce vocabulaire est assimilé à un blasphème dans la mentalité de la population étudiée, comme la plupart des arabo-musulmans. Pour la seconde catégorie, nous signalons le corpus que nous avons constitué depuis plusieurs années et qui fera l'objet de cette étude. D'ailleurs, certains utilisent pour ce vocabulaire, le terme de « mot halal » ou « El Mûbah » pour désigner sa légitimité socio sociétale, socioculturelle et socioculturelle. D'ailleurs, nous sommes arrivés à faire valoir la représentation suivante.



10 Il existe comme patronyme.

11 Nous racontons une anecdote sur Sheikh El Bashir El Ibrahimy (1889-1965).

Cette représentation graphique nous conduit à une autre, permettant de voir une autre forme de compréhension de la notion de « Donner ».



La présentation du corpus

Lors de l'enquête de terrain à Ain El Hûts, nous sommes arrivés à répertorier un vocabulaire, en usage localement, faisant partie du champ sémantique « donner ». À cet effet, nous présentons le corpus en trois catégories de classification.

Les synonymes de Donner et Don

Quelques éléments non restrictifs de ces synonymes de la compréhension de ces deux vocables : Donner a pour significations et synonymes : *offrir, céder, accorder, attribuer, allouer, doter, gratifier, octroyer, pourvoir*¹². Alors que Don a pour

significations et synonymes : *offre, offrande, cadeau, présent, aumône, mécénat, parrainage, faire un don*¹³. S'en suit un vocabulaire socio sociétal local dont nous apportons quelques termes en cette liste non limitative¹⁴.

– El Hiba *تبيها* Don d'ordre socio culturel et le charisme (respect et considération, don divin), donation : une donation d'un bien à un ou plusieurs bénéficiaires, dans le cadre d'un héritage, mais dans un cadre de seuil à ne pas franchir.

– El Waqf *فوقول* Don en droit musulman : une donation opérée, effectuée et faite dans un temps illimité (illimité ou à perpétuité). Le donateur est un particulier et le récepteur est une organisation, une association ou une œuvre d'utilité publique, pieuse et charitable. Le bien est donné en usufruit. Il est placé sous séquestre, depuis la date, il devient inaliénable.

– Essadaqa *عق اداصلا* La charité.

– El Baraka *تكربل* La bénédiction.

– El Maktoub *بوتكملا* Une somme d'argent donnée (littér. : L'écrit, la destinée).

– Ezziara *ترايزلا* La visite, droit de visite d'un lieu saint ou sacré, don matériel (argent).

– El -Hbûss *سوبحل* Au Maghreb (Benachenhou, 1971), il est synonyme de Waqf.

– El Ferda *درفلا* Dans la culture socio sociétale de Tlemcen et du hawz, une pratique (masculine) d'un don (uniquement en argent) dont la somme est enregistrée sur un registre en vue d'un remboursement ultérieur, lors d'un rituel festif familiale uniquement (circoncision, mariage). Le don se fait lors d'une soirée musicale, ainsi que le remboursement.

– El Ghrama *تمارغلا* Il s'agit d'une pratique socio culturelle (une pratique féminine) identique à celle des hommes).

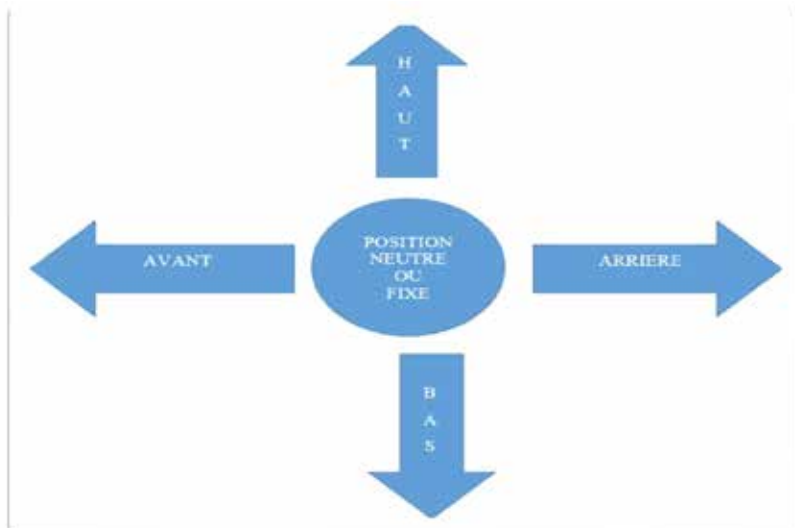
– Boussats Erraz *سارلا تسوب* Lors du mariage d'une jeune fille, à sa première sortie pour rencontrer les membres de la famille de l'époux et de sa famille. Les jeunes remettent une somme d'argent ; quant aux personnes âgées, ils donnent une somme d'argent, en récompense d'un baise-tête.

– Ezzakats *تاكزلا* Il s'agit de l'aumône, devenu selon l'Islam obligatoire pour toute personne solvable : une obligation charitable.

12 Cf Dictionnaires de la langue française.

13 Cf Dictionnaires de la langue française.

14 Lire dans le document complexe ajouté tous les éléments complétant ces notions du Don et du Donner.



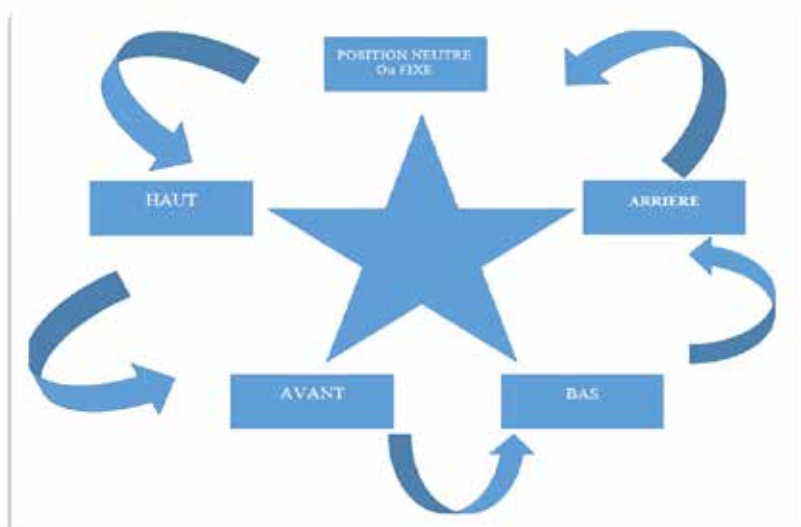
– Etsafqida **ديفتلا** Il s'agit d'une pensée sous la forme d'un don (objets de valeur, viande et gâteaux traditionnels), remis lors de la célébration d'une des deux fêtes culturelles (Aid El Fitr et Aïd El Adha) et des nefqas (célébration festive familiale et coutumières).

– El 'Aïd **ديعلا، مهارد** Une somme d'argent est remise aux enfants, lors des visites, pendant les deux fêtes culturelles.

La perception des orientations dans l'usage de « Donner »

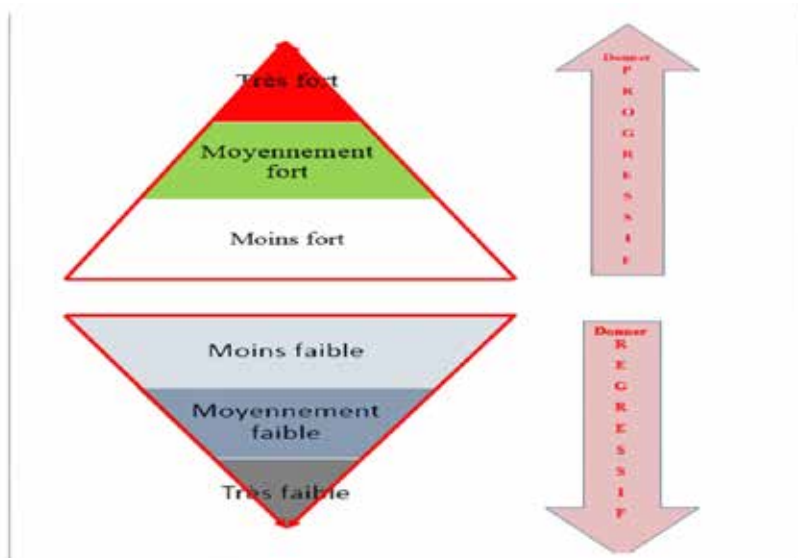
Dans l'usage du mot « donner », nous avons relevé quatre orientations et une position que nous représentons par ce graphe qui renvoie, principalement, à des marqueurs tels que : l'orientation vers le haut (élévation, augmentation, ascension, etc.) ; l'orientation vers le bas (baise, dépréciation, réduction, diminution, etc.) ; l'orientation vers l'arrière (recul, retrait, etc.) ; l'orientation vers l'avant (avancer, marcher, mouvoir, etc.) ; la position fixe.

D'ailleurs, nous représentons ces cinq orientations par ce que nous appelons l'étoile de l'orientation, suivant le principe contraire à celui de la montre : sens giratoire.



Intensité du Donner

Par l'intensité du mot « donner », nous entendons les marqueurs qui se définissent pour faire valoir l'importance de l'usage du mot. D'ailleurs, nous parlons de : Force, Puissance, Énergie, Etc. Pour cette raison, nous définissons l'intensité du mot « donner » par cette représentation graphique qui insiste beaucoup sur ce que nous appelons la socio anthropologie du versus : Fort vs faible. D'ailleurs, nous portons notre intention sur la question de degrés de « fort » et de « faible », avec l'idée suivante : trois degrés pour le mot fort ; trois degrés pour le mot faible ; le premier rappelle « Donner progressif » et le second « Donner régressif ».



Don d'Intérêt Socio Sociétal Alterné et Culturel (DISSAC)

Par Don d'Intérêt Socio Sociétal Alterné et Culturel (ayant pour acronyme DISSAC), nous entendons l'analyse socio anthropologique du vocable « donner ». Cette analyse présente huit positions opposées, deux à deux. L'usage des couleurs a été utilisé pour mettre en avant les marqueurs de définition de la socio anthropologie du versus. Pour simplifier cette analyse, nous la voyons sous sa meilleure forme de représentation graphique.

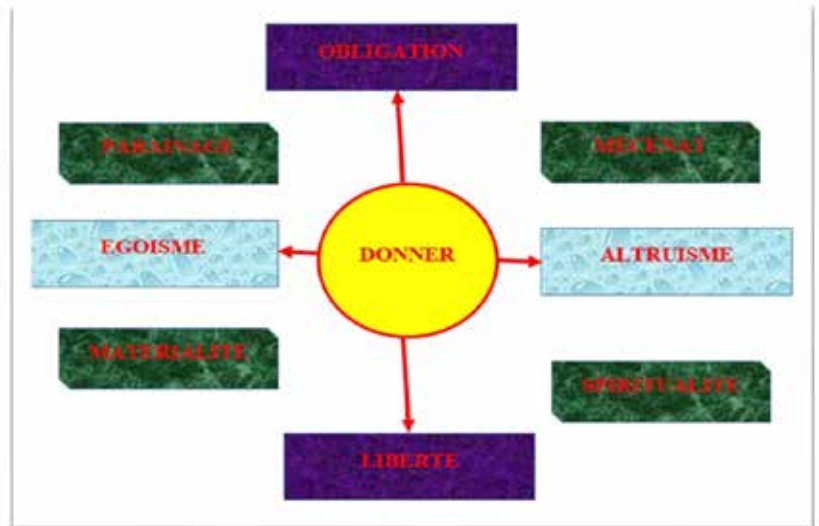
À cet effet, nous parlons de dyades de versus : Donner par l'obligation / Donner avec liberté / Donner par égoïsme ; Donner pour l'altruisme / Donner par parrainage / Donner par spiritualité ; Donner pour mécénat / Donner par la matérialité.

Conclusion

“Don”, “Donner” et simultanément “Accepter”

Afin de conclure dans le cadre de cette étude de terrain, en relation avec le sujet du “Don” et du verbe « Donner », la population locale d'Ain El Hûts se conçoit une utilisation des synonymes, arrêtés, acceptés et adoptés quant à insinuer le triple vocabulaire lié au champ sémantique de la sexualité, légitime sociéto-socialement, culturellement et cultuellement.

Va s'ajouter ce corpus, que nous désignons par le vocabulaire substitué aux mots de la « tiaha » (mots vulgaires). Le vocabulaire de l'interdit socio-sociétal et socio-culturel et le vocabulaire de l'interdit socio-cultuel connaissent la liaison par rapport à la société et le même sort par l'usage des synonymes que la première catégorie du vocabulaire, en étroite relation avec les parties génitales de l'Homme, de la femme ou de l'enfant. Certains avancent l'idée, pour ces trois vocabulaires, de mots tabous.



Nous concluons avec une réflexion : il ne peut y avoir de sens de « Donner » que lorsqu'il y existence du sens « Accepter ». Ces deux parties sont mutuellement reconnues pour pouvoir donner un sens socio anthropologique à « Donner » d'une part et « Accepter » d'autre part. Cette question nous a menés à faire valoir : ce que « Donner » veut dire à Ain El Hûts, dans le Hawz de Tlemcen. Les résultats de cette étude sur « Don » et « Donner » permettent, en socio anthropologie, de nous rappeler quatre intentions de raisonnement.

Premièrement : Buts / objectifs de Donner dont « Donner », chez la population locale d'Ain El Hûts s'exprime en trois objectifs ou buts d'ordre socio-sociétal, culturel et comportemental : ils se présentent dans cet ordre : Donner avec réciprocité ; Donner sans réciprocité ; Donner avec ruse / malice.

Deuxièmement : Formes de Donner quand selon les études de terrain effectuées, il nous a été donné de relever trois formes de « Donner » : Donner matériel ; Donner immatériel ; Donner spirituel (offrande, aumône, sacrifice, suivis du geste symbolique).

Troisièmement : Les pratiques du Donner. Dans les pratiques socio-sociétales, socio-culturelles, socio-cultuelles et socio-comportementales, nous avons mis en avant trois types de « Donner » qui sont comme suit : Donner gestuel ; Donner verbal ; Donner écrit.

Quatrièmement : nous avons attaché « Donner » aux cinq sens de l'Humain qu'il soit femme, homme ou enfant.

Pour ces raisons, nous parlons de « Donner » et de ses attributions aux cinq sens humains vis-à-vis du champ lexical de la population locale, d'Ain El Hûts, dans le Hawz de Tlemcen, ancienne capitale du Maghreb central. Par tout ce champ lexical, nous avons pris en considération l'ensemble du (des) vocabulaire (res) se joignant à la même notion, voire à ces sens de l'idée rapprochée ou approchée : Donner la vue (montrer, perception visuelle) ; Donner le goût (goûter, perception gustative) ; Donner le toucher (toucher, perception tactile) ; Donner l'ouïe (écouter, perception auditive) ; Donner l'odorat (sentir, perception olfactive) ; Terminons sur ce thème du « Donner » qui est la source du triptyque de la réussite de l'action.

Le triptyque de la motivation et l'usage du vocable Donner dans les hawz de Tlemcen : en Algérie, le cas de Ain El Hûts
Ainsi composé par l'acronyme CEP, « Donner » vise le sens des trois fondements : communication (Goffman, 1974) ; échange ; partage.

Bibliographie

- Beaud, Stéphane, F.W, *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, La Découverte, Nelle édition, 2003.
- Benachenhou, Abdelhamid, *Connaissance du Maghreb. Notions d'éthographie, d'histoire et de sociologie*, Alger, Éditions Populaires de l'Armée, 1971.
- Combessie, Jean-Claude, *La méthode en sociologie*. Alger, Casbah Éditions, 1998.
- Cuche, Denys, *La notion de culture dans les sciences sociales*, Alger, Casbah Éditions, 1998.
- Cusset, Pierre-Yves, *Le lien social*, Paris, Armand Colin, 2007.
- Gaid, Tahar, *Dictionnaire élémentaire de l'Islam*, Alger, OPU, 1991.
- Goffman, Erving, *Les rites d'interaction*, Paris, Éditions de Minuit, 1974.
- Guenau, Mustapha, *La zenqa, espace entre le derb et l'extra hawma, Le cas de la médina de Tlemcen*, in *Les espaces publics au Maghreb*. Sous la direction de Hassan Remaoun et Abdelhamid Henia. Oran, CRASC – Oran et Dirasset Magharibiya- Tunis, Octobre 2013. Oran, CRASC – Oran et Dirasset Magharibiya- Tunis, 167-187, 2013.
- Guenau, Mustapha, *Saints, savants et personnalités : trois lots et trois symboles pour l'histoire et la mémoire locale*, in *Revue des Sciences Sociales et Humaines*, n°11- juin 2013, Université Kasdi Merbah, Ouargla, 13-24. 2013.
- Guenau, Mustapha, *Patrimoine Culturel Immatériel de Divertissement au Maghreb*, Saint Denis, Édilivre, 2016.
- Guenau, Mustapha, *Documents pour servir l'histoire et la mémoire locales : l'exemple d'Ain El Hûts, blèd Esh Shorfa wa El m-rab-tine*, Saint Denis, Édilivre, 2016.
- Guenau, Mustapha, *Tsashwisha, un rituel festif féminin dans le hawz de Tlemcen (Algérie). Souvenirs rapportés par un « trésor humain vivant »*, Fatima Zohra Bents El Hawari, Saint Denis, Edilivre, 2017.
- Guenau, Mustapha, *La tah-taha à Tlemcen et Ain El Hûts, Algérie, Espace public et lieu d'éducation ludique*, in *dafatsir*, n°11, février 2018 *De la question de l'éducation en Algérie à l'ombre des défis actuels*, 5-21, 2018.
- Guenau, Mustapha, *Le hammam et la culture de la purification chez les femmes de la medina et de son hawz : le cas des rituels festifs familiaux à Tlemcen et Ain el Hûts*. Studium, Saragoza, Espagne, 145-170, 2018.
- Guenau, Mustapha, *Culture à l'ère du numérique et pratiques juvéniles : IVA entre expressions et Big Data enrichi*, *Journal For French Media Research (France)* in n° 12/2019. In [http:// www. French Journal For Media Research/id.1864](http://www.FrenchJournalForMediaResearch/id.1864), 1-25, 2019.
- Guenau, Mustapha, *La recherche scientifique avant tout !* in *Entretiens accordés pour encourager la curiosité scientifique en sociologie et anthropologie*. Saint Denis, Édilivre, 2019.
- Guenau, Mustapha, (2019). *Le mausolée, un espace de la compétition du sacré et du profane*, in *Revue de l'Anthropologie des religions*, n° 24, année 2019, 3-21.
- Guenau, Mustapha, *Dictionnaire du vocabulaire osmanli en Algérie. Mots entendus à Ain El Hûts, dans le hawz de Tlemcen*. Chisinau, Noor Publishing, 2022.
- Guenau, Mustapha, *Contribution au vocabulaire et à la chrestomathie spécifique au bain maure à Tlemcen et dans le hawz. Le hammam, le trousseau et les équipements rituels*, In *Anthropologia* vol 8 n°02, 436-467, 2022.

Guenaou, Mustapha, *Vous les femmes !... Le champ et le chant*, in Recueil de poèmes acrostiches, Chisinau, Éditions Muse, 2022.

Guenaou, Mustapha, *Culture et littérature algériennes populaires à Tlemcen et à Ain El Hûts. Phraséologies et pragmatèmes*, Chisinau, Éditions Muse, 2022.

Guenaou, Mustapha, *Les villages du hawz de Tlemcen : Ain El Hûts, Blède Eshorfa Wel M'rabtine*, Chisinau, Éditions Universitaires Européennes, 2022.

Guenaou, Mustapha, *Patrimoine intangible socioculturel immatériel local algérien : culture et littérature populaires à Tlemcen et Ain El Hûts*. Chisinau, Éditions Universitaires Européennes, 2022.

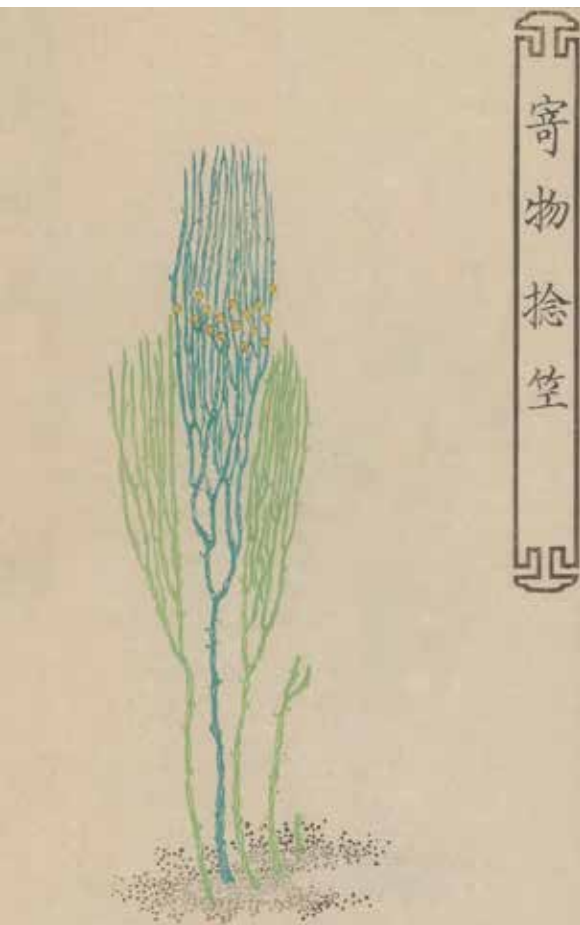
Guenaou, Mustapha, *Les romances féminines et le jeu d'escarpolette dans le bassin méditerranéen, Le "Hawfi" et le jeu rituel de "Djoghila" à Tlemcen et son hawza*, Academia. Revisita da Academia Angolana de Letras - n° 1 – juin 2023, 73-87, 2023.

Guenaou, Mustapha, *Souvenirs d'une recherche scientifique collaborative : culture et littérature dans le dialecte au Maghreb. L'exemple du vocabulaire d'Ain El Hûts*. Chisinau, Éditions Muse, 2023.

Guenaou, Mustapha, *El Hadra El Hawzia El Hûtsia, Origines, enrichissement lexical et marqueurs d'une pratique langagière*. Pradigmes, vol VII, n°02, 63-81. 2024.

Mauss, Marcel, *Essai sur le don*. Paris, PUF, 2012.

Van Gennep, Arnold, *Les rites de passage*, Paris, A et J Picard, 1981.



Analyse critique de la complexité sociale du don : la dialectique de la générosité

Ala Eddine Bakhouch

M@GM@

Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales

vol.22 n.2 2024 ISSN 1721-9809

DOI: 10.17613/efmpa-kt264

Ala Eddine Bakhouch

Enseignant-chercheur en linguistique française, avec dix ans d'expérience. Il enseigne à l'Institut Supérieur des Arts et Métiers de l'Université de Gabès et est affilié à la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de l'Université de Sousse. Ses recherches, publiées dans des revues internationales, portent sur la syntaxe, la sémantique et la sociolinguistique du français. Membre d'un laboratoire international, il apporte une dimension mondiale à ses travaux.

Abstract

Cette chronique examine l'ambiguïté sociale entourant l'acte de donner dans les sociétés contemporaines. À partir d'une analyse interdisciplinaire, incluant des perspectives philosophiques, sociologiques et économiques, nous explorons les multiples dimensions du don, allant de ses implications économiques à ses significations culturelles. Nous mettons en lumière les tensions inhérentes entre l'altruisme désintéressé et les motivations égoïstes qui sous-tendent souvent les actes de don. En outre, nous examinons les dynamiques de pouvoir et les inégalités sociales qui peuvent influencer les pratiques de don, tout en soulignant l'importance des structures institutionnelles dans la régulation de ces comportements. Enfin, nous proposons des pistes de réflexion pour « une compréhension plus nuancée du rôle du don dans la construction de la cohésion sociale et de la justice économique ».

Illustration : Whisk ferns - Fukami, Gyokuseidō, and Kanga Ishikawa. Seisen Matsuranfu : shokoku bonsai shashin. Mikawa: Gyokuseidō zōhan, 1837.

Introspection critique, motivations latentes et ambiguïtés

Dans le tissage complexe des interactions humaines, il faut annoncer le concept du « don » émergeant comme une énigme multidimensionnelle, imprégnée de significations dictionnaires et sociolinguistiques aussi riches que divergentes. Cette étude s'engage dans une exploration analytique de la dialectique inhérente à la générosité, inscrite dans les trames subtiles de la société contemporaine. En scrutant ses diverses facettes, nous sommes conviés à une introspection critique, révélant les motivations latentes et les ambiguïtés intrinsèques qui sous-tendent les actes de don. Par-delà la dichotomie simpliste entre altruisme et égoïsme, se dessinent les contours nuancés d'une réalité où le don devient le miroir réfléchissant des dynamiques de pouvoir et des inégalités sociales qui structurent notre monde.

De cette analyse émerge l'interrogation fondamentale sur la contribution du don à la cohésion sociale et à la quête incessante de justice économique. Ainsi, plongeons-nous dans les méandres de cette dialectique, cherchant à dévoiler les intrications complexes de la générosité dans le tissu social contemporain.

Définition dictionnaire et sociolinguistique du « don »

L'examen du concept de « don » requiert une approche multidimensionnelle, incluant à la fois une analyse lexicographique et une exploration sociolinguistique. Cette double perspective permet de cerner non seulement les significations formelles du terme, mais aussi ses implications et utilisations dans le tissu social.

Définition dictionnaire

Les dictionnaires, en tant que référentiels de la langue, fournissent une première approche du terme « don ». Selon le *Petit Robert*, le « don » est défini comme « action d'abandonner gratuitement quelque chose à quelqu'un ». Cette définition met en lumière trois éléments fondamentaux : l'*acte* (action), la *gratuité* (absence de contrepartie) et la *directionnalité* (d'une personne à une autre). L'analyse des définitions proposées par différents dictionnaires permet de déceler des nuances importantes. Le *Trésor de la Langue Française informatisé* (TLFi) élargit cette conception en précisant que le don peut être à la fois matériel ou immatériel, et peut inclure des actes comme le « don de soi » ou le « don d'organe ». Il souligne également l'aspect intentionnel et désintéressé de l'acte. De son côté, le *Larousse* insiste sur l'aspect de générosité et de gratuité du don, en le définissant comme « fait de donner quelque chose à quelqu'un sans rien demander en échange ». Ces définitions partagent une même essence de gratuité et de bienveillance, mais diffèrent légèrement par leur focalisation sur des types spécifiques de dons (*matériels vs. Immatériels*) et les implications sociales et émotionnelles associées.

Plusieurs types de dons se distinguent également dans les glossaires où chacun se remarque avec des connotations et des contextes d'utilisation spécifiques. Le don matériel concerne la remise d'un bien tangible, tel que le *don d'argent* ou *d'objets* à une organisation caritative. Le don immatériel inclut des aspects comme le *don de son temps*, le *don de soi* (engagement personnel sans attente de retour), ou des dons plus *symboliques* comme les talents ou compétences : par exemple, « le don de sang » ou « le don d'organes ». Dans un contexte religieux le don peut aussi être perçu comme une offrande à une divinité et plus réaliste comme un acte de charité envers autrui ou philosophique quand l'acte du don se révèle complexe avec des formulations et des sens singuliers. Ce contrat social apparaît dans toute société ou communauté portant sur de l'utilité publique en reconnaissant un droit de nature à chacun de ses contractants. Les dictionnaires offrent également des exemples contextuels illustrant les diverses dimensions du don. Le *don philanthropique* implique, généralement, des fortes sommes d'argent données à diverses causes, humanitaires ou éducatives. Cette forme est un exemple pertinent comme « le don de la Fondation Bill-et-Melinda-Gates ». Les *dons symboliques* vont concerner des actes de générosité ayant une valeur plus symbolique que matérielle tels que les dons de temps ou d'attention à une personne ou à une cause.

Les définitions dictionnaires – interprétations et commentaires – incluent souvent des précisions sur les aspects juridiques du don, notamment dans le cadre des dons entre vifs (transferts de biens de son vivant) et les donations (actes notariés pour le transfert de biens avec parfois des implications fiscales). Selon le Code Civil français, « une donation est un acte par lequel une personne (le donateur) transfère la propriété d'un bien à une autre personne (le donataire) sans contrepartie, souvent formalisé par un acte notarié ».

En somme, la définition dictionnaire du « don » capture l'essence de l'acte de donner de manière désintéressée et gratuite. Elle distingue plusieurs types de dons (matériels, immatériels, symboliques) et les contextes dans lesquels ils peuvent se manifester. Les aspects juridiques ajoutent une dimension de formalité et de légalité à ce concept, illustrant comment les sociétés régulent et encadrent cet acte pour en préserver la nature altruiste. Les dictionnaires offrent ainsi une base essentielle pour comprendre le « don » dans ses multiples facettes, avant d'en explorer les dimensions sociolinguistiques et culturelles plus complexes.

Définition sociolinguistique

L'approche sociolinguistique du « don » permet d'approfondir la compréhension de ce concept en explorant comment il est utilisé et perçu dans différents contextes sociaux et culturels. Selon Marcel Mauss, anthropologue et sociologue, dans son écrit *Essai sur le don* (1925), « le don ne se réduit pas à un simple transfert unidirectionnel ; il est souvent encadré par des normes sociales de réciprocité ». Cet auteur, pour une première fois, identifie trois obligations liées au don : *donner*, *recevoir* et *rendre*. Cette trilogie met en lumière le caractère complexe et structuré du don dans les relations humaines. Il nous faut ici compléter par une notion évidente et jamais reprise : l'acceptation du donner ou du recevoir. Par exemple, dans de nombreuses cultures, les dons de mariage ou les dons rituels sont chargés de significations religieuses et donc sociales. Ils servent à renforcer les liens communautaires et à exprimer des sentiments de respect ou de reconnaissance. Dans certaines sociétés africaines, le don « joue un rôle central dans les systèmes de parenté et de solidarité. Il peut s'agir de biens matériels, mais aussi de services ou de soutiens symboliques » (Pollock, 2010 : 151), comme l'assistance lors de cérémonies familiales.

Nous trouvons des exemples concrets dans la tradition des « cadeaux de Noël » en Occident, qui, bien que souvent perçus comme des gestes de pure générosité, sont également des actes sociaux régis par des attentes implicites de réciprocité et de renforcement des liens familiaux et amicaux. Comme le souligne le sociologue P. Bourdieu (1972 :125), « le don suppose et institue un échange différé ». Cette notion de « différé » souligne que le don engage les acteurs dans une relation continue et dynamique plutôt que dans une transaction ponctuelle. Un autre exemple pertinent est le « don de sang », qui, bien que souvent anonyme et altruiste, s'inscrit dans un cadre institutionnel et social de solidarité et de responsabilité collective. La gratuité du don de sang est un principe fondamental dans de nombreux pays, en opposition aux systèmes marchands, et reflète une valeur sociétale de soin mutuel.

Par essence, nous comprenons que la définition du « don » dépasse largement les simples termes lexicaux afin d'embrasser des dimensions sociales et culturelles complexes. Tous les dictionnaires, et cela dès les premiers au XVII^{ème} siècle, fournissent une base nécessaire pour nos compréhensions, alors qu'à travers l'analyse sociolinguistique sont saisies toute la richesse et toutes les nuances du concept de « don ». Les « dynamiques de réciprocité », les « obligations sociales » et les « significations symboliques » enrichissent notre compréhension pour ce phénomène naturellement universel.

2. Les motivations et les ambiguïtés du don : *altruisme* versus *égoïsme*

L'acte de donner, souvent perçu comme une expression de générosité et de bienveillance, est empreint de motivations complexes et parfois contradictoires. Cet axe de lecture propose une exploration approfondie des raisons qui sous-tendent les actes de don, en mettant en lumière la tension entre « altruisme désintéressé » et « motivations égoïstes ».

Altruisme : un acte désintéressé ?

L'altruisme, selon le *Dictionnaire de l'Académie française*, se définit comme la « disposition à s'intéresser et à se dévouer à autrui ». Cette notion suggère un comportement visant à améliorer le bien-être d'autrui sans attente de récompense personnelle. En psychologie, ce concept est souvent étudié pour comprendre pourquoi certains individus choisissent d'aider les autres sans en tirer de bénéfice direct. Par exemple, un acte de charité anonyme, où le donateur ne reçoit ni reconnaissance ni remerciement, peut être considéré comme une forme d'altruisme pur. Cependant, même les actions qui semblent entièrement désintéressées peuvent comporter des motivations sous-jacentes. La satisfaction personnelle, le sentiment d'accomplissement ou la paix intérieure obtenus par l'acte de donner peuvent être des motivations puissantes. L'écrivain et philosophe Peter Singer,

dans son ouvrage *The Life You Can Save* (2009 : 153), argumente que « même les gestes les plus altruistes sont souvent accompagnés de bénéfices psychologiques pour le donateur, tels que *la réduction de la culpabilité* ou encore *l'augmentation de l'estime de soi*. Cette perspective soulève la question de savoir si un véritable altruisme, complètement exempt d'intérêt personnel, est vraiment possible.

Égoïsme : le don comme stratégie personnelle

À l'opposé de l'altruisme se trouve l'égoïsme, que le *Petit Larousse* définit comme étant la « disposition à se préférer soi-même aux autres, à ne sacrifier qu'à ses intérêts personnels » (2018, p. 534). Cette conception du comportement humain suggère que même les actes de générosité peuvent être motivés par des intérêts égoïstes. Le don, dans ce contexte, devient une stratégie pour atteindre des objectifs personnels. Marcel Mauss (1925) explore cette notion en introduisant le concept de « potlatch », un système de dons réciproques où l'acte de donner crée une obligation de retour. Dans de nombreuses sociétés, le don n'est jamais totalement gratuit : il impose « une dette morale » au bénéficiaire et il établit une dynamique de pouvoir et de réciprocité. Par exemple, dans certaines cultures, offrir un cadeau somptueux peut non seulement montrer la générosité du donateur mais aussi créer une pression sociale sur le bénéficiaire pour qu'il rende la faveur de manière équivalente ou supérieure.

Dans les sociétés contemporaines, cette dynamique se manifeste de manière subtile mais omniprésente. Les entreprises, par exemple, peuvent faire des dons substantiels à des œuvres caritatives non seulement pour aider la communauté mais aussi pour améliorer leur image de marque, attirer des clients et/ou obtenir des avantages fiscaux. Les philanthropes célèbres comme Bill Gates, bien qu'animés par un désir authentique de faire le bien, bénéficient également d'une amélioration significative de leur réputation et d'une influence accrue sur les politiques publiques grâce à leurs contributions.

Les motivations ambiguës du don

Cette dualité entre altruisme et égoïsme se manifeste de manière particulièrement évidente dans diverses situations pratiques. Par exemple, les dons philanthropiques des grandes fortunes, bien que souvent perçus comme des actes de générosité pure, peuvent également être interprétés comme des moyens d'accroître le prestige social, d'améliorer l'image publique ou de bénéficier de déductions fiscales. Peter Singer (2009 : 159) souligne que « même les actes altruistes sont souvent accompagnés de bénéfices secondaires pour le donateur, tels que la satisfaction personnelle ou le gain de reconnaissance ». Un exemple concret de cette ambivalence est illustré par les campagnes de philanthropie des entreprises.

Bien que ces campagnes soient souvent présentées comme des efforts désintéressés pour améliorer la société, elles sont également conçues « pour renforcer l'image de marque de l'entreprise et accroître sa rentabilité » (Servet, 1993 : 120). Une étude de la *Harvard Business Review* (Porter et Kramer, 2011) montre que « les entreprises qui s'engagent dans des pratiques de responsabilité sociale voient souvent une augmentation de la fidélité des clients et de l'engagement des employés », démontrant ainsi que les motivations altruistes et égoïstes peuvent coexister. Le don peut également servir à créer des obligations morales. Dans les relations d'affaires, un cadeau généreux peut mettre le bénéficiaire dans une position de devoir rendre la faveur, créant ainsi un réseau de dettes morales. Cette pratique, bien que subtile, est omniprésente dans de nombreuses cultures et secteurs d'activité. Par exemple, un don dans le contexte professionnel – *offrir des cadeaux coûteux* ou *organiser des événements somptueux* pour des partenaires commerciaux – peut non seulement renforcer les relations mais aussi créer des attentes implicites de réciprocité.

Sur le plan économique, les entreprises investissent dans des œuvres caritatives non seulement pour aider la communauté mais aussi pour améliorer leur image de marque et fidéliser leurs clients. Un rapport de *Forbes* (2018) montre que « les entreprises qui investissent dans la responsabilité sociale voient souvent une augmentation de leur réputation et de leur attractivité auprès des consommateurs », démontrant ainsi que les avantages économiques peuvent être – sont souvent – une motivation clé derrière les dons corporatifs. En outre, dans certains contextes, les dons peuvent également servir à influencer les politiques publiques ou à obtenir des avantages réglementaires. En cela, les contributions politiques sous forme de dons peuvent donner aux donateurs un accès privilégié aux décideurs et une influence sur les décisions politiques, économiques et parfois sociales.

Cette pratique soulève des questions éthiques sur la véritable nature des motivations derrière ces dons et sur leur impact sur « la démocratie » et « la justice sociale ». En somme, l'acte de donner est profondément ambivalent. Il oscille entre un altruisme pur et des motivations égoïstes, soulignant la complexité des relations humaines et des structures sociales. Cette ambivalence révèle que le don, au-delà de son immédiate apparence de générosité, est souvent un acte stratégique visant à équilibrer des intérêts personnels et sociaux. L'analyse des motivations et des ambiguïtés du don nous invite donc à reconsidérer notre compréhension des actes de générosité, en reconnaissant la coexistence de motivations altruistes et égoïstes. Comme l'a souligné Marcel Mauss (1924 : 85), « ce n'est pas la générosité qui est rare, mais le désintéressement absolu ».

Cette dernière réflexion nous pousse à examiner de plus près nos propres motivations et à reconnaître « la complexité des dynamiques sociales qui sous-tendent les actes de don » dans notre société.

3. Le don comme reflet des dynamiques de pouvoir et des inégalités sociales

Le concept de don est souvent perçu à travers le prisme de la générosité et de l'altruisme. Cependant, une analyse plus approfondie révèle que les pratiques de don sont profondément influencées par les dynamiques de pouvoir et les inégalités sociales. En examinant comment le don peut reproduire ou exacerber des rapports de « domination » et de « dépendance », et comment il peut être utilisé comme un outil pour maintenir ou contester des structures de pouvoir, il devient évident que le don est loin d'être une simple transaction désintéressée.

Reproduction des rapports de domination

Les pratiques de don peuvent souvent servir à renforcer les hiérarchies sociales existantes. Pierre Bourdieu (1979), explore comment le don, en tant que forme de capital social, peut être utilisé afin de consolider le statut et le pouvoir d'une personne ou d'un groupe. Selon cet auteur (1979 : 105) « le don n'est jamais véritablement gratuit ; il crée une dette sociale qui renforce les relations asymétriques entre le donateur et le bénéficiaire ». En ce sens, le don peut être perçu comme un mécanisme par lequel les élites maintiennent leur position dominante en établissant une forme de dépendance chez les bénéficiaires.

Outil de maintien et de contestation des structures de pouvoir

Le don peut également être utilisé stratégiquement pour maintenir ou contester des structures de pouvoir. David Graeber (2011) offre une perspective anthropologique et historique sur la manière dont les pratiques de don et de dette ont structuré les relations de pouvoir à travers les siècles. Il soutient que

« Les systèmes de dette et de don sont souvent employés pour créer des hiérarchies sociales et maintenir le contrôle sur les groupes subordonnés » (2011 : 123).

De manière contemporaine, les dons philanthropiques des grandes entreprises ou des individus fortunés peuvent être vus comme des stratégies pour influencer les politiques publiques ou les opinions sociales.

Par exemple, les donations des entreprises pharmaceutiques aux institutions de recherche peuvent orienter les priorités de recherche vers des domaines profitables pour ces entreprises, reflétant ainsi une forme subtile de contrôle (Anderson, 2015 : 87).

Rôles des donateurs et des bénéficiaires

Les rôles des donateurs et des bénéficiaires sont également structurés par les normes sociales et institutionnelles. Les bénéficiaires sont souvent perçus comme passifs, renforçant ainsi une dynamique de pouvoir où le donateur est vu comme celui qui a les moyens et l'autorité pour donner. Cette perception peut être déconstruite en examinant des cas où les bénéficiaires contestent cette passivité apparente.

Les mouvements de résistance dans certaines communautés marginalisées, comme exemple, utilisent le don de manière stratégique pour réaffirmer leur autonomie et leur dignité face à des structures oppressives. L'étude des dynamiques de don dans les contextes humanitaires illustre également cette complexité. Didier Fassin (2011 : 63), souligne que « les interventions humanitaires, bien qu'animées par un désir d'aide, peuvent parfois renforcer les inégalités en positionnant les bénéficiaires comme des sujets passifs de la charité interna-

tionale ». Cela montre comment les structures institutionnelles et les normes sociales régulent les interactions entre donateurs et bénéficiaires, « souvent au détriment de l'autonomie des communautés aidées ». En somme, le don ne peut être dissocié des dynamiques de pouvoir et des inégalités sociales. Il est crucial de reconnaître que les pratiques de don, loin d'être neutres, sont souvent des manifestations de rapports de domination et de dépendance. Par conséquent, une analyse critique du don doit prendre en compte non seulement les intentions des donateurs mais aussi les structures institutionnelles et sociales qui régulent ces interactions. Cette compréhension permet de dévoiler comment le don, en tant que phénomène social, peut soit perpétuer soit contester les inégalités sociales existantes.

4. Le don et sa contribution à la cohésion sociale et à la justice économique

Le don, en tant que manifestation altruiste de partage de ressources ou de services, constitue un pilier fondamental dans la construction « de la cohésion sociale et la promotion de la justice économique » (Godelier, 1963 : 30). Cet axe de lecture explore comment les actes de don peuvent renforcer les liens sociaux et encourager des pratiques de solidarité et de réciprocité au sein des communautés. En parallèle, une analyse critique des limites de ces pratiques face aux défis de la justice économique est proposée : « avec des réflexions sur la manière dont les politiques publiques et les structures institutionnelles pourraient mieux encadrer et favoriser les dons » (Strathem, 1988 : 103). Cette vue d'ensemble vient pour que les dons – en général – contribuent de manière plus équitable et efficace au bien-être collectif.

La cohésion sociale par le don : une toile de relations tissée par la solidarité

Le don est souvent perçu comme un moyen privilégié de renforcer les liens sociaux en instaurant des dynamiques de réciprocité et d'entraide au sein des communautés. Contrairement à la vision individualiste de la société, les sociologues, tel Émile Durkheim, ont souligné « l'importance des liens sociaux dans le maintien de la cohésion sociale ». Durkheim (1893 : 112) met en avant « le rôle des interactions sociales dans la création d'un sentiment de solidarité organique où chaque individu contribue au bien-être collectif ».

Ainsi, le don devient un vecteur essentiel de cette solidarité en favorisant des échanges « non seulement de biens matériels, mais aussi de valeurs et d'émotions, qui renforcent les liens entre les membres d'une société ». Prenons l'exemple des réseaux de solidarité locale qui se sont développés pendant la pandémie de COVID-19. Des initiatives citoyennes ont émergé dans de nombreuses régions, où les individus se sont mobilisés pour offrir leur aide aux plus vulnérables en fournissant des denrées alimentaires, des masques de protection ou simplement en apportant un soutien moral. Ces actions ont permis de tisser une solidarité accrue entre la communauté, renforçant ainsi le sentiment d'appartenance et de solidarité.

Les limites du don dans la quête de justice économique

Cependant, bien que le don puisse favoriser la cohésion sociale, son efficacité dans la promotion de la justice économique est sujette à débat. La justice économique vise à garantir une répartition équitable des ressources et des opportunités, ce qui nécessite souvent des interventions structurelles et des politiques publiques ciblées. Dans cette optique, le don individuel peut sembler insuffisant pour remédier aux inégalités systémiques. Le sociologue Pierre Bourdieu a souligné dans ses travaux sur la reproduction sociale que les pratiques de don peuvent refléter et perpétuer les inégalités de classe et de statut. P. Bourdieu (1979 : 72) démontre comment les goûts culturels et les pratiques de consommation sont façonnés par la position sociale, créant ainsi des barrières invisibles qui renforcent les privilèges des classes dominantes. De la même manière, les dons philanthropiques peuvent être orientés selon les intérêts et les valeurs des donateurs, ce qui peut conduire à une allocation inégale des ressources.

L'intégration des dons dans les politiques publiques pour une justice économique renforcée

Afin que les dons contribuent de manière plus équitable à la justice économique, il est nécessaire d'élaborer des cadres institutionnels et des politiques publiques qui favorisent une redistribution plus juste des ressources : « Les gouvernements peuvent jouer un rôle crucial en mettant en place des mesures incitatives pour encourager les dons vers des causes prioritaires, telles que la lutte contre la pauvreté ou l'accès à l'éducation et aux soins de santé » (Dupont, 2022 : 91). À titre d'exemple, des nations telles que la France « ont mis en place

des incitations fiscales sous forme de réductions d'impôts » (Leblanc, 2023 : 87) pour les dons octroyés aux associations caritatives, encourageant ainsi individus et entreprises à soutenir financièrement des initiatives à vocation sociale. Par ailleurs, il faut préconiser des modalités de dons plus participatives et démocratiques, où les bénéficiaires sont activement impliqués dans le processus décisionnel.

Cette approche permet non seulement de répondre « de manière plus adéquate aux besoins réels des communautés », mais également de renforcer le sentiment de justice et d'équité. En conclusion, le don contribue à la cohésion sociale en favorisant des échanges de solidarité et de réciprocité au sein des communautés. Néanmoins, pour qu'il participe également à la justice économique, il convient d'instaurer « des mécanismes institutionnels » et « des politiques publiques » favorisant une redistribution plus équitable des ressources et des opportunités. Ainsi, les dons peuvent devenir un levier puissant pour la promotion du « bien-être collectif » et « la construction d'une société plus juste et solidaire ». (Dupont, 2022 : 70)

5. Investigation, impact du don, la promotion de la cohésion sociale, justice économique

Synthèse

Nous avons essayé d'explorer les multiples dimensions du concept de don à travers une lentille sociologique. Initialement, nous avons entrepris une étude approfondie « des définitions dictionnaires et sociolinguistiques » du don, mettant en lumière sa nature complexe et plurielle. Ensuite, nous avons examiné les motivations sous-jacentes du don, soulignant les ambiguïtés entre l'altruisme et l'égoïsme qui influencent souvent les actes de générosité. Le troisième axe explore le don comme un miroir des dynamiques de pouvoir et des inégalités sociales, révélant comment les pratiques de don peuvent refléter et perpétuer les hiérarchies existantes. Enfin, cette investigation se focalise sur l'impact du don dans « la promotion de la cohésion sociale » et de « la justice économique ».

Conclusion

L'étude du don nous a révélé une dialectique complexe entre *générosité* et *intérêts personnels*, entre *solidarité* et *inégalités sociales*. Si le don peut être un puissant instrument de cohésion sociale et de redistribution des ressources, il est également soumis aux tensions et aux contradictions inhérentes à la structure sociale. Les motivations qui sous-tendent les actes de don sont souvent façonnées par des dynamiques de pouvoir et des inégalités économiques, ceci suscite des interrogations quant à l'efficacité réelle du don en tant qu'outil de justice sociale. Cependant, malgré ces défis, le don demeure un pilier fondamental de la vie sociale, capable de susciter l'empathie, de renforcer les liens communautaires et de répondre aux besoins des plus démunis. Pour maximiser son impact positif, il est essentiel d'adopter une approche critique et réfléchie du don, en tenant compte de ses implications sociales et économiques.

En résultats probants, nous pouvons reconnaître la complexité du don et en travaillant à atténuer ses inégalités inhérentes. De ces deux observations, nous pouvons véritablement aspirer à une société plus juste et encore plus solidaire.

Bibliographie

1. Ouvrages

Anderson, James, *Corporate Philanthropy and the Pharmaceutical Industry*, Cambridge University Press, 2015.

Dufour, Bruno, *Le don : la vie en abondance*, Éditions de l'Atelier, 2012.

Dupont, Anne, *Les dynamiques communautaires contemporaines*, Éditions Sociétales, 2022.

Durkheim, Émile, *De la division du travail social*. F. Alcan, 1893.

Fassin, Didier, *Humanitarian reason: a moral history of the present*. Univ of California Press, 2011.

Fiske, Alan Page. *Structures of Social Life: The Four Elementary Forms of Human Relations*. Simon and Schuster, 1991.

Godbout, Jacques T, CAILLÉ, Alain, *L'Esprit du don*. La Découverte, 1992.

Grant, Adam M, *Give and Take: Why Helping Others Drives Our Success*. Penguin, 2014.

Graber, David. *Debt: The first 5000 years*. Penguin UK, 2012.

Leblanc, Sophie. *Les politiques fiscales et économiques dans le monde contemporain*, Presses Économiques Internationales, 2023.

Mauss, Marcel. *Essai sur le don : Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, Presses Universitaires de France, 1925.

Titmuss, Richard Morris, *The Gift Relationship: From Human Blood to Social Policy*, Vintage, 1971.

2. Dictionnaires

Besnard, Philippe, Guilhaumou, Jacques, *Le Dictionnaire de sociologie*, Éditions Sociologiques, 2003.

Le Grand Robert. Paris, Le Robert, 2001.

Le Petit Robert. Paris, Le Robert, 2003.

Lessard-Clouston, Michael, ROWE K. M. E, *Le Dictionnaire de sociolinguistique*, Éditions Linguistiques, 2017.

Trésor de la Langue Française Informatisé (TLFi). Nancy, CNRS, ATILF (Analyse et traitement informatique de la langue française), UMR CNRS-Université Nancy 2. Disponible sur : atilf.atilf.fr.

3. Articles académiques

Bourdieu, Pierre, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, éd. De Minuit, 1979.

Godelier, Maurice, *L'Énigme du don*, L'Homme 3.2 (1963) : 17-52.

Hyde, Lewis, *The Gift: How the Creative Spirit Transforms the World*, Vintage, 2007.

Schervish, Paul G, Osilis, Ann M, *The Economics of Charitable Giving: What Gives?* Journal of Economic Perspectives 25.2 (2011): 157-180.

Servet, Jean-Michel, *Les théories monétaires du don*, Revue du MAUSS 1.1 : 117-134. 1993.

Simmel, Georg. *The Sociology of Georg Simmel*. Kurt H. Wolff (Ed.). The Free Press, Chapitre: *The Stranger*, 1950.

Strathernt, Marilyn. *The Gender of the Gift: Problems with Women and Problems with Society in Melanesia*, University of California Press, 1988.

Weiner, Annette B. *The Trobrianders of Papua New Guinea*, in Holt, Rinehart and Winston, Chapitre: *The Gift*, 1988.

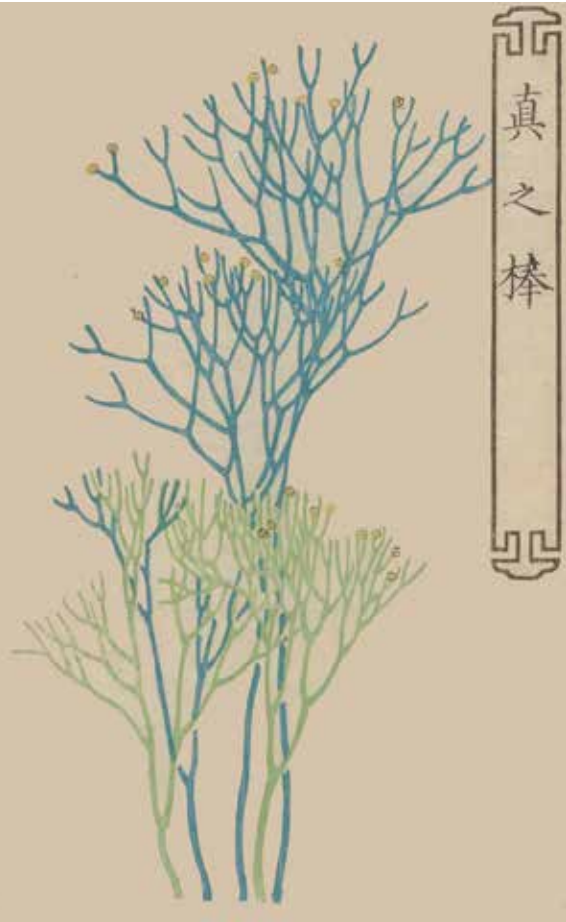
4. Articles de revues académiques

Bénabou, Roland, Tirole, Jean. *Belief in a Just World and Redistributive Politics*. The Quarterly Journal of Economics 121.2, 699-746, 2006.

Giraud, Gaël, Touffut, Jean-Philippe, *Le don et l'échange : l'apport des théories économiques*, Revue française de socio-économie 3, 45-67, 2009.

Hyde, Lewis, *The Gift Must Always Move*, The Chronicle of Philanthropy, 2008.

- Katz, Daniel., *The Functional Approach to the Study of Attitudes*, Public Opinion Quarterly 24.2, 163-204, 1960.
- Le Van-Lemesle, Stéphane, *Don, échange et société : une approche institutionnaliste*, Revue économique 49.2, 381-396, 1998.
- Penner, Louis A., et al. *A Social Psychological Perspective on the Causes and Consequences of Poverty*, Journal of Social Issues 55.4, 733-746, 1999.
- Polanyi, Karl, *The Great Transformation: The Political and Economic Origins of Our Time*. Beacon Press, 2001.
- Pollock, David C. *Le don et la logique de l'échange*, Revue européenne des sciences sociales 48.121, 145-160, 2010.



Le don : ambiguïté pragmatique et enjeux sociaux contemporains. Formes plurielles à l'aune des enjeux contemporains.

Ala Eddine Bakhouch
Hassna Barakate

M@GM@

Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales

vol.22 n.2 2024 ISSN 1721-9809

DOI: 10.17613/yt7h8-wb462

Ala Eddine Bakhouch

Enseignant-chercheur en linguistique française, avec dix ans d'expérience. Il enseigne à l'Institut Supérieur des Arts et Métiers de l'Université de Gabès et est affilié à la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de l'Université de Sousse. Ses recherches, publiées dans des revues internationales, portent sur la syntaxe, la sémantique et la sociolinguistique du français. Membre d'un laboratoire international, il apporte une dimension mondiale à ses travaux.

Hassna Barakate

Enseignant-chercheur en linguistique française, avec dix ans d'expérience. Il enseigne à l'Institut Supérieur des Arts et Métiers de l'Université de Gabès et est affilié à la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de l'Université de Sousse. Ses recherches, publiées dans des revues internationales, portent sur la syntaxe, la sémantique et la sociolinguistique du français. Membre d'un laboratoire international, il apporte une dimension mondiale à ses travaux.

Abstract

Le don, dans sa multiplicité de formes et de significations, demeure un acte fondamental au sein des relations humaines et sociales. Loin de se réduire à une simple transaction, il révèle des dynamiques complexes entre donateurs et bénéficiaires. Nous examinerons les travaux sociologiques et anthropologiques contemporains qui éclairent les motivations sous-jacentes à l'acte de donner, et comment ces motivations s'inscrivent dans les contextes économiques et sociaux modernes. En particulier, les contributions de Pierre Bourdieu sur la distinction sociale, ainsi que les analyses sur la réciprocité du don, « offriront un cadre d'analyse pertinent pour comprendre les logiques d'échange qui structurent les pratiques de don ». Par ailleurs, les études de Boltanski et Chiapello permettront d'analyser comment les pratiques de don sont influencées et transformées par le capitalisme moderne. Les réflexions de David Graeber sur les dettes et les implications sociales de l'économie renforceront notre compréhension des dynamiques sous-jacentes au don. Cet article vise ainsi à déchiffrer les épreuves individuelles et les enjeux collectifs liés au don, en mettant en lumière ses dimensions pragmatiques et ses paradoxes sociaux.

Illustration : Whisk ferns - Fukami, Gyokuseidō, and Kanga Ishikawa. Seisen Matsuranfu : shokoku bonsai shashin. Mikawa: Gyokuseidō zōhan, 1837.

Un vecteur privilégié de hiérarchisation des rapports humains

Lorsque l'on se saisit de l'épistémè du don, ce sont les strates les plus vertigineuses de l'expérience humaine qui se donnent à lire, condensant en un seul et même fait social les infinies potentialités de la solidarité et de la domination, du désintéressement et du calcul, de la créativité et de l'aliénation.

Cette polysémie fondamentale, par laquelle l'acte en apparence le plus anodin se révèle traversé de paradoxes irréductibles, en fait un objet d'étude d'une richesse singulière pour qui veut saisir les tensions et les défis qui travaillent nos modernités en ce début de XXIème siècle. Car si le don a pu longtemps être envisagé sous l'angle essentialiste d'une pure spontanéité gratuite, les avancées des sciences humaines et sociales ont permis de mettre au jour ses soubassements stratégiques, symboliques et pragmatiques. Loin d'être anecdotique, il apparaît comme un vecteur privilégié de hiérarchisation des rapports humains, de structuration des cosmologies et d'inscription des rapports de force au cœur du lien social. Cette ambiguïté fondatrice se décline sous des formes plurielles à l'aune des enjeux contemporains. Le don se trouve réinvesti dans les mouvances citoyennes des économies solidaires et des luttes pour la reconnaissance, tout en étant instrumentalisé par les logiques néo-philanthropiques du capitalisme conscient. Son appréhension convoque des univers aussi différents que les biopolitiques humanitaires, les cultures urbaines ou les défis environnementaux.

Mais par-delà ces enjeux d'actualité, le don demeure indissociable de la béance des expériences culturelles singulières, charriant dans son sillage des visions du monde, des régimes de valorisation et des codes symboliques irréductibles à toute unicité. Son exploration nous plonge aux sources des imaginaires cosmologiques et des dynamiques créatives façonnant l'humanité dans sa riche diversité. Dès lors, se saisir pleinement des ressorts du don, de ses significations ambivalentes et de ses enjeux polysémiques, c'est embrasser l'une des plus fécondes voies d'accès aux paradoxes et aux complexités de la condition humaine contemporaine. Un défi d'une brûlante actualité que ce présent essai se propose de relever.

L'ambiguïté pragmatique du don

Dans une optique de fine délimitation des contours pragmatiques inhérents à l'acte de donner, il nous faut embrasser la polysémie intrinsèque qui préside à sa compréhension. En effet, le phénomène du don, par-delà sa dimension transactionnelle, revêt des significations plurielles qui transcendent la simple translation d'un objet d'une main à l'autre.

Le don, manifestation asymétrique d'un échange

Pris dans son acception la plus immédiate, le don se présente comme « le transfert volontaire d'un bien, d'un service ou d'une valeur sans contrepartie obligatoire » (Godbout, 1992 : 23). Cependant, cette définition quelque peu réductrice occulte les soubassements anthropologiques profonds qui sous-tendent sa réalisation. Comme souligné par Marcel Mauss (1924), « le don entretient un lien indéfectible avec l'obligation de rendre, consacrant ainsi un système d'échanges réciproques indispensable au maintien du lien social ». L'ambiguïté réside alors dans la tension perpétuelle entre gratuité apparente et dette sous-jacente.

Le don, vecteur de reconnaissance sociale

Au-delà de l'aspect purement transactionnel, le don opère comme un puissant vecteur de reconnaissance mutuelle entre les parties prenantes. En effet, comme le note Bourdieu (1994 : 179) : « L'échange généralisé de dons, d'objets dotés, [...] d'une valeur à la fois économique et symbolique, permet ainsi d'accumuler cette sorte particulière de capital qu'est le capital symbolique ». Sous le prisme anthropologique, le don participe d'une dynamique de prestige social, de consolidation des rapports de pouvoir et des stratifications hiérarchiques. L'ambiguïté pragmatique naît de cette tension constante entre « pure générosité » et « intérêt latent ».

Le don, expression d'un ethos culturel

Plus fondamentalement, le don se révèle comme la manifestation pragmatique d'un ethos culturel, d'une vision du monde singulière à chaque société. À titre d'exemple, dans l'Antiquité grecque, la pratique de « la *philoxénie* » (l'hospitalité envers l'étranger) relevait d'un devoir sacré et structurait les rapports sociaux de manière indéfectible. Dans les sociétés haugunaires du Nord-Ouest américain, « la distribution périodique de

biens matériels lors des célèbres potlachs constituait l'expression d'une conception cyclique du temps et de l'identité » (Mauss, 1924). L'ambiguïté provient ici du décalage potentiel entre « la norme du don » prescrite culturellement et « la pluralité des intentionnalités individuelles ».

En définitive, l'analyse du don, loin de se cantonner à sa dimension transactionnelle, invite à une approche pluridisciplinaire riche et subtile, intégrant des perspectives philosophiques, anthropologiques, économiques et sociologiques. Cet objet d'étude révèle avec acuité la complexité des rapports humains, tissés de contradictions et de paradoxes insolubles, mais également les mécanismes fondamentaux assurant la cohésion des corps sociaux.

Le don, liant social et outil de pouvoir

L'ambiguïté pragmatique du don se révèle également dans sa capacité à créer du lien social tout en servant potentiellement d'instrument de domination. Le don instaure ainsi des rapports de dette et de reconnaissance qui peuvent être mobilisés pour asseoir une autorité ou un prestige social. On retrouve cette dynamique à l'œuvre de manière exemplaire dans les sociétés traditionnelles de Mélanésie où le don cérémoniel, « le kula », permettait d'établir « un vaste réseau d'alliances et de dépendances mutuelles à travers les îles de l'archipel » (Malinowski, 1989 : 56). L'ambiguïté résidait dans le fait que sous des apparences de générosité et d'ouverture, ces échanges généralisés visaient en réalité à accroître le pouvoir symbolique et la surface relationnelle des « grands hommes » insulaires. Dans les contextes urbains contemporains, on assiste à une instrumentalisation similaire du don à des fins de « positionnement social » ou de « création de capital relationnel », que ce soit au sein du « monde des affaires » ou de « la haute société » (Dupont, 2023 : 45).

Le don, entre calcul stratégique et spontanéité

L'étude pragmatique du don met en lumière une dernière ambiguïté fondamentale : celle de *l'intentionnalité réelle* guidant l'acte de donner. En effet, le don peut procéder d'un calcul rationnel et stratégique visant à maximiser un profit (*matériel, symbolique ou social*), ou au contraire jaillir d'un mouvement spontané et gratuit de « générosité désintéressée ». Certaines ethnographies mettent en évidence des systèmes d'échanges ritualisés, codifiés jusque dans leurs moindres détails, où le calcul des intérêts réciproques est omniprésent. Tel est le cas du *potlatch* étudié par Franz Boas chez les Kwakiutls, véritable « combat à coups de propriétés » (Boas, 1966 : 95) dans lequel la munificence apparente des dons masquait en réalité de complexes stratégies d'« ascension hiérarchique » au sein du clan. À l'inverse, de nombreux témoignages ethnographiques rendent compte de dons « purs », gratuits, spontanés, émanant d'un authentique élan de solidarité et d'abnégation. On pense par exemple aux pratiques d'entraide vivrière observées au sein des sociétés de chasseurs-cueilleurs pigmées d'Afrique centrale, « système qualifié par les anthropologues d'économie du don » (Bonnie et de Garine, 1988).

En définitive, le don apparaît comme un fait social total d'une richesse et d'une complexité remarquables, perpétuellement pris dans les paradoxes de la *gratuité* et de *l'intérêt*, de *l'altruisme* et du *calcul*, du *lien* et de la *contrainte*. Son étude convoque ainsi une multiplicité d'approches, de la philosophie morale à l'anthropologie économique, afin d'en saisir les moindres nuances pragmatiques.

Le don dans le contexte des enjeux sociaux contemporains

S'il était de mise autrefois d'appréhender le don sous l'angle des sociétés traditionnelles, force est de constater que ce phénomène revêt aujourd'hui des significations plurielles au cœur des défis sociétaux actuels. Son analyse invite dès lors à un examen minutieux des enjeux qui le sous-tendent et des formes inédites qu'il emprunte.

Le don à l'ère de l'hyper-individualisme

À rebours d'une certaine vulgate postmoderne louant les mérites d'un individualisme hédoniste et consumériste, on assiste ces dernières années à une réaffirmation du don comme vecteur de lien social et de cohésion communautaire. Comme le note le sociologue Alain Caillé (2000 : 248) « de plus en plus de gens éprouvent le besoin d'échapper à la force dissolvante de l'individualisme moderne en réactivant les solidarités primaires ».

Le don : ambiguïté pragmatique et enjeux sociaux contemporains. Formes plurielles à l'aune des enjeux contemporains. Ce regain d'intérêt prend corps notamment dans les mouvements d'économie solidaire, du bénévolat associatif aux systèmes d'échanges locaux en passant par les réseaux d'entraide de proximité. L'analyse ethno-pragmatique de ces initiatives fait apparaître une constante tension entre aspiration à l'horizontalité des rapports et reproduction insidieuse de logiques hiérarchiques. En attestent ces paroles d'un bénévole d'Emmaüs recueillies sur le terrain : « Au début j'aidais les autres par bonté d'âme, mais avec le temps j'ai pris goût à me sentir un peu supérieur » (Ibos, 2012 : 77).

Don et philanthropie à l'ère de la mondialisation

Longtemps apanage des élites traditionnelles soucieuses d'afficher leur munificence, la philanthropie a pris ces dernières décennies un tour nettement plus massif et médiatique à l'ère de l'hyper-capitalisme mondialisé. Des fondations caritatives aux programmes de « mécénat d'entreprise » en vogue, le don semble avoir été phagocyté par une nouvelle forme de « capitalisme conscient » (Ghoshal, 2005). Cependant, plusieurs analystes dénoncent une certaine ambiguïté pragmatique dans ces entreprises philanthropiques d'un genre nouveau. Comme le souligne l'anthropologue David Graeber : « ce qui était autrefois la responsabilité des institutions publiques est de plus en plus délégué à la "bienfaisance privée" des ultra-riches » (Graeber, 2018 : 337). Le sociologue Frédéric Lordon va plus loin en qualifiant ces pratiques d'« anti-don » visant à « rassurer les donateurs sur leur propre désintéressement, alors qu'ils ne font que reconduire les logiques d'un capitalisme de classe » (Lordon, 2019).

Altruisme et économie des interactions en ligne

Les technologies ont intégralement transformé les pratiques du don et de l'entraide à l'orée du XXI^{ème} siècle. L'ethnographie des communautés virtuelles fait apparaître des formes inédites de solidarités à distance et de gratuité numérique, comme en témoigne l'économie du don prévalant au sein des univers du logiciel libre. Au-delà du seul engagement bénévole, l'analyse conversationnelle des échanges en ligne révèle l'émergence de véritables « rituels de don » régissant implicitement les interactions socio-numériques. Dans un forum en ligne, un « remerciement chaleureux » formulé en réponse à une aide reçue relèverait ainsi d'un « contre-don langagier permettant de solder symboliquement la dette contractée » (Rompillon-Touzery, 2009).

Cette extension du don à la sphère du langage en ligne n'est pas sans poser la question du rapport entre « motivation altruiste » et « calcul personnel » d'un capital symbolique accru. Les controverses entourant la « reconnaissance des contributeurs éminents de Wikipédia illustrent ces tensions inhérentes » (Cardon et Souchier, 2014).

En définitive, l'examen des nouvelles formes de dons et de solidarités à l'œuvre dans nos sociétés révèle une ambiguïté pragmatique fondamentale : entre *vecteur de réenchantement* du lien social et *instrument de pouvoir, ordre des relations humaines* et *ressort du branding capitaliste, spontanéité généreuse* et *stratégies de positionnement symbolique*. L'analyse transdisciplinaire du phénomène n'en apparaît que plus indispensable à l'aune des enjeux contemporains.

Le don au prisme des enjeux environnementaux

L'essor des préoccupations écologiques dans les sociétés contemporaines a ouvert un nouveau champ d'investigation relatif aux significations pragmatiques du don. En effet, celui-ci se trouve réinvesti dans une perspective de durabilité des ressources et de préservation du patrimoine naturel. Cette inflexion se donne à voir notamment dans les mouvements d'économie circulaire promouvant le réemploi et le recyclage. Le don d'objets usagés y est envisagé comme un levier de réduction des déchets et de lutte contre l'obsolescence programmée. Les *ressourceries*, friperies et autres « *gratuiteries* » se multiplient ainsi dans le paysage urbain, portées par une rhétorique militante de la « surconsommation zéro ».

Cependant, une analyse distanciée fait apparaître une certaine ambiguïté dans les motivations réelles des donateurs. Comme le relève l'ethnologue Sylvie Sonie, « sous couvert d'écologie, le don permet bien souvent de se défaire de manière valorisante d'objets encombrés de part et d'autre d'affects contradictoires » (Sonie, 2017 : 89). Le don d'objets désuets servirait ainsi potentiellement d'exutoire à une forme de « déculpabilisation » face aux logiques consuméristes intériorisées.

Sur un autre plan, le champ naissant de l'écologie politique met en lumière les apories du don de la nature par les peuples autochtones aux sociétés industrielles prédatrices. L'anthropologue Philippe Descola montre « combien cette sémantique recèle une conception dualiste déconnectée des conceptions holistiques du rapport au vivant » (Descola, 2021).

Don, diversité et enjeux de reconnaissance

Le prisme pragmatique du don permet d'interroger les dynamiques de pouvoir, de domination et de reconnaissance à l'œuvre au sein des sociétés pluriculturelles contemporaines. De l'aumône charitable aux politiques d'intégration républicaine, le don apparaît en effet comme un vecteur privilégié d'affirmation des rapports de force symboliques. Dans le contexte français, l'ethnographie des associations caritatives met en évidence une tension constitutive entre l'idéal d'un don bienveillant désintéressé et la persistance de postures *miséricordistes* et inégalitaires. Comme le révèle cette bénévoles : « bien sûr qu'on les aide, mais c'est à eux de faire des efforts pour s'intégrer à notre mode de vie également » (Labbens, 2004 : 113). Certaines franges minoritaires revendiquent d'ailleurs une approche alternative du don, davantage inscrite dans un rapport d'horizontalité réciproque que de verticalité charitable. Tel est le cas des pratiques d'entraide économique et domestique « conceptualisées sous le terme de "Don Converti" au sein de la communauté noire américaine » (Pitt, 2018).

Au final, le don s'avère un *puissant analyseur* des tensions et contradictions traversant l'épistémè contemporaine : affirmation des singularités et aspiration au lien social, consumérisme et quête d'authenticité, dominations et émancipations. Son étude, à la croisée des sciences humaines et sociales, promet d'éclairer les enjeux éthiques, politiques et ontologiques de la modernité mondialisée.

Le don comme outil de pouvoir et de contrôle social

Bien que le don puisse revêtir les atours de la générosité désintéressée, de nombreuses analyses ont mis en lumière sa dimension fondamentalement stratégique d'instrument de pouvoir et de contrôle au sein du corps social. Loin d'être un acte anodin de transfert gratuit, le don se révèle comme un vecteur privilégié de hiérarchisation des rapports humains et de reproduction des structures de domination symbolique.

Le don, ciment des logiques de prestige

Dans la lignée féconde des travaux de Marcel Mauss sur le *potlatch*, l'anthropologie a abondamment documenté le rôle clé du don cérémoniel dans l'établissement de rapports statutaires au sein des communautés traditionnelles. Le don d'objets précieux, loin d'être pure dépense ostentatoire, s'inscrit dans une véritable « économie du prestige » où la munificence apparente « cache en réalité de complexes stratégies d'affirmation hiérarchique » (Godelier, 1996). Ces dynamiques de compétition agonistique semblent d'ailleurs perdurer dans les sociétés contemporaines comme l'illustre cette parole d'un milliardaire londonien : « À la City, on ne fait pas de don par pure charité. » C'est un outil pour tisser son réseau et afficher son rang » (Navaro-Yashin, 2012 : 209). Le don permettrait ainsi d'obtenir un véritable « capital symbolique », vecteur privilégié de pouvoir et d'autorité légitime au sein de la sphère sociale.

Don et domestication des dominés

Selon certains analystes et de manière plus insidieuse, le don opère comme un redoutable dispositif de domestication sociale et d'assujettissement des classes dominées. C'est la thèse défendue avec force par le philosophe Pierre Klossowski analysant la pratique de l'aumône charitable : « L'aumône ne fait pas que soulager, elle assujettit » (Klossowski, 1997 : 24). En instituant une relation asymétrique de dépendance et de gratitude, l'acte de donner placerait durablement le receveur dans une position de « subalterne », de « débiteur » à l'égard de son bienfaiteur. Le terrain contemporain des associations caritatives offre de multiples illustrations de ces rapports de sujétion intériorisés, comme en témoignent ces propos d'un bénéficiaire : « On ne va pas leur cracher dessus, ce sont eux qui nous donnent à manger » (Laé, 2005 : 67). De même, Jacques Derrida souligne combien « le don n'est jamais une opération désintéressée » mais procède au contraire « d'une violence symbolique destinée à placer le receveur dans un rapport d'obligation et de reconnaissance » (Derrida, 1991 : 229). On retrouve ici l'ambiguïté pragmatique fondamentale du don.

Don et exercice discret du biopouvoir

Une lecture foucauldienne des phénomènes de don permet en outre de mettre au jour leurs féconds rapports au déploiement insidieux des *bio-politiques* de contrôle des populations. En opérant une « microphysique du pouvoir » par le truchement de l'assistance caritative, le don permettrait en effet une prise en charge diffuse mais effective des classes défavorisées. C'est ce que laisse entrevoir cette note manuscrite d'un philanthrope new-yorkais du XIX^{ème} siècle : « En secourant les malheureux, nous préservons la paix sociale tout en resserrant les mailles du filet autour d'eux » (cité dans Katz, 1996 : 42). De même, les campagnes de dons massifs orchestrées par les fondations humanitaires apparaissent comme un vecteur privilégié de structuration des flux migratoires et de gestion des populations vulnérables. Cette perspective offre un éclairage singulier sur le fonctionnement des États-providence contemporains, qu'il s'agisse des mécanismes de redistribution par l'impôt ou des politiques d'insertion sociale. Comme l'écrit A. Caillé (2003 : 175) : « Le prétendu désintéressement de l'État social permet de dissimuler la contrainte immanente à son exercice du don aux pauvres » (Alain Caillé).

Le don à l'épreuve des dominations contemporaines

Dans le sillage des études critiques, plusieurs recherches ont éclairé comment le don s'est constitué en puissant dispositif idéologique de domination. Pour le philosophe argentin Enrique Dussel, « le don prôné par les conquistadors institue une logique profondément excluante en postulant une radicale extériorité entre donateurs et receveurs, une frontière infranchissable entre l'Être et le Non-Être » (Dussel, 2017 : 74). Les missions humanitaires du XX^{ème} siècle perpétueraient ce schème de soumission par le don supposément désintéressé. De même, certains analystes ont souligné la propension des grandes ONG à reproduire, dans une logique de domination contemporaine, des rapports de domination économique et culturelle avec les populations secourues au moyen des flux massifs de dons internationaux.

Résistances et réappropriations du don

Pour autant, le don comme technologie de pouvoir et de contrôle n'est pas une fatalité. Plusieurs contre-exemples ethnographiques illustrent la capacité des dominés à se réapproprier ses codes et en subvertir la portée aliénante par la mise en œuvre de véritables « contre-dons » rendant possible l'affirmation d'une agentivité propre. C'est ce qui ressort de cette parole d'un Amérindien ayant participé aux fameuses « potlachs à l'envers » étudiés par l'anthropologue Hugh Brody : « Nous avons détourné leurs aumônes et leurs cadeaux 'empoisonnés' pour célébrer notre fierté et affirmer notre existence souveraine » (Brody, 2001 : 128). Le philosophe François Delaporte souligne à ce titre « l'ambiguïté fondamentale du don qui malgré les aliénations dont il peut être porteur, demeure toujours un lieu possible de résistance et de réinvention de l'autonomie » (Delaporte, 2005 : 88). En définitive, le don apparaît bien comme un vecteur privilégié d'inscription des rapports de force « au cœur du lien social, mais aussi comme un espace potentiel d'affirmation de contre-pouvoir » où se jouent sans cesse les luttes pour l'émancipation et la liberté.

Les dimensions culturelles et symboliques du don

Au-delà de ses aspects pragmatiques et stratégiques, le don se doit d'être appréhendé dans toute l'épaisseur de ses dimensions culturelles et symboliques. Loin d'être un simple geste anodin de transfert d'objet, il se révèle comme un véritable fait social total, condensé de significations et de représentations inhérentes aux visions du monde particulières.

Le don, vecteur de cosmologies

De nombreuses ethnographies ont montré que les systèmes cérémoniels de dons et de contre-dons se trouvent indissociablement liés à l'expression d'univers cosmologiques singuliers. Comme le souligne Marcel Mauss, « les choses échangées ne sont pas seulement des biens économiques, mais avant tout des réalités respectables, sacrées même » (Mauss, 1924 : 97). L'exemple notable est celui des potlachs des *tribus kwakwaka 'wakw* des côtes nord-ouest du Pacifique. Ces immenses festins de redistribution des richesses visaient en réalité à renouer périodiquement avec l'ordre cyclique du cosmos et les forces mythiques des ancêtres tutélaires (Goldman, 1975). Le don prenait alors une dimension propitiatoire et régénératrice essentielle. De même, dans les sociétés haugunaires des îles Trobriand, l'intrication du kula (système d'échanges cérémoniels de la

région) avec la mythologie insulaire et les puissances occultes était totale, comme en témoigne cette formule incantatoire de B. Malinowski (1922 : 315) : « De même que les vagues de la mer ne cessent de buter sur le récif, ainsi ces hameçons rouges, ne cessent d'arriver... » (Bronislaw Malinowski).

Le don à l'épreuve de la pluralité des régimes de valeurs

Une analyse approfondie du don invite également à questionner les régimes de valorisation variables à l'œuvre selon les aires culturelles. Qu'est-ce qui fait la valeur d'un don ? Comment se constituent les échelles de prestige qui confèrent au geste sa dimension distinctive ? Ces interrogations sont au cœur de nombreux travaux anthropologiques comparatifs. On sait par exemple qu'à Ithaca dans l'Odyssée d'Homère, « ce qui faisait la valeur d'un présent était essentiellement sa *dimension artistique, décorative et ostentatoire* » (Testart, 2007). Dans la Rome antique en revanche, la munificence se mesurait d'abord à l'aune de l'utilité pratique du don (sa *fonctionnalité*, ses *retombées* concrètes pour la Cité). De même, l'ethnographie des sociétés de chasseurs-cueilleurs amazoniens met en évidence une conception radicalement différente du don, pensé non comme un vecteur de prestige ou de hiérarchisation, mais bien comme « l'expression première d'une éthique d'entraide, de coopération et d'horizontalité relationnelle » (Berthet, 2019).

Don et sémiotique des objets

L'objet donné revêt par ailleurs une épaisseur sémiotique et symbolique intrinsèque qui participe pleinement de la ritualité globale du don. Son choix, sa provenance, ses qualités esthétiques ou spirituelles ne sont jamais neutres mais s'inscrivent dans un vaste système de représentations et de classifications cosmologiques. On a ainsi pu observer au sein de certaines ethnies d'Amérique du Nord d'ancestrales pratiques cérémonielles de don de « bundles » (paquets d'objets hétéroclites). Ceux-ci représentaient « la totalité de l'univers, associant des pièces d'origines végétale, animale ou minérale » (Lowie, 1963). Leur don permettait de perpétuer le cycle sans fin des renaissances et des régénérations saisonnières. Dans les Îles Trobriand, l'examen des fameuses « bargau » (grandes enfilades de coquillages rouges échangés lors du kula) fait apparaître une codification extrêmement précise de leurs motifs, formes et provenances, « autant de traits sémiotiques déterminant leur rang dans les échelles de valeur locales » (Severi, 1994).

Don et économie des biens symboliques

Le don se trouve en outre indissociable de la vaste économie des biens symboliques dans laquelle les sociétés humaines sont prises. En d'autres termes, il procède d'une quête fondamentale de reconnaissance et de prestige social qui transcende la simple circulation d'objets et de richesses matérielles. Cette dimension se donne à voir avec force dans les grandes chefferies polynésiennes de l'Océanie où les cycles ininterrompus de dons et de contre-dons visaient avant tout à « consolider les rangs statutaires respectifs des parties en présence selon des codes cérémoniels extrêmement complexes » (Godelier, 1996).

De même, dans le monde arabo-musulman médiéval, les joutes poétiques et autres « *musamarat* » (défis oratoires) relevaient d'une économie du don proprement symbolique et langagière, « permettant aux orateurs d'acquérir un immense prestige social » (Kilito, 1983).

Certains analystes contemporains voient dans cette prégnance du symbolique une dimension anthropologiquement constitutive du fait humain, notamment par « son inscription au cœur des dynamiques de reconnaissance mutuelle » (Honneth, 2000). Le don serait en ce sens un vecteur privilégié des processus civilisationnels d'humanisation.

Le contre-don, espace de créativité symbolique

Le phénomène hautement ritualisé du contre-don, par lequel le receveur initial se doit d'honorer à son tour le donateur premier, apparaît comme un lieu privilégié de créativité symbolique et de consolidation identitaire. Loin de se cantonner à une simple réciprocité mécanique, le contre-don se révèle souvent comme un espace de réappropriation des codes et de leur réinvention singulière. C'est ce qui ressort de cette observation d'un 3potlatch kwakiutl » par l'anthropologue Philip Drucker : « Le chef n'a pas seulement rendu le don, il l'a transformé selon son identité propre, composant de nouveaux motifs cérémoniels d'une extrême complexité »

Le don : ambiguïté pragmatique et enjeux sociaux contemporains. Formes plurielles à l'aune des enjeux contemporains. (Drucker, 1963 : 42). Le contre-don permet ici l'advenue de formes inédites d'expression artistique et rituelle. Cette dynamique se perpétue aujourd'hui, par exemple, dans les pratiques de « remixage » et de « ré-échantillonnage » à l'œuvre au sein des cultures urbaines hip-hop et électroniques, où le « sample » (emprunt musical) fait l'objet de « réélaborations créatives infinies » (Lashua, 2005).

Au final, la riche polysémie du don, entre réalités concrètes et significations abstraites, en fait un objet d'étude passionnant pour qui veut saisir la diversité des expériences culturelles humaines et leurs soubassements symboliques vertigineux.

Synthèse du don un fait social total

Le phénomène du don, par sa nature foncièrement ambivalente et polysémique, se révèle comme un puissant analyseur des tensions et des défis traversant l'épistémè contemporaine. Dépassant la simple translation d'objets, il condense une somme vertigineuse d'enjeux pragmatiques, éthiques et ontologiques qu'il nous faut embrasser dans toute leur complexité. *D'une part*, le don se présente comme un fait social total pris dans les paradoxes de la gratuité et de l'intérêt, de la spontanéité généreuse et du calcul stratégique. Son étude met au jour les ressorts symboliques et les dynamiques de pouvoir qui le sous-tendent, qu'il s'agisse de logiques de prestige, de dispositifs de contrôle biopolitique ou de mécanismes de domination. *D'autre part*, celui-ci se trouve réinvesti dans les mouvances des sociétés contemporaines, devenant vecteur d'affirmation identitaire, d'engagement citoyen ou d'accès à la reconnaissance sociale. Les nouvelles technologies en renouvellent les formes d'expression, du partage numérique aux « rituels de don » en ligne.

Mais, le don n'en demeure pas moins indissociable de la richesse des cultures symboliques particulières où il puise son épaisseur anthropologique. Son analyse convoque des univers cosmologiques singuliers, des régimes de valorisation distincts et des schèmes sémiotiques complexes, révélant la béance des mondes vécus humains. À l'heure de la mondialisation accélérée des échanges, le don apparaît dès lors comme l'un des hauts lieux de la réflexivité critique. En un même mouvement, il recèle les potentialités d'émancipation et d'affirmation de soi, mais aussi les apories de l'aliénation et du contrôle des corps. Son étude transdisciplinaire apportera sans doute un éclairage précieux sur les voies d'un ré-enchantement du lien social et d'un plein accomplissement de l'humanité.

Bibliographie

1. Ouvrages

Apparudai, Arjun, *The Social Life of Things: Commodities in Cultural Perspective*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986.

Boltanski, Luc, Chiappello, Ève. *Le Nouvel Esprit du capitalisme*. (No. Hal-00680085). Paris, Gallimard, 1999.

Bourdieu, Pierre, *Raisons pratiques : sur la théorie de l'action*. Paris, Seuil, 1994.

Bourdieu, Pierre, *Le sens pratique*, Paris, Minuit., 1980.

Caillé, Alain *Anthropologie du don : le tiers paradigme*, Paris, Desclée de Brouwer, 2000.

Derrida, Jacques, *Donner le temps, 1. La fausse monnaie*. Paris, Galilée, 1991.

Dupont, J. *Le Don et la Société Contemporaine : Instrumentalisation et Capital Social*, Paris, Éditions Académiques, 2023.

Godbout, Jacques-T. *L'Esprit du don*, Paris, La Découverte, 1992.

Godbout, Jacques-T, Caillé, Alain. *L'Esprit du don*. Paris, La Découverte, 1992.

Godelier, M. *L'Énigme du don*. Paris, Flammarion, 1996.

Graeber, David. *Debt: The First 5000 Years*. New York, Melville House, 2011.

Hart, Keith, Laville, Jean-Louis, Cattani, Antonio-David, *The Human Economy: A Citizen's Guide*. Cambridge, Polity Press, 2010.

Hénaff, Marcel. *Le prix de la vérité. Le don, l'argent, la philosophie*. Coll. "La Couleur des idées". 2004.

Hyde, Lewis, *The Gift: Creativity and the Artist in the Modern World*. Vintage. 2007.

Komter, Aafke. *Social Solidarity and the Gift*, Cambridge: Cambridge University Press, 2005.

Laville, Jean-Louis, *Politique de l'association*. Paris, Seuil, 2010.

Mauss, Marcel, *Essai sur le don : forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*. Presses Universitaires de France, 1924.

Osteen, Mark, *The Question of the Gift: Essays Across Disciplines*, London: Routledge. 2002.

Parry, Jonathan, Bloch, Maurice, *Money and the Morality of Exchange*, Cambridge: Cambridge University Press. 1989.

Testart, Alain. *Critique du don : Études sur la circulation non marchande*. Paris, Syllepse, 2007.

2. Articles

Graeber, David, *Are we human beings or philanthropists?* HAU: Journal of Ethnographic Theory, 8(1-2), 337-341, 2018.

Guerry, Alain. *L'Insoutenable ambiguïté du don*, in *Annales. Histoire, Sciences Sociales* (Vol. 68, No. 3, pp. 821-837). Cambridge University Press, 2013.

Houseman, Michaël., Severi, Carlo. *Naven ou le donner à voir : Essai d'interprétation de l'action rituelle*. CNRS Éditions. (1994).

Laidlaw, J. *A Free Gift Makes No Friends* in *Journal of the Royal Anthropological Institute*, 6(4), 617-634, 2000.

Lordon, Frederic. *La philanthropie n'est pas un don mais un anti-don*. Le Monde Diplomatique, 2019.

Malinowski, Bronislaw. *Argonauts of the Western Pacific*. Routledge, 1922.

Navaro-Yashin, Yael, *Affective Spaces, Melancholic Objects: Ruination and the Production of Anthropological Knowledge*, in *Journal of the Royal Anthropological Institute*, 18(1), 1-18, 2012.

Pitt, R. N. *Still Passing: Examining the Significance of the Nation of Islam's Continued Influence and Intersection with Black Fraternal Giving*, *Ethnic and Racial Studies*, 41(7), 1367-1384, 2018.

Zelizer, Viviana-S. *The social meaning of money: special monies in American journal of sociology*, 95(2), 342-377. 1989.

3. Dictionnaires

Bonte, Pierre, Izard, Michel. (Eds.). *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Presses Universitaires de France. 4^{ème} édition, 2010.

Dubard, Claude, Lucas, Yves. *Sociologie des générations*. Armand Colin. 2009.



Manifestation linguistique, interprétation sémantique et sociolinguistique du don : *langages, Strates sémantiques de son concept, Examen des dynamiques sociales*

Ala Eddine Bakhouch

Mohamed Hosni

M@GM@

Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales

vol.22 n.2 2024 ISSN 1721-9809

DOI: 10.17613/57x0m-bah68

Ala Eddine Bakhouch

Enseignant-chercheur en linguistique française, avec dix ans d'expérience. Il enseigne à l'Institut Supérieur des Arts et Métiers de l'Université de Gabès et est affilié à la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de l'Université de Sousse. Ses recherches, publiées dans des revues internationales, portent sur la syntaxe, la sémantique et la sociolinguistique du français. Membre d'un laboratoire international, il apporte une dimension mondiale à ses travaux.

Mohamed Hosni

Enseignant et chercheur en langue arabe à l'Institut Supérieur des Arts et Métiers de Tataouine, Tunisie, où il est également responsable du département Éducation et Enseignement. Ses recherches se concentrent sur les interactions multi et transdisciplinaires de la langue arabe, notamment au confluent du français et de l'anglais. Il contribue activement à l'amélioration des programmes éducatifs et publie des travaux sur le bilinguisme et le multilinguisme dans des contextes variés. Ses efforts académiques ont un impact significatif sur les études linguistiques et les approches pédagogiques en Tunisie et au-delà.

Abstract

Le don, en tant qu'acte social, est empreint de complexités et de significations diverses. Cet article étudie la manifestation linguistique du don, en examinant ses interprétations sémantiques et sociolinguistiques. Nous nous appuyons sur les travaux de Marcel Mauss qui considère « le don comme un fait social total, engageant divers aspects de la vie sociale, économique et culturelle ». En complément, nous examinerons les perspectives contemporaines, telles que celles proposées par Godbout et Caillé, qui explorent la dynamique du don dans les sociétés modernes. En analysant les discours sur le don dans différents contextes sociaux et culturels, nous mettrons en lumière comment le langage du don révèle les attentes et les normes sociales en constante évolution. Notre méthodologie repose sur une analyse linguistique et sociologique des termes et expressions associés au don dans divers corpus textuels, permettant ainsi de dégager les représentations collectives et individuelles qui façonnent cet acte.

Illustration : Whisk ferns - Fukami, Gyokuseidō, and Kanga Ishikawa. Seisen Matsuranfu : shokoku bonsai shashin. Mikawa: Gyokuseidō zōhan, 1837.

Introduction : subtilités des expressions langagières liées au don

Dans le tissage complexe des interactions humaines, le concept de don émerge tel un fil d'or, tissant des liens inextricables entre *langage*, *culture* et *société*. L'article présent se propose d'explorer les nuances subtiles et les ramifications profondes de ce concept fondamental à travers le prisme de la *linguistique*, de la *sémantique* et de la *sociolinguistique*. En nous plongeant dans les méandres de la parole, nous entreprenons un voyage érudit à travers quatre axes principaux, chacun éclairant une facette distincte de la richesse et de la complexité du don : « les manifestations linguistiques », « les interprétations sémantiques », « les perspectives sociolinguistiques » et « les dimensions culturelles et anthropologiques ».

Cette exploration minutieuse vise à dévoiler les subtilités des expressions langagières liées au don, à sonder les strates sémantiques de son concept, à scruter les dynamiques sociales qui le sous-tendent et à sonder les profondeurs culturelles qui l'érigent en pilier de l'existence humaine. Par cette démarche académique et rigoureuse, nous aspirons à éclairer les recoins sombres de ce phénomène universel et à contribuer ainsi à une compréhension plus profonde et éclairée des intrications de la vie sociale et linguistique.

1. Manifestations linguistiques du don

Les manifestations linguistiques du don constituent un champ d'étude riche et complexe, où la langue ne se contente pas de nommer un acte, mais devient elle-même l'acte de donner. Dans cette perspective, les théories linguistiques modernes, notamment celles basées sur les corpus de langues parlées, offrent des outils précieux pour analyser comment le don se manifeste dans le discours quotidien. Le corpus C-ORAL-ROM, dirigé par Cresti et Moneglia (2005), est une ressource incontournable pour une telle analyse, fournissant des données authentiques et variées sur les langues romanes parlées. Le don, en tant qu'acte social, est intimement lié à la langue qui le véhicule. La langue, dans ce contexte, devient le véhicule de ces obligations à travers des formes variées de discours. Dans les expressions langagières à propos du don dans les langues romanes, certaines manifestations linguistiques sont observées à travers plusieurs dimensions discursives, notamment les actes de parole, les expressions idiomatiques et les structures syntaxiques.

Actes de parole et pragmatique

Les actes de parole associés au don constituent un élément fondamental de la communication sociale. Ces actes incluent les *promesses*, les *remerciements*, les *offres* et les *acceptations*, qui sont autant de moyens par lesquels les individus expriment leur engagement envers le don. Dans le contexte des langues romanes, ces actes de parole sont fréquemment observés et offrent un terrain fertile pour l'étude de « la pragmatique linguistique ». Les exemples authentiques de ces actes de parole peuvent être trouvés dans divers contextes sociaux, allant des interactions quotidiennes entre amis et membres de la famille aux échanges formels dans des contextes professionnels ou institutionnels. Par exemple, une promesse de don peut être formulée de manière explicite, comme lorsque quelqu'un déclare « Je te donne ce livre », ou de manière implicite, comme dans une phrase telle que « Ce serait pour toi ». Ces variations reflètent la complexité des normes sociales et des attentes contextuelles qui entourent l'acte de donner dans les langues romanes.

L'analyse de ces actes de parole dans le corpus C-ORAL-ROM permet de mieux comprendre leur fonction et leur fréquence dans le discours quotidien. En examinant les différents contextes dans lesquels ces actes se produisent et en étudiant les choix linguistiques des locuteurs, il est possible de saisir les nuances subtiles de la communication verbale liée au don.

Expressions idiomatiques et locutions figées

Les expressions idiomatiques et les locutions figées représentent un aspect essentiel de la manifestation du don dans les langues romanes. Ces expressions, souvent ancrées dans la culture et l'histoire d'une communauté linguistique, véhiculent des valeurs et des significations profondes liées à l'acte de donner. Les exemples authentiques d'expressions idiomatiques liées au don sont parsemés dans une variété de sources, y compris la littérature, la musique, le théâtre et les médias populaires. Par exemple, en français, l'expression « faire un cadeau » dépasse souvent le sens littéral de donner un objet matériel pour exprimer une intention altruiste ou un geste de générosité. Cette utilisation de la langue illustre la manière dont les locuteurs des langues romanes

attribuent des significations symboliques et culturelles au don. L'exploration de ces expressions idiomatiques dans le corpus C-ORAL-ROM permet de cartographier la diversité linguistique et culturelle des langues romanes. En identifiant les différentes manières dont le don est conceptualisé et exprimé à travers ces expressions, il est possible de mieux comprendre les valeurs et les croyances qui sous-tendent la pratique du don dans ces communautés linguistiques.

Structures syntaxiques

Les structures syntaxiques utilisées pour exprimer le don dans les langues romanes offrent un autre angle d'analyse important pour comprendre la dynamique de la communication verbale. L'emploi de certaines constructions syntaxiques peut refléter des nuances subtiles dans l'acte de donner, telles que l'*hésitation*, la *politesse* ou l'*engagement*. Des exemples authentiques de ces structures syntaxiques peuvent être observés dans divers types de discours, y compris les conversations informelles, les discours publics et les écrits formels. Par exemple, l'utilisation du subjonctif dans des phrases comme « Il faudrait que je vous offre quelque chose » peut indiquer une certaine réserve ou incertitude dans l'acte de donner. De même, les constructions indirectes, telles que « Je te ferai ce cadeau » *versus* « Je te donne ce cadeau », montrent comment la syntaxe peut influencer la perception et l'interprétation du don. L'analyse de ces structures syntaxiques dans le corpus C-ORAL-ROM permet de comprendre comment les locuteurs des langues romanes utilisent la langue pour exprimer le don.

En examinant les variations dans les choix syntaxiques et en les replaçant dans leur contexte socioculturel, cela rend possible de sentir les tendances et les motifs sous-tendant la communication verbale liée au don.

Analyse comparative des langues romanes

L'analyse comparative des données du C-ORAL-ROM fait ressortir des écarts et des analogies dans les manifestations linguistiques du don parmi les langues romanes. Dans ce contexte, le français et l'italien montrent une prédominance des actes de parole explicites, tandis que l'espagnol utilise plus fréquemment des formules implicites pour exprimer le don. Cresti et Moneglia (2005 : 213) notent que ces différences peuvent être attribuées à des facteurs socioculturels et historiques qui influencent la manière dont le don est perçu et exprimé dans chaque langue. Dister *et al.* (2007 : 117) ont également souligné l'importance des exemples authentiques dans l'analyse des manifestations linguistiques du don. Dans leur étude sur « l'évolution de la banque de données textuelles orales VALIBEL », ils mettent en avant l'usage de corpus réels pour comprendre comment les locuteurs expriment le don dans différents contextes sociaux. Par exemple, les enregistrements de conversations informelles peuvent révéler des stratégies discursives uniques utilisées pour offrir ou refuser un don.

Les manifestations linguistiques du don dans les langues romanes offrent une fenêtre unique sur les dynamiques sociales et culturelles de ces communautés. À travers l'analyse du corpus C-ORAL-ROM et d'autres ressources comme VALIBEL, il est possible de saisir les nuances et les variations qui caractérisent cet acte fondamental. Les travaux de Cresti et Moneglia (2005) fournissent une base solide pour explorer ces dimensions linguistiques, soulignant l'importance de la langue dans la perpétuation et l'expression du don.

2. Interprétations sémantiques du concept de don

Dans cette partie, les différentes interprétations sémantiques du concept de don vont mettre en lumière les diverses facettes linguistiques et culturelles qu'il revêt. Cette exploration nous permet d'appréhender la subtilité de ce concept, qui transcende les frontières géographiques et temporelles, occupant une place centrale dans de nombreuses sociétés à travers le monde.

Le don comme acte de générosité altruiste

L'interprétation la plus répandue du don est celle qui le considère comme un acte de générosité désintéressée, motivé par le désir d'aider autrui sans attendre de contrepartie. Cette perspective trouve écho dans les travaux de Marcel Mauss (1924) qui explore « les différentes formes de don dans les sociétés traditionnelles ». Ce maître à penser annonce dans ses écrits que : « le don revêt une dimension symbolique profonde, étant à la fois un moyen d'établir des liens sociaux et un mécanisme de redistribution de la richesse au sein de la

communauté ». Un exemple historique éloquent est celui des potlachs chez « les peuples autochtones de la côte nord-ouest du Pacifique ». Ces cérémonies fastueuses étaient l'occasion pour les chefs de démontrer leur générosité en offrant des présents somptueux, tout en renforçant leur statut social et en consolidant les alliances entre clans¹.

Le don comme marque de reconnaissance sociale

Une autre interprétation du don le valorise comme marque de reconnaissance sociale. Selon cette perspective, donner est une manière pour l'individu de signifier son appartenance à un groupe, de renforcer ses liens avec ses pairs et d'affirmer son statut au sein de la communauté. Cette notion est étroitement liée à celle de prestige, comme l'illustre brillamment le concept de « potlatch » chez les Kwakwaka'wakw, décrit par l'anthropologue Franz Boas dans ses travaux au début du 20^e siècle.

Un exemple contemporain de cette interprétation se retrouve dans les pratiques de mécénat dans le domaine artistique et culturel. Les grandes entreprises et les individus fortunés offrent des dons à des institutions telles que les musées et les théâtres non seulement par philanthropie, mais aussi pour afficher leur « statut » et leur « influence au sein de la société » (Martin, 2023 : 145).

Le don comme stratégie communicationnelle

Une troisième interprétation du don se concentre sur sa dimension communicationnelle. Selon cette perspective, donner peut se percevoir comme une stratégie visant à établir ou à renforcer une relation interpersonnelle, à exprimer des émotions ou à transmettre un message particulier. Dans son approche sur le don, le sociologue Goffman (1971 : 82) explore dans son analyse des interactions sociales où il « met en lumière le rôle du don dans la construction et la maintenance de l'image de soi ».

L'exemple pertinent contemporain est celui des échanges de « cadeaux lors des fêtes de fin d'année » quand chaque individu offre des présents à leurs proches non seulement pour exprimer leur affection, mais aussi afin de leur communiquer des sentiments tels que *la gratitude*, *la reconnaissance* ou *l'amour*.

Le don comme forme de pouvoir et de contrôle

Enfin, une quatrième interprétation du don met en évidence sa dimension de pouvoir et de contrôle. Selon cette perspective, donner peut être utilisé comme un moyen de domination ou de manipulation, permettant à celui qui donne d'exercer une influence sur celui qui reçoit. Cette dynamique est explorée par P. Bourdieu (1984 : 113) dans sa théorie de la reproduction sociale, où il analyse : « les mécanismes de domination symbolique au sein des différentes sphères de la société ».

Un exemple historique éclairant est celui des cadeaux diplomatiques échangés entre les dirigeants politiques et les souverains au cours de l'histoire. Ces présents, souvent somptueux, étaient destinés à sceller des alliances ou à obtenir des faveurs, mais pouvant également servir de moyen de pression ou de subordination.

En conclusion, les interprétations sémantiques du concept de don sont multiples et variées, reflétant la complexité des relations humaines et des dynamiques sociales. En explorant ces différentes perspectives, nous comprenons la nature et la portée de ce phénomène universel, qui transcende les barrières culturelles et temporelles.

3. Perspectives sociolinguistiques sur les pratiques de don

Ici, nous plongeons profondément dans « les pratiques de don » à travers le prisme de la sociolinguistique en explorant en détail les dynamiques complexes de *langage*, de *pouvoir* et de *culture* qui sous-tendent ces échanges. Notre approche analytique se nourrit d'une série d'exemples pertinents et bien choisis ainsi que de

¹ Potlatch. Un potlatch implique de donner ou de détruire des richesses ou des objets de valeur pour démontrer la richesse et le pouvoir d'un leader. Les potlachs visent aussi à réaffirmer les liens familiaux, claniques et internationaux, ainsi que la connexion humaine avec le monde surnaturel. Le potlatch sert également de régime strict de gestion des ressources, où les peuples de la côte discutent, négocient et affirment les droits et les usages concernant des territoires et des ressources spécifiques. Les potlachs impliquent souvent musique, danse, chant, récits, discours, plaisanteries et jeux. Le sacré et la récitation d'histoires orales sont une partie centrale de nombreux potlachs. Url : [fr.wikipedia.org/wiki](https://fr.wikipedia.org/wiki/Potlatch).

citations d'auteurs éminents dans le domaine, ce qui nous permet une exploration approfondie des multiples facettes des pratiques de don.

Le langage comme vecteur de transmission culturelle

Le langage, au-delà de sa fonction communicative, agit souvent comme un vecteur essentiel de transmission culturelle. Dans les sociétés où les pratiques de don revêtent une importance primordiale, l'analyse sociolinguistique révèle comment les discours entourant le don sont profondément ancrés dans des normes culturelles et linguistiques spécifiques.

Par exemple, les cérémonies de don dans certaines sociétés autochtones sont accompagnées de discours rituels riches en métaphores et en expressions culturellement significatives, illustrant la manière « dont le langage est utilisé pour donner forme et sens aux échanges de biens matériels et symboliques » (Smith, 2010 : 72).

Le don comme acte de solidarité linguistique

Le don linguistique, défini comme « le partage de compétences linguistiques ou de ressources langagières » (Gumperz, 1982 : 123), revêt « une importance particulière dans les contextes de diversité linguistique et de préservation culturelle ». Les communautés linguistiques en danger, par exemple, sont souvent « le théâtre d'actes de don linguistique où les locuteurs natifs transmettent leur langue à la génération suivante, renforçant ainsi le tissu social et culturel de leur communauté » (Hale, 2008 : 45). Ce processus complexe de transmission linguistique dépasse le simple échange de mots ; il reflète également les relations de pouvoir et les enjeux identitaires au cœur des pratiques de don.

Le don comme performance identitaire

Dans de nombreux contextes, les pratiques de don sont intrinsèquement liées à la construction et à la performance de l'identité sociale et linguistique. Les échanges de cadeaux verbaux, tels que les *éloges* ou les *salutations élaborées*, servent à « renforcer les liens communautaires et à affirmer l'appartenance à un groupe culturel ou linguistique spécifique » (Wortham, 2006 : 98). Cette dimension performative du don souligne la manière dont les pratiques linguistiques sont utilisées quant à négocier et maintenir des identités sociales complexes, révélant ainsi les stratégies subtiles de positionnement et d'affiliation au sein de différents groupes sociaux.

Un exemple historique illustre la manière de laquelle les pratiques de don linguistique ont façonné les relations interculturelles : c'est celui des *échanges de vocabulaire* entre les langues autochtones et les autres langues lors des premiers contacts en Amérique du Nord. Pour preuve, les autochtones ont souvent « généreusement offert des mots et des concepts issus de leur langue aux nouveaux arrivants, contribuant ainsi à l'enrichissement mutuel des langues et à la formation de nouvelles formes linguistiques hybrides » (Ostler, 2004 : 117).

Dans un contexte contemporain, les initiatives de revitalisation linguistique menées par des communautés autochtones du monde entier offrent des exemples concrets de linguistique en action, pour le don. À travers des programmes éducatifs et des ressources linguistiques, ces communautés s'efforcent de préserver et de transmettre leurs langues aux générations futures, incarnant ainsi les principes du don linguistique dans la lutte contre la perte de diversité linguistique (Grenoble & Whaley, 2006 : 213). En limite, cette analyse sociolinguistique des « pratiques de don » nous révèle la manière dont le langage reste intrinsèquement lié aux processus de don et de sa réciprocité dans divers contextes culturels.

4. Les Dimensions culturelles et anthropologiques du Don

L'étude des dimensions culturelles et anthropologiques du don offre une plongée fascinante dans les méandres des relations humaines à travers les âges et les civilisations. Cette exploration s'inscrit dans un cadre pluridisciplinaire où se rencontrent « l'anthropologie », « la sociologie », « l'histoire » et « la philosophie ». Enrichie par les réflexions d'éminents auteurs et éclairée par une diversité d'exemples, cette analyse vise à compléter notre conception des multiples facettes du don.

Les fondements anthropologiques du Don

Marcel Mauss érige le don en tant que phénomène social total. L'auteur nous révèle les intrications complexes entre *économie*, *culture* et *identité*. Il met en lumière la notion de « hau »², ce flux d'obligations et de contre-dons qui maintient l'ordre social au sein des sociétés traditionnelles. Trois phénomènes territoriaux sont, ici, étudiés.

Le système des mariages en Tunisie

En Tunisie, les mariages traditionnels impliquent une série de dons et d'échanges entre les familles des mariés. Les préparatifs incluent des échanges de cadeaux, des festivités et des célébrations qui peuvent durer plusieurs jours. Parmi les cadeaux échangés, on trouve des bijoux, des vêtements, de la nourriture, et d'autres biens précieux. Le mariage en Tunisie est plus qu'une simple union entre deux individus ; c'est un événement social qui renforce les liens entre les familles et les communautés. Les échanges de cadeaux et les festins sont des expressions de générosité et de statut social. Ils servent à afficher la capacité des familles à organiser des événements importants et à honorer les alliances sociales. Ce système de dons et de contre-dons crée des obligations mutuelles et renforce la solidarité communautaire. Selon les principes décrits par Irvine (2000 : 44), ces pratiques « montrent que le don n'est jamais gratuit mais est intrinsèquement lié à des attentes de réciprocité et de respect ». En offrant des cadeaux et en organisant des célébrations, les familles se positionnent socialement, établissant et renforçant des réseaux d'alliance et de soutien mutuel. Cela illustre comment les pratiques de don peuvent jouer « un rôle central dans la structuration des relations sociales » et « l'affirmation de l'identité culturelle » au sein de la société tunisienne.

Le système des prestations en Mélanésie

En Mélanésie, les prestations cérémonielles sont courantes, où les chefs et les membres influents de la communauté offrent des biens tels que des cochons, des ignames, et d'autres produits agricoles lors de mariages, de funérailles et d'autres événements importants. Ces prestations jouent un rôle crucial dans la consolidation des relations sociales et politiques. En offrant des biens lors d'événements publics, les donateurs affichent leur générosité et leur capacité à mobiliser des ressources, ce qui leur confère du prestige et renforce leur position sociale. La réciprocité implicite dans ces prestations crée des obligations durables entre les individus et les groupes, favorisant ainsi la cohésion sociale et la reconnaissance des statuts. Ces dons créent un système de dettes et de contre-dons qui maintient l'équilibre et la stabilité des relations sociales au sein de la communauté.

Le Kula Ring dans les îles Trobriand

Le Kula Ring est un système d'échange cérémoniel pratiqué par les habitants des îles Trobriand en Papouasie-Nouvelle-Guinée. Les participants échangent deux types d'objets précieux : « les colliers de coquillages (soulava) qui circulent dans le sens des aiguilles d'une montre », et « les bracelets de coquillages (mwali) qui circulent en sens inverse » (Malinowski, 1922 : 140). Le Kula Ring va au-delà du simple échange économique, en établissant et renforçant des liens sociaux et politiques entre les îles participantes. Ces échanges symboliques ne visent pas à accumuler des richesses matérielles, mais à maintenir des relations sociales et des alliances inter-îles. Cette pratique montre comment le don peut servir à structurer de complexes réseaux sociaux et politiques. Ces exemples illustrent comment le don, loin d'être un simple acte de générosité désintéressée, est profondément ancré dans les structures sociales et culturelles ; celles-ci interprétées dès 1925 par M. Mauss comme « jouant un rôle central dans la formation et le maintien des relations sociales et des hiérarchies de pouvoir ».

5. Les dimensions culturelles du Don

Le don, comme le donner, inclut des nuances culturelles variées. C'est le reflet admissible des valeurs et des pratiques spécifiques à toute société. En Chine ancienne, le concept de « Ren » (仁) trouve son expression dans la générosité désintéressée et le respect mutuel. Ce principe confère au don une dimension morale où 2 Précisions : « hau » est une exclamation lors de la chasse à courre et s'emploie pour appeler la meute, quand le cerf est dans l'eau. Pour Mauss, en effet, les objets rendus ne sont pas ceux qui ont été donnés, mais des objets de la même espèce. Cependant, l'auteur tient à dire que cette espèce est très générale : des objets à « hau », donc des objets « à mana » comme il disait dans la Magie « choses à mana », des « véhicules de mana » comme il se dit maintenant.

la bienveillance envers autrui – quel qu’il soit - va être considérée telle une vertu fondamentale. À l’inverse, chez les Maoris de Nouvelle-Zélande, le « hongî »³ - qui est un cadeau, une offre presque personnelle - est l’échange de souffle entre deux individus. Il symbolise l’établissement de liens de parenté et d’alliance et de fortes amitiés, de reconnaissance, inscrivant ce don dans un cadre rituel et spirituel profondément enraciné dans cette culture autochtone indigène.

Les Enveloppes Rouges en Chine

En Chine, des enveloppes rouges contenant de l’argent, appelées *hongbao* (紅包), sont distribuées lors de diverses occasions comme le Nouvel An chinois, les mariages, et d’autres célébrations importantes. La couleur rouge symbolise la chance et la prospérité. Le don des enveloppes rouges en Chine « est profondément enraciné dans la culture et les traditions chinoises. Il ne s’agit pas seulement de donner de l’argent, mais de transmettre des vœux de bonheur, de chance et de prospérité » (Ng, 2018 : 25). Ce geste renforce les liens familiaux et sociaux, tout en affirmant des valeurs culturelles importantes comme la solidarité et le respect. Les enveloppes rouges montrent comment le don peut être un vecteur de valeurs culturelles et de cohésion sociale. Le don d’une enveloppe rouge est aussi une manière de respecter et de perpétuer les traditions, assurant ainsi la continuité culturelle.

Le « *Mutirão* » au Brésil

Le « *mutirão* » est « une pratique courante au Brésil où les membres d’une communauté se regroupent pour accomplir des travaux collectifs » (Carvalho, 2005 : 89) Ces travaux dits collectifs vont de la construction de maisons, la réparation d’infrastructures locales, ou la récolte des cultures. Chacun apporte son aide bénévolement. Le « *mutirão* » est « une manifestation de l’esprit communautaire et de la solidarité sociale ». Cette pratique reflète des valeurs culturelles de coopération et d’entraide. En participant à un *mutirão*, « les individus renforcent les liens au sein de la communauté » et construisent un réseau de soutien mutuel. Cette forme de don, basée sur le travail et le temps, montre que le don n’est pas uniquement matériel mais peut aussi être une contribution de ressources immatérielles. Le *mutirão* est un exemple de comment les pratiques de don peuvent être intégrées dans la vie quotidienne et refléter les valeurs culturelles de « solidarité » et de « coopération ».

Le « *Kanreki* » au Japon

Le « *Kanreki* » est une célébration japonaise marquant le 60e anniversaire, considéré comme un nouveau cycle de vie. Lors de cette occasion, il est courant d’offrir des cadeaux significatifs comme des vêtements rouges, symbolisant le renouveau et la vitalité. Le « *Kanreki* » illustre comment les pratiques de don peuvent être profondément symboliques et culturellement significatives. Les cadeaux offerts lors de cette célébration « ne sont pas choisis au hasard » (Reynolds, 2005 : 26) ; ils portent des significations profondes liées à la renaissance et au passage du temps. En offrant ces cadeaux, les donateurs participent à une tradition culturelle qui honore et célèbre le destinataire, renforçant ainsi les liens familiaux et sociaux. Cette pratique montre comment le don peut être une expression de respect et de reconnaissance, et comment il peut marquer des étapes importantes de la vie dans un contexte culturel spécifique. Ces exemples montrent que le don, dans différentes cultures, va au-delà de l’échange matériel. Il est chargé de significations symboliques, sociales et de valeurs culturelles.

6. Le don comme expression identitaire

Logiques de la pratique du don

Les pratiques de dons servent souvent de vecteurs d’expression identitaire façonnant ainsi les dynamiques sociales et politiques.

Dans le monde antique méditerranéen, les banquets symposiaques furent des lieux de compétition sociale où la prodigalité du don était un moyen de démontrer son statut et son influence. Louis Dumont souligne dans *Homo Hierarchicus* (1966 : 86) que « cette logique de prestige et de hiérarchie imprégnait profondément les sociétés où le don était un moyen de consolider les structures de pouvoir et de domination ». À travers ces di-

3 « Hongî » : des Maoris de Nouvelle-Zélande, cette salutation est utilisée lors des réunions et cérémonies traditionnelles telles que la *pōwhiri*. Il est d’usage que les visiteurs serrent la main et fassent un hongî à leurs hôtes après les discours de bienvenue. La tête est penchée, les yeux sont baissés ou fermés et les nez sont pressés l’un contre l’autre avant de reculer.

vers exemples et les perspectives offertes par des auteurs éminents, il devient manifeste que le don transcende les frontières culturelles et temporelles, constituant par-là un prisme privilégié pour comprendre les dynamiques sociales et anthropologiques des sociétés humaines. De la solidarité tribale à la compétition sociale, le don se révèle comme étant un élément essentiel de la vie en société, imprégnant chaque aspect de notre existence collective. En conséquence, l'étude sur le don comme expression identitaire continue de susciter l'intérêt des chercheurs, offrant un éclairage précieux sur l'histoire de la nature même de l'humanité et de ses interactions sociales.

Synthèse des multiples dimensions du concept

Par cette synthèse, les multiples dimensions du concept du don ont été explorées en profondeur, avec celui du donner à travers les prismes de « la linguistique », de « la sémantique » et de « la sociolinguistique ». En nous concentrant sur les quatre axes principaux, la recherche analyse comment le don peut s'exprimer *linguistiquement*, s'interpréter *sémantiquement*, et être étudié dans ses ramifications *sociolinguistiques* ... tout en explorant ses racines culturelles et anthropologiques.

Dans la première partie, les manifestations linguistiques du don sont explorées à travers une variété de langues et de structures linguistiques, mettant en lumière les diverses façons dont le don est verbalisé, exprimé et conceptualisé à travers le langage. Cette section illustre comment les choix lexicaux, les tournures de phrases et les expressions idiomatiques révèlent les nuances culturelles et sociales associées au don.

La deuxième partie se penche sur les interprétations sémantiques du concept de don, examinant comment il est compris et défini dans différentes communautés linguistiques. À travers une analyse sémantique fine, cette section met en évidence les multiples facettes du don, allant de la générosité désintéressée à l'échange économique, en passant par les notions de reconnaissance sociale et de solidarité communautaire.

La troisième partie aborde les perspectives sociolinguistiques sur les pratiques de don, en examinant comment celles-ci sont façonnées et influencées par des facteurs socioculturels, économiques et politiques. Cette analyse met en lumière les dynamiques de pouvoir, les inégalités sociales et les discours identitaires qui sous-tendent les pratiques de don dans différentes sociétés et contextes linguistiques.

La quatrième partie, enfin, explore les dimensions culturelles et anthropologiques du don, en montrant comment celui-ci est ancré dans des systèmes de valeurs, de croyances et de pratiques culturelles spécifiques à chaque communauté. Cette section souligne l'importance de comprendre le don dans son contexte culturel et historique pour saisir pleinement son sens et sa signification.

7. Riche et nuancé, un concept fondamental de la vie sociale et humaine

En résultat conclusif, cette étude nous offre une perspective riche et nuancée sur un concept fondamental de la vie sociale et humaine. Finalement, sont explorées les différentes manifestations linguistiques, les interprétations sémantiques, les perspectives sociolinguistiques ajoutant les dimensions culturelles du don, notre recherche met en lumière « la complexité » et « la diversité » de cette phénoménologie universelle. Insistant sur les multiples modalités du don, les écrits montrent une compréhension approfondie de son rôle dans « la construction des identités individuelles et collectives », ainsi que dans la régulation des relations sociales et des échanges interpersonnels (Lopez, 2020 : 330).

Nous invitons *in fine* à poursuivre les prospections dans ces domaines multiples afin d'enrichir la préhension de « la nature humaine », de « la dynamique des sociétés » à travers le prisme de tous les langages et des communications par les biais du don, du donner et du savoir accepter.

Bibliographie

Bourdieu, Pierre, *La distinction : Critique sociale du jugement*. Paris, Les Éditions de Minuit. 1979.

Bourdieu, Pierre, *La reproduction sociale, Analyse des mécanismes de domination symbolique*. Paris, Seuil, 1984.

- Bourdieu, Pierre, *La misère du monde*. Paris, Seuil, 1993.
- Bourdieu, Pierre, *Méditations pascaliennes*. Paris, Seuil, 1997.
- Caillé, Alain, *Anthropologie du don, Le tiers paradigme*. Paris, Desclée de Brouwer, 2007.
- Carvalho, Alexandre. *The Brazilian Way of Life: La Vie Brésilienne*, IBPI, 2005.
- Coveney, Aidan, *A language divided against itself? Diglossia, code-switching and variation in French*, in Martineau, France, Nadasdi, Terry. (Eds.), *Le français en contact*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2011, pp. 51-85.
- Cresti, Emmanuella, *C-ORAL-ROM: Integrated Reference Corpora for Spoken Romance Languages (Studies in Corpus Linguistics, 15)*. MONEGLIA, Massimo. (Eds.). Amsterdam, Benjamins, 2005.
- Derrida, Jacques, *Donner le temps I. La fausse monnaie*. Paris, Galilée, 1991.
- Desclés, Jean-Pierre, Guentcheva, Zlatka., Comment déterminer les significations du passé composé par une exploration contextuelle ? 2003, *Langue Française*, 138, 48–60.
- Dister, Anne, Francard, Michel, Hambaye, Philippe, Simon, Anne-Catherine, *Du corpus à la banque de données. Du son, des textes et des métadonnées. L'évolution de banque de données textuelles orales*, VALIBEL (1989–2009) ». *Cahiers de Linguistique*, 33(2) 2007, p.p. 113–129.
- Durand, Jacques, Laks, Bernard, Lyche, Chantal. *La phonologie du français contemporain : usages, variétés et structure*, in Pusch, C. D. et Raible, W. (Eds.), *Romanistische Korpuslinguistik- Korpora und gesprochene Sprache/Romance Corpus Linguistics – Corpora and Spoken Language*. Tübingen, Gunter Narr, pp. 93–106, 2002.
- Elalouf, Aurelia, *La notion de grammaire seconde : tentative de reconstruction épistémologique*, in *Actes du 3e Congrès Mondial de Linguistique Française*. Paris, EDP Sciences, pp. 737–755, 2012.
- Godbout, Jacques T. *Le don, la dette et l'identité : Homo donator vs homo oeconomicus*, Paris, La Découverte, 2000.
- Godelier, Maurice, *L'énigme du don*. Paris, Fayard, 1996.
- Goffman, Erving, *Les rites d'interaction : Le rôle du don dans la construction et la maintenance de l'image de soi*. Paris, Seuil, 1971.
- Gosselin, Laurent, *Sémantique de la temporalité en français : un modèle calculatoire et cognitif du temps et de l'aspect*. Paris, Ophrys, 1996.
- Graeber, David. *Debt: The First 5.000 Years*. New York, Melville House, 2011.
- Gumpers, John-J. *Discourse Strategies*. Cambridge, Cambridge University Press, 1982.
- Hénaff, Marcel, *Le prix de la vérité, Le don, l'argent, la philosophie*, Paris, Seuil, 2002.
- Irvine, Judith T., Gal, Susan. *Language Ideology and Linguistic Differentiation*, in P. V. Kroskrity (Ed.), *Regimes of Language: Ideologies, Politics, and Identities*, pp. 35-84, Santa Fe: School of American Research Press, 2000.
- Lopez, M., *The Linguistic and Cultural Dimensions of Gift Giving, A Sociolinguistic Perspective*, *International Journal of Sociolinguistics*, 2020, 25(3), 321-335.
- Malinowski, Bronislaw. *Argonauts of the Western Pacific, An Account of Native Enterprise and Adventure in the Archipelagoes of Melanesian New Guinea*. London, Routledge. 1922.
- Martin, J. *Le pouvoir symbolique et les dynamiques sociales, Afficher le statut et l'influence au sein de la société*. Paris, Presses Universitaires de Paris, 2023.

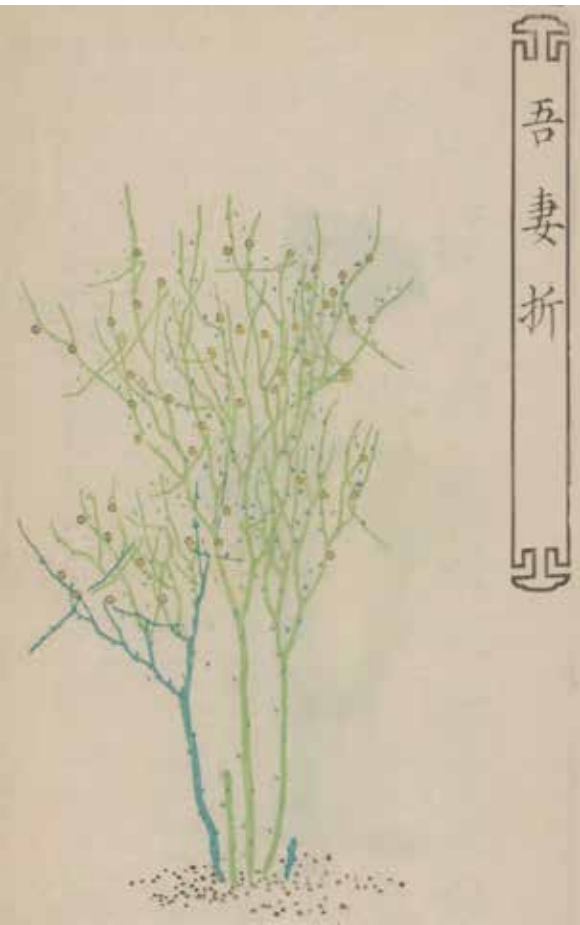
Mauss, Marcel, *Essai sur le don, Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*. Paris, Presses Universitaires de France. (1925).

Ng, C. *Chinese Symbolism and Superstitions, A Comprehensive Guide to Symbols and Their Meanings*. Boston, Tuttle Publishing, 2018.

Reynolds, Betty, *Japanese Celebration, The Spice and Spirit of Japan*, Tuttle Publishing, 2005.

Sahlins, M. (1972). *Stone Age Economics*. Chicago: Aldine-Atherton.

Testart, Alain. *L'économie primitive et les dons*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 2001.



Annotazioni e donazioni: diario per una riflessione etnografica

Vito Antonio D'Armento

M@GM@

Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales

vol.22 n.2 2024 ISSN 1721-9809

DOI: 10.17613/mgn6q-ztk37

Vito Antonio D'Armento

Collaboratore Scientifico dell'Osservatorio dei Processi Comunicativi, fa parte del Comitato Scientifico della rivista elettronica M@GM@; già professore associato in Sociologia della devianza e Sociologia della marginalità e della devianza, facoltà di Scienze della Formazione, Scienze Politiche e Sociali, Università degli Studi del Salento; ha fondato e dirige il Centro Studi Qualitative Approach in Ethnography (AQuE), promuovendo laboratori, gruppi di lavoro e di ricerca, seminari; ha co-fondato la Società Internazionale di Etnografia, di cui ricopre la carica di direttore generale.

Abstract

Lo scandaglio dei concetti di dono e donare qui proposto, attraversando differenti prospettive disciplinari, consente di accantonare tardigradi schemi predefiniti – da dar garanzia ad una più viva curiosità creativa –, in tal modo accomodando considerazioni che legittimano tutto quanto possa apparire ad un diverso modo di guardare un mondo instabile e comunque indisponibile a farsi incamiciare da modelli canonici – classici o tradizionali che siano. Ne è conseguita la elaborazione per un piano di ricerca – sintetizzato in un “indice” che dà conto sia dell’ontologia del dono/oggetto che della fenomenologia del donare/azione – che prende in carica implicazioni pluridisciplinari libere da subalternità filosofiche, antropologiche, etnografiche et al., prefigurando approcci inter-testuali che consentono di analizzarne le questioni proposte in modo consequenziale – intrecciando cioè “esperienze” e “senso comune” o “informazioni” filtrate da semplice “buon senso” –, così evitando schemi predefiniti ed aprendo nuovi orizzonti per riflessioni che possano dar spazio a problematiche addirittura imprevedibili (un utile supporto a tali considerazioni sta in: Giuliano da Empoli, *Contro gli specialisti. La rivincita dell’umanesimo*, 2013).

Illustration : Whisk ferns - Fukami, Gyokuseidō, and Kanga Ishikawa. Seisen Matsuranfu : shokoku bonsai shashin. Mikawa: Gyokuseidō zōhan, 1837.

Per una Introduzione

Se l'uomo vuole essere soggetto, attore cosciente della propria storia, deve analizzare le istituzioni dalle quali dipende e trovare nell'azione di gruppo una via d'uscita all'atomizzazione burocratica della quale è vittima (Georges Lapassade).

L'idea stessa del dono – che da qualche tempo viene studiata soprattutto da antropologi e sociologi – è caratterizzata non solo da una inesplicabile complessità, risultando altresì contrassegnata da una tale ampiezza di significati da rendere provvisoria ogni investigazione che sembra rimanere sistematicamente impigliata in approcci che tendono ad ignorare le tante altre sfaccettature che lasciano appena intravedere connotazioni che principiano da curiosità destinate a rimanersene comunque in zone d'ombra. Per quanto ogni ricerca, infatti, si misuri con questioni che sembrano fondamentali per comprendere la natura di chi dona e di chi riceve, di percepire l'essenza di cosa viene donato e di cosa si riceve – nessuna chiusura riesce a saldare paletti che impediscano l'emergere di altre curiosità che sembrano accompagnare elementi talvolta neanche cercati ... provando a darsi conto di una relazione tra materialità ontologica e astrazione fenomenologica che non sai mai se inciampano in elementi oggettivi o di pure supposizioni di chi si interroga mai accontentandosi di dare uno sguardo distratto ad un oggetto che sfugge ad ogni tentativo di metterne a fuoco una rappresentazione attendibile ... così che da ciascun attore coinvolto nell'attribuzione di significati (che possono riguardare l'oggetto che viene donato oppure l'esperienza che ne vien fatta - da chi dona e da chi riceve) si passa al modo con cui ognuno s'interroga sul senso che ritiene necessario per comprendere ogni altro significato possibile di quanto gli si agita nel suo campo visivo – così da doversela cercare da solo una ragione sufficiente all'azione donativa. E come – se non attraverso un processo con cui ciascuno s'interroga se possa impegnarsi in risposte che tentano di esplorare le diverse dimensioni del dono e del donare, concentrandosi sulla relazione tra il gesto stesso del donare e il significato attribuito agli oggetti donati da parte degli attori sia del donare che del ricevere.

Ebbene, da un tale caleidoscopio si possono scorgere immagini che pur rinviando ad una sicura ontologia, poi, di fatto, ad una loro lettura – che segua una particolare logica – possono apparire come manifestazioni imperfette rispetto ad un'idea più elevata che non ha ontologia potendola solo intravedere in forme fenomeniche in cui si presentano i sentimenti di coloro che si fanno scambio. Il dono ci permette così di aprirci a visioni di una *metafisica materiale* e addirittura ad una tessitura di differenti metafisiche – ma questo non è che un'altra ipotesi su cui si diluiscono le domande che possono esser fatte sul dono.

Una sorta di blocco concettuale a cui può esser data risposta solo se a discutere del dono non sia il solito *sapiens* che immutabilmente trattiene in sé conoscenza e saggezza esercitate col supporto di saperi disciplinari, agendo sguardi tanto specialistici quanto assoluti.

Che se poi dovesse risultare accreditabile una tale utopia, non ci resterebbe che regalarci quella democrazia che sogna un epifanico *homo faber* in cui risulti coniata l'energia istituyente perché si realizzi tutto quanto sia stato preliminarmente discusso da individui liberi e da cittadini responsabili.

Come avvertenza

L'iniziale intenzione di realizzare una scrittura etnografica prodotta con la registrazione di conversazioni *pre-ordinate* con interlocutori elettivi impegnati a far cenno preliminare, quasi del tutto occasionalmente, al tema del dono/donare, ha dovuto infine ripiegare sulla soluzione qui di seguito riportata. I testi hanno comunque conservato l'impronta lasciata dagli auditi che solo dopo la conversazione hanno conosciuto l'utilizzo delle loro considerazioni riversate in una trascrizione comunque filtrata dal mio modo di gestire suggerimenti più che suggerimenti.

Peraltro, anche a tutela della prova etnografica che si è venuta compiendo piuttosto *in un cantiere* che non *su un campo* – si è dato rilievo a significative “distinzioni” prodotte più per la confidenzialità delle conversazioni che per i contenuti così tanto effervescenti da lasciar tracce sicure di quanto la ricerca possa evolvere in un *orizzonte pratico* in cui necessita sempre più coinvolgere una umanità rinnovata per la presenza di soggetti attivi e dialoganti (per una lettura a supporto d'una tale considerazione, si vedano: Günther Anders, *L'uomo è antiquato*, 2003; e Mike Singleton, *L'uomo che (non) verrà*, 2012).

1. Ansia e determinazione

* *L'argomento è stato lungamente discusso telefonicamente con Giuseppe Santarsiero (Ploiești-Romania) – autentico e generoso sollecitatore di questioni che molto spesso se ne restano accuciate in “pensieri” singoli mentre talvolta fanno da apripista per risultati che solo un “general intellect” può, più ordinatamente, portare a compimento.*

La scrittura è una sequenza di scintille impresse (Erri De Luca).

Allorquando decisi di accogliere l'invito di M@gm@, lasciai passare qualche giorno per definire un piano della scrittura: se elaborare piuttosto un *saggio* o appuntare una *riflessione* sul tema del dono/donare; se limitarmi a riassumere la più recente letteratura antropologica o se portare a bilancio taluni studi avanzati della ricerca psicologica.

Cominciai così a predisporre qualche titolo che mi facesse da traccia: (a) un diario non scontato del donare; (b) considerazioni socio-antropologiche sul dono; (c) strategie narrative del dono/donare; (d) il dono *a senso unico*; (e) orchestrazione per le donazioni e tanti altri ancora che via via si sono persi tra le note cestinate – risultandone poi salvati alcuni che hanno invece finito col costituire la pista che mi è riuscito di seguire in questo che considero un *brogliaccio tutto sommato creativo* (!).

E forse dovrei anche dar conto di questa presunta creatività di un testo che inizialmente non mi capacitavo di considerare come un *saggio* né come un *trattatello* e neanche come un *diario* di una riflessione che mi ha comunque impegnato in una *prospettiva aperturista* (in ciò seguendo una suggestione di Jean-Paul Sartre: *La responsabilité de l'écrivain*, 1946). Che se questa risultasse davvero una mia ferma persuasione – sul *carattere* del pezzo inviato alla rivista – ne lascerei ovviamente il giudizio al lettore come lascio la valutazione ai curatori del monografico.

Proverò ora ad emendare e impaginare le note non seguendo la mappatura dei titoli dai quali mi son lasciato inizialmente suggestionare. Ogni qualvolta mi persuadevo, infatti, di aver colto aspetti di un pur rilevante interesse per la tematica trattata – di fatto mi sentivo se non proprio “censurato” di certo “allertato” da qualche rilievo annotato da uno dei *titivillus* sempre presenti nelle esperienze di letto-scrittura. Un “effetto” – tuttavia – che agisce solo quando le idee progettuali (intenzionali!) risultano già riversate nella scrittura – e in questo senso il *titivillus* potrebbe risultare, piuttosto che quello spiritello che agirebbe nella trascrizione di progetti, quell'altra possibile figurazione (professionale e deontica) che innesca l'autocontrollo che ogni autore attiva come forma di rispetto per i lettori (come raccomandava Ortega y Gasset, allorquando annotava che *la chiarezza dello scrittore altro non è che un atto di gentilezza per il lettore*).

Ebbene – mi è capitato puntualmente di dover prendere atto che, per ogni sezione in cui andavo trascrivendo note, un *titivillus* ha sistematicamente (*re*)-agito con qualche considerazione critica talvolta anche serenamente argomentata, per quanto il suo vero obiettivo sembra essere quello malefico di infilare, in chi abbia comunque titolo ad operare, l'ansia dell'errore o del limite – o magari solo producendo la sgradevole sensazione di non aver chiuso al meglio il proprio lavoro (interessanti considerazioni su tale questione sono in: Flannery O'Connor, *Nel territorio del diavolo. Sul mistero di scrivere*, 2003). A tal punto che ho finito col considerare ogni suo intralcio sulla mia scrittura un po' come un “paratesto” imprevisto che chiedeva chiose integrative o correttive (non saprei – a dire il vero), anche se poi, revisionandone la narrazione, puntualmente mi persuadevo che la creatività del brogliaccio risultasse attribuibile proprio all'effetto di una (*co*)-azione combinatoria inter-testuale che s'era infilato tra le mie note sin dalla loro prima trascrizione, già quando la consideravo “inviabile” e addirittura continuando ad agire anche sul testo ormai “trasmesso” (per un qualche chiarimento sull'argomento, si rinvia a: Gianrico Carofiglio, *La nuova manomissione delle parole*, 2019).

Titivillus, insomma, ha avuto una funzione più che attiva nella elaborazione di queste mie note – così tanto da riconoscergli uno specifico compito *istituente* (o, se si vuole, *co-istituente*). Da indurmi, poi, a prospettare altri eventuali condizionamenti che operano alla maniera dei tanti altri *titivillus* – che, con la medesima carica istituente, finiscono col rendere *ibrido* ogni testo d'autore che abbia riversato in scrittura delle idee che, dal mondo pensato (astratto, mentale e spirituale), se ne sono scese in quello semantico e scrittorio, fino a concretizzarsi nella “sonorità del testo”, per es., o nella stessa “materialità” del libro, nelle comparazioni che possono

farsene – e così via (indicativamente si rinvia a: Gloria Politi, a c. di, *Testo interartistico e processi di comunicazione*, 2014 – e in particolare ai saggi di Carlo Alberto Augieri, di Cosimo Caputo, di Eugenio Imbriani, di Susan Petrilli). Un parametro, questo, che la dice lunga sull’infinita *ri*-apertura a cui si destina ogni scrittura – che, di fatto, è sempre “*prova di scrittura*” – così legittimando l’approccio sempre aperto su un *illimitato* di sguardi fenomenici che ci interrogano sul senso che succede a *percezioni* che già apparvero empiriche e che sfumano poi in *sensazioni* che si sgomitano su un cordame di vibranti sonorità e di sfumati cromatismi che ci riempiono la vita (mi sia consentito di rinviare, per un approfondimento, ad un mio saggio: *Ri-scritture - Tecnica ed espressione*, in Gloria Politi, *cit.*, pp. 277-291).

E la catena della inter-testualità qui mostra subito le potenziali ed ulteriori successioni che solo un acuto sguardo fenomenologico può contenere in un insieme coerente di *osservazioni* e *nominazioni* (da far teoria!), cogliendone le forme percettive e le correlazioni logiche, aprendo ad una complessità incontenibile che è giusto la dimensione di un universo mondo che si manifesta a chi non ponga limiti a domande che vengono formulate e comunque poste in un’*agorà* che ci tocca ripristinare e riavviare quanto prima. Si son resi così evidenti – *sic stantibus rebus* – gli effetti correttivi e censori prodotti per ogni testo che si presti al controllo dei tanti altri *titivillus* che, con sguardo critico, agiscono sulla scrittura inducendo gli autori a “*ri-vedere*” sempre *plus ultra* (ben oltre quell’astratto confine convenzionale della data di pubblicazione dei testi).

Sulla medesima scena occorre poi aggiungere (e soprattutto vederli!) i tanti altri “*correttori*” – come i *lettori formali*, per es., sempre più richiesti dagli editori, o le recensioni di riviste specializzate fino ai commenti su giornalini di parrocchia, in una miriade di tant’altre occasioni imprevedibili e mai del tutto controllabili che rendono complicata e complessa l’avventura dei testi in un’epoca che non risulta ancora classificata sulla base di un tale caleidoscopio che registra l’infinita fruizione di *scritture* che la *lettura* moltiplica oltre ogni possibilità di prevederne i confini.

Ben venga allora il dono di questi *titivillus* che anticipano forse il protagonismo di cittadini che con la loro partecipazione concorrerebbero non a destabilizzare la scrittura, agendo piuttosto per darle la forza di un riconoscimento così aperto da identificarlo come gesto democratico.

Un modo come un altro per riappropriarsi dell’uso della parola – così organizzandone manciate in pensieri che hanno suoni interiori e profondi a cui offrire il supporto di una loro liberazione metafisica (come suggeriscono le diciotto lezioni di Theodor W. Adorno in *Metafisica*, 2006).

2. Note da sviluppare

* *L’argomento è stato discusso con Carmine Luigi Ferraro (dottorato di ricerca in filosofia conseguito all’Università di Salamanca) – appassionato studioso della cultura spagnola quanto del pensiero filosofico del ventesimo secolo – ed ancor più prezioso amico e collega, interlocutore attento e costruttivo di iniziative editoriali ed istituzionali che ci accomunano non poco. “Sul da farsi” – che è il senso di questo suggerimento per come strutturare la riflessione sul dono/donare – il suo contributo mi è risultato assolutamente utile per scandire le tematiche nello sforzo concettuale di rappresentarle in modo coerente.*

Non dimenticare che dentro ai problemi sociali ci sono sempre persone che li vivono sulla loro pelle (Piero Amerio).

Tentare approcci che consentano di orientare criticamente l’analisi del dono/donare, dando rilievo alla metodologia delle domande, così da aprirsi continuamente a nuovi percorsi di ricerca – piuttosto che rimanere intrappolati in canoni che galleggiano in discipline già tutte definite da cui possono ricavarsene giusto delle (non)-risposte *pre*-confezionate. Per questa ragione è bene raccomandare che vengano assunte sane pratiche di “rottura epistemologica” e di “discontinuità” (a tal proposito può tornare utile il riferimento al vol. curato da Andrew Pickering, *La scienza come pratica e cultura*, 2002 – soprattutto per le accorte riflessioni con cui vengono accorciate le distanze tra le conoscenze tecnico-scientifiche e le nuove prospettive delle scienze umane).

Concetto di dono (tra ontologia e semantica)

Esaminare il concetto di dono, distinguendo tra una sua ontologia che intenda assumerlo come oggetto/*cosa* e l’atto del donare inteso come manifestazione di “relazioni di reciprocità” affidate allo sbroglio fenomenologi-

co – così dando visibilità alla complessità intrinseca del donare e alla fatica che un tale impegno richiede alla condizione speculare in cui agiscono chi dona e chi riceve. Rilevanti, al fine di averne una prospettiva inedita, i codici linguistici che commentano gesti donativi e ne rappresentano i contesti in cui vengono praticati (utile a questo proposito può risultare la strategia pluridisciplinare fondata su una visione comparata che cointeressa linguaggio e rappresentazione simbolica, cognitivismo e biologia, come propone: Michael Tomasello, *Le origini culturali della cognizione umana*, 2005)

Atto del donare (lettura fenomenologica)

Concentrarsi sull'atto del donare inteso come processo carico di significati (non del tutto manifesti) e intenzioni non sempre esplorabili. Analizzare l'instabilità e la precarietà dell'oggetto donato inteso come risultato dell'impegno e dell'intenzione del donatore; e dunque evidenziare la rilevanza non solo dell'oggetto del dono ma anche del contesto e delle dinamiche attivate dalle relazioni che includono sia chi dona che chi riceve – così da dar rilievo ad uno scambio donativo che finisce col dilatarsi oltre misura (per un utile supporto all'argomento, confermato dalla tenuta temporale delle tesi sostenute, si rinvia al volume curato da: Pietro Barrera, *Partecipazione e nuovi poteri dei cittadini*, 1989).

Approcci antropologici ed etnografici

Passare in rassegna le prospettive antropologiche sul dono, rilevandone la inammissibile comparabilità con pratiche rilevate in più recenti contesti. Prospettive e pratiche abusivamente ritenute equivalenti, da richiedere una loro analisi correttiva per spiegare il *vulnus* che ha consentito di darsene spiegazioni teoriche. A dimostrazione che occorre ormai una revisione radicale dell'approccio agli studi sul dono e sul donare. E neanche con interventi etnografici si aprono effettivamente nuove piste – risultando un tale approccio un riepilogo dei metodi antropologici e sociologici realizzati in campi più ristretti, senza giungere ad un effettivo coinvolgimento degli attori cointeressati. Resta aperta la questione di come consentire loro azioni libere dai controlli tipici delle scienze sociali (un ormai scontato riferimento al classico *Sul dono* di Marcel Mauss potrebbe essere quasi più vantaggiosamente sostituito con il suo *Manuel d'ethnographie*, 1967 – in cui vengono offerte ragioni culturali che potrebbero sanare l'approccio mono-direzionato con cui son venuti comparandosi così distanti parametri culturali che solo un astratto teoreticismo può tollerare e giustificare. E ancor più può valere lo scandaglio agito da Susy Zanardo che, esplorando il modo in cui si dà il dono, ne giustifica le correlazioni e le affinità: *Il legame del dono*, 2007).

Conclusioni

Riassumere i principali approcci dell'analisi etnografica, sottolineando l'importanza di mantenere viva la curiosità e la creatività nel processo di ricerca e di sviluppare pratiche inclusive e rispettose nei confronti degli agenti dell'atto donativo. Aprire, insomma, nuovi spazi e offrire altre possibilità ad una scienza sociale affidata alla libera responsabilità di attori che possano così impegnare ed agire la propria energia istitutiva (un riferimento a George Lapassade è d'obbligo – lasciando libera la scelta dei suoi testi che convergono con appassionata coerenza sul tema della centralità della persona, a partire da: *Il mito dell'identità*, 2006; *Decostruire l'identità*, 2007; *L'etnosociologia*, 2009).

Suggerimenti

Sviluppare considerazioni sull'ormai improcrastinabile necessità di continuare ad esplorare il tema del dono e del donare, suggerendo possibili direzioni future per la ricerca e l'analisi di questo fenomeno da analizzare sullo sfondo dell'attuale contesto globale. Ci si chiede se sia ancora possibile scommettere sulle potenzialità degli individui considerati cittadini consapevoli – se poi vien rilevata l'implosione delle soggettività, prendendo atto della *crisi della persona*. Forse occorre partire da domande più radicali – salvare le potenzialità propriamente umane prima ancora di impegnare quel che resta delle loro identità disturbate con cui non si può certo aspirare a forme di conoscenze elaborate a partire da condizioni che son tutte da ritrovare (anche sui risvolti qui richiamati, sembra scontato il richiamo a Lapassade – individuando, per la tematica qui emersa, almeno questi quattro testi: *L'arpenteur*, 1971; *Le bordel andalou*, 1971; *Les chevaux du diable*, 1974; *L'autobiographie*, 1980).

* *La sezione ipotizza un “indice ragionato” ricavato dal confronto con Carmine Ferraro col quale si è discusso sulle pieghe che potrebbe assumere l’analisi sul dono che, proprio cercandone sfumature diversificate, rinuncia a considerazioni accomodate dentro al dibattito in corso per dare piuttosto sguardi “fuori controllo” a tutto quanto può essere supposto della combinazione dono-donare sostenendola con serrata colloquialità. Ad integrarne siffatto quadro sono poi state le suggestioni che gli altri auditi hanno saputo proporre come base delle considerazioni riversate e sviluppate nelle altre quattro sezioni che completano la presente rendicontazione, rispettando e filtrando ogni singolo suggerimento. Che poi è giusto il carattere della scrittura etnografica che si affida alla capacità di ascolto partecipato di ogni singolo lettore.*

3. Ricerca e disciplina

* *L’argomento è stato discusso con Eugenio Imbriani (UniSalento) – lucido analista dei protocolli antropologici e raffinato ricercatore delle scienze umane – che, con la sua identità dialogante e per i serrati confronti con cui ha sempre inteso caratterizzare le nostre conversazioni, sistematicamente prolungandole nella lettura di testi scambiati e suggeriti, da darci testimonianza di suggestioni che son venute sempre riempiendosi di curiosità e quesiti – di desideri e sogni.*

Chi vive senza follia non è poi così saggio come crede (François de La Rochefoucauld).

Solo quando la ricerca scorre come energia “riflessiva e critica” di attori pienamente consapevoli della rete dialogica che li istituzionalizza come cittadini e persone – solo allora può risultare compiutamente umanizzata la socializzazione di quanti vi partecipano, prendendosene cura. Che, a ben vedere, è l’unico modo per conseguire quelle conoscenze destinali della loro più autentica *mission*. Se poi *per la ricerca* si fa valere il principio del cambiamento – (*mundus est in varium*) – se ne possono conseguire statuti essenziali per definire profili etici e deontici di ricercatori che devono attraversare, affrontare e governare i cambiamenti sociali e politici, cercando di non collassare individualmente e soprattutto di tutelare alcuni dispositivi acquisiti a tutela della loro funzione nell’ambito di diritti sanciti almeno nell’area della cultura occidentale.

Ebbene – giusto per fare un esempio pertinente con le questioni qui discusse – nessun ricercatore (che sia ricercatore) potrà mai legittimamente agire in contesti disciplinari ridotti ad alveo stantio di nozioni che pure la scienza ha concorso a istituire e continua ad alimentare, grazie a uomini che hanno guadagnato risultati operando in ben riconosciute condizioni dialogiche e comunitarie che perciò vanno tutelate, in quanto tali, a garanzia di esiti “culturali-e-scientifici” tanto più autenticamente realizzati quanto più democraticamente conseguiti (più che opportuno qui il rinvio a: Paolo Martelli, *La logica della scelta collettiva*, 1983 – che svela quanto la rivoluzione epistemologica abbia prodotto ripercussioni sul modo di governare le politiche werfariste. Un autentico movimento culturale che negli anni ‘80/’90 propose una particolare distinzione, tra le altre, sia nel calcolo puramente economico che nelle sue conseguenze edonistiche. Una *procedura* che finì con l’introdurre criteri che, in qualche modo, allargarono le opzioni di scelte e di applicazioni sociali che risolvevano la questione della *indecidibilità* delle politiche distributive. Uno scontro titanico, in effetti, tra modelli teorici che miravano a risolvere una latente confliggenza ideologica tra teleologie contrapposte; e forse ancor più una graduale presa di coscienza che consentiva di reclamare un più deciso ricorso ad un pragmatismo da realizzare, *ex-cathedra*, in contesti sociali radicalmente ripristinati).

E se proprio fosse richiesto di argomentare quanto paventato a proposito di discipline del tutto sconnesse (sia dal punto di vista conoscitivo che etico) da quella scienza di cui dovrebbero invece essere espressione – gli esempi accademici ci pioverebbero addosso a cascata.

Come a dire che rimarrebbero alla vista impalcature di pseudo-culture confezionate non si sa bene in quali eremi e governate da chissà quali regole che s’affaticano a rivendicare *statuti* (sociali?) o a reclamare *connotazioni* (culturali?) o a vantare *fondamenti* (politici?) – fatue pretese a fronte di una totale assenza di criteri epistemici e logici o per la loro caotica applicazione – da non dare garanzia di alcuna fondatezza di conoscenza (sull’argomento, per la caustica laicità, si veda: Hans Magnus Enzensberger, *Palaver. Azioni politiche*, 1976). Peraltro, un più risoluto sguardo critico consentirebbe di guardare ben oltre le combinazioni prodotte da un mero *effetto ping-pong* tra le tante ipotesi interpretative dispiegate in una caotica letteratura di saggi specialistici che continuano a spacciare nient’altro che rappresentazioni di un mondo meccanicamente implementate da “critiche a critiche” – da svelare lo sfrangio di cognizioni intrappolate in un telo rappezzato

da argomentazioni filate dall'unico accreditamento retorico e filologico consentito a chi starnazza in esercizi limitati nel puro confronto tra alfabetizzati che non hanno immaginazione per intravedere le risorse che potrebbero offrire uomini liberati ed emancipati che non si sognerebbero mai di portare in discussione “bagagli di gonfie conoscenze” ma giusto quella disponibilità a “compiere esperienze con altri” – che è l'unico modo per istituire un mondo che non è mai conquista individuale ma risultato sociale a cui mira ciò che residua della nostra civiltà per sanare tanti errori e contraddizioni e non poche violente irresponsabilità (sull'argomento si rinvia tanto a: Georges Lapassade, *Groupes, organisations et institutions*, 1967 - quanto a: Paolo Jedlowski, *Il sapere dell'esperienza*, 1994).

Ebbene – è proprio a tali specifici obiettivi che mirano taluni cultori del dono che hanno spostato *al limite* (Serge Latouche, 2012) le loro analisi, dando uno sguardo fuori dagli ormai asfittici confini accademici.

Tra gli altri – che vengono caratterizzando ben mirate riflessioni sugli effetti dei comportamenti donativi – si rileva la presenza di Antonio Malo – il quale conclude le sue considerazioni antropologiche sul modo con cui debba intendersi il passaggio da una *identità moderna* - fissa nella definizione teorica che inchioda il soggetto alla pura autosufficienza egoica – ad una *identità in relazione* - impegnata a realizzare l'uomo nuovo mediante il dono di sé (in particolare, si suggerisce di integrare la lettura delle opere di Malo, con: Mike Singleton, *L'uomo che (non) verrà*, 2012).

Come a dire che il suo progetto dell'uomo attuale (*Io e gli altri. Dall'identità alla relazione*, 2016) deve passare per la crisi di quello che egli stesso è stato nel passato: occorrendo, per tale scopo, *decostruire* – col sostegno di Derrida (in particolare si veda: *Della grammatologia*, 1967) – quelle figure *dis-umanizzate* quanto più esposte a violenze e soprusi, prospettandone così tante *differenze* (come propone Foucault in: *Le parole e le cose*, 1967) da non trovare attendibili opposizioni alla sua proposta di realizzare una nuova quanto inedita *identità in relazione*. Alla quale Malo non fa mancare il supporto di una *metafisica dell'uomo* (*Essere persona. Un'antropologia dell'identità*, 2013) riconoscendone l'essenza nella determinazione che ognuno può liberamente adottare per decidere come disporre della propria natura e destinarsi al proprio fine proprio mediante il *dono di sé*.

Non è una trama facile da sciogliere – questa riflessione di Antonio Malo, ai cui nodi è bene far riferimento perché consentono di spostare lo sguardo ben oltre la barriera tardigrada degli studi sociali ricorrendo al paradigma del dono che consente di accogliere correttamente e coerentemente sviluppare le problematiche più che adeguate ai profili teorici che se ne intravedono, così come proposte dalla rivista M@gm@: non semplicemente approfondendole, ovviamente, quanto piuttosto allargandone gli orizzonti con nuove domande anziché limitarsi a formulare risposte fondate sul *déjà-vu*. Ed è proprio in tale direzione che la *terza via possibile* elaborata e proposta da Malo traccia un percorso per comprendere l'*identità* intesa “*in senso relazionale, per spiegarsi insomma come la relazionalità del sé sia fatta di relazioni e che, proprio perciò, cresce e si sviluppa con le buone relazioni, o beni relazionali. Per giungere a quest'identità, non è necessario distruggere la differenza trasformandola in diversità, riscoprendola piuttosto come un dono da integrare relazionalmente*”.

E quasi sviluppando analoghe tematiche, anche Ornella Mancin (Presidente della “Fondazione Ars Medica” di Venezia) introduceva i lavori del “Convegno su Donazioni: vite per la vita” (23 marzo 2019) – constatando quanto risultasse inattuale “parlare del donare” in una società caratterizzata dal *profitto* e dall'*accumulo* di beni che continuano a produrre insane differenze sociali.

Ed ancor più sorprendono le sue argomentazioni a sostegno di una cultura che vien fondandosi su una idea di dono quale è stata elaborata da Marcel Mauss nell'ormai lontano 1924. Considera, infatti, la “struttura triangolare” che regge l'opera dell'antropologo francese (*Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés arcaïques*) – implementandone i tre momenti del *dare*, del *ricevere* e del *ricambiare*, che si danno a condizione di farvi corrispondere dei *contraccambi*, così da annullare quella particolare gratuità che si è portati a considerare come una super donazione che così mostra di non essere affatto un atto definitivo. Una *chiusura* tematica dovuta alla concezione socio-economica dell'epoca influenzata dalla forza accademica e politica di Durkheim (che peraltro fu suocero di Mauss, o zio – non si sa bene, se non facendola risultare notizia documentata da chi ne fa comunque cenno con maliziosa intenzione di attivare il sospetto che l'annotazione possa rimarcare un qualche discutibile potere accademico ed editoriale – e dunque in qualche modo anche politico – impalcato su un *clan familiare* ancora troppo lontano da una cultura capace di dar sostegno

ad una socialità di base reclamata forse senza convinzione, ma solo annotando qua e là limiti e difetti di una incultura implosa in un pervicace soggettivismo che può variegare nelle forme di una qualche egemonia accademica impalcata su un *familismo amorale* (alla maniera in cui ne parla Edward C. Banfield in: *Basi morali di una società arretrata*, 1976) o sulle forme rilevate nelle *strutturazioni corporative* assunte da modelli teorici sul *clientelismo* (per il quale si rinvia alla documentata produzione editoriale di Marcello Clarich che compie un'attenta lettura critica delle procedure dello *spoils system*, analizzate in sede accademica oltre che nei procedimenti amministrativi filtrati da commenti e sentenze di alte Corti di giustizia) che continua a far danni nelle istituzioni che proprio democratiche non possono risultare.

Per tutte queste ragioni vien ritenuto urgente che almeno gli uomini di buona volontà possano donarsi l'occasione di realizzare una più autentica democrazia, avviandone la costruzione dal basso e dalle periferie – dove resiste la cultura di una donatività solidale – così che l'ontologia del dono possa riversarsi in una semantica che ne declini ogni altro senso nella pura logica dello scambio (sull'argomento, si rinvia a due importanti lavori di Mimmo Calbi: *Il compromesso della penombra*, 2009 – e *Una lotta contro la solitudine*, 2024). Come a dire che lo “scambio” (del dare, ricevere e ricambiare) non può che agire in contesti in cui “quelle azioni” riverberano gli effetti di una reciprocità che compensa gli attori che agiscono in ogni pratica donativa (così intesa), senza escludere che anche nelle *cose* e nelle *idee* sparpagliate nel teatro di una tale storia possa riverberare tutto ciò che può riuscire a ricavarne una corretta lettura fenomenologica supportandone l'azione ad essa conseguente – così offrendoci, di questa seconda immagine di mondo, nient'altro che uno spettro di quei suoni e cromatismi “che ci riempiono la vita” (come già ricordato nella precedente sezione) – garantendosi che ogni uomo possa totalmente ricomporsi per darsi contezza di sé medesimo in questo “secondo mondo” di cui, ove non ne avesse una pur minima percezione, non potrebbe mai conservarne un benché minimo barlume di memoria.

Ebbene, se si considerano le particolari connotazioni antropologiche del dono maussiano – che in qualche modo guadagna una sorprendente collocazione in territorio “anche” sociologico, come conferma lo stesso Mauss allorquando riconosce che il (suo) dono ha un implicito carattere *istitutivo* (e che dunque “è” e “produce” un *atto costitutivo*) – di fatto si fa chiaro che non di guadagno si è trattato ma di perdita. È del tutto evidente, insomma, che un tale sommovimento ha finito col rendere definitivamente alterato il senso del dono che ha revisionato lo sguardo disciplinare consentendo di avviare una serie di ricerche che aggiornassero i paradigmi per continuare a reggere l'impalcatura teorica del dono a cui si sono aggiunte teorie del regalo che tengono aperta la discussione – avendo in taluni casi proceduto per scavi in profondità (in cerca di nuovi contenuti) mentre per altri si è garantito un ampliamento degli orizzonti di senso (in cerca di dispositivi e metodologie adeguate).

Peraltro, se si considerano taluni particolari contributi presenti nel dibattito sul dono ripreso dopo cinquant'anni dalla comparsa degli studi di Mauss – e in particolare quelli di Jacques Godbout (*L'ésprit du don*, 1993) e di Jean-Luc Marinon (*Etant donné. Essai d'une phénoménologie de la donation*, 1997) – si può rilevare quanto il dono, non considerandolo come riduttivo elemento di scambio inter-personale, induce la ricerca a distinguere il puro gesto del donare (individuale) dal comportamento donativo (collettivo).

Scandagliando con sguardo antropologico nelle pieghe della società contemporanea se ne possono rilevare comportamenti carichi di una particolare donatività da cui gli attori non si attendono gesti di reciprocità che corrispondono giusto agli scambi interpersonali di doni: si consideri, per es., il diverso modo con cui si strutturano il volontariato, l'economia del non-profit, il dono del tempo e soprattutto degli organi biologici – ambiti che sono accomunati da una logica totalmente diversa da quelle del puro profitto e dell'utilitarismo.

Esisterebbe, allora, un'accezione del “dono” che – in quanto realizzato con la gratuità della pura generosità – non richiede alcuna reciprocità. Come ha sostenuto Enzo Bianchi (Priore della Comunità monastica di Bose) che, in una riflessione offerta al pubblico del “Festival della Filosofia di Modena” (2012), ha riconosciuto che nel contesto socio-culturale del “donare” c'è il donatore che trasmette qualcosa ad un destinatario dal quale non si aspetta alcuna risposta. L'atto del donare gli appare così un movimento asimmetrico così tanto kantiano nella sua formulazione da risultare fondato su una sua assoluta spontaneità e soprattutto determinato da una personale libera scelta. In tale versione (confrontandola con: Roberto Esposito, *Le persone e le cose*, 2014) viene prefigurandosi un profilo di donatore che induce a dare uno sguardo al nuovo soggetto che esprime un

atto che veicola non oggetti di scambio ma beni che si fanno immediatamente veicoli transattivi di relazioni infra-umane e inter-culturali (in quest'altro senso, si veda: Remo Bodei, *La vita delle cose*, 2009).

Una ragione sufficiente a giustificare un cambio di paradigma – formalizzato dall'entrata in campo di un'antropologia che non interroga più le cose (quando si riduceva a confezionare risposte coerenti con le domande del ricercatore – quando gli eventi finivano col perdere ogni legittima consistenza ontologica da far valere per una loro supposizione scientifica) passando finalmente la parola ai gestori di quel concreto mondo della vita in cui si mescolano ambizioni e preoccupazioni – consentendo il passaggio dall'*homo oeconomicus* all'*homo reciprocus* che come individuo umano ha nelle inter-connessioni con i propri simili una sua specifica base storica (una *seconda identità* che non ha più niente di *naturale*, avendone acquisita una tipicamente *culturale*), che supera la condizione frustrante ed ancor più alienante dell'uomo superbamente autosufficiente, che con modi spiccioli dell'uomo autarchico fa sì che il donatore attivi una relazione “non generata dallo scambio, dal contratto, dall'utilitarismo” mettendo così in atto “un gesto eversivo” che genera un “debito buono che ognuno assume verso tutti gli altri con i quali costituisce la comunità” – come continuò ad argomentare Enzo Bianchi in quell'incontro modenese che fu tanto antropologico quanto filosofico, qua e là assumendo supporti sociologici ed economici, mescolandoli poi in politica e dunque sottraendo le variegate e differenti argomentazioni al controllo tanto delle discipline canoniche quanto dei loro ... *sacerdoti* – nella particolare accezione di una sociologia impegnata a salvare l'umanità senza neanche implicarne la coscienza, così confermando un profilo ideologico che l'ha accompagnata nella crisi mondiale del xx secolo (James Clifford, *Ai margini dell'antropologia*, 2003).

Questa concezione del dono, intesa come *modalità relazionale*, è una spinta quanto mai necessaria in una società che continua a percepire l'altro come un nemico o un rivale, che vive una crisi economica persistente che evoca l'inadeguatezza e l'insufficienza delle economie di mercato e che vede un aumento delle aggressività che alimentano il dilagare di conflitti che non inquietano abbastanza chi ricopre responsabilità pubbliche (una interessante conseguenza in ambito educativo vien colta, non a caso, da due “non pedagogisti”: Sergio Anichini e Margherita Chiarugi, *Pedagogia relazionale: la comunicazione interpersonale e i suoi effetti nei rapporti educativi*, 2003).

C'è dunque l'urgenza di assumere la gratuità morale tipica dei gesti solidali – i soli in grado, per Enzo Bianchi, di restituire segni di speranza e di pace a intere comunità e ai loro corrispettivi territori. Il dono diventa così fattore costitutivo del vivere comune. E si giunge così a cercarsi soluzioni istituzionali escogitate ricorrendo alla combinazione delle diverse proposte teoretiche conseguite con i diversi approcci (antropologici e sociologici, filosofici ed economici, *et all.*) alle variegate tematizzazioni del dono. Come a dire, insomma, che quanto più i teorici del dono hanno combinato i diversi approcci e assommato i tanti risultati, tanto più si sono prefigurati scenari in cui risultano come due raffigurazioni di vasi: *di qua* – un vaso che tutela contenuti grazie alla stessa immobilità del contesto; *di là*, invece – un vaso aperto (come quello di Pandora) che vien svuotando contenuti inaspettati, così producendo mutazioni incontrollate.

Una metafora che rende mitologica ogni superba forma di potere, da lasciare che nell'altra metà del mondo sopravvivano generazioni che non saprebbero neanche immaginarsela una diversa realtà se solo si scrollassero di dosso la sepolcrale inintenzionalità in cui permangono consuetudini saldate in una moda antropologica che trasferisce modelli da una civiltà all'altra non riconoscendo la costitutiva incomparabilità delle decisioni – assunte ora per l'una ed ora per l'altra – che sembrano lasciar passare una dubbia accettabilità determinata da condizionamento culturale che porta a compimento un equilibrato (*sic!*) disegno politico di “*salvaguardia-e-condanna*” di gruppi umani comunque costretti a vivere in una nicchia in cui nessuna opzione potrebbe mai apparire come effetto di scelte umane, attribuendone l'origine a modelli culturali conseguiti da logiche che nessuno ha mai veramente sottoscritto.

Così che nei due vasi di cui sopra, si ritrovano narrazioni che riguardano persone che vengono facendo tesoro delle proprie esperienze, che hanno consapevolezza delle sensazioni che percepiscono e che producono esperienze che costituiscono piena consapevolezza delle loro esistenze.

Nel primo vaso, allora, un rotolo di considerazioni relative ad un film del 1975: *Dersu Uzala - Il piccolo uomo delle grandi pianure* – diretto da Akira Kurosawa – del quale viene qui annotata una scena che equivale alla più etica interpretazione del dono. Ma andiamo con ordine: la narrazione filmica ruota intorno ai due

personaggi – Dersu Uzala, un nomade appartenente al gruppo etnico Hezhen, che fa da guida ad un drappello comandato dall'esploratore russo Vladimir Arsen'ev.

Il comandante matura sul campo una particolare stima per la sua guida – per l'acuto senso di osservazione e per l'intelligenza con cui risolve problemi estremi imposti dall'inclemenza del territorio – che gli salva per ben due volte la vita da meritare un rapporto così confidenziale da lasciarlo sorpreso quando gli fa una strana richiesta di fiammiferi e biscotti. Che motivo aveva di chiedere qualcosa che era comunque nella sua totale disponibilità? E quando il capo della spedizione ascolta le ragioni della guida, nel modo in cui, in una lingua universale, gli viene detto che quei fiammiferi e quelle gallette vorrebbe lasciarli nel capanno dove avevano pernottato, perché potrebbero salvare la vita di un qualche viaggiatore che dovesse, attraversando la zona, trovarsi in difficoltà. L'ufficiale prende così consapevolezza della distanza tra due mentalità – due diversi modi di ragionare – che nel confronto modulato sullo sfondo siberiano gli consente di comprendere la necessità di un *travaso delle due culture* che non hanno poi motivo di restarsene nella distinzione. Soprattutto quando a riceverne meraviglia è la cultura che vanta l'orgoglio del potere – a fronte di una diversa modalità che fila una sensibilità non semplicemente dichiarandola (*verba volant!*) ma messa alla prova con atti che producono autentica solidarietà con effetti destinati a propri simili che potrebbe non incontrare mai.

Ecco, allora, un atto che – pur donativo (*dò a te*) – non prevede alcun contatto tra *chi dona* e *chi riceve*; solo un rinvio di emozioni combinate in assenza di reciprocità, giusto situandole nel particolare spazio-tempo agito da chi lascia nel capanno siberiano dei fiammiferi e delle gallette per qualcuno che potrebbe averne bisogno – e fruendone l'effetto chi un giorno li trovasse per giovarsene, da salvargli la vita – perciò ringraziando chiunque possa avergliene fatto dono senza neanche avergliene fatto preghiera di soccorso. Come considerare la decisione di chi lasci "oggi" un tale dono per chi dovesse "domani" averne bisogno e che *per caso* si trovasse ad attraversare quello spazio-tempo che non è controllabile da chi comunque vi compie un gesto di solidarietà? Una neanche tanto aggrovigliata situazione in cui nel presente qualcuno mette a disposizione risorse che potrebbero servire ad un qualcun altro che forse nel futuro potrebbe averne bisogno; che può esser letta invece come una circostanza in cui qualcuno potrebbe trovarsi a fruire di un dono *salvavita* che gli giunge da un passato a cui non avrebbe mai potuto pensare di rivolgere una richiesta di aiuto – dando, in tal modo, un così diverso senso del dono a cui neanche Kant avrebbe mai potuto pensare nei termini della sua precettistica laica che non lasciava alcuna possibilità per decisioni se non compiute nel concreto mondo della vita. Il suo Illuminismo s'era impegnato a dar forma di legge alle singolarità del cittadino, non indagando sufficientemente sulla identità dell'uomo – pur avendone individuato i tratti di una complessità che attraversava diverse forme del sapere, quasi anticipando talune questioni di cui prenderà consapevolezza il XXI secolo.

In un tal vaso, troveremo dunque testimoniato – *iuxta propria principia* – un duplice resoconto che *per un verso* dice di chi ritiene di "dover ancora far qualcosa" per far funzionare il mondo, *mentre nell'altro* si trova testimonianza di chi sente di "poter fare qualcosa" che torni utile all'umano evitandone ogni irresponsabile riduzione a pura astrazione di ragionamenti teoreticistici, riconoscendogli la capacità di divenirne artefice tanto più concreto quanto più risulteranno causa di meraviglia e sorpresa che dicano quanto il mondo possa ancora cambiare cambiando regole che lo lascino scorrere nelle stagioni dell'uomo.

L'ufficiale, insomma, comprende le ragioni della sua guida, modificando gli schemi dei propri precetti etici e forse persuadendosi che un tale comportamento aiuterebbe a dar fondamento ad una *società giusta*; come a dire che la richiesta di Dersu lo sorprende così tanto (forse non ci aveva pensato!) da persuaderlo ad includerla nella *ratio* della sua concezione del mondo – e che dunque esistono sempre ragioni che possono sostenere altri punti di vista; realizzando così una metamorfosi che non sgomitola una pura logica, semmai determinando azioni che possono diversamente far girare il mondo, salvando vite umane con gesti di *solidarietà* nel cui alone si mescolano "*destinatari-e-mittenti*", riempiendo la vita di chi sa farsi dono *donandosi* nell'accezione più etica in cui è pensabile un mondo sociale del quale non occorrono testimonianze di cerimoniosi gesti di riconoscenza. Ed è forse proprio questa, la purezza di un dono a cui hanno continuato per secoli a pensare da cattedre e pulpiti uomini che di certo sarebbero ancor più rimasti meravigliati dal ragionamento di Dersu – ed anche questo è un modo di considerare il dono come l'indice più alto di una cultura autenticamente solidale che caratterizza la *società giusta* alla quale ha mirato la riflessione Etica di Arrigo Colombo (curatore della collana dell'editrice Dedalo di Bari, riguardante "la società giusta e fraterna"). Meravigliandoci, cioè, di come un qualsiasi nostro interlocutore possa maturare un comportamento a cui può non aver pensato ma che riesce

poi a strutturare non nel puro ragionamento deduttivo ma con l'esecuzione pratica di scelte comportamentali che tendono la mano del soccorso a qualunque fantasma attraversi il campo visivo dell'uomo – a dar forma al suo bisogno di riceverne vantaggio nei secoli dei secoli.

Una procedura, insomma, *che è tipica* di soggetti a cui siano state fornite strutture cognitive che producono rappresentazioni di mondo affidate alla dura prova di una indubitabile deduzione; e *che consente* di prendere consapevolezza di come e quanto “cultura” e “sensibilità” possano consentire di scoprire modi alternativi di pensare – come siglato da Dersu, allorquando dà senso all'immotivabile ragione d'una richiesta di fiammiferi e gallette, semplicemente provocando *la sorpresa del capitano Vladimir Arsen'ev*; il quale comprende quanto un tal altro modo di pensare non solo sia possibile ma che soprattutto non residua in un mondo astratto e senza prova, dal momento che è proprio provocando meraviglia che se ne scopre il *pragma* – da doverne accettare una efficacia che non è logica ma etica, che non risolve sofismi ma garantisce sopravvivenze possibili a forme di vita anche quando si trovino in condizione di *rischio estremo*.

Come a dire, insomma, che allo sconcerto di un uomo preso nell'ingranaggio che tiene fissi i tempi che attraversa – sempre più uguali e ripetitivi – vengono contrapposte abitudini e assuefazioni che consentono solo d'inventarsi arzigògoli che gli rendano persuasive le rappresentazioni di mondo che sembrano dargli la sensazione che sia lui a gestirle affidandosi alla dura prova di indubbie deduzioni. Sembrerebbe che a vincere possano ancora risultare i modelli filosofici, le astratte metafisiche – ma resta validato il suggerimento di Darsu come inteso da Vladimir Arsen'ev.

Nell'altro vaso troviamo invece una documentazione “lettrista” che nella narrazione presenta una tradizione culturale tutta napoletana – quella del *caffè prepagato* per quegli *habitué* che già entrando nei bar chiedono se ci sia per lui un prepagato.

A fare una tale richiesta non ci sono distinzioni di status, nel senso che a chiedere se *per lui* ci sia un prepagato è piuttosto segno di un *bisogno di socialità* che si compie giusto nella forma del rito sociale – “va preso insieme” – talmente radicato nella tradizione culturale napoletana da indurre gli stessi proprietari dei bar (quando stanno loro alla cassa, perché un cassiere non proprietario non potrebbe mai farlo) ad annunciare che un *prepagato* è disponibile per chi ne faccia richiesta – che non è proprio bisogno economico ma culturale e psicologico. Si può ancora assistere al comportamento donativo e anonimo di avventori che, soprattutto se sono soli, prepagare qualche caffè per chi ne facesse poi richiesta, magari a scelta del proprietario alla cassa ... perché chi lascia un prepagato è come se non stesse solo a prendere il suo caffè.

Esempi, questi, di una istituzione organizzativa antropologica agita da gruppi *non astratti* ma solo *senza confini* in cui ogni singolo attore concorre a dar perseveranza ad un'abitudine che s'è fatta costume, avvertendo e realizzando bisogni declinati con interlocutori già tutti presenti in ogni singola immaginazione così prepotentemente da reagire come fossero davvero lì presenti quando vengono offerti dei prepagati per il piacere di consumarli insieme – come rito comanda.

Un gesto culturale che ha altra forma nel comportamento di chi si trovi già a consumare un caffè e che avverte l'obbligazione di offrirlo ad un amico o anche solo conoscente appena entrato nel bar. Qui la dinamica è tipica di un'altra procedura che ha sempre la forza del rituale antropologico – come dimostrano gli elementi osservabili di tali comportamenti che si recitano su scene di cui si è tutti spettatori e testimoni. Allorquando si è soli a consumare un caffè e nel bar entra un gruppo di avventori tra i quali c'è un amico col quale è vigente l'abitudine di scambiarsi il rituale dell'offerta del caffè, può accadere che tutti diventino ospiti in quanto conoscenti dell'amico col quale normalmente viene gestito il rituale dell'ospitalità ... ma può anche accadere che uno della comitiva dichiari il proprio desiderio di voler offrire “la consumazione” per tutti e che giusto per il gesto esplicitato da chi era già nel bar di voler offrire la propria ospitalità all'intero gruppo, dichiara il proprio compiacimento di volerlo suo ospite.

Un gesto che non potrà mai essere scordato perché espressione di un comportamento rituale dell'*antropologia del luogo*.

L'ospitalità compiuta diventa così un protocollo che istituisce la socialità, consentendo esperienze di reciproca conoscenza tra attori che utilizzano ogni opportuna circostanza per allargare l'orizzonte delle relazioni

sociali – posto, magari, che ogni nuova amicizia è nient'altro che un rafforzamento di *conoscenze leggere* (“so che sei di qui”, “ti vedo qualche volta”, e formule di questo genere che servono a far da supporto ad una conoscenza che così viene meglio impiantata – da avviarla verso un tipo di amicizia che sarà poi confermata nei bar, prendendo insieme un caffè o offrendoselo con piacere quando capiti che l'uno entri in un bar e trovi l'altro che è come stesse lì ad aspettarlo).

Il meccanismo qui descritto non ha, ovviamente, alcun fondamento in una ipotetica reciprocità puramente economica, anche se può capitare casualmente che la gran parte del rituale venga assunto più dall'uno che dall'altro (senza che ne consegua una qualche *differenza* che, nella circostanza, non viene neanche rilevata).

Come a dire che un tale sbilanciamento non interrompe il rituale che richiede invece che ad offrire sia sempre chi si trovi già nel bar - toccando a lui il *dovere* (assunto come obbligo etico e sociale) dell'ospitalità. Anche se poi, più ravvicinate osservazioni (per es. quelle etnografiche) potrebbero consentire la rilevazione di altre sfumature comportamentali da svelare inediti singulti antropologici – quelli che solo nel *donarsi* (nel senso di una emotiva ed immediata *reciprocità*) merita davvero una diversa considerazione – da darci la sorpresa di scorgere finalmente l'*inespresso* (che è ben al di là di quanto possa essere rilevato dall'atto con cui si trasferisce un dono considerato come un banale regalo che sembra scorre “*da ... a ...*”).

È ben evidente, insomma, di quanto ogni indagine sul dono resti ancora aggrovigliata tra descrizioni di oggetti ed atti donativi, tra interpretazioni sociologiche ed antropologiche - quando non addirittura filosofiche o di puro buon senso, lasciando che ogni riflessione continui a dissipare energie sul crinale dell'ermeneutica piuttosto che liberarla dal vizio filologico; esercizio recitato in un sistema che si dà infinita giustificazione storicistica – così che ogni avvertito bisogno di cambiamento resti comunque *inespresso*, riducendo ogni descrizione sul dono a semplice interpretazione che, ancorché alterata da un abusato inquinamento di ogni possibile deduzione, resta immobilizzata nella presunzione di averne conoscenza definitiva.

Per cambiare, allora, occorre proprio che siano nuovi soggetti che parlino di sé – che ormai appare davvero l'unica condizione per legittimare la istituzionalizzazione di una conoscenza autenticata dalla partecipazione condivisa da attori così tanto liberati da risultare perciò stesso consegnati ad una responsabilità che ne certifica procedure e risultati.

4. Criteri di scrittura

* *Dell'argomento ho approfonditamente discusso con Anna Stomeo (tòKalòn - Martano/Salento) – raffinata cultrice della letteratura semiologica che gestisce con accortezza critica in una prospettiva inter-culturale. Il suo profilo poliedrico di intellettuale impegnata a far pratica del mondo, senza rinunciare al bisogno di produrne rappresentazioni teoretiche, caratterizza il suo impegno riversato in una continua scrittura intesa come segno di autentica testimonianza etica.*

La poetica diviene lingua limpida e chiara ogn'altro segno stagna in geroglifica nebbia (Anonimo del XXXIV sec.).

Non s'intende qui “trattare” la tematica del dono-donare in un qualche modo che potrebbe non conseguire risultati sensati e condivisibili. Quale “approccio” potrebbe infatti garantire considerazioni che non risultino sgomitolate da una qualche trama trattatistica che tenda a prefigurare comunque definizioni – nella forma di risposte, o di possibili risposte, a quesiti che istituzionalmente cercano sempre e solo conclusioni? Su una tale “base” non restava che avviare un'argomentazione che cercasse “quesiti e domande (ulteriori)” più che “risposte” collocate ai diversi piani da cui sia sempre possibile avviare una qualsivoglia riflessione sul tema del “dono-donare”.

Dai quali dislocamenti si pretende di poterne poi leggere ogni ipotizzabile *infuturazione* – e deciderle a piacimento – impegnandosi in previsioni di cui non è dato averne riscontri, dal concreto mondo della vita sociale, di un qualche tratto che possa dirsi lasciato da una moltitudine smarrita nella propria mescolata liquidità (Zygmunt Bauman, *Futuro liquido. Società, uomo, politica e filosofia*, 2014).

Nella letteratura filosofica ed antropologica – e poi sempre più sondando quella semiologica e linguistica (con taglio storico!) – le risposte elaborate di fatto obbligano ogni ulteriore ricerca a muoversi nel medesimo

alveo, costringendo a sgomitolare “vecchie” matasse concettuali ed elaborarne versioni aggiornate e revisionate – una tessitura che sembra includere particolari sfuggiti o non considerati in precedenti “riflessioni” che s'erano prese il diritto di passare “il testimone” a interlocutori presenti in percorsi comunque già tracciati, da prendersi il diritto di governarne ogni sviluppo possibile.

In chiave filosofica, forse – che finirebbe col darsi con odore aspro e terrigno di cosa archeologica, un repero, non certamente un'apertura, non consentendo nessun altro approccio che schiuda riflessioni liberandole da trappole disciplinari, così trasfigurando ogni considerazione, di dati empirici e deduttivi, con l'ambizione di archivarli tutti in una ipotetica biblioteca universale e assoluta (sull'argomento valga il riferimento a: Christine Montalbetti, *Le Voyage, le monde et la bibliothèque*, 1997). E non v'è dubbio che proprio in tal modo le future generazioni – *in progress* – s'impaludebbero nell'autoinganno di arzigògoli a cui continuerebbero a mancare le prove d'una loro capacità istituyente da cui soltanto principia la formalizzazione di ogni disciplina.

Le esperienze anti-accademiche, tuttavia, sono ancora ammesse ai confini di discipline che insistono nella tessitura di profili applicativi a cui sono negate le pulsioni d'una curiosità che potrebbe consentire approcci in grado di avviare e sostenere sorprendenti domande piuttosto che chiudersi in rassicuranti risposte protocollate. Domande non estemporanee, naturalmente – quanto piuttosto elaborate con la *decostruzione* di Derrida, per es. – oltre che avviate in percorsi intrapresi con inedite mappe cognitive, che potrebbero corrispondere alla *ri*-costruzione prevista dallo stesso Derrida a compimento di una igienizzazione culturale e politica di un mondo tutto da *ri*-pensare.

Si configura, in tal modo, un ragionamento sui temi del “dono” e del “donare” che evitano accortamente i sentieri già tracciati col *lallismo* di discipline coattive, per tentare approcci che consentano di nominare tutto ciò che potrebbe emergere nell'esplosione di tant'altri segni mescolati sulla scena sociale che possa descriversi con vocabolari che non consentono di dare immediate ed adeguate risposte al diverso modo di guardarla e di interrogarla. Né ci mancano parole nuove o concetti capaci di declinare inedite esperienze – perché, in questo caso, si tratta di assumere la consapevolezza critica che proprio di nuove esperienze si deve prendere atto e non già di riverberi semantici che si limitano a dare qualche diverso timbro d'una medesima tonalità di profili comunque scontati quanto più trattenuti nel pigro orizzonte di conoscenze che vantano più memorie che progetti.

Cognizioni – insomma – che non consentono di alzare lo sguardo oltre i confini di discipline che si sono sempre adeguate al protocollo del riconoscimento e della condivisione di una coscienza collettiva che abbia prodotto una cintura di sicurezza sociale – ignorando il principio elementare che basta sempre una eccezione per falsificare ogni arrogante pretesa di scientificità.

Tra l'altro, è il suo stesso *lessema* che, ove confermato in una connotazione di puro *replicante* si limiterebbe a produrre solo *cecità cognitiva*, riuscendo appena a far luce in un universo di esperienze parallele che sono sempre in attesa di farsi “protocollo scientifico” e “scienza *tout court*”, così impedendo che vengano alzate barricate disciplinaristiche e trincee professionali che possono solo costringere il mondo a roteare giusto per quel tempo consentito allo sguardo curioso dello scienziato lasciandolo inascoltato più che insoddisfatto – e dunque frustrato il suo bisogno di proporre nuove domande per ottenerne risposte sorprendenti. Con la consapevole persuasione, insomma, che le domande sono sempre nuove – incalzate dallo stesso scorrere della vita che sfida a nuovi sguardi (al furore vitale che sigilla un percorso tutt'ancora da esplorare – da Giordano Bruno a Frederick Nietzsche), mentre le risposte risulteranno sempre scontate – impegnate ad adattarsi a quanto risulti già supposto e rappresentato nei protocolli d'una tutela archeologizzata da chierici che fanno politica, come denunciato da una lucida Christine Montalbetti, *Le Voyage, le monde et la bibliothèque*, 1997).

Ed è giusto in una tale dinamica che lo scienziato si fa eterno ricercatore, mentre il professionista, il disciplinarista e l'accademico possono solo ridursi a meri applicatori di quanto son venuti servilmente tutelando. E mentre, infatti, lo scienziato può anche essere professionista, disciplinarista ed accademico: *professionista* che s'incuriosisce e s'interroga quando constatasse che la realtà su cui agisce non risponde in modo uniforme alla sua azione; *disciplinarista* che assume la potenzialità dei nessi epistemici per stimolare nuove ed inedite domande, ritenendo che i percorsi gnoseologici affrontati con le epistemologie di altre discipline non debbano dar solo conferma di conoscenze specialistiche, per consentire altresì di allargarne i confini; *accademico* che nella propria didattica evita il rischio di proporsi come congegno meramente trasmissivo, per niente interattivo

da proporsi autenticamente innovativo – così che né il professionista, né il disciplinarista, né l'accademico potranno mai più guadagnare la deontologia che dà consistenza alla curiosità dello scienziato, al suo continuo interrogarsi sulla variabilità con cui la natura risponde alle sue domande reiterate, al suo modo di configurare *in progress* modelli e protocolli di ogni fantasioso approfondimento tematico come della cura con cui ne garantisce una corretta comunicazione (sull'argomento si rinvia a: Philippe Roqueplo, *Le partage du savoir - Science, culture, vulgarisation*, 1974 – del quale sono apprezzate le impalcature che reggono la funzione sociale della scienza proprio attraverso una comunicazione veicolata da un *vulgarisateur* che agisce propositivamente gli strumenti dell'*enquête*).

Una curvatura concettuale lucidamente colta ed espressa dal filosofo induttivista Francis Bacon che spiano la civiltà occidentale all'avvento d'una scienza operativa – quando ci ricorda che se il leggere fa l'uomo completo e il parlare lo rende pronto – solo lo scrivere lo rende veramente preciso. Una ragione perché l'impegno intellettuale venga sempre sottoscritto.

** Una considerazione – questa sui “criteri di scrittura” – che avrebbe meritato un diverso spazio, da immaginarcelo come autonomo saggio critico, per es. E questo giusto perché l'argomento risulta quasi del tutto inesplorato – soprattutto negli spazi tra disciplina ed inter-disciplinarietà. Brevemente – allora: giusto per prendere atto che, in qualche modo, la interdisciplinarietà dichiara la fine delle singole discipline, riconoscendone ormai la insufficiente carica gnoseologica, dal momento che nel laboratorio dell'interculturalità (che non corrisponde affatto alla interdisciplinarietà !!) possono agire spezzoni così frammentati da non rendere facile la loro attribuzione a precisi spazi disciplinari. Tali spezzoni, infatti, l'interculturalità li vede attivati lungo una curvatura dei processi interdisciplinari che di fatto se ne serve per dar sostegno a ragionamenti che non hanno più una locazione specifica. Per es. – alcuni elementi della matematica possono supportare questioni biologiche; o della fisica per interpretare comportamenti geologici; o della chimica che chiarisce questioni biologiche che servono a problematiche di neurologia, e così via, procedendo in un percorso illimitato indicato da Lévinas che non ne dava una lettura empirica (si veda, a tal proposito: Emilio Baccarini, “Lévinas – Soggettività e Infinito”, 1985).*

Non si è detto niente di nuovo, qui, anche se la gran parte dei testi canonici continuano a tutelare una così forte autonomia disciplinaristica da non riconoscere il più fondato diritto del ricercatore che deve poter fare libero riferimento alle conoscenze così come combinate dalle proprie energie e dai propri diritti di libera esplorazione – posto che tali condizioni sono sancite da alcuni statuti e negati da altri, così che nella confusione che ne consegue lo scienziato resta frustrato e il cittadino resta alienato. Le stesse argomentazioni qui sostenute hanno fatto riferimento intenzionale ad una letteratura di vecchia data, giusto per dar prova che le argomentazioni a sostegno esistono da tempo e che se nella letteratura più aggiornata le medesime questioni sono affrontate con modelli teorici da cui si continua a non attendersi soluzioni – forse il problema potrebbe non essere epistemologico ma socio-politico.

E in effetti, ci sono esperienze di ricerca internazionali che non risultano affidate a specialisti ma a scienziati che non solo ritengono che un altro mondo è possibile se rendiamo possibile un altro modo di elaborare processi culturali, ma che addirittura hanno espresso la consapevolezza che un altro mondo è a portata di mano se si attiveranno processi che uniscano il sapere alla politica che altro non vuol significare che il sapere dev'essere realizzato da un diverso modo di far politica – che sia politica autenticamente democratica che possa emancipare ogni diversa tipologia dell'umano, perché tutti possa concorrere alla istituzione di una società giusta.

5. Intenzione – non impegno

** L'argomento è stato discusso con Paolo Protopapa (tòKalòn – Martano/Salento) maestro di generazioni che ancora gli riconoscono l'efficacia di un magistero profondo e polifonico – col quale lucidamente ha inteso fornire lo sfondo di una cultura classica per consentire a chiunque di poter rintracciare il filo per tessere individuali rappresentazioni grazie alla partecipazione dialogica agitata dal suo magistero che ancora risulta eccentrico e creativo. Con un tale habitus l'ho ascoltato per coglierne lo spirito ed averne sollecito a saldare le condizioni del dialogo e autentica testimonianza del confronto, per averne documentazione di impegno e di intenzione.*

La cosa più emozionante è quello che non ti aspetti (Humberto Maturana).

Si affronterà qui il tema del dono e del donare in modo che non se ne ripetano schemi *pre*-definiti e conclusioni *pre*-confezionate, evitando accortamente di cadere nella trappola delle risposte *pre*-confezionate e delle conclusioni *pre*-stabilite, preferendo invece la navigazione cieca determinata di volta in volta da nuove domande per esplorare nuovi percorsi di pensiero. Potrà pure tornare utile una tale apertura avventurosa – a dar stimolo di cambiamento, per rendicontare narrazioni che non intendano assuefarsi a regimi e protocolli propriamente accademici, ma neanche smettendo del tutto la consuetudine di ascoltare la voce di chi abbia comunque già detto qualcosa sull'argomento che vien trattandosi (in ciò muovendoci sulla pista tracciata dal mio filosofo elettivo Sergio Moravia in: *L'enigma dell'esistenza*, 1996).

In questo senso assumiamo come necessario e pratico non fissare alcuna traccia tematica, soprattutto quando si sia provata l'ebrezza di cambiamenti adattivi come dovettero certamente avvertire i navigatori allorquando “aggiustavano” le mappe proprio mentre venivano compiendo i viaggi di cui rendevano conto nei loro diari di bordo.

Per conseguire un tale risultato viene adottato un particolare approccio che consenta di mettere in primo piano l'importanza delle domande piuttosto che delle risposte. Invece di cercare di arrivare a conclusioni definitive, si propongono domande che aprano nuovi orizzonti di riflessione per inaugurare nuove indagini – cercando inedite suggestioni senza averne disorientamento per delle eventuali quanto augurabili sorprendenti risposte. La qual condizione comportare una necessaria *de*-costruzione delle concezioni convenzionali e un'esplorazione di territori concettuali non tanto inesplorati quanto piuttosto ancora impensati – considerato che il mondo reale è quello che pensiamo per potergli dar forma, così da ragionarci ed esplorarlo quanto più lo riempiamo di desideri e sogni – che sono gli elementi che non garantiscono prova empirica alla libido scientifica.

E poi – dovrebbe ormai essere fin troppo chiaro il nostro intento di voler qui evitare ogni limitazione ad unidirezionali prospettive disciplinari, cercando piuttosto di integrare approcci provenienti da diversi settori (una nuova visione deve osare non solo di fondarsi su diverse scienze ma soprattutto deve inaugurare un nuovo “atteggiamento” – confermando l'opzione per un dispositivo che di conferma di quanto “*una scienza deve essere più scienze*”). E così permettere di guardare al fenomeno del dono da angolazioni diverse e di coglierne sfumature e complessità che altrimenti potrebbero sfuggire – in quanto intrappolate in idee canonizzate nell'astrazione formale delle discipline accademiche. In definitiva, l'intenzione di queste note potrebbe consistere nel voler mantenere viva la curiosità e la creatività nel processo di ricerca, evitando di cadere nella trappola della staticità concettuale e dell'ortodossia disciplinare.

Si potrebbero così avviare considerazioni filosofiche sul dono ma giusto per dedurne un evidente non senso in quanto non è presumibile, per es., che si possa fare un *dono filosofico* – semmai constatandone solo il carattere che lo rende *indonabile*. Come a dire che con la riflessione filosofica sul dono non si fa altro che condividere una conoscenza che è nella disponibilità di chi voglia prenderne atto ... ma il fatto che si diluiscano considerazioni sul dono non significa che nella comunicazione venga agito lo sforzo di far conoscere ad altri qualche concetto inedito e ancora inesplorato, non ancora considerato ... qui si è più semplicemente inteso per dono un *ente* con una sua *ontologia* espressa da una parola che ne riferisca il profilo (concetto linguistico e semantico).

Il dono, pertanto – che dalla sua accezione indeterminata di “un dono” passa poi alla connotazione definita di *questo dono* – consente di considerare nell'*atto del donare* l'azione *del verbo* “donare” che agisce una energia che esprime un movimento, una instabilità: come a dire che per donare il donatore deve impegnare la propria volontà e intenzione così da configurare l'*ente da donare* come qualcosa in cui poter riconoscere tracce della intenzione e della volontà del donatore – così da rendere instabile, inerte e precario l'ente (regalo), anche per chi lo riceve.

È il donare dunque che fa trovare gli attori della donazione impreparati e li sorprende perché si trovano a dover fare delle puntuali *distinzioni*: *l'uno* a definire tipici connotati del regalo... *a connotare*; *l'altro* a percepirne suoi significati allusivi... *a interpretare*; come a dire che il donare è parte costitutiva di una comunicazione complessa perché si espleta sui due piani dei due attori implicati in una problematica che ci porta fuori dalla portata antropologica, obbligandoci ad interrogarci oltre la stessa fenomenologia dello scambio. Ed è

per questa ragione, infatti, che M@gm@ ha invitato a riflettere *sul donare* piuttosto che *sul dono*, sottintendendo che l'approccio puramente antropologico può risultare talvolta riduttivo e contraddittorio, perché: a) fa riferimento a culture primitive semplicemente per trovare un metro di lettura dei comportamenti tipici delle società consumistiche e post-moderne (*compatibilismo*); b) tenta di produrre una comparazione improponibile tra culture incomparabili (*omologazionismo*).

Ma, oltre agli approcci antropologici ci sono forse soluzioni etnografiche che possano esser fatte valere? Anche l'approccio etnografico – che pure si era dichiarato *ab imis* rispettoso dei soggetti osservati nelle circostanze donative – di fatto ha finito col ridurre il profilo degli attori del campo confermandone una natura di (s)-oggetti piuttosto osservati e da descrivere... e dunque oggettivati – proprio nel senso che diventano oggetti di un'osservazione agita da osservatori che rivendicano di appartenere all'anagrafe scientifica. L'analisi può così mettere in luce una serie di punti interessanti riguardanti *il concetto di dono* e *l'atto del donare* anche se spesso si tende a concentrarsi sull'ontologia del dono (sul suo essere semplicemente oggetto/cosa – quell'oggetto, quella cosa) piuttosto che sull'*atto del donare* (sull'intenzione di attori che, pur declinando rapporti tra cose/oggetti, di fatto tessono una evidente complessità intrinseca di *relazioni/reciprocità* immateriali).

L'idea che il donare implichi un impegno da parte del donatore, quale si riflette nell'instabilità e nella precarietà dell'oggetto donato, è particolarmente intrigante. Questo mette in evidenza il fatto che il donare non è semplicemente un atto meccanico, ma piuttosto un'azione carica di significati e intenzioni manipolatorie.

Per non dire, poi, che dono-e-donare implicano approcci antropologici e etnografici ben saldi nelle migliori tradizioni di ricerca come nei comportamenti antropo-culturali. Troppo spesso, lasciando opacizzate queste prospettive, si riducono le persone a semplici oggetti di studio anziché riconoscerne la complessità e la ricchezza delle loro esperienze e pratiche culturali elaborate anche nelle procedure donative.

Lo sforzo da compiere consiste nello sviluppare approcci più inclusivi e rispettosi che tengano conto dell'azione e della prospettiva dei soggetti coinvolti, anziché ridurli a stereotipi o categorie predefinite in un orizzonte di bassa quanto astratta cultura. E questo richiede, ovviamente, un impegno costante nel riconoscere e valorizzare la diversità delle esperienze umane e delle corrispettive pratiche culturali.

Avviando ora a conclusione questa riflessione sul donare – anche per non ridurre le considerazioni svolte in insulso suggerimento a far passare come comparabili taluni modelli assunti dall'antropologia storica che li aveva già protocollati per la loro stretta correlazione con le comunità tribali senza alcuna pretesa di renderli compatibili con esperienze delle società avanzate considerandole forzosamente analoghe su un piano di puro divertissement teoreticistico.

Possono invece tornare più sensate le considerazioni conclusive che rimanendo sul terreno della vita pratica sottolinea la necessità di portare a compimento la *mission* che segnala inderogabile la partecipazione dialogica agita da cittadini messi nella condizione di esercitare con autonoma responsabilità i propri costumi sociali e praticare liberamente le proprie abitudini personali. In buona sostanza - un modo utopico perché uomini nuovi possano darsi la possibilità di produrre una conoscenza di sé regalandosi le condizioni per pervenirvi in autentica democrazia.

**Nella presente riflessione – che qui si chiude – il dono appare come ultima scelta autenticamente libera che resti all'uomo che sta per venire. Ed è per questa ragione che l'intento qui trascritto sottolinea la necessità di sottrarlo all'ipoteca tutta ideologica ed egemonica dei giochetti teoreticistici con cui vengono ancora divertendosi certi intellettuali di un regime che sta per passare di moda. I quali – a dire il vero – insistono a declinare ogni possibile interpretazione del dono come espressione di un più ampio contenitore in cui vengono controllate logiche economiche che fanno valere dispositivi escogitati da esperti in questioni non umane e dunque mortifere per l'uomo (quello che comunque non verrà).*

E allora – quando finalmente si potrà dire che l'attualità è un altro giorno rispetto all'illimitato perpetuarsi dei tanti ieri in cui la vita resta ingabbiata – a soffocare e negarsi. Una mutazione, probabilmente – più che un semplice cambiamento. La quale, dunque, potrà evolvere grazie ai micro-cambiamenti adottati da singoli individui che abbiano compreso quanto la forza venga dal modo con cui le singolarità convergono in una progressiva molteplicità che dia forma ad una tanto più solida democrazia partecipata quanto più sostenuta

dalla forza istituyente di cittadini finalmente liberati. A condizione, dunque, di non omologare alcuno dei contenuti culturali essiccati nelle forme filologiche delle culture che volgono al tramonto – adottando finalmente dispositivi di rottura, di discontinuità – agendo considerazioni e pensieri tanto critici quanto anarchici, che sono giusto il modo di quelle energie che promuovono e sostengono i cambiamenti di cui necessita un autentico progetto di democrazia certificato dal basso e impegnato a risolvere bisogni di cui venga assunta la piena consapevolezza.

Bibliografia

- Adorno Theodor W., *Metafisica*, tr.it., Einaudi, Torino 2006.
- Agamben Giorgio, *Homo sacer. Il potere sovrano e la nuda vita*, Einaudi, Torino 1995.
- Amerio Piero, *Problemi umani in comunità di massa*, Einaudi, Torino 2004.
- Anceschi Giovanni (a cura di), *Il progetto delle interfacce. Oggetti colloquiali e protesi virtuali*, Domus Academy, Milano 2002.
- Andersen Günther, *L'uomo è antiquato*, tr.it., Bollati Boringhieri, Torino 2003.
- Andreoli Vittorio, *L'uomo di vetro. La forza della fragilità*, Rizzoli, Milano 2008.
- Anichini Sergio & CHIARUGI Margherita, *Pedagogia relazionale: la comunicazione interpersonale e i suoi effetti nei rapporti educativi*, Franco Angeli, Milano 2003.
- Anspach Mark R., *A Buon rendere*, tr.it., Bollati Boringhieri, Torino 2007.
- Baccarini Emilio, *Lévinas - Soggettività e Infinito*, Studium, Roma 1985.
- Bassi Andrea, *Dono e fiducia. Le Forme della solidarietà nelle società complesse*, Edizioni Lavoro, Roma 2000.
- Bataille Georges, *Il limite dell'utile*, tr. it., Adelphi, Milano 2000.
- Baudrillard Jean, *Il sistema degli oggetti*, tr.it., Bompiani, Milano 1972.
- Bayertz Kurt & Baurmann Michael, *L'interesse e il dono. Questioni di solidarietà*, tr. it., Edizioni di Comunità, Torino 2002.
- Bauman Zygmunt, *Modernità liquida*, tr.it., Laterza, Roma-Bari 2002.
- Id., *Futuro liquido. Società, uomo, politica e filosofia*, tr.it., Albo Versorio, Milano 2014.
- Bodei Remo, *La vita delle cose*, Laterza, Roma-Bari 2009.
- Borsari Andrea (a cura di), *L'esperienza delle cose*, Marietti, Genova 1992.
- Brezzi Francesca & Russo Maria Teresa (a cura di), *Oltre la società degli individui. Teoria ed etica del dono*, Bollati Boringhieri, Torino 2011.
- Caillé Alain, *Il terzo paradigma: antropologia filosofica del dono*, tr.it., Bollati Boringhieri, Torino 1998.
- Calbi Mimmo, *Il compromesso della penombra*, Besa, Nardò-Lecce 2009.
- Id., *Una lotta contro la solitudine*, Besa, Nardò-Lecce 2024.
- Clifford James, *Ai margini dell'antropologia*, tr. it., Meltemi, Milano 2003.
- Canullo Carla & Marion Jean-Luc, *Fenomenologia della donazione*, Mimesis, Milano-Udine 2010.
- Carofiglio Gianrico, *La nuova manomissione delle parole*, Feltrinelli, Milano 2019.
- Colombo Arrigo, *L'Utopia: rifondazione di un'idea e di una storia*, Dedalo, Bari 1997.

Currò Salvatore, *Il dono e l'altro. In dialogo con Derrida, Lévinas e Marion*, Las, Roma 2000.

da Empoli Giuliano, *Contro gli specialisti. La rivincita dell'umanesimo*, Marsilio, Venezia 2013.

D'Armanto Vito A., *Ri-scritture - Tecnica ed espressione*, in Gloria Politi, *cit.*, pp. 277-291.

Dei Fabio & Aria Fabio, *Culture del dono*, Meltemi, Roma 2008.

Derrida Jacques, *Della grammatologia*, tr.it., Jaca Book, Milano 1998.

Id., *Donare il tempo. La moneta falsa*, tr.it., Raffaello Cortina, Milano 2014.

Enzensberger Hans Magnus, *Palaver. Azioni politiche*, tr. it., Einaudi, Torino 1976.

Esposito Roberto, *Le persone e le cose*, Einaudi, Torino 2014.

Faldetta Guglielmo, *Il dono. Le sue ambivalenze e i suoi paradossi. Un dialogo interdisciplinare*, Di Girolamo, Trapani 2012.

Fistetti Francesco, *La svota culturale dell'Occidente. Dall'etica del riconoscimento al paradigma del dono*, Morlacchi, Perugia 2010.

Foucault Michel, *Le parole e le cose*, tr.it., Bur, Segrate (Mi) 1967.

George Susan, *Un altro mondo è possibile se ...*, tr.it., Feltrinelli, Milano 2004.

Godbout Jacques T. (avec Alain Caillé), *L'esprit du don*, Poche, Paris 1993.

Id., *Le don, la dette et l'indentité: homo donator versus homo aeconomicus*, La Découverte (Éditions du Boreal), Montreal 2000.

Hochschild Arlie R., *Lavoro emozionale e struttura sociale*, tr.it., Armando Ed., Roma 1913.

Jedlowski Paolo, *Il sapere dell'esperienza*, Il Saggiatore, Milano 1994.

Jungk Robert, *L'uomo del millennio*, tr.it., Einaudi, Torino 1973.

Labate Sergio, *La buona verità. Senso e figure del dono nel pensiero contemporaneo*, Cittadella, Assisi 2004.

Lapassade Georges, *Groupes, organisations et institutions*, Gauthier-Villars, Paris 1967

Id., *L'arpenteur*, Épi, Paris 1971.

Id., *Le bordel andalou*, L'Herne, Paris 1971.

Id., *Les chevaux du diable*. Ed. universitaires, Paris 1974.

Id., *L'autobiographe*, Brusselle, Duculot, Brusselle 1980.

Id. con Patrick Boumard e Michel Lobrot, *Il mito dell'identità*, Sensibili alle foglie, Roma 2006.

Id. con Vito A. D'Armento (a cura di), *Decostruire l'identità*, FrancoAngeli, Milano 2007.

Id., *L'etnosociologia*, (trad. e cura di Vito A. D'Armento), FrancoAngeli, Milano 2009.

Latouche Serge, *Limite*, tr.it., Bollati Boringhieri, Torino 2012.

Leroy Jean-Charles, *Il fatto di donare. Esplorazione dei fatti delle parole degli esempi dei gesti del fenomeno oblativo tra persona e persone*, tr.it., Cantagalli, Siena 2001.

Malo Antonio, *Essere persona. Un'antropologia dell'identità*, Armando, Roma 2013.

Id., *Io e gli altri. Dall'identità alla relazione*, Edusc, Roma 2016.

Marion Jean-Luc, *Dato che. Saggio per una fenomenologia della donazione*, tr.it., SEI, Torino 2001.

Martelli Paolo, *La logica della scelta collettiva*, Il Saggiatore, Milano 1983.

Mauss Marcel, *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, (1924) - tr.it., Einaudi, Torino 2002.

Id., *Manuel d'ethnographie*, Payot, Paris 1967.

Montalbetti Christine, *Le Voyage, le monde et la bibliothèque*, Puf, Paris 1997.

Moravia Sergio, *L'enigma dell'esistenza*, Feltrinelli, Milano 1996.

O'Connor Flannery, *Nel territorio del diavolo. Sul mistero di scrivere*, tr.it., minimum fax, Roma 2003.

Paci Enzo, *Il senso delle parole (1963-1974)*, Bompiani, Milano 1987.

Pickering Andrew, *La scienza come pratica e cultura*, tr. it., Edizioni di Comunità, Torino 2002.

Polanyi Michael, *La conoscenza inespresa*, tr.it., Armando, Roma 1979.

Politi Gloria (a cura di), *Testo interartistico e processi di comunicazione*, Pensa Multimedia, Lecce 2014.

Roqueplo Philippe, *Le partage du savoir. Science, culture, vulgarisation*, Seuil, Paris 1974.

Sahlins Marshall, *L'economia dell'età della pietra: scarsità e abbondanza nelle società primitive*, tr.it., Bompiani Milano 1980.

Salsano Alfredo, *Il dono nel mondo dell'utile*, Bollati Boringhieri, Torino 2008.

Sartre Jean-Paul, *La responsabilité de l'écrivain*, Verdier, Lagrasse-Paris 1946.

Singleton Mike, *L'uomo che (non) verrà*, tr.it., Forum Edizioni, Udine 2012.

Starobinski Jean, *A piene mani. Dono fastoso e dono perverso*, tr.it., Einaudi, Torino 1995.

Tagliapietra Andrea, *Il dono del filosofo. Sul gesto originario del filosofo*, Einaudi, Torino 2009.

Tomasello Michael, *Le origini culturali della cognizione umana*, tr.it., Il Mulino, Bologna 2005.

Varrica Maria Giulia, *La società liquida di Zygmunt Bauman: cambiamenti e incertezze delle strutture sociali e delle relazioni umane*, in "Metropolitan Magazine", 9 Febbraio 2024.

Zambrano Maria, *Il Sogno creatore*, tr.it., Bruno Mondadori, Milano 2002.

Zanardo Susy, *Il legame del dono*, Vita e Pensiero, Milano 2007.



Riflessioni sull'ambiguità dell'atto del donare al variare del punto di osservazione

Rocco Morelli

M@GM@

Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales
vol.22 n.2 2024 ISSN 1721-9809

DOI: 10.17613/fjz0e-3fe16

Rocco Morelli

Collaboratore Scientifico dell'Osservatorio dei Processi Comunicativi, fa parte del Comitato Editoriale della rivista elettronica M@GM@. Membro della Commissione Scientifica AICE/ICEC, Direttore Scientifico "Ambiente e Società" e Membro del Comitato di Collegamento di Cattolici per una Civiltà dell'Amore.

Abstract

L'appello a riflettere sul tema proposto in merito all'ambiguità del dono sembra ruotare intorno ad un concetto centrale: "l'atto del donare può essere definito tale se nulla è atteso in cambio del dono"; e questo, seppur vero per definizione, può apparire iperbolico. Oggi, invero, si invoca l'antropologia di Marcel Mauss per affermare che i doni costituiscono la forma più antica dell'economia in quanto "universali", avendo preceduto il baratto ed il "mercato". Si afferma, altresì, che secondo il pensiero Maussiano, il dono è sempre una richiesta di fedeltà, in cui l'impegno a ripristinarla è una scelta dell'altro; per cui si ritiene che il dono vincoli e liberi al tempo stesso. Se così è, allora si è in presenza di una dualità che ne sottolinea l'ambiguità, poiché vincolare e liberare sono antitetici. Se poi è vero che al dono è sempre connessa una richiesta di fedeltà, venendo a mancare il requisito del "nulla attendersi in cambio" si può ancora chiamarlo propriamente dono, secondo la definizione data? Interrogativo circolarmente ripetibile anche su altro fronte. D'altro canto, è difficile negare che la "solidarietà organica" in senso Durkheimiano - ossia riferita ai legami tipici delle società industriali e in contrapposizione alla "solidarietà meccanica" che indica i legami vigenti nelle comunità preindustriali - appare oggi in via di scomparsa. Sembra sostituita da un "ossessivo invito al donare" individualmente, che è onnipresente nella nostra società occidentale. Inoltre, "donare è cosa difficile" e il tema dell'ambiguità del dono è un tema antico riscontrabile nella realtà umana. Basti pensare al cavallo di Troia e ciò che accadde per quel "dono". I Latini, ben informati su quelle vicende, ricorrevano all'immagine: «Con una mano reca una pietra e con l'altra un pane» per esprimere questa ambiguità. Perciò, ci è stata tramandata dalla saggezza popolare, anche l'avvertenza: "Si riempia di sudore la tua offerta, affinché tu sappia a chi stai donando".

Illustration : Whisk ferns - Fukami, Gyokuseidō, and Kanga Ishikawa. Seisen Matsuranfu : shokoku bonsai shashin. Mikawa: Gyokuseidō zōhan, 1837.

Introduzione

L'appello a riflettere sul tema proposto in merito all'ambiguità del dono sembra ruotare intorno ad un concetto centrale: "l'atto del donare può essere definito tale se nulla è atteso in cambio del dono"; e questo, seppur vero per definizione, può apparire iperbolico. Oggi, invero, si invoca l'antropologia di Marcel Mauss per affermare che i doni costituiscono la forma più antica dell'economia in quanto "universali", avendo preceduto il baratto ed il "mercato".

Si afferma, altresì, che secondo il pensiero Maussiano, il dono è sempre una richiesta di fedeltà, in cui l'impegno a ripristinarla è una scelta dell'altro; per cui si ritiene che il dono vincoli e liberi al tempo stesso. Se così è, allora si è in presenza di una dualità che ne sottolinea l'ambiguità, poiché vincolare e liberare sono antitetici. Se poi è vero che al dono è sempre connessa una richiesta di fedeltà, venendo a mancare il requisito del "nulla attendersi in cambio" si può ancora chiamarlo propriamente dono, secondo la definizione data? Interrogativo circolarmente ripetibile anche su altro fronte.

D'altro canto, è difficile negare che la "solidarietà organica" in senso Durkheimiano - ossia riferita ai legami tipici delle società industriali e in contrapposizione alla "solidarietà meccanica" che indica i legami vigenti nelle comunità preindustriali - appare oggi in via di scomparsa. Sembra sostituita da un "ossessivo invito al donare" individualmente, che è onnipresente nella nostra società occidentale. Inoltre, "donare è cosa difficile" e il tema dell'ambiguità del dono è un tema antico riscontrabile nella realtà umana. Basti pensare al cavallo di Troia e ciò che accadde per quel "dono". I Latini, ben informati su quelle vicende, ricorrevano all'immagine: «Con una mano reca una pietra e con l'altra un pane» per esprimere questa ambiguità. Perciò, ci è stata tramandata dalla saggezza popolare, anche l'avvertenza: "Si riempia di sudore la tua offerta, affinché tu sappia a chi stai donando".

La tesi secondo cui il dono, lo scambio e il commercio sono gli unici possibili antidoti alla guerra, all'isolamento e alla stagnazione, ossia l'idea che il dono sia la prima forma di alleanza, di solidarietà e di pacificazione sociale, può trovare, specie in un sistema di economie delle nazioni, un'antagonista nell'antitesi riguardante la conquista globale affidata al "Giusto", che necessariamente implica conflitto. Poiché nessun popolo, nazione o economia vogliono essere conquistati e privati delle loro prerogative, o ancor meno possono accettare di scomparire in quanto tali.

Un metodo per esaminare e fornire un preliminare spaccato esplicativo su un tema siffatto, arduo e complesso, può essere in via propositiva un breve esame da diversi punti di osservazione, non certo esauribile nel presente lavoro; semmai introduttivo ad una potenziale, più ampia ed allargata riflessione. I punti di osservazione prescelti, proposti per una prima analisi sono, in via esemplificativa e non limitativa, i seguenti:

Giuridico (Donazione come "negozio giuridico" tra donante (o donatore) e donatario; implicita liberalità; coinvolgimento reddituale o patrimoniale; assenza di corrispettivo; potenziali obblighi, possibilità di ripensamento e restituzione, nullità).

Istituzionale-globale (i flussi netti di APS-Aiuti ai Paesi in via di Sviluppo- da parte dei Paesi membri del Development Assistance Committee (DAC) dell'OCSE).

Psicologico (Predisposizione personale, processo decisionale e dinamiche. Donazione nella modernità ed evoluzione del donare sino a divenire assistenza per i meno abbienti. Insegnamento Simmeliano su "Il Povero").

Sociologico (Relazione soggiacente e correlazione con strutturazione sociale; Gruppo; Familismo/Atomismo; Aspetto transattivo.).

Economico (Donazioni e velocità di circolazione del capitale; sua marginalità decrescente; essenzialità in condizioni di sottosviluppo per l'avvio di processi di sviluppo capitalistico).

Religioso, Esoterico, Scienziato (Dono come Restituzione, senso dell'Anonimato; Agape, Philia, Philautia; il Dono Sacrificale di sé; Dono della Terra, della Vita e della Scienza; interrogativi sulla gratuità del dono).

Laico (Atto di responsabilità verso la società, gruppo di appartenenza).

Politico (Atto coesivo sgravante le responsabilità dei governanti e gli interventi di sostegno governativi, favorendo il consenso, le classi dominanti e lo status quo).

Altri eventuali Emergenti (AI).

L'intersezione dei diversi punti di osservazione identifica un preliminare spazio illustrativo soggiacente all'atto del donare. Dato il metodo, la discutibile sufficienza e validità del conclusivo spazio esplicativo cui si giunge, le conclusioni sono necessariamente limitate e legate, in qualche modo, alla numerosità e significatività dei punti di osservazione di un'analisi espandibile. Inoltre, senza alcun proposito di relativismo, data la variabilità spazio-temporale delle dinamiche e dei modelli culturali impliciti nei riferimenti, inevitabilmente non uniformi, ogni spiegazione, frutto di una riflessione individuale e di una visione interiore personale, è necessariamente "opinionale"¹, sebbene "libera", e non vincolata, se non ad una potenziale e più strutturata ricerca sul campo che ne determini e confermi la validità, delimitandone gli ambiti qualitativi ed eventualmente quantitativi. A tale proposito vengono proposti alcuni spunti volti alla messa a punto di un eventuale schema esplicativo dell'Atto del DONARE per effetto della rottura di equilibrio nella «Reciprocità» veicolata da «Vettori» rappresentanti la relazione sociale tra Donante e Donatario. Spunti potenzialmente utili per un possibile modello, prototipo di un Riduzionismo testabile in una auspicabile ricerca attraverso gli strumenti e dati rilevabili dall'Analisi di Reti Sociali.

Ma, l'interrogativo finale, che sorge e persiste sulla natura ambigua di cui il donare sembra rivestirsi, domanda se l'ambiguità non sia piuttosto localizzata nell'Umano, nella sua malizia, nelle sue interpretazioni, nelle sue intenzioni e nei suoi scopi; o anche nelle sue soggezioni, paure, imbarazzi, connessi all'atto del donare. Una possibilità, questa, remota o probabile in una realtà inesplicata ed inesplicabile, quando donare può anche essere il risultato di un atto semplice, in buona fede, innocente, magari motivato da pulsioni ed emozioni avvertite, ma a cui il donante non trova razionali risposte. Proprio mentre il donatario s'interroga sui motivi per meritare d'essere divenuto tale, dimenticando entrambi che non tutta la realtà è sempre e comunque esplicabile, e non sempre e necessariamente a tutto vi può essere risposta umanamente intellegibile! Quel che rimane certo, secondo un approccio Simmeliano, è che l'atto del donare lega donante e donatario in una relazione di reciprocità, il cui equilibrio è retto e al tempo stesso rotto dal dono. Quasi un "entanglement", dove ciascuno è una sorta di scopo, meta, termine per l'altro: poiché l'Umano non può essere solo oggetto, ma è anche soggetto, ossia persona, in ogni circostanza della sua esistenza!

Generalità sul tema: «donare, un atto divenuto un'ambiguità sociale»

«Donare, un atto divenuto un'ambiguità sociale» è un'affermazione che interroga! Perché se di affermazione si tratta vuol dire che se ne ha già evidenza, ma in passato poteva non essere così (dato il divenuto!), e dunque esistono le prove, da esibire o ricercare. Ove nell'affermazione si percepisca, invece direttamente l'implicito interrogativo, la nitidezza del sottile contenuto in questa "domanda iniziale" lascia pensare. E subito la riflessione si scioglie in molti rivoli della memoria e dell'esperienze, permea diversi ambiti e sorgono rilievi a cui dare risposte; oppure riscontri sullo stesso tema, rintracciabili persino nella proverbiale saggezza popolare e negli antichi motti Latini.

La letteratura epica, storica e religiosa ci ha insegnato che sin dai tempi più antichi, gli scambi di visite tra sovrani, re, potestà o dominatori, sono state sempre accompagnate da uno scambio di doni, che talvolta erano pegno solenne con cui si suggellava un accordo, un patto di fedeltà ad un intendimento, ad una promessa. Tipico degli strati più elitari, ma diffuso anche negli strati popolari, il dono era e resta ancora oggi espressione di reciprocità, di una relazione esistente o attesa che impegna, nel tentativo di tenerne viva o di costruirla una mutuamente proficua. E spesso, aldilà delle possibili forme di relazione, costruirla o tenerla viva è intenzionalmente mosso da motivi di interesse e di profitto reciproco, oltre che da buoni sentimenti ed ideali. Sebbene per molti fenomeni reali che si sperimentano (tra cui il piacere del donare, per esempio) si possa individuare un effetto di marginalità crescente all'aumentare delle occasioni in cui essi si manifestano, è difficile dire che ciò accade o diviene piacere stabile, in modo perdurante, solo quando si tratta di dare agli altri; di donare. Di norma, fa piacere anche ricevere dagli altri e salvo casi particolari distanti dalla norma o che hanno semplice valore di gesto di ringraziamento (per es. donazioni caratterizzate da grande distanza sociale tra un donante

¹ Per tale neologismo (*agg. Delle opinioni, relativo alle opinioni*). Vedasi www.treccani.it.

ricco e potente e un donatario povero e “graziato”), l’esperienza comune suggerisce che tanto più elevato è il valore materiale del dono, tanto più viene apprezzato. L’umano trae soddisfazione nelle occasioni ripetute di piacere, ma la cui intensità è forse variabile, circostanziale e difficilmente relegabile in schemi metrici o predittivi. Perciò, con tutto l’apprezzamento per l’ideale che esprime Bénédicte Salthun-Lassalle (2019), si permetta anche qualche dubbio che: “Dare è l’unico piacere che non si esaurisce. Con la ripetizione, proviamo sempre meno piacere nella stessa situazione piacevole. Tranne quando si tratta di dare agli altri”. Piuttosto che questa citazione, forse è: “DARE, senza aspettarsi nulla in cambio”, che sembra il vero filo conduttore della domanda iniziale alla quale occorre cercare risposte e verifiche. Proprio perché è ancora attuale, nei nostri modi di vivere o di imparare a vivere e comprendere la totale gratuità del gesto del dono.

Come uno spirito critico fa rilevare, in linea con il tema di questo lavoro «Il dono ha senso solo nel disinteresse ed esiste solo nell’attesa di un ritorno. Questo paradosso merita di essere chiarito perché ci rivela “il momento fondante dell’attore sociale alla regola, alla legge, alla giustizia, all’istituzione”. Jacques T. Godbout è uno di coloro che, insieme ad Alain Caillé, ha introdotto nel dibattito sociale la necessità di pensare allo scambio, anche economico, come un atto di donazione che crea legami sociali, al di là delle società tradizionali in cui Marcel Mauss lo aveva cercato e al di là delle transazioni commerciali che svelano i legami tra le parti nel momento stesso in cui li creano»². Non si pretende di risolvere questo paradosso, ammesso sia risolvibile, ma solo di raccogliere l’invito a riflettere su di esso con diversi punti di osservazione e plurimi punti di vista³.

Peraltro, viene spesso trascurato l’oggetto del dono e le circostanze che possono fare la differenza nell’atto di donazione e solo didatticamente è possibile assumere tale atto come rientrante nelle categorie di capitale economico, capitale sociale o capitale politico, che hanno effetto (sulla) o sono il prodotto della strutturazione o dinamica sociale.⁴ Oltre all’oggetto, poi, non possono essere trascurate le intenzioni, perché se è vero che un dono nel senso qui indicato è tale quando non ci si aspetta nulla in cambio, sembra altrettanto vero che in nessun caso il dono avviene senza intenzionalità. È l’intenzione, dunque, che spesso fa la differenza nell’atto del donare e l’intenzionalità presuppone una motivazione che può variare lungo una scala (per es. merito, incentivo, compenso, ringraziamento, invito a relazionarsi, etc. ...) . Viene spesso trascurata anche la storia successiva al dono, da cui si può constatare come l’oggetto del dono viene utilizzato (lungo una scala di possibilità concrete: valorizzato; ignorato; sciupato; sprecato; rammaricato; deprecato; restituito; bestemmiato...). Questo è indicativo del rapporto tra donatore e donatario e della dinamica secondo cui evolve, che non poco coinvolge alla fine la vera gratuità del dono.

Infine, vale la pena far rilevare come lo stesso atto del donare può nel tempo assumere valore consuetudinario e quindi normativo⁵ in ambito sociale; per esempio come sostegno per il culto o per i meno abbienti, oppure assumere i connotati di “restituzione del maltolto”. A tale riguardo si parlerà di seguito del criterio di obbligatorietà della decima, dovuta al Tempio e ai Leviti nell’antico mondo giudaico; come pure si parlerà del racconto evangelico di Zaccheo⁶ che riesce ad entrare in quella “cruna di un ago”, impedimento alla salvezza del ricco.

L’atto del donare

L’appello a riflettere sul tema proposto in merito all’ambiguità del dono sembra, perciò, ruotare intorno ad un concetto centrale: “l’atto del donare può essere definito tale se nulla è atteso in cambio del dono”; e questo, seppur vero per definizione, può apparire iperbolico. Oggi, invero, si invoca l’antropologia di Marcel Mauss per affermare che i doni costituiscono la forma più antica dell’economia in quanto “universali”, avendo preceduto il baratto ed il “mercato”. Ciò è vero soprattutto se riferito ai doni della terra, che comunque implicano almeno in parte un lavoro, per es. di raccolta o della coltivazione e dell’allevamento, e qualora offerti al vassallo o al “landlord - padrone della Terra” assumevano senso, se non di “rendita”, di ricompensa o di compartecipazione ai frutti, per il territorio messo a disposizione. Si afferma, altresì, che secondo il pensiero

² Yves Lichtenberger, Comptes rendus. Ce qui circule entre nous : donner, recevoir, rendre, J.T. Godbout, p. 293-296 - doi.org/10.4000/sdt.14070.

³ Su una *mappa cognitiva* un punto di osservazione è fisso, ma a secondo delle angolazioni può dare luogo a diversi punti di vista, talvolta parzialmente sovrapponibili.

⁴ Vedi P. Bourdieu, *Practical Reasons*. Vedasi www.google.it.

⁵ In una società, una delle fonti del diritto, quindi della normazione conseguente, è proprio la consuetudine.

⁶ Vangelo (Lc 19, 1-10).

Maussiano, il dono è sempre una richiesta di fedeltà, in cui l'impegno a ripristinarla è una scelta dell'altro; per cui si ritiene che il dono vincoli e liberi al tempo stesso. Se così è, allora si è in presenza di una dualità che ne sottolinea l'ambiguità, poiché vincolare e liberare sono antitetici. Se poi è vero che al dono è sempre connessa una richiesta di fedeltà, venendo a mancare il requisito del "nulla attendersi in cambio" si può ancora chiamarlo propriamente dono, secondo la definizione data? Interrogativo circolarmente ripetibile anche su altro fronte.

D'altronde, è difficile negare che la "solidarietà organica" in senso Durkheimiano, ossia riferita ai legami tipici delle società industriali e in contrapposizione alla "solidarietà meccanica", che indica i legami vigenti nelle comunità preindustriali, appaiono oggi in via di scomparsa entrambe. Sembrano sostituite da un "ossessivo invito al donare individualmente", che è onnipresente nella nostra società occidentale. Lo si evidenzia non solo attraverso l'esempio di persone che lasciano spiccioli (e talvolta la "spesa quotidiana") al migrante di turno all'angolo di supermercati, bar o vie del centro cittadino, ma anche attraverso le infinite associazioni caritatevoli e solidaristiche nate quasi ovunque sul territorio, in internet e nei social media; e persino nelle banche al prelievo bancomat. Il tutto somiglia a vere e proprie operazioni di marketing finalizzate a "progetti volontaristici mirati e pubblicizzati", di assistenza e cooperazione. Progetti che divengono pervasivi in tutto il corpo sociale, al punto di far sorgere ad alcuni osservatori "maliziosi" sospetti di una attività "back office" di tutt'altra natura e finalità rispetto a quelle propagandate. Quella stessa sfiducia e malizia, troppo spesso alimentata dall'evidenza di frantumazione di ogni norma, sostenuta da evidenti trasgressioni, da episodi scandalistici di cronaca e politica, da violazioni di diritti, consumati nell'impunità, che insieme a processi di accentramento e "disuso" del potere, non solo simbolico, hanno condotto alla disaffezione politico-istituzionale, alla sfiducia in ogni autorità e a definire il nostro tempo come la società del controllo totale attraverso i media. Società potenzialmente etero-diretta ed etero-determinata, dove la primitiva solidarietà organica e il consenso normativo per l'agire sociale sembrano scomparsi, o sostituiti o lasciati in balia del relativismo individuale, strumentalizzato e tele-guidato, affetto potenzialmente da irrazionalità, indecisione, smarrimento identitario, errore. Tutto ciò è promotore di stati ansiosi e di vera e propria paura del futuro, con possibile sbocco verso una patologia sociale collettiva, che trasforma ogni "dono" della conoscenza tecno-scientifica in strumento, se non in arma per conflitti di dominio.

Inoltre, donare è e resta "cosa difficile" e il tema dell'ambiguità del dono è un tema antico riscontrabile nella realtà umana. Basti pensare al cavallo di Troia e ciò che accadde per quel "dono". I Latini, ben informati su quelle vicende, ricorrevano all'immagine: «Con una mano reca una pietra e con l'altra un pane» per esprimere questa ambiguità. Perciò, ci è stata tramandata dalla saggezza popolare, anche l'avvertenza: «Si riempia di sudore la tua offerta, affinché tu sappia a chi stai donando». Inoltre, è sempre molto difficile interpretare i bisogni o i gusti di chi riceverà il dono. Conseguentemente, proprio perché occorre sapere e donare in modo giusto (per es. a chi ha veramente bisogno e non agli oziosi) «Errat si quis existimat facilem rem esse donare» (Erra chi crede essere cosa semplice il donare). Tutto ciò esprime una valenza sociale che ha sempre avuto l'atto del donare anche quando esso è racchiuso in un ambito individuale, amicale, o familiare, nonché è pure spesso implicito nel dono una conformità ai valori, agli usi e ai costumi del gruppo di appartenenza.

C'è chi ritiene che il dono, a differenza del regalo, sia un atto di ossequio ai sentimenti, non alla persona. Il dono è più significativo dell'oggetto, a prescindere dal suo valore economico, perché è qualitativo; mentre il regalo può essere anonimo, nonostante talvolta sia molto costoso. Così dono e regalo si distinguono.

Sentimenti profondi quali la pietas, la philia, l'agape possono muovere al dono non solo verso l'inferiore, ma anche verso il superiore, quale atto sincero di riconoscenza, ringraziamento, ossequio; sentimenti che si trasformano in un movimento spirituale verso l'altro sorretto in ogni caso dalla caritas.

Si afferma⁷ che J.T. Godbout (2007) è ben consapevole che "se una società funzionasse solo sulla base delle donazioni, scomparirebbe rapidamente dalla mappa". Ma, supportare il "sistema del dono" per poi confrontarlo meticolosamente nel suo rapporto con il debito e la giustizia, non può essa stessa essere intesa come ambiguità? Certamente l'analisi è corretta quando sostiene che: "Non ci possono essere scambi di mercato sostenibili, né ci può essere redistribuzione della ricchezza senza un fondamento antropologico di fiducia, altruismo o senso del dovere"; ma non vi sono garanzie, né certezze nei comportamenti, né evidenze che: "I

⁷ Recensioni di *Ciò che circola tra di noi, dare, ricevere, restituire*, J.T. Godbout Yves Lichtenberger p. 293-296 doi.org/10.4000/sdt.14070. Riferimento/i: Jacques T. Godbout, *Ce qui circule entre nous, Donner, recevoir, rendre*, Le Seuil, Paris, 2007, 398 p.

moderni paradigmi di scambio non ignorano più questi ingredienti” fiduciosi. Tutt'al più questi ingredienti possono essere presenti quando “conviene”, come la realtà insegna. Non a caso due guerre, che non trovano pace, assediano l'Europa e minacciano costantemente il Pianeta. Esse vengono alimentate da sfiducia e doni per l'armamento in barba ad ogni definizione e ogni ecologismo predicato a salvaguardia dell'ambiente; esso stesso da preservare quale “dono” per le generazioni future. Un eventuale: «dono affinché in base alla tua promessa di fedeltà tu faccia la guerra per me!» non va tralasciato solo con la lente dell'ambiguità, ma con quella della Morale! Esso non può che produrre, alla lunga, atteggiamenti corruttivi (con “subappalti” verso chi è ancor più misero del donatario), oppure Gandhiani per contrasto. In questi casi, viene smentita la fedeltà e la tesi, sottesa da sottile cosmopolitismo, secondo cui il dono, lo scambio e il commercio sono gli unici possibili antidoti alla guerra, all'isolamento e alla stagnazione. Ossia è smentita l'idea che il dono sia la prima forma di alleanza, di solidarietà e di pacificazione sociale e fa trovare, specie in un sistema di economia delle nazioni, un'antagonista nell'antitesi riguardante la necessità di una conquista globale affidata al “Giusto”, che necessariamente implica conflitto. Poiché nessun popolo, nazione o economia vogliono essere conquistati per realizzare un mondo globale e privati delle loro identità, della loro autodeterminazione e libere prerogative, e ancor meno possono accettare di scomparire in quanto tali. E poi, chi è il “Giusto” cui affidare la conquista globale? Chi lo può scegliere e chi può affidargli un tale mandato, ammesso che il “Giusto” esista e possa convenientemente battersi in nome di tutti?

Per un'analisi sociologica e psicosociale dell'atto del donare potremmo usare, per esempio, i concetti Simmeliani di interazione reciproca e di valore. Tenendo però presente che essi, qui, non sono più riferibili ad una qualità o quantità del dono, ma esprimono soltanto i rapporti di reciprocità che si manifestano nello scambio, nella relazione che si viene a creare. Nella logica Simmeliana sembra in pratica richiamato il valore della reciprocità, dell'«in-pegno» veicolato dal dono, insito nel comportamento umano e manifesto anche come principio di diplomazia. Il valore economico di un dono – pur esistente - non è quindi fondato (almeno non in modo esclusivo), nella sua utilità, intesa come la sua capacità di soddisfare bisogni e desideri, quanto piuttosto nel prezzo (anche immateriale, come il tempo per es.) che si è disposti a pagare, in termini di sacrificio e di rinuncia perché la donazione abbia luogo.

È soltanto nello scambio, quindi, che il valore del dono si realizza, poiché lo scambio comporta sempre il sacrificio di qualcosa che potrebbe comunque avere usi alternativi, cioè potrebbe essere consumato direttamente o dato in cambio per una cosa diversa. Siamo quindi in presenza, o meglio, nelle vicinanze, di un concetto di valore del dono in generale che trova il proprio fondamento nel sacrificio. Nella fattispecie, al fine di evitare equivoci, sarebbe forse meglio chiamarlo “significatività del dono” data la capacità, potenziale o effettiva, di creare legami e suscitare desiderio di ricambiare, attivando azioni circolari legate tra loro che si ripetono in modo libero, e talvolta continuo, in funzione della relazione attivata. Naturalmente la significatività delineata sopra, ed espandibile in un potenziale modello da mettere eventualmente a punto altrove⁸, diviene solamente un espediente “riduttivo” che fruisce di approssimazione per favorire la possibilità di una analisi ed eventualmente di una metrica. Questa, però, sarebbe naturalmente legata a molti altri parametri situazionali ed ambientali che dipendono dai casi concreti in esame, quali ad esempio lo strato sociale di appartenenza e quello di riferimento del donatario e del donante, il capitale disponibile sia economico che intellettuale o anche politico [rif. P. Bourdieu (1998)], l'ambiente lavoristico (per es. con obblighi e tratti normativi), familistico (per es. libero ed aperto) , o atomistico (per es. chiuso, introspettivo ed escludente) in cui sono inseriti. E i suddetti parametri situazionali ed ambientali, che sono variabili da caso a caso, possono favorire, ostacolare, limitare o addirittura escludere l'attivazione di una relazione e quindi l'atto stesso del donare.

Se, poi, in analogia a quanto faceva J.L. Moreno (1941) con la sua tecnica del sociogramma, tralasciassimo la donazione, ed in particolare le sue “peculiarità” in base ad attributi misurabili, potremmo sostenere che essa sembrerebbe avere qualità vettoriali. Infatti la donazione si svolge lungo una direzione (una retta relazionale che unisce donante e donatario o viceversa). Secondo un approccio economicistico la donazione è caratterizzata da una intensità (per esempio, un valore o un parametro economico connesso ai valori in gioco); un verso (dal donante al donatario); un punto di applicazione (il donante rispetto al suo sistema di riferimento scelto per l'analisi). Si tratta, ovviamente, di un riduzionismo non del tutto accettabile nelle scienze umane poiché ignora una gran parte di elementi immateriali, anche situazionali, non misurabili, che pur esistono e talvolta sono prevalenti nella donazione (ideali, sentimenti, emozioni, significati, memorie, etc.).

⁸ Vedasi l' esempio da sviluppare eventualmente in doi.org/10.5281/zenodo.11207642.

Un metodo qualitativo – propedeutico per un qualsiasi eventuale modello analitico - per esaminare e fornire un preliminare spaccato esplicativo su un tema siffatto, arduo e complesso, può essere in via propositiva un breve esame da diversi punti di osservazione, non certo esauribile nel presente lavoro; semmai introduttivo ad una potenziale, più ampia ed allargata riflessione.

Metodologia necessaria all’analisi: approcci riduzionistici integrati da approcci olistici

È noto che in epistemologia il termine riduzionismo - rispetto a qualsiasi scienza - sostiene che gli enti, le metodologie o i concetti di tale scienza, in una eventuale sistematizzazione attraverso un quadro teorico, debbano essere ridotti al minimo sufficiente in grado di spiegare i fatti teorici in questione. Il riduzionismo sostiene che un sistema complesso non sia nient’altro che la somma delle sue parti, per cui si può dar ragione del sistema “riducendone” la considerazione a quella dei singoli costituenti. Il riduzionismo, pur tra molte critiche, ha avuto un ruolo cruciale nello sviluppo della Scienza e ha portato nel tempo a importanti scoperte e progressi di cui oggi usufruiamo. Tuttavia, è importante riconoscere i suoi limiti e le sue implicazioni specie nel caso di un fenomeno sociale “naturale” come l’atto del donare. Per affrontare la complessità dei fenomeni naturali, è necessario integrare, per quanto possibile, il riduzionismo con approcci olistici e interdisciplinari, che tengano conto delle interazioni tra le diverse componenti di un sistema e delle proprietà emergenti che ne possano derivare, all’occasione anche nelle interfacce tra le parti in cui il sistema è stato strumentalmente ridotto.

Un tentativo di studio preliminare con plurimi punti di vista della donazione, rispetto all’ambiguità, potenziale portatrice di aspetti di irriducibilità, non può che condurre a considerare quanti più pensabili approcci multidisciplinari, osservando come si esplica l’atto del donare attraverso i fenomeni e le considerazioni che emergono da ciascuno di essi. Ma, già questa “parcellizzazione”, seppure estesa ed articolata, è limitativa e riduttiva, nel senso che è espandibile e non esaustiva, per cui necessita di un modo “olistico” per reintegrare, per quanto possibile, la frantumazione in parti occorsa per lo studio della complessità. Questo appare l’approccio più opportuno da seguire per lo studio dell’interrogativo avanzato e pertanto viene esemplificativamente proposto nelle forme riportate qui di seguito, tenuto conto che la donazione è un fenomeno sociale concreto ed innegabile, inscritto nelle pulsioni relazionali umane presenti sin dagli albori della civiltà. Così come è innegabile la complessità del fenomeno e la possibile ambiguità di cui si può contingentemente rivestire. In generale le forme, gli aspetti e le variabili caratteristiche del fenomeno, anche situazionali, sono innumerevoli e sarebbe arduo solo enumerarli. Le moderne tecnologie informatiche che hanno pervaso la civiltà umana a livello globale, sono in grado di rilevare e rappresentare reti sociali di ampiezza e potenzialità vastissime, mentre allo stesso tempo hanno sviluppato potenti strumenti di analisi di queste reti sociali utili a indagini on the spot oppure in continuo, come monitoraggio di fenomeni sociali, per valutarne qualitativamente e quantitativamente cause, effetti e loro rilevanza per la vita sociale, politica, economica, finanziaria, industriale, culturale, religiosa, militare, etc. A tal punto che si pone ormai il problema, anche in termini etici, di una “civiltà del controllo totale” inchiodata alla sua realtà sperimentalmente rilevabile (attraverso i big data), immediatamente, senza che spesso non se ne abbia minimamente la percezione o la nozione da parte dei controllati, e talvolta neppure il permesso da parte dei controllanti.

I diversi punti di osservazione e di vista conseguenti

Giuridico (Donazione come “negozio giuridico” tra donante e donatario; implicita liberalità; coinvolgimento reddituale o patrimoniale; assenza di corrispettivo; potenziali obblighi, possibilità di ripensamento e restituzione, nullità).

Accanto alla comune nozione di donazione, quale atto di spontanea liberalità, col quale il donante si spoglia irrevocabilmente della cosa donata in favore del donatario, che l’accetta, si colloca il punto di vista giuridico, che diviene cogente per Legge. Secondo la definizione che ne viene data all’Art. 769 del Codice Civile Italiano «La donazione è il contratto col quale, per spirito di liberalità, una parte arricchisce l’altra, disponendo a favore di questa di un suo diritto o assumendo verso la stessa un’obbligazione».

Questa impostazione permette di fare subito alcune osservazioni. La donazione è vista come “negozio giu-

ridico”, ossia un contratto, che ha implicazione con il patrimonio del donante (o più comunemente: donatore⁹) e quello del donatario (colui che riceve il dono); si correda di una serie di norme e casi particolari che la rende “complessa”. La donazione, per essere validamente realizzata, secondo Legge, necessita di essere formalizzata in un atto pubblico, a pena di nullità: ossia, in assenza di atto pubblico, la donazione si considererà come mai avvenuta.

Per essere riconosciuta come donazione ai sensi di Legge l'accettazione del dono deve essere esplicita e resa nota al donante; ossia come in ogni contratto vi deve essere una accettazione. Nessuno può obbligare altri ad accettare una donazione! (Insomma, tutt'altro che dare alla luce del sole e accettare nell'ombra!)

Affinché una donazione sia valida occorre in particolare: la volontà del donante di spogliarsi, per spirito di liberalità, di un proprio bene senza esigere un corrispettivo e senza esservi obbligato. In pratica l'interesse del donante deve sempre essere non patrimoniale in senso proprio, bensì religioso, affettivo, culturale, etc. Inoltre, nel caso di beni, è necessario il trasferimento del bene donato dal patrimonio del donante a colui che egli desidera beneficiare. Qualsiasi bene, mobile o immobile, può essere oggetto di una donazione, purché lo stesso sia presente nel patrimonio del donante e avvenga tale trasferimento.

Le implicazioni fra la parte donante e quella donataria sono certamente di tipo patrimoniale, ma non in modo esclusivo, poiché soggiace una comunicazione (diretta o mediata attraverso il vincolo negoziale) e pertanto è implicita anche una relazione che vincola le due parti in un “contratto”. In pratica è presente il concetto più generale di relazione diadica, con risvolti anche di tipo sociale, psicologico e di natura culturale più in generale.

La necessità di un atto pubblico (tipica delle grandi donazioni) e la formalità dell'intero contesto che le caratterizza giuridicamente, potrebbe far pensare che si tratti di prospettive lontane dai temi da considerare nella fattispecie. In realtà l'Articolo 783 del Codice Civile Italiano considera e consente le donazioni di modico valore, che solitamente hanno per oggetto beni mobili. Lo stesso articolo chiarisce che tale modalità è valida anche se manca l'atto pubblico, purché vi sia stata la “tradizione” e la modicità del dono, valutata anche in rapporto alle condizioni economiche del donante. Ossia chiama in causa un rapporto, un parametro oggettivo (il valore economico del bene) e uno soggettivo (la consistenza del patrimonio del donante). Si tratta di un parametro che riemergerebbe in termini più generali nel seguito, in ogni tentativo di impostare un modello generale di analisi. Vale la pena sottolineare, inoltre, che la “tradizione” non è, in questo caso riferita alla presenza di abitudini, usi e costumi, bensì (dal Latino tradere) sta ad indicare il passaggio, la trasmissione, il dare. Si intende, insomma, la consegna della cosa nelle mani del donatario. Questo atto rende certa ed inequivocabile la volontà del donante, affinché la donazione sia compiuta.

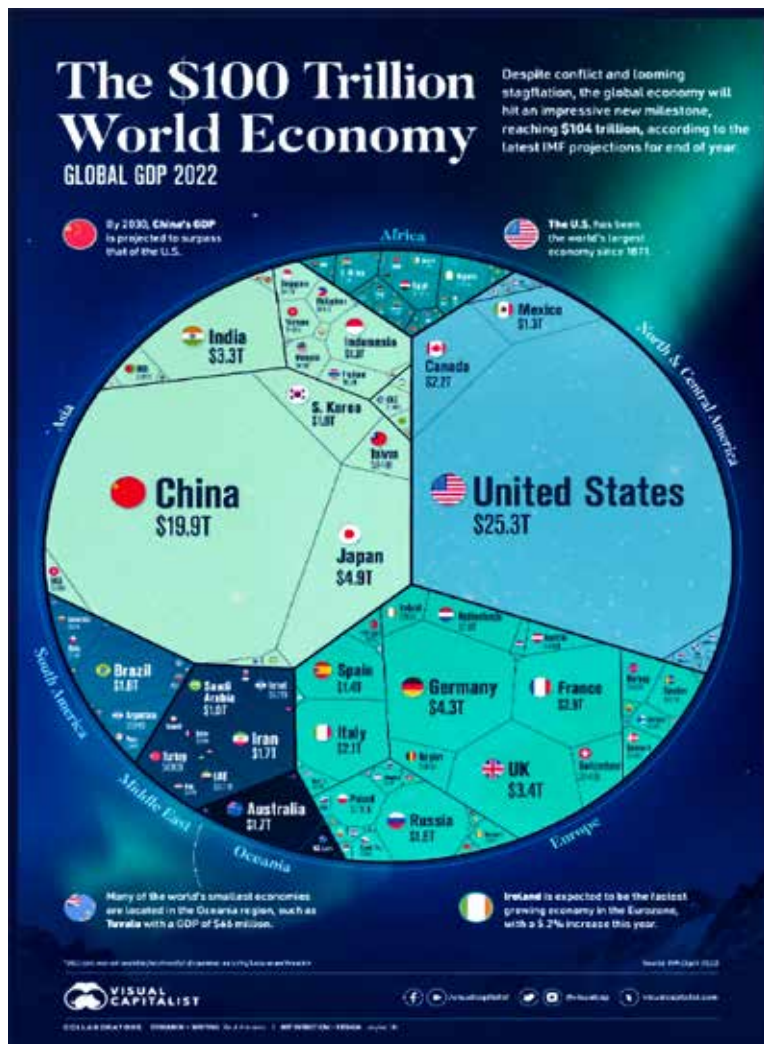
Senza voler entrare nei dettagli giuridici che governano la donazione ex Lege è necessario, però, soffermarsi sulle cause di revoca della donazione (vedasi art. 800 Codice Civile) per illustrare un ulteriore aspetto. Infatti, mentre da un lato si dà per scontata l'inesistenza di un “corrispettivo” nella donazione, dall'altra si stabilisce in modo chiaro ed inequivocabile che l'ingratitude del donatario è causa di revocazione. Tra i casi di ingratitude, vengono enumerati in giurisprudenza (giustamente e concordemente anche sotto un profilo etico) i seguenti: diffamazione, se il donatario diffama pubblicamente il donante, danneggiando la sua reputazione e il suo patrimonio morale, ciò costituisce un atto di ingratitude; comportamento irrispettoso, se il donatario tratta il donante con disprezzo o mancanza di rispetto, dimostrando avversione nei suoi confronti, si configura l'ingratitude; violazione di obblighi familiari, se il donatario, nonostante la donazione ricevuta, non adempie ai doveri familiari nei confronti del donante (ad esempio, assistenza o cura), ciò può giustificare la revoca.

Dunque, un “corrispettivo immateriale”, foss'anche la semplice e normale gratitudine del donatario verso il donante, per il dono ricevuto, si presuppone necessaria per il compimento della donazione. Questo chiarisce che il requisito dell'assenza di un corrispettivo nella donazione non è del tutto ineccepibile, poiché tale assenza può essere certamente soddisfatta se riferita a obblighi patrimoniali o materiali; ma il termine “corrispettivo” significa correlativo, proporzionato, corrispondente; per lo più, peculiare di qualcosa che si riceve in cambio o in compenso. Le tipiche prestazioni corrispettive, sono quelle che discendono da un contratto che prevede obbligazioni reciproche tra le parti. Ciò implicherebbe che esse dovrebbero essere comunque espresse e richiamate nell'accordo di donazione. Pertanto, in qualche misura, con la presunta assenza di un corrispetti-

9 I due termini vengono usati indifferentemente nel seguito.

vo in generale, che è comunemente data per scontata, quantomeno si inficia la tipologia di donazioni di cui ci si dovrebbe occupare nella fattispecie del presente lavoro, poiché esse dovrebbero essere soltanto quelle in cui “nulla si attende in cambio della donazione”. Così, non solo si apre la domanda circa l’idealità e l’iperbolicità del concetto di una tale “donazione ideale” = “senza nulla a pretendere”, secondo l’interrogativo sull’ambiguità che si sta indagando in questa sede, ma si apre anche la domanda sull’esistenza di un tale corrispettivo nella donazione in generale. Specialmente se il corrispettivo è atteso e dato per scontato, oppure inespresso, sottaciuto o nascosto, volontariamente o involontariamente. In pratica è ragionevole attendersi che il corrispettivo, se di tipo immateriale, ideale, etico, e che sfugge ad una immediata fruibilità, hic et nunc, può creare una crepa o quantomeno una “ambiguità” nello stesso impianto giuridico della donazione? Questo accade sicuramente nei casi di un corrispettivo apparentemente immateriale all’atto del dono, atteso dal donante, ma sottaciuto o non espresso al donatario prima della sua accettazione del dono, ma che cambia sembianze nel tempo ed assume concretezza in seguito, più tardi, molto dopo l’atto donativo (per es. donazioni in cambio di assistenza in vecchiaia).

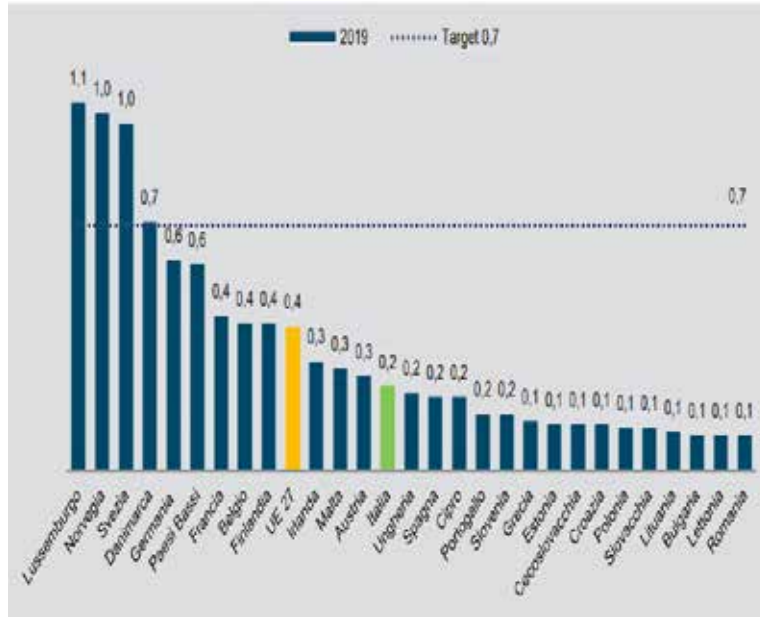
Nell’atto del donare, così come definito giuridicamente (ma non solo!), emerge quindi il problema di dover considerare opportunamente anche ciò che viene donato ed eventualmente scambiato, e quindi le intenzioni implicite nella donazione, visto che si tratta di atto relazionale duale, con validità estesa lungo la vita del donatore e del beneficiario. Le limitazioni emergenti nell’assunzione di un punto di vista esclusivamente giuridico



risolta dai sistemi di Intelligenza Artificiale (IA). In ogni caso si può dire che a fronte di una stima di PIL mondiale nel 2022 di 102 trilioni di dollari – sembra ancora valido un obiettivo ONU fissato pari a 0,7% del PIL, che dovrebbe mobilitare risorse pari a circa 700 miliardi di dollari, ossia circa un terzo del PIL italiano

stimato per lo stesso anno 2022. Poi ovviamente occorrerebbe vedere che cosa hanno ricevuto in realtà i donatari dai donatori. È evidente che la stima delle donazioni globali rispetto al PIL globale varia nel tempo e dipende da diversi fattori, alcuni contingenti, altri strutturali, altri ancora ambientali, etc.

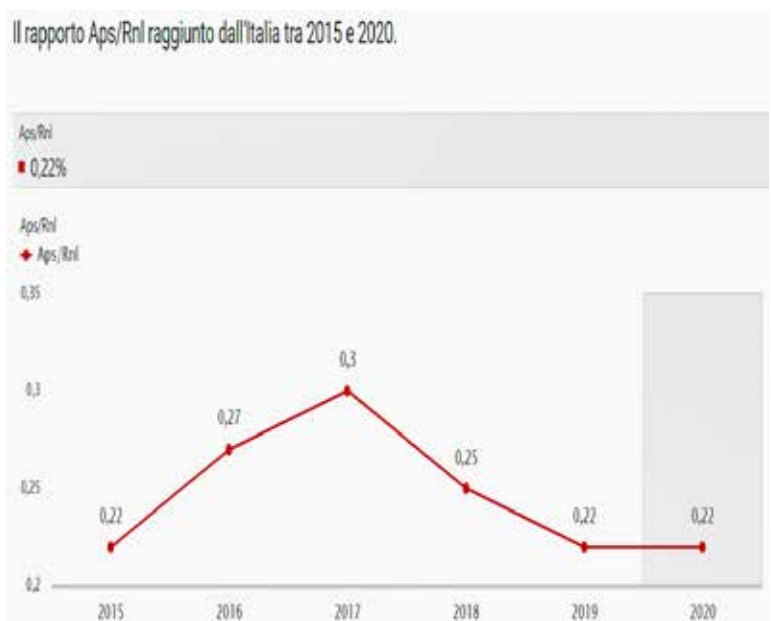
Fig.2 – Fonte www.istat.it.



delle circostanze. Anche la generosità dei paesi sembra variare notevolmente, ma alcuni di quelli che donano di più in termini di aiuti esteri e donazioni umanitarie sono ritenuti: Stati Uniti; Germania; Regno Unito; Paesi Bassi; Svezia. Questi sono solo alcuni esempi, ci sono molti altri paesi, però, che contribuiscono in modo significativo agli aiuti globali. Ma, la stessa generosità di un Paese può variare nel tempo, poiché dipende da molti fattori, tra cui politica, economia, cultura e priorità nazionali. Di seguito è riportato un grafico (Fig. 2) al riguardo per la UE a 27. L'Agenda 2030 definisce specifici obiettivi sia per l' Aiuto Pubblico allo Sviluppo (APS) totale (0,7% del reddito nazionale lordo) e sia per l'APS indirizzato ai Paesi meno sviluppati (tra 0,15% e 0,20%). Si stima che nel 2019, a livello globale, i flussi netti di APS da parte dei Paesi membri del Development Assistance Committee (DAC) dell'OCSE siano stati di circa 147,4 miliardi di dollari, sostanzialmente invariati rispetto al 2018.

Fig. 3 – Fonte www.openpolis.it.

Tra i Paesi dell'UE a 27, Lussemburgo, Norvegia e Svezia hanno fatto registrare nel 2019 un rapporto APS totale netto su reddito nazionale lordo (RNL) superiore al target dell'Agenda 2030, mentre la maggior parte dei Paesi dell'Unione rimane ancora lontana dal target, (Fig.2). Nel 2019, l'Italia ha fatto registrare, invece, una quota di APS totale sul RNL pari allo 0,22%, con una riduzione di 0,03 punti percentuali rispetto al 2018 e di 0,08 punti rispetto al 2017, anno in cui si è registrato il valore più elevato (0,30%). Una serie temporale di dati recenti al riguardo è riportata in Fig.3. I dati 2019 di PIL dei paesi UE, resi disponibili dal MEF - Ministero Italiano per l'Economia e Finanza, che sono riportati nell'istogramma di Fig.4 seguente, mostrano due gruppi di Paesi donatori. Nel primo, in cui non si nota dallo scatter dei dati alcuna correlazione, sembra vi sia l'obiettivo di raggiungere un valore di APS% tanto più prossimo a 0,7% oppure più alto possibile (ma sono Paesi a popolazione relativamente bassa e quindi con APS abbastanza modesto in valore assoluto). Nel secondo gruppo, invece, appare una evidente correlazione (quasi-lineare; di certo lineare se l'Italia fosse rimasta sul suo massimo storico) tra APS% e PIL.



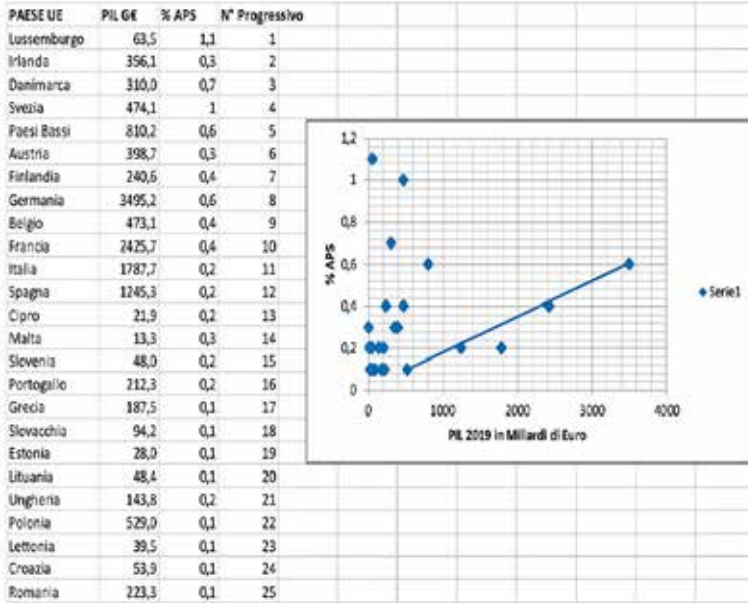


Fig. 4

Dopo aver reperito anche i dati 2019 di PIL pro-capite, sul sito del MEF, che sono riportati nell’istogramma di Fig. 5 seguente, si è proceduto utilizzandoli insieme ai dati di APS in Fig.4, ad una serie di analisi qualitative in merito alle possibili tipologie di correlazione che possono emergere tra i dati delle percentuali (% APS) e (PIL 2019). Si è quindi pensato di ricorrere al PIL pro-capite per evitare l’effetto della numerosità della popolazione di ciascun Paese.

Incrociando i dati dei due grafici precedenti si nota che una eventuale correlazione lineare non spiega il 30% degli scostamenti dei dati dalla funzione lineare trovata come migliore adattamento ai dati stessi.

Fig. 5 – Fonte www.rgs.mef.gov.it.

Mentre invece, se si procede ad un Ordinamento Progressivo secondo il numero dei Paesi UE, lungo una scala da 0 a 30, con passo unitario, si possono avere le frequenze che si registrano per uno stesso valore di (%APS), come ben visibile nel grafico di Fig,7 seguente (per es. il valore 0,1 si registra 8 volte, mentre il valore 0,2 si registra 6 volte, e così via), con la correlazione che resta comunque non molto significativa (essendo $R^2 = 0,7118$, ossia non prossimo al massimo valore che è 1).

Si può così ottenere la seguente tabella che mostra le frequenze, ossia quante volte un certo valore (%APS) si ripete nell’elenco dei dati di partenza, e con esse le frequenze cumulate, che si ottengono (Tab.1) addizionando i dati di frequenze che si susseguono (ossia quella che è nota come funzione di ripartizione delle frequenze di valori di APS% secondo la “variabile” PIL presa qui in considerazione):

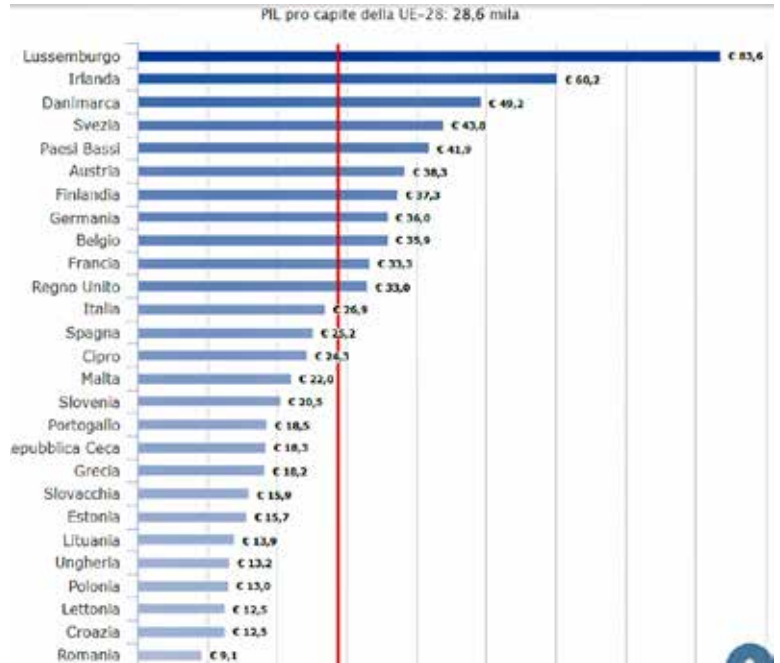
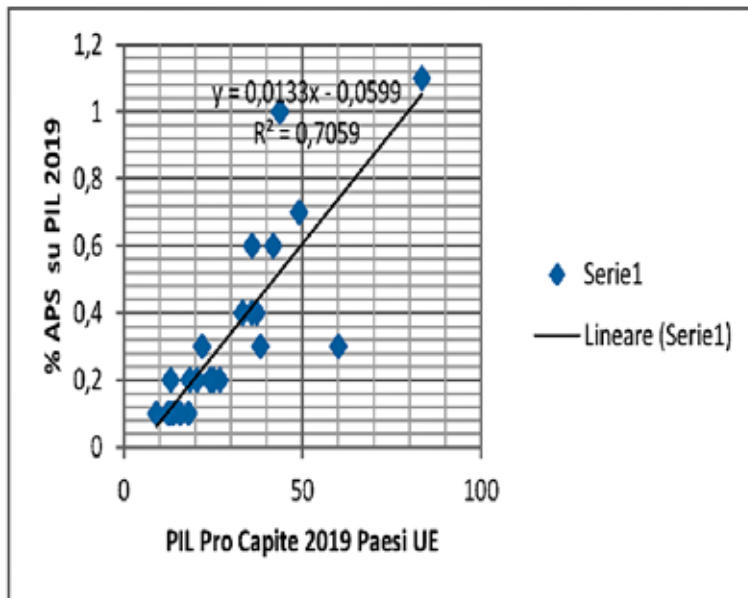
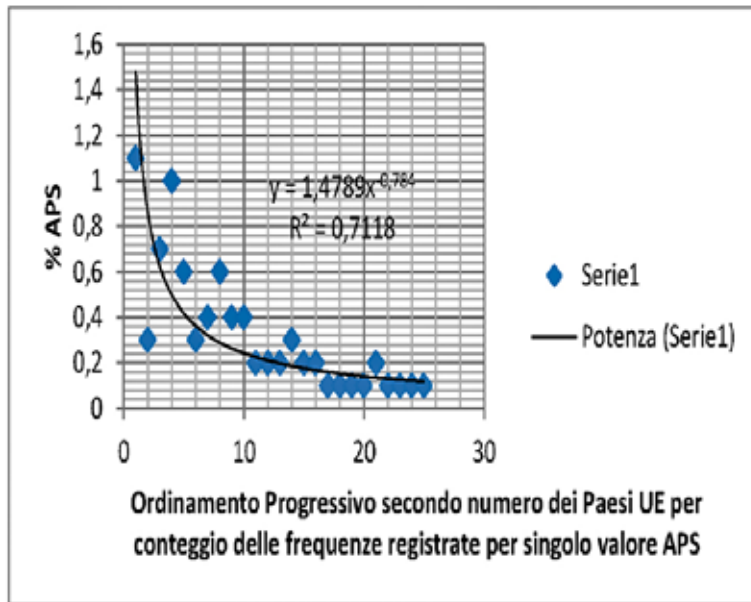


Fig. 6 – Correlazione lineare con funzione lineare tra %APD e PIL pro-capite.



Ciò permette di tracciare il grafico di Fig. 8 mettendo in relazione (%APS) e Frequenze Cumulate (ossia funzione di ripartizione delle frequenze), ove si nota (a parte il miglioramento della correlazione con $R^2 = 0,8389$, che potrebbe essere ritenuta ancora non significativa) la comparsa di un andamento ad “ S “ che è il tipico tratto che caratterizza fenomeni naturali e sociali di crescita soggetta a “saturazione”, descrivibile con particolari tipi di funzioni matematiche (vedasi ad esempio funzioni di Gompertz e funzioni logistiche più in generale). Ciò a voler significare che la donazione delle APS è



un fenomeno evolutivo che consegue all'evoluzione crescente della ricchezza mondiale (PIL). Essa, come donazione complessiva, si espande con l'espansione del PIL, ossia cresce con il crescere di esso, ma non in modo lineare, essendo soggetta a fenomeni aleatori così come il PIL che la genera, ed è in ogni caso destinata a stabilizzarsi quando il numero delle donazioni e i loro valori economici crescono oltre un certo limite. Naturalmente le variabili che incidono sul PIL, sulle APS e sul numero stesso delle donazioni, sono aleatorie e pertanto eventuali equilibri che si possono raggiungere sono equilibri "metastabili", nonostante poi, ad ogni variazione la tendenza alla ri-stabilizzazione possa riprendere e procedere.

Fig.7

Tutto ciò, se è vero come si ipotizza in campo sociale, che quello che accade nel grande gruppo è specchio di ciò che accade nel piccolo gruppo, può far ragionevolmente congetturare che tali osservazioni sono trasferibili alle donazioni dei gruppi, piccoli, medi e grandi, come pure ai singoli individui (ed ai loro rispettivi patrimoni, redditi, o entrambi) che hanno il privilegio, o se si vuole, l'onere, di rivestire un ruolo di donatore. Beninteso, a prescindere dagli scopi per i quali la donazione è effettuata.

Tab. 1

Non si può che essere spinti a seguito di queste congetture, a pensare di metter a punto una sorta di modello esplicativo delle donazioni in generale, seppur limitato agli aspetti economicistici soltanto¹¹. Tratto distintivo di un riduzionismo moderno che tutto spiega e tutto vuole spiegare attraverso il «denaro», che continua a rivelare, alla stessa stregua del donare, quella stessa ambiguità di elementi duali ed opposti, potendo proprio essere interpretato come coincidentia oppositorum; ossia da un lato come «grazia di Dio», oppure dall'altro come «sterco del Demonio» a seconda dei casi, delle circostanze, dei valori di riferimento.

Per rispondere all'interrogativo se il donare, anche da un punto di vista istituzionale/globale, è divenuta ambiguità sociale, non si ravvisa certo in questa sede la necessità di parlare della Curva di Lorentz e dell'Indice di Gini, che si può calcolare per

dare evidenza dell'enigmaticità di APS e sistemi ausiliari connessi. Infatti, la concentrazione della ricchezza nelle mani di pochi è oggi un fatto assodato, ma è anche vero che ciò ha consentito, almeno fino ad un certo punto della storia recente, di liberare dai bisogni primari una grande parte dell'umanità, sebbene non ancora tutta l'umanità dolente. Le donazioni restano "privilegio" dei soli paesi ricchi e più avanzati, mentre invece quelli in via di sviluppo arrancano ancora fidando sull'arrivo delle prossime tranche di aiuti e delle rimesse dei movimenti migratori che questi generano. Ma, se è vero che la mano pigra impoverisce il povero è altrettanto vero che piuttosto di non impoverire il vicino si è scelto, non di rado, di farlo come strumento politico intenzionale a beneficio del proprio sviluppo, della propria influenza politica, e del proprio dominio, costringendo

11 Alcuni elementi al riguardo sono forniti dall'esempio doi.org/10.5281/zenodo.11207642 come già indicato in nota (8) precedente.

altri a guerre di servizio per la propria sopravvivenza, senza accertare in concreto se vi fossero vie alternative per il bene comune.

Psicologico (*Predisposizione personale, processo decisionale e dinamiche. Donazione nella modernità ed evoluzione del donare sino a divenire assistenza per i meno abbienti. Insegnamento Simmeliano su “Il Povero”*).

Secondo la psicologia comportamentale

Quello che segue è un tentativo di fornire secondo assunti della psicologia comportamentale un succinto profilo della figura del donatore, cercando di mettere in rilievo, a grosse linee, predisposizione personale, processo decisionale e dinamiche.

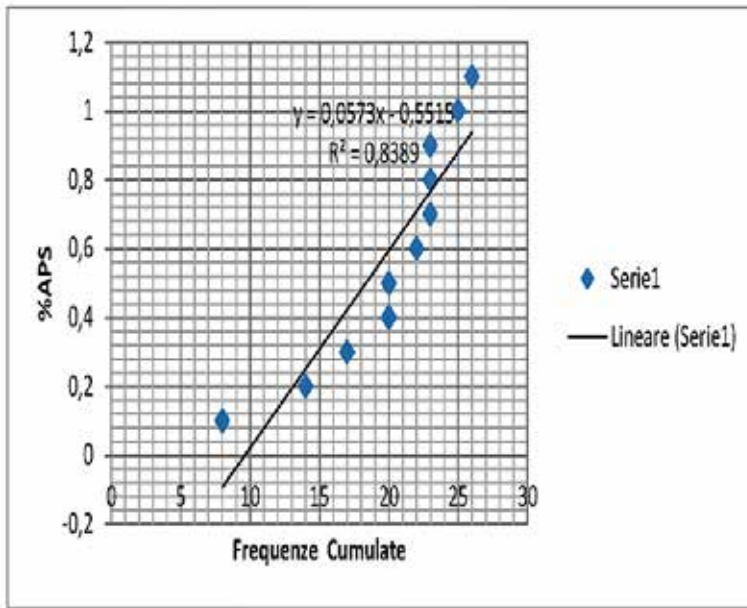


Fig. 8

Il donatore, sia nel contesto della filantropia che in quello della donazione di organi (che è stata qui volutamente trascurata, poiché aprirebbe un nuovo ampio spazio di discussione su altri fronti), è ritenuta una figura di grande rilevanza. Alcuni aspetti chiave legati al donatore possono essere preliminarmente delineati come segue per ciò che riguarda processo decisionale, conoscenza e informazione, coinvolgimento personale, dinamiche sociali. Aspetti che non esauriscono l'analisi e che appaiono rilevanti nel contesto indagativo sull'ambiguità del donare.

Si ritiene, in generale, che la decisione di donare è spesso influenzata da fattori personali, come l'altruismo, la compassione e la sensibilità sociale. Le persone con una forte predisposizione a preoccuparsi del benessere degli altri sono più inclini a donare. L'empatia, poi, sembra giocare un ruolo cruciale. Essa consente al donatore di comprendere e condividere i sentimenti degli altri, spingendolo a contribuire al bene comune. Anche la moralità personale e le credenze etiche sono fattori che influenzano la decisione di donare. Alcune persone, specie se di stato socio-economico e culturale elevato, possono vedere la filantropia come un dovere morale.

La decisione di donare non è riducibile ad uno “standard” e può essere razionale, emotiva oppure collocarsi in una qualunque zona intermedia tra questi due estremi. Alcuni donatori valutano attentamente le opzioni e scelgono in base a criteri oggettivi, mentre altri agiscono istintivamente o in risposta a eventi specifici.

Conoscenza e informazione giocano un ruolo importante. Per esempio, la consapevolezza delle cause motivazionali delle organizzazioni benefiche che promuovono donazioni può influenzare la decisione. Ovviamente, i donatori informati sono considerati i più propensi a fare scelte consapevoli. Spesso, il coinvolgimento e le esperienze personali (come la malattia di un familiare o un evento significativo) spingono le persone a donare.

Nelle dinamiche sociali hanno un peso la cultura, le norme sociali e le aspettative della comunità; tutti elementi che giocano un ruolo importante. In alcune culture, la filantropia è fortemente incoraggiata e valorizzata. L'influenza dei pari o “ambientale” in generale, possono influenzare le decisioni e le scelte dei donatori, che talvolta possono conformarsi ai comportamenti degli altri. Ad esempio, vedere amici o familiari donare può motivare ulteriori donazioni, senza dimenticare che il riconoscimento sociale ha anch'esso un fattore spesso determinante, visto che si ritiene che alcuni donatori cercano riconoscimento pubblico o gratificazione sociale attraverso le loro donazioni. Ma, donare, per avere riconoscimento sociale fa rilevare la presenza di un corrispettivo, che per quanto immateriale possa essere rimane pur un corrispettivo che lascia ombre di ambiguità sulla donazione compiuta, dando riconoscimento all'affermazione che si tratta dei casi in cui donare è divenuta un'ambiguità sociale.

In sintesi, il donatore è una figura complessa, guidata da una combinazione di fattori personali, processi decisionali e dinamiche sociali. La sua generosità contribuisce certamente al benessere della società nel suo insieme, ma talvolta (e non bisogna andare troppo indietro nel tempo), abbiamo assistito a stagioni in cui si è nutrito collettivamente almeno il sospetto che donatori, noti filantropi di grande rilievo internazionale, avessero messo in moto un congegno per contribuire soprattutto al loro stesso personale benessere.

Secondo la psicologia sociale

In una prospettiva di psicologia sociale, il comportamento (C) viene visto come una funzione (f) dell'interazione tra la persona (P) e l'ambiente (A), concetto che viene fatto risalire a Kurt Lewin nell'ambito della Psicologia della Gestalt¹², con $C=f(P,A)$ ¹³. Si può così interpretare da essa che il Comportamento (C) riguardo al donare può essere assunto come variabile dipendente dalla persona (P) e dall'Ambiente (A), limitandosi per il momento a far coincidere (A) con il gruppo cui (P) appartiene in una determinata situazione. Non a caso sappiamo, e ne dobbiamo tener conto, che in generale "il comportamento è funzione del gruppo". Una determinata persona, per es. (P_i), in analoghe situazioni, ma in ambienti e gruppi differenti, può reagire con funzione (f_i) diverse, e quindi diversi comportamenti. Ma (P_i) può non solo interagire, in una determinata situazione, con altre singole persone (P_1), (P_2)...(P_i), (P_{n-1}), (P_n), ma anche con altri Ambienti (A_1), (A_2) ...(A_1),... (A_{n-1}), (A_n), ossia con altri Gruppi. Peraltro si dovrebbe tener conto del verso del vettore d'interazione. Per esempio (P_i)←..., (P_i)→... , o (P_i)↔...: in un verso, nell'altro o in entrambi..

Nel senso stretto di una relazione diadica in cui, per effetto della relazione e della reciprocità che essa suscita (grazie alla quale si può giungere a scambiare messaggi, significati, orientamenti valoriali, attenzioni, risorse, beni materiali ed immateriali,..) in questa ipotesi si dovrebbe tener conto del verso, del contenuto e dell'entità dello scambio, che implica grandezze vettoriali, tali per cui necessariamente emerge una rete di relazioni sociali, come per esempio la seguente, in cui le configurazioni di rete possono essere molteplici e legate al numero di persone e gruppi interagenti, nonché al numero degli orientamenti (verso↔) possibili per ciascuno di essi, all'interno del proprio gruppo e fuori di esso.

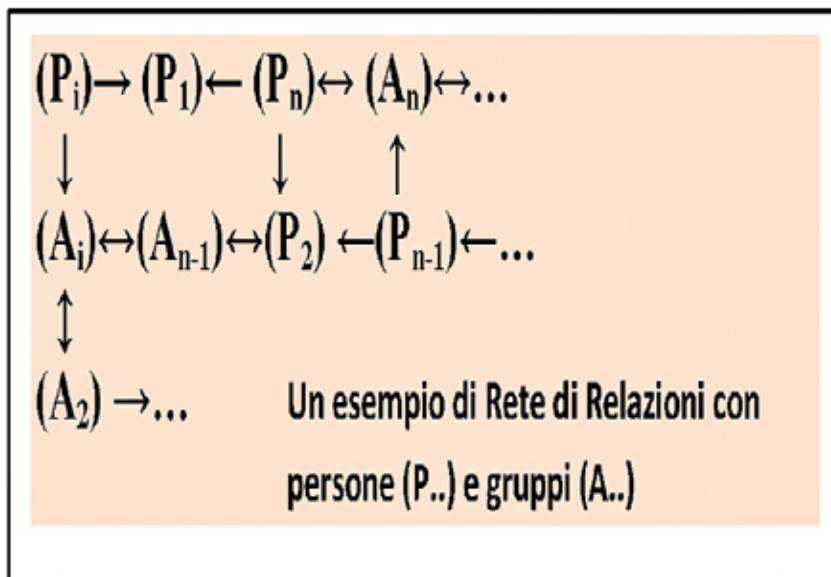


Fig. 9

Sebbene si dia per scontata l'esistenza di studi che esplorano la relazione tra le interazioni sociali e la propensione a donare, non si dispone di evidenze sperimentali che indichino - come appare ragionevole supporre - che lì dove si ampliano e si intensificano le occasioni di relazioni sociali si ampliano e si intensificano anche le possibilità che una donazione prenda luogo. Ma, se si assumesse per sola ipotesi di studio questa possibilità, dovremmo poi trovare nella realtà che al crescere del numero N dei soggetti interagenti in un gruppo, il numero delle interazioni cresce per la singola persona (P_i) linearmente, ma cresce con il quadrato di N per il gruppo (A_i) di appartenenza¹⁴. Nei gruppi, poi, l'empatia, la solidarietà, le circostanze possono anche giocare un ruolo tale da favorire la donazione, per effetto di conformismo sociale, ma possono anche indurre minor consapevolezza e autocontrollo in merito alla decisione di una donazione a seconda delle relazioni che sono intrattenute nel gruppo. Non si può pensare però

12 Psicologia di Campo, dove si suppone l'esistenza di un campo psicologico, le cui caratteristiche dipendono dalla sua strutturazione/destrutturazione, connessioni, etc. Ciò richiama alle Teorie di Campo (tensionali, di Forze, Elettromagnetico, Gravitazionale, etc.) che divengono trattabili analiticamente attraverso l'analisi matematica, operatori differenziali, vettori e tensori.

12 Psicologia di Campo, dove si suppone l'esistenza di un campo psicologico, le cui caratteristiche dipendono dalla sua strutturazione/destrutturazione, connessioni, etc. Ciò richiama alle Teorie di Campo (tensionali, di Forze, Elettromagnetico, Gravitazionale, etc.) che divengono trattabili analiticamente attraverso l'analisi matematica, operatori differenziali, vettori e tensori.

13 Vedasi per esempio it.wikipedia.org.

14 Vedasi per esempio doi.org/10.5281/zenodo.7647578 punto 2.1 dell'Appendice ivi riportata; "2.1.Legge almeno lineare per il singolo e almeno quadratica per il gruppo".

che le innumerevoli possibilità di configurazioni di una rete di relazioni, una volta enumerate e stabilite, possano esaurire il problema e fornire la relazione tra le interazioni sociali e la propensione a donare, contribuendo ad evidenziare l'eventuale ambiguità del donare. Esistono, infatti, altri aspetti e variabili che hanno influenza sulla questione. O addirittura restano indeterminati e indeterminabili; e ciò vale per esempio soprattutto per le donazioni che emergono da attribuzioni inconse.

Nella Fig.10 seguente si è voluto rappresentare che dipendentemente dalle relazioni intrattenute nel gruppo vi è una parte di donazioni motivate da fattori inconsci, incontrollabili, presumibilmente non del tutto razionali, dove non vi è possibilità di prevedere o congetturare, neppure qualitativamente, comportamenti o intenzioni riguardo alla donazione stessa.

Ove si tratti, di gruppi impostati sulle relazioni formali secondo regole codificate, quali l'autorità, la disciplina, il senso del dovere e fedeltà al gruppo, il rispetto della norma, è ragionevole attendersi occasioni di donazioni più sporadiche, ma più ponderate, più consapevoli, più mirate, sotto la spinta dei valori, comportamenti vigenti ed esperienze pregresse, a causa di un autocontrollo imposto dalle circostanze e regole del gruppo. Nei gruppi impostati sulle relazioni informali, invece, che nascono sulla base di bisogni contingenti delle persone coinvolte, senza ispirarsi a regole o obiettivi organizzativi, si manifestano comportamenti più abituali, più sciolti, istintivi e quasi automatici, non necessariamente ponderati, ma dove la frequenza dell'interazione e l'affiatamento reciproco sono più alti, lasciano più spazio all'empatia e al conformismo; dove per esempio ci si unisce alla donazione decisa dal gruppo semplicemente per non dispiacere all'altro, anche quando personalmente non si è molto propensi a donare o a donare ad una determinata persona o gruppo. Questo suggerisce che vi è anche un legame con il tipo di gruppo che si prende in considerazione e con i comportamenti che in esso si sviluppano per la natura del gruppo stesso. Pertanto, ogni analisi dovrebbe considerare anche e distinguere tra: gruppi primari e secondari; gruppi piccoli o grandi; gruppi permanenti o temporanei; gruppi di appartenenza o di riferimento; etc. In ogni caso, alla fine però, occorrerà riconoscere, come sembra si incominci a delineare, che ove l'ambiguità del dono non è solo legata alla presenza di un corrispettivo, materiale o immateriale, ma anche alle intenzioni che danno luogo al dono, allora sarà difficile distinguere tra corrispettivo e intenzioni individuali - ossia della singola persona (P_i) - e corrispettivo e intenzioni di gruppo - ossia del singolo gruppo (A_i) - .

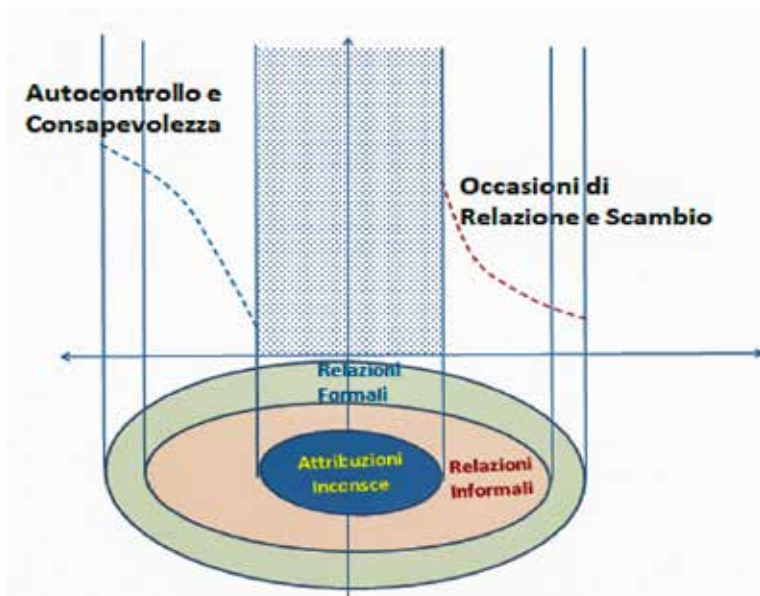


Fig. 10

Pertanto verrebbe resa ancor più complessa ogni tipo di analisi che intendesse valutare gli aspetti connessi all'intenzionalità della donazione e/o aspetti transazionali sebbene immateriali o puramente ideali.

Resta però aperto e possibile l'utilizzo delle reti sociali (e teoria dei grafi), visto che la tecnologia informatica ha reso possibile disporre di molti dati (i cosiddetti Big Data di cui si parla spesso), sebbene sotto assunzioni necessariamente riduzionistiche e nella consapevolezza di una grande variabilità e aleatorietà dei dati che queste reti possono mettere a disposizione. Al riguardo non si può che rinviare al

tentativo su menzionato di mettere a punto un "modello"; argomento che si confida di affrontare altrove, anche sulla base delle considerazioni qui esposte.

In definitiva, passando attraverso una prospettiva di psicologia sociale, la psicologia del dono e la ricerca psicologica suggeriscono che donare può rafforzare le connessioni sociali e migliorare il benessere personale. E può anche non esservi presente nel donare alcuna pretesa in vista di avere le connessioni sociali rafforzate e il benessere personale migliorato. Ma ciò, data la presenza di un effettivo "corrispettivo" (seppur auspicabile e condivisibile, anche in termini di bene comune) chiama comunque in causa le intenzioni della donazione e può suscitare nuovamente l'interrogativo in discussione se di vero dono si tratta o non sia piuttosto il caso di

distinguere tra doni realmente possibili e doni ideali, in cui: il requisito “donazione ideale” = “senza nulla a pretendere” porta a divergere verso significati che possono divenire iperbolici.

Donazione nella modernità ed evoluzione del donare sino a divenire assistenza per i meno abbienti - Insegnamento Simmeliano su “Il Povero”

La donazione nella modernità ha subito certamente un processo evolutivo legato da un lato al cresciuto benessere, sostenuto da processi consumistici di produzione e di marketing, che hanno saputo cogliere le occasioni per fare divenire il dono quasi abitudinario in circostanze ben precise. Circostanze oggettive, perlopiù legate a pratiche religiose (battesimo/cresima, matrimonio, compleanni, onomastici, nascite, etc.); oppure istituite ad hoc (festa della mamma, festa del papà, festa della donna e dei fidanzati, dei nonni o festa dei lavoratori... etc.) e non di rado sostenute e pubblicizzate attraverso vere e proprie campagne di marketing. Con questa evoluzione vi è certamente stato un ampliamento e cambiamento di senso nell'atto del donare, sino a divenire in varie forme anche assistenza per i meno abbienti (dai sostegni alla disoccupazione sino al reddito di cittadinanza o assegni/bonus per condizioni di disagio).

Sarebbe improponibile in questa sede tracciare l'evoluzione del concetto di donazione nella modernità e seguire l'evoluzione del donare sino a divenire assistenza per i meno abbienti. Ma al riguardo si può illustrare qualche aspetto, assumendo come traccia le analisi di Georg Simmel nella sua *Mitteleuropa* del primo novecento, lasciateci nel saggio «Il Povero», pubblicato nel 1906¹⁵.

Un concetto implicito negli schemi di analisi psico-sociali Simmeliane sull'aiuto al povero consiste nel fatto che il povero che viene aiutato è riconosciuto – in concreto, volenti o nolenti - come parte del gruppo di appartenenza che lo aiuta e lo sostiene. Non a caso una delle forme di analisi cui si ricorre per spiegarlo è il binomio diritto/dovere; binomio che nasce normativamente solo in seno ad una data società formata, strutturata, normata, ossia in seno ad un dato gruppo con le sue proprie regole, comportamenti, usanze, tradizioni, storia.

Il povero è per Simmel colui per il quale i suoi mezzi non sono sufficienti per i suoi scopi e la sua figura emerge in relazione agli altri, i quali invece dispongono di tali mezzi. Ma qui non si tratta di “altri” o di “scopi” qualunque, bensì degli scopi dell'individuo in base al suo proprio ceto, che possono mutare al variare del ceto. Un concetto relativo; e quindi, poiché nella visione Simmeliana è impossibile eliminare l'influenza soggettiva nella conoscenza, si tratta perciò anche di un concetto soggettivo. Vengono così concettualizzate tre forme diverse di povertà fondate sul diritto/dovere all'assistenza¹⁶, considerabile come una donazione collettiva da parte della società nei confronti del “povero”:

la prima forma riguarda il diritto soggettivo del povero a ricevere aiuto: unica tra le altre forme che riconosce dignità al povero; sottraendo l'assistenza, prestatagli attraverso il dono, all'arbitrio dipendente dall'accidentalità situazionale (per es. finanziaria, aleatoria, individuale, sociale, etc.); la seconda forma riguarda il dovere del soggetto che lo aiuta; forma che acquista senso solo nel significato che il donatore attribuisce alla sua donazione e pertanto, il povero sparisce come “soggetto autorizzato” a riceverla e come obiettivo di interessi; la terza forma riguarda il dovere di assistenza sociale al fine di migliorare le condizioni del povero.

Resta inteso, però, che il povero non è né lo scopo dell'assistenza, né un mezzo per questa: «Il suo senso è precisamente quello di attenuare certe manifestazioni estreme di differenza sociale, in misura tale che questa possa continuare a reggersi su di essa». La povertà dunque segna soltanto la distanza dal proprio gruppo: «Così il povero sta naturalmente al-di-fuori del gruppo in quanto è un semplice oggetto di misure da parte della collettività, ma questo al-di-fuori è soltanto una forma particolare del di-dentro. ... una assistenza al povero da parte della collettività dei benestanti che trova il suo scopo sufficiente nel migliorare la situazione del povero stesso: a ciò corrisponde una pretesa del povero». Il povero viene così ad assumere una sua propria rilevanza sociologica in quanto la distanza sociale obbliga all'assistenza, dando evidenza allo stato di povertà in cui il povero sopravvive come corpus vile che fa emergere il declassamento.

Secondo la visione Simmeliana si potrebbe generalizzare l'ipotesi interpretativa e dire che si può giungere all'assistenza al povero o all'indigente allorquando egli è parte del proprio gruppo di appartenenza, la sua po-

¹⁵ Vedasi fonti citate in G. Simmel, *Il Povero*, *Classici di Sociologia*, Armando Editore, Roma, 2001 - Prefazione di G. Iorio, pag. 10.

¹⁶ *Id.*, pagg. 21-22 e seg.

verità e mancanza di mezzi di sostentamento diviene espressione di distanza dal gruppo, così che può trascinare il gruppo nello stigma sociale e divenire egli stesso nemico attivo del suo ceto e della sua società di appartenenza. Fin quando la povertà resta invisibile essa rimane una sofferenza individuale; ma non appena emerge, diviene socialmente attiva al punto da attivare una donazione collettiva sotto forma di assistenza al povero e all'indigente. Da qui sembrano emergere negli anni '60 voci autorevoli a sostenere che: «La povertà può essere eliminata se ai poveri è permesso di dare così come essi ricevono. Essi possono essere pienamente integrati nel tessuto sociale solo se gli è offerta l'opportunità di dare»¹⁷.

L'analisi Simmeliana, però, sebbene elevato esempio di dettagliato approccio psico-sociale ad un fenomeno, rischia oggi di perdere quella validità generale che avrebbe potuto avere a suo tempo nella Mitteleuropa del 1900. Infatti, contrariamente a quanto accadeva allora se contestualizzata alla realtà dell'epoca, oggi non sembra più valida e generalizzabile nel tempo e nello spazio come in origine. In quell'epoca, in una economia di nazioni sovrane, ciascuna con una propria storia ed identità, si potevano ben identificare popoli o parti e strati di essi come "gruppi di appartenenza" per ciascun individuo. Oggi, invece, con il fenomeno della globalizzazione e soprattutto delle migrazioni, specie nelle modalità in cui si svolgono in UE, è ben praticato e visibile anche l'aiuto verso "poveri" che di sicuro non appartengono al gruppo che li sostiene, a meno di non fare ricorso ad un cosmopolitismo ed universalismo, laico o religioso, che alla fine giungono ad esprimersi con argomenti abbastanza "sovrapponibili" in un campo semantico condiviso (per es. «fiori di uno stesso giardino» e «figli di uno stesso Padre», rispettivamente.). Di solito, le radici della condivisione di un tale campo semantico, possono trovare ragioni di esistere nelle passate colonizzazioni da parte delle potenze europee, oppure nello sfruttamento capitalistico tuttora in atto di risorse globali. Risorse che messe sul mercato divengono merce e pertanto lasciano spazio alla visione del *libero mercato come il luogo in cui* la natura diviene merce¹⁸, ma non più per la soddisfazione del bisogno umano, divenuto obiettivo sottoprodotto in vista dell'obiettivo primario, ossia il profitto. Quasi a perpetuare un «do ut des», ma che rischia di amplificare l'ambiguità del dono nella società di oggi, offrendo spunti di riflessione verso gli attuali processi di esclusione sociale e di sistemi di welfare delle società capitalistiche.

Sociologico (*Relazione soggiacente e Correlazione con Strutturazione sociale; Gruppo; Familismo/Atomismo; etc.*).

Per un tentativo esplicativo della donazione, si potrebbero ricordare anche i potenziali impieghi dell'analisi transazionale, secondo i lineamenti di E. Berne¹⁹, utilmente impiegata per l'analisi nelle organizzazioni al fine di sviluppare ed integrare in un sistema sociale il gruppo (per es. un'azienda)²⁰. Trattandosi però di un'evoluzione in senso relazionale della psicoanalisi freudiana²¹ l'analisi transazionale ha radici profonde nella psicoanalisi, piuttosto che altrove. Si è perciò preferito assumere un punto di vista che è apparso più propriamente sociologico, quindi più appropriato a ciò che è da trattare secondo il punto di osservazione riservato al presente paragrafo.

Da un punto di vista sociologico, e della psicologia sociale che lo sostiene, l'intreccio tra donazione e scambio sociale, che influiscono sull'atto del donare, sembra oggi andare oltre i criteri di interazione, socializzazione e di reciprocità Simmeliani. Al di fuori dei tipi ideali mossi da sentimenti (quali ad esempio. la pietas, la solidarietà, l'affetto, etc.) per spiegare l'atto del donare si potrebbe fare riferimento proprio alle teorie dello scambio sociale e della relazione interpersonale soggiacente²² implicanti una "transazione"; che può essere transazione di risorse e ricompense nel tentativo di un reciproco soddisfacimento. Sebbene queste impostazioni possano sembrare esse stesse esempi di un riduttivismo economicistico applicato alle scienze sociali, in realtà appaiono fornire un contributo di comprensione concreto.

Se si assume che il dono può essere in molte circostanze interpretato come ricompensa, occorre ricordare che secondo alcune teorie sociologiche "transattive" lo scambio di ricompense con l'ambiente sociale (dove

17 Rilievo attribuito a Lewis A. Coser che si rifà alla Scuola di Simmel - it.wikipedia.org.

18 Stefania Barca, *Entropia. Un nuovo paradigma per la storia economica?* Rivista Meridiana, Le frontiere del sociale. Vedasi www.rivistameridiana.it.

19 Vedasi it.wikipedia.org.

20 M. Giuli, *Analisi transazionale nelle organizzazioni*, Franco Angeli Editore.

21 Vedasi anche le considerazioni al link it.wikipedia.org.

22 Vedasi Michael E. Roloff, *La comunicazione interpersonale: teoria dello scambio sociale*, Edizioni ERI, CM25, 1984 - Introduzione di Francesco Mattioli.

ciascuna persona o gruppo costituisce ambiente per l'altro) stimola la ripetizione del comportamento. Ciò ad esempio può essere di aiuto nello spiegare quella che qui è chiamata circolarità del dono. Le ricompense vengono solitamente ricomprese in due grandi categorie: quella economica e quella sociale, ma tra esse sussistono grandi differenze: lo scambio economico implica solitamente obblighi specifici, mentre quello sociale solitamente comporta obblighi non specificati; lo scambio economico normalmente definisce scadenze temporali precise entro cui gli obblighi devono essere adempiuti; cosa che non accade per la categoria sociale ove non si impongono penalità per inadempimento; gli oggetti di scambio economico sono di norma aperti alla transazione, mentre quelli sociali solitamente non lo sono; ma al riguardo occorre tenere presente che una transazione aperta può cambiare la natura della relazione, ma può anche impedirne la prosecuzione; solitamente gli scambi economici tendono ad essere impersonali e distaccati, mentre quelli sociali sono più coinvolgenti e possono contribuire a creare sentimenti di riconoscenza personale, di gratitudine e di fiducia; in termini di valore lo scambio economico è ben definito, cosa che perlopiù non accade nello scambio sociale; gli scambi economici implicano l'accettazione del sistema giuridico, mentre quelli sociali implicano fiducia; il valore dei benefici economici è facilmente isolabile da chi li arreca, mentre i benefici sociali acquistano o perdono valore dipendentemente da chi li determina.

La teoria che si fonda sullo scambio di risorse fra le parti in relazione (nota come teoria di Foa e Foa - 1974) fa attenzione ad individuare come tali risorse, se scambiate, contribuiscono ai cambiamenti nella relazione, alla sua evoluzione e alle sue dinamiche. Per la verità, l'originaria teoria (di Edna Foa e Uriel Foa del 1974- citata ed ampliata da M.E. Roloff)²³ sembra considerasse solo sei diverse categorie di risorse - cioè amore, status, informazione, denaro, beni e servizi - che si articolano su due diverse dimensioni che vanno dall'Universale al Particolare (sulle ordinate); e dall'Astratto al Concreto (sulle ascisse). Mentre invece, nella figura seguente, se ne sono volute indicare altre due, non perché mancanti, ma al solo scopo di evidenziare che lo Spazio delle Risorse dovrebbe forse essere inteso in modo più complesso. Ossia come uno spazio in cui diverse forme di risorse sono collocabili tra i diversi tipi, in cui quelle evidenziate costituiscono forme quasi-polari, autentiche, e non frammiste ad altre tipologie che si potrebbero invece collocare in modo prossimale ad esse, sullo stesso spazio, ma non in modo esattamente sovrapponibile.



Fig. 11

Prima di procedere oltre, vale anche la pena evidenziare che in alcune ricerche²⁴ il marketing è stato descritto come uno scambio tra due o più unità sociali. In esse è stata utilizzata la teoria dello scambio sviluppata da Foa e Foa per esaminare: (a) la struttura alla base di sei diverse categorie di risorse - cioè amore, status, informazione, denaro, beni e servizi - e (b) le relazioni funzionali tra queste sei categorie di risorse, ovvero i modelli di scambio. Inoltre è stato incorporato nel processo di scambio anche il concetto economico di vincolo delle risorse (ossia la scarsità). I risultati trovati in queste ricerche

si sono mostrati sostanzialmente coerenti sia con le relazioni strutturali che funzionali derivate dalla teoria di Foa e Foa. Peraltro, è stato trovato che la scarsità di risorse influisce proprio sul tipo di risorse che un individuo potrebbe fornire in uno scambio. Tutto questo, pur non costituendo una vera e propria verifica sperimentale, supporta ragionevolmente: 1) l'esistenza di un legame, che taluni riscontrano, in aspetti che caratterizzano l'atto del donare, lo scambio sociale e il marketing (o la negoziazione); 2) l'idea secondo cui, allorché l'am-

23 Vedasi Michael E. Roloff, *La comunicazione interpersonale: teoria dello scambio sociale*, Edizioni ERI, CM25, 1984 - Introduzione di Francesco Mattioli.

24 Vedasi www.jstor.org A Resource Exchange Theory Analysis of Consumer Behaviour di David Brinberg and Ronald Wood.

montare detenuto di una certa risorsa concreta (per es. beni o denaro) è percepita come in forte diminuzione e quindi che sta per divenire “scarsa”, nasce un limite nello scambio di quella risorsa.

Quando si considerano gli altri come partner potenziali allora può nascere una attrazione interpersonale che favorisce lo stabilirsi di sentimenti positivi tra le parti agenti nella relazione. Ma per essere un partner attraente bisogna essere in grado di offrire risorse ed essere disposti a scambiarle. Lì dove esistono un gran numero di risorse normalmente appetibili, salvo casi ideali, vi può essere non solo scarso bisogno, ma anche scarso interesse allo scambio. Di conseguenza la relazione non prende luogo e tanto meno la donazione, che ove tentata potrebbe risultare inefficace, fuori luogo o effimera, dipendentemente da aspetti situazionali e dal verso che la caratterizza. In una situazione esattamente rovesciata o con più equilibrio di risorse, la relazione ha più probabilità di attecchire e la donazione può qui funzionare come elemento iniziale che rompe gli indugi. Tutto questo non significa che tutti gli esseri umani sono necessariamente attratti da coloro che possiedono più risorse, in numero e qualità, ma piuttosto da quelli che possiedono le risorse più interessanti e motivanti per loro, tenuto conto di una possibile propensione allo scambio. Ciò non toglie, per esempio, che chi ha uno stato sociale basso (ma talvolta anche alto) potrà – attraverso l’utilizzo della donazione - tentare di relazionarsi con persone importanti, che possono conferire loro prestigio, sostegno, soccorso, permettergli di accedere a maggiori informazioni, aiutarlo nei suoi obiettivi e a migliorare la sua generale situazione di disponibilità di risorse. In tali casi si può ben parlare di ambiguità sociale del donare, non solo perché c’è un ritorno atteso che squalifica l’atto di donazione, ma anche perché l’atto intenzionale di utilizzare strumentalmente la relazione può configurare anche fenomeni di arrampicamento sociale, di abuso, di illecito, (o di corruzione a seconda dei casi) tanto più evidenti quanto più essi sono rivolti verso risorse concrete e universali cui lo scambio mira. Il motore della mobilità sociale, si ritiene invece, almeno in senso ideale, che dovrebbe essere l’impegno, la coltivazione di sé e dei propri talenti ed averi, l’iniziativa (imprenditoriale, manageriale, lavorativa, finanziaria, etc.), lo spirito di servizio agli altri, la credibilità e la presenza di un codice etico nelle proprie azioni e nella propria storia. Il dono, all’opposto, usato come esca per una relazione premiante indirizzata ai propri personali scopi, sebbene presupponga anch’essa abilità (quantomeno di simulazione), aggira tutto ciò e diviene socialmente riprovevole. In un mondo competitivo in ogni circostanza, perseguendo il raggiungimento dei propri obiettivi si può quindi giungere attraverso la strumentalità del dono, ben oltre l’ambiguità, indipendentemente dalla propria appartenenza sociale.

In definitiva, secondo un punto di vista sociologico e tenendo conto di tutto quanto sopra esposto, il dono veicolando reciprocità rompe un equilibrio nella preesistente relazione tra donante e donatario. Cosicché il dono può apparire come vettore di una pulsione relazionale tesa a riequilibrare la relazione e, con il conforto anche dalle definizioni giuridiche in merito alla donazione, una tale pulsione coinvolge i rispettivi stati socio-economici e quindi i patrimoni (o redditi). Ossia si tratta di una pulsione foriera di una possibile attivazione della circolarità del dono, specie all’interno di uno stesso strato socio-economico, familistico o amicale.

La significatività del dono, però, è un parametro soggettivo e quindi pur restando il vettore inalterato in direzione ed intensità, varierebbe come punto di applicazione e quindi verso, costringendo a prendere in considerazione, nella relazione che ne consegue, non solo il punto di vista e gli aspetti che coinvolgono il donante ma anche quelli del donatario.

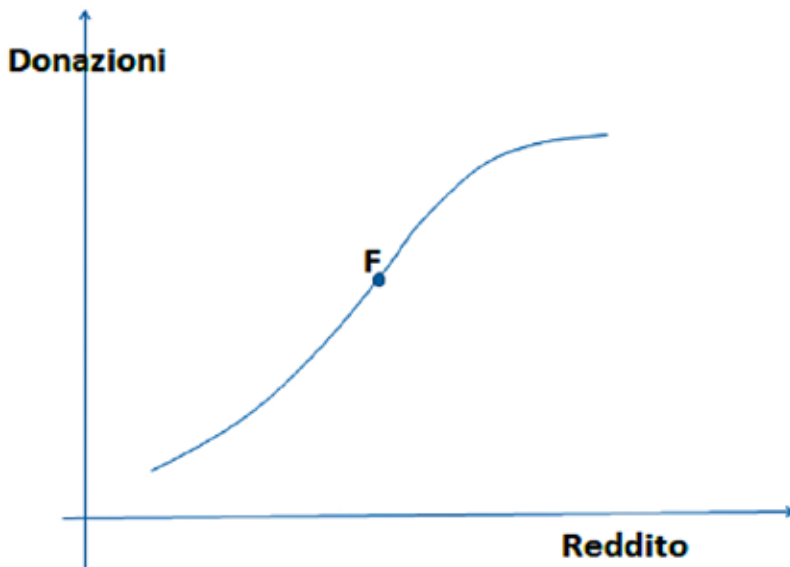
In via generale, qualora si dovesse caratterizzare la donazione secondo la stratificazione sociale in economie occidentali ci si potrebbe riferire, per esempio, ai già ricordati criteri che P. Bourdieu individua come principali criteri di differenziazione sociale, ossia il capitale economico ed il capitale intellettuale. Dovremmo però tener conto che oggi anche il capitale politico (legato a contenuti di scelte politiche ed ideologiche), che egli individuava in passato come variante in economie autocratiche chiuse dell’est, sembra prevalere anche nei sistemi occidentali nostrani. Da qui segue che le peculiarità della donazione si ampliano, variando secondo la differenziazione sociale prodotta da tali criteri.

Economico (*Donazioni e velocità di circolazione del capitale; sua marginalità decrescente; essenzialità in condizioni di sottosviluppo per l’avvio di processi di sviluppo capitalistico*).

Come ogni altro punto di osservazione, anche quello economico permette di guardare ai fenomeni con diverse angolature, diversi punti di vista, e guardando in lontananza i punti di vista tipici di un punto di osservazione possono mostrare delle sovrapposizioni con quelli di altri punti di osservazione. Di per sé la donazione può

apparire un modo per redistribuire il capitale e farlo circolare per produrre frutto, ma sarebbe semplicistico, pur restando questo un punto di vista possibile.

Nella fattispecie si può iniziare ad osservare la donazione dal punto di vista dell'economia dei grandi aggregati, secondo una semplificazione Keynesiana, ossia il prodotto interno di ogni sistema economico o sue parti componenti (risparmi, investimenti, consumi, tasse, import/export). Come si è avuto modo di vedere in alcune parti precedenti vi è uno stretto legame tra il volume complessivo delle donazioni e il reddito nazionale o PIL di un sistema economico. Questo legame mostra una proporzionalità diretta e fa sì che all'aumentare del reddito nazionale aumenti anche il volume complessivo delle donazioni. Si può quindi dire che la donazione è funzione dell'espansione dell'economia, ma è soggetta ad una saturazione. Ciò significa che al di sopra di un determinato reddito (punto di flesso F in Fig.12 seguente), caratteristico di ciascun sistema economico, all'aumentare del reddito le donazioni pur continuando a crescere mostrano una crescita inferiore in termini percentuali rispetto al reddito stesso. In pratica si giunge ad un punto in cui per successivi ed uguali incrementi di reddito si ottengono incrementi di donazioni via via decrescenti. Al fine di una spiegazione di questo fenomeno, va sottolineato che in un sistema economico ogni incremento di reddito può essere destinato al consumo, al risparmio o all'investimento. Il consumo assorbe tutta la produzione di un certo periodo e permette la sopravvivenza del sistema in quel periodo; e se in eccesso stimola la produzione e quindi l'espansione del



sistema; se in difetto contrae l'espansione e lascia inattivo parte del sistema produttivo. L'espansione però può avvenire se vi è sufficiente propensione a risparmiare, affinché vi siano sufficienti risparmi accantonati che consentono gli investimenti necessari tenendo anche conto dell'innovazione tecnologica progressiva, già provata, attesa o in sperimentazione.

Fig. 12

Qualora poi l'espansione fosse eccessiva (o deficitaria) e producesse in eccesso (o in difetto), in una economia aperta e di libero mercato si attiverebbe il canale export (o import) che avrebbe

effetti positivi (o negativi) sul reddito stesso. Ma, la tendenza dei sistemi economici a raggiungere un equilibrio presuppone che l'ammontare degli investimenti eguagli l'ammontare dei risparmi. Per cui se le donazioni vengono attinte da quote di reddito destinate al consumo possono svolgere un ruolo di calmierazione o di stimolo al consumo e quindi alla produzione; ma se incidono sulla propensione al risparmio e fanno fortemente diminuire i risparmi si ha una diretta e negativa incidenza sulla crescita e quindi sull'espansione del sistema, che può mettere a repentaglio i suoi risultati o la sua stessa sopravvivenza. Si può quindi ragionevolmente ipotizzare che in un determinato sistema economico deve esistere una compatibilità della donazione con le condizioni economiche date che possono ostacolare o accelerare le donazioni stesse. In definitiva, sebbene le donazioni rappresentino quote modeste rispetto ai grandi aggregati, si potrebbe congetturare che esse sembrano rientrare in una sorta di meccanismo (presumibilmente non intenzionale e non programmabile) di autoregolazione fine a seconda dei tempi e delle circostanze. Una autoprotezione di secondo ordine del sistema economico che può portare benefici se bene usata come strumento addizionale e di completamento, ma non determinante, per politiche economiche espansive/calmierative all'occorrenza. Queste considerazioni, che valgono per un sistema macroeconomico sembrano potersi estendere anche ai sistemi microeconomici, sino a giungere ai sistemi di economia familiare e individuale, dove un orientamento eccessivo alla donazione può incidere sulle capacità di risparmio, sul tenore di vita o sulla capacità di acquisto di un'azienda, una associazione, una famiglia o un individuo. E ciò sarebbe vero tanto più quanto più è basso il loro reddito.

Tali considerazioni, sebbene appaiano auto-evidenti, potrebbero essere ritenute ancora congetturali e da dimostrare in una eventuale specifica ricerca "sperimentale". Esse, comunque, potrebbero ugualmente sca-

turire dalle originarie teorie macroeconomiche quantitative della moneta, che nella loro forma “originaria” sostenevano la tesi che: «il livello generale dei prezzi (P), e quindi il valore della moneta che è espresso dal suo reciproco, dipendono dalla quantità di moneta (M)»²⁵. Di conseguenza, in via analogica, a parità di quantità di donazioni (Q) di elevato volume, si mobilita una quantità di moneta necessaria (M) che incide sulla velocità di circolazione della moneta (V); tutti fattori dell’originaria equazione quantitativa (PV=MQ) cui la teoria monetaria fa riferimento e che sancisce in realtà la necessaria corrispondenza tra il valore complessivo delle vendite di beni ed il volume complessivo dei relativi esborsi monetari.

A quanto pare, sebbene le donazioni mobilitino beni e risorse, richiedano servizi, non sono esse stesse ricomprese in termini di valore nell’ambito del PIL di un sistema economico che le genera, presumibilmente perché non si tratta di nuova ricchezza generata da attività produttiva, ma piuttosto di risorse e beni già presenti e preesistenti nel sistema prima della donazione. Si può così escludere almeno questo fattore che darebbe tratti di ambiguità alle donazioni complessive di un determinato sistema economico, visto le possibili “macchinazioni” che potrebbe ingenerare (e.g. stimolando donazioni per incrementare il PIL). Ciononostante, secondo il punto di vista assunto, per indagare sulla possibile ambiguità dell’atto del donare, che rappresenta la questione di fondo di questo lavoro, occorre considerare che ogni sistema produttivo è un sistema organizzato. In accordo ad un principio organicista e struttural-funzionalista – senza per questo sfiorare nel sociologismo, in quanto principi constatabili nella realtà - possiamo assumere come per ogni sistema economico, in quanto organizzazione, che nasce, produce e si riproduce, si espande e tende a sopravvivere il più possibile. Ma, lì dove il problema della “sopravvivenza” non è adeguatamente risolto è logico pensare che è difficile donare, tranne che in extremis in forme di lascito, qualora esista un patrimonio residuo.

Serbatoio collocamento

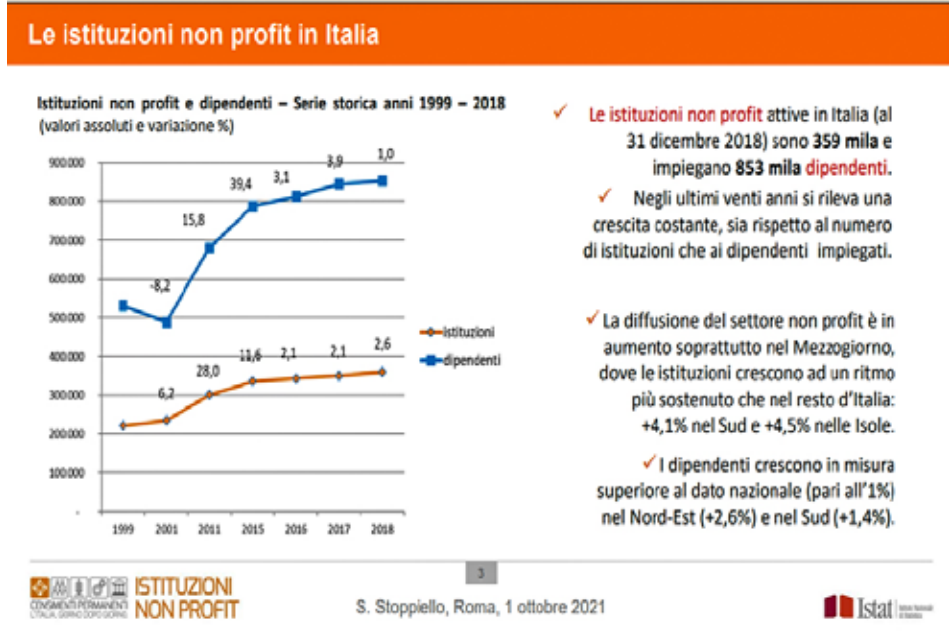


Fig. 13 – Serbatoio collocamento

Se ciò può non valere per un sistema economico nel suo complesso, certamente vale per le numerose associazioni con scopi di beneficenza. Associazioni nate ovunque ed efficacemente volte alla mobilitazione di fondi. Si tratta di associazioni che pubblicano un bilancio sociale e sono esposte ad un controllo pubblico, almeno in teoria. Ciononostante, talvolta – specie in assenza di specifici atti formali e giuridicamente validi nelle donazioni, come nel caso di donazioni di modico valore - si viene a scoprire che i fondi raccolti sono prioritariamente desti-

nati a coprire le spese associative e solo secondariamente destinate alle intenzioni pur espresse dal donatore. Ed è difficile negare in questi casi che l’ambiguità sussiste.

Se poi si fa riferimento a questa scheda²⁶ sopra riportata e all’andamento della crescita delle Istituzioni non profit in Italia, nonché all’andamento dei loro dipendenti (anche in termini di valori complessivi), considerando che si tratta pur sempre di volontariato, non si può fare a meno di pensare che, in ipotesi da verificare, si potrebbe essere di fronte ad un serbatoio di collocamento della manodopera con la funzione: positiva: di “ammortizzatore sociale” e mitigazione della disoccupazione; oppure negativa, di mascheramento del lavoro precario, con pressione sui salari e loro contenimento dietro la scusa del non profit e del volontariato.

25 Vedasi A.Marzano, *Politica Economica dei Grandi Aggregati*, (Corso di Lezioni), Cacucci Editore, Bari, 1975 - che riporta l’equazione quantitativa nella forma $MV=P Q$, da cui si ricava che $V=(P/M) Q$ che dà la velocità di circolazione della moneta nel sistema preso a riferimento.

26 Di provenienza ISTAT e resa pubblica in un evento del 2021 - vedi “materiale ISTAT” al link www.istitutoitaliano-donazione.it.

Assumendo criteri di economia marginalista si potrebbe parlare di una significatività decrescente o crescente del dono, che mette in luce come nell'atto del donare sono coinvolti, oltre alle relazioni tra le persone del donatore e donatario ed il valore delle donazioni, anche i rapporti tra i loro rispettivi patrimoni o redditi in termini assoluti. È evidente che tanto più elevato è il patrimonio del donatore tanto più donazioni di identico valore divengono economicamente poco significative per il donatore stesso, mentre possono conservare un'alta significatività per il donatario, specie se questi ha un modesto reddito o patrimonio. Ove fosse nota funzionalmente la curva in Fig.12 e si volesse formulare un indice di significatività del dono per il donatore si potrebbe configurare in vario modo oltre che con il semplice rapporto tra le coordinate del punto che rappresenta la donazione. Si disporrebbe così di una metrica per il concetto di significatività, che troverebbe certo una qualche correlazione con lo strato sociale di appartenenze delle parti coinvolte nella donazione stessa. Sebbene talune ricerche evidenzino che l'orientamento al risparmio è decrescente con l'aumentare della ricchezza a disposizione, questa sorta di significatività del dono, che diviene poco significativa per gli alti redditi o patrimoni, svolge comunque un ruolo essenziale per coloro che sono in condizioni di sottosviluppo, poiché proprio in tali condizioni ogni donazione diviene estremamente significativa per chi ne beneficia. Poiché in povertà, la costrizione quotidiana del sopravvivere in condizioni di sussistenza o quasi, mortifica non solo il tenore di vita, ma soprattutto rende impossibile il risparmio e quindi l'accumulazione di capitali sufficienti ad avviare processi di sviluppo. Pertanto, anche una donazione modesta e di bassa significatività per il donatore, ma costante, se esattamente orientata lì dove la significatività è alta per il donatario, può essere funzionale all'avvio di processi di sviluppo, alla stessa stregua in cui l'emarginazione e l'esclusione sociali possono essere promotrici di sottosviluppo. Questo giustifica la crescita delle organizzazioni non profit che si nota in Fig.13 nel ventennio scorso.

«In un primo momento,..., l'insieme di comportamenti basati su finalità distinte dal profitto (proprie di queste organizzazioni) veniva considerato al di fuori del campo di indagine dell'economia. In seguito, motivazioni di tipo altruistico sono entrate a far parte dello studio, con il tempo sempre più approfondito, delle "funzioni di utilità" alla base dei comportamenti degli agenti economici»²⁷. Dall'inizio del secolo, quindi, gli studi economici e le ricerche sull'economia della donazione hanno ricevuto un impulso anche in questo Paese. Ma sin da allora sono emersi risultati, alcuni attesi, altri inattesi, talvolta ovvi; ovviamente soggetti ad aggiustamenti, revisione o modifica man mano che le ricerche procedono. Di seguito se ne riportano alcuni: l'orientamento al risparmio è decrescente con l'aumentare della ricchezza a disposizione; risultano più inclini a donare coloro in età superiore ai 65 anni; la probabilità che un individuo sia donatore abituale tende a crescere per le donne con un elevato livello di istruzione; ed è tanto più elevata quanto maggiori sono reddito ed età; l'ammontare complessivo delle donazioni aumenta se aumentano i percettori di un reddito fisso (per es. pensionati, statali), specie se di età superiore ai 65 anni, risultati più inclini a donare; effetti positivi in termini di donazioni sono prodotti dalla partecipazione femminile al mercato del lavoro; donazioni previste in crescita nel periodo 2020-2050 con maggior numero di donatori e importi maggiori; vi è complementarità tra donazioni di tempo e donazioni di denaro; l'importo delle donazioni cresce se l'individuo contemporaneamente "dona" parte del suo tempo in attività di volontariato.

Ma la cosa inattesa che hanno messo in evidenza queste ricerche è la seguente: «il livello delle donazioni effettuate dovrebbe risultare correlato positivamente al consumo dei beni privati; se invece fosse maggiormente in grado di spiegare il fenomeno un modello di beni pubblici la relazione positiva dovrebbe sussistere fra le donazioni ed il consumo del bene pubblico; se, infine, la motivazione più importante fosse costituita dalla semplice "gioia di donare" non osserveremmo alcuna correlazione sistematica fra donazioni e livello dei consumi (dei beni privati quanto di quelli pubblici)».

Ciò è dato quasi per scontato, nonostante i consumi pubblici e quelli privati siano quote del PIL²⁸, quindi ricomprese nel reddito nazionale di un sistema e sarebbe interessante comprendere quali strade sia necessario percorrere per accertare o smentire che una correlazione esiste tra donazioni e livello dei consumi. Anche per questa ragione appare necessario muovere passi verso la messa a punto di un modello metrico, ossia quanti-

27 IRS, Il potenziale di crescita delle donazioni private in Italia. Uno scenario quali-quantitativo delle donazioni degli individui/famiglie, Rapporto finale Novembre 2003 dell'IRS - www.istitutoitalianodonazione.it.
28 Come insegnano le Teorie Economiche Keynesiane e la Teoria Monetaria Moderna (MMT). Vedasi (1) V. Marrama, Reddito Nazionale, Edizioni Ricerche, Roma, 1965; oppure – (2) P. Sylos Labini – "Elementi di dinamica economica" Ed. Laterza, 1992); oppure (3) Bank of England, Quarterly Bulletin, 2014, Q1 - Money creation in the modern economy By Michael McLeay, Amar Radia and Ryland Thomas of the Bank's Monetary Analysis Directorate.

tativo, riguardante le donazioni sulla base di reti sociali, qualora ciò non sia stato ancora fatto in alcun modo nell'ambito della ricerca sull'economia della donazione. Allo stesso tempo questo punto, per quanto teorico e di interesse per pochi, resta uno dei punti di ambiguità che sembra rivestire l'atto del donare.

Religioso, Esoterico, Scienista (*Dono come Restituzione, senso dell'Anonimato; Agape, Philia, Philautia; il Dono Sacrificale di sé; Dono della Terra, della Vita e della Scienza; interrogativi sulla gratuità del dono*).

Assodato che donazione è entrare in relazione con l'altro, un concetto introduttivo per analizzare il dono in prospettiva religiosa sembra essere quello di "specchiarsi nell'altro" e riconoscersi in lui in qualche modo. Introdurre il concetto di "altro" ossia di "non me", "diverso da me", con cui posso interagire, specie in prospettiva cristiana, è quasi questione di predicazione comune, essendo ogni cristiano comandato a riconoscere nell'altro l'immagine di Cristo; sofferente, crocifisso, risorto, glorificato per un amore e per una universale redenzione cui tutti sono chiamati. Pertanto, in ogni relazione, l'unione in Cristo detta le regole, il comportamento e le linee interpretative secondo una tale prospettiva. Ma prima di addentrarsi lungo questa prospettiva, che non è l'unica possibile in campo religioso, sembra opportuno ritornare per un momento su una prospettiva psicologica, per motivi analogici.

Lungo un percorso storico-evolutivo della psicologia, si può pensare la libido Freudiana - quale energia di natura particolare, che qualora sublimata e non fruita, diviene generatrice di civiltà - apra al concetto di "campo psicologico", ossia un "campo immateriale", di elementi costituenti più o meno ordinati e strutturati. Concetto che sottende la psicologia della Gestalt. Da qui si può facilmente traslare - a seconda degli orientamenti di ciascuno - nello scientismo o nello spiritualismo e persino nell'esoterismo.

Nel caso di traslazione verso lo scientismo, l'esistenza di un supposto campo psicologico, le cui caratteristiche dipendono dalla configurazione (strutturazione/destrutturazione, connessioni, nodi e loro disposizioni e relazioni, etc.) , oltre a richiamare le Teorie di Campo (di forze/energie: tensionali, elettromagnetiche, gravitazionali, etc.) trattabili attraverso l'analisi matematica, operatori differenziali, vettori e tensori, permette analogie inattese nel caso della donazione.

Nella fisica delle particelle, per esempio, il fotone conosciuto come costituente elementare della radiazione luminosa è vettore che veicola l'energia elettromagnetica (ossia un bosone secondo la definizione della teoria delle particelle nota come Modello Standard). Se il fotone (ossia una particella unitaria di luce) incide su uno specchio, viene riflesso e cambia direzione, con un angolo pari all'angolo di incidenza. Qualora il fotone incida perpendicolarmente (con un angolo di 90°) sullo specchio, allora torna indietro nella stessa direzione, con intensità e frequenze più o meno conservate a seconda delle circostanze. Anche senza dover inventare un bosone che sia vettore dell'energia e dell'interazione nel campo psicologico (o sociale)²⁹, in forma analogica si potrebbe pensare alla donazione come un fenomeno dove donatore e donatario sono un "entanglement" (ossia un intreccio) in cui la relazione che si stabilisce tra loro fa sì che uno diventi "specchio" dell'altro e il vettore che attiva la "riflessione", benché non immediata e piuttosto ritardata, invertendosi attivi un contraccambio del dono stesso, e talvolta una relazione che può condurre alla circolarità del dono. Eppure, con spirito scienista, per chiarire la natura vettoriale soggiacente alla donazione, questa analogia dell'entanglement potrebbe essere approfondita. Lo si può fare assimilando la coppia donatore/donatario a due fotoni che entrano in qualche modo in "relazione" e sono sottoposti ad un comune trattamento prima di separarsi. Separatisi, i fotoni procedono elicoidalmente, come di fatto fanno i fotoni, "avvitandosi" sui loro rispettivi percorsi, con elicità (ossia spin) diverse: per es. spin 1 indicato con \rightarrow ; e spin -1 indicato con \leftarrow . L'entanglement, che è un fenomeno fisico accertato nella realtà ci dice che, se per una qualunque causa, ad una delle due particelle entrate in relazione si fa invertire lo spin, contemporaneamente inverte il proprio spin anche l'altra particella. Ce n'è abbastanza per chiedersi se anche dal punto di vista psichico non esista una particella elementare di energia psichica, e se non possa avere ruolo nelle relazioni umane. Ma questo è compito delle neuroscienze e della fisica dell'informazione, che ancora sono alla ricerca di risposte ai quesiti sulla presunta irriducibilità³⁰ della

²⁹ In tal caso forse dovremmo chiamarlo *psychon*, in attesa di sapere da una futura *psicologia quantistica* se è di natura corpuscolare o ondulatoria? Oppure dando per scontato che si tratti di energia psichica, nonché di un costituente psicologico computabile secondo le moderne tecnologie informatiche, potremmo aggiungere il suffisso -bit e ottenere uno *psycho-bit*.

³⁰ Si vedano i lavori di Fred Alan Wolf di cui se ne citano di seguito alcuni: 1. Is the mind/soul a platonic akashic tachyonic holographic quantum field? - 2. Towards a Quantum Field Theory of Mind DOI: 10.14704/nq.2011.9.3.456 - 3.

Non è un caso che diversi approcci esoterici, in cui è in genere riconoscibile la promozione della gnosi, intesa quale conoscenza, anche scientifica in senso moderno, il ricorso al simbolismo della luce è stato ed è tuttora molto diffuso e condiviso. L'illuminazione della conoscenza può permettere di riconoscersi nell'altro e il dono ne fornisce occasione e testimonianza. Aldilà dei riti misterici in cui si possa ritenere che essa venga acquisita o trasferita, la stessa conoscenza è dono e può e deve essere scambiata, attivando un processo di circolazione delle idee. Per i brevetti riguardanti nuove idee ed invenzioni, esiste la tutela della proprietà intellettuale, sulla quale grava poi una commercializzazione. Tuttavia, in adesione a evidenti principi etici potrà mai la conoscenza essere "occultata e tesaurizzata", oppure "venduta" o ceduta in cambio di una pretesa, per esempio nell'attesa di ricevere qualcosa di specifico o di progettato in contraccambio? Le stesse lettere di Paolo di Tarso ci ricordano che tutto è dono: «Che cosa mai possiedi che tu non abbia ricevuto? E se l'hai ricevuto, perché te ne vanti come non l'avessi ricevuto?»³¹ E per es., sotto tale veste la pratica della cristiana Confermazione o Cresima – essa stessa "dono" – si riveste del senso di un completamento dei doni battesimali dello Spirito. Alla stessa stregua pure "Il Lavoro Intellettuale come professione"³² acquista il senso di dono e missione affidata: una sorta di "sacerdozio laico" per uomini di buona volontà. In questa prospettiva tutto diviene dono del Creatore nei confronti della Creatura Umana: la vita, la terra, la sapienza, e ve ne è traccia nelle scritture bibliche dell'Antico Testamento³³. Ma anche il Nuovo Testamento presenta il Cristo, che per obbedienza al Padre, accetta il Sacrificio della Croce come dono d'amore per l'Uomo, che non avrebbe - senza questo sacrificio - altra speranza di sottrarsi al Male che lo domina. Si tratta di doni veri, autentici e senza la pretesa di qualcosa in cambio? Qui, ovviamente, le risposte si differenziano per i credenti e i non credenti. In via esemplificativa, per i credenti il Creatore, compie un atto di amore e offre alla Creatura Umana, attraverso il sacrificio del Suo Figlio Prediletto, una possibilità di redenzione, di salvezza, che implica l'accorto e fedele uso dei doni ricevuti insieme all'insegnamento dei comandamenti per amministrarli e farli fruttificare. Pertanto, per un Credente la risposta è affermativa anche perché il contraccambio atteso dal donatore esiste, ma è rivolto sempre a beneficio del donatario. Mentre per i non credenti il problema non si pone affatto e ove si ponesse si tratterebbe, magari secondo una visione materialista, di credenze religiose imposte nel corso della storia da classi sacerdotali, funzionali al potere dominante, al fine di instaurare una dominazione sull'Uomo o quantomeno esercitare un controllo sociale a sostegno di quel potere dominante di cui le classi sacerdotali fanno esse stesse parte.

Tutto ciò aldilà se il dono, ossia "lo squilibrio" che esso crea tra donatore e donatario, sia prodotto da ideali, sentimenti, emozioni, significati, memorie, etc.: oppure da considerazioni economicistiche in senso lato che, per quanto riduzionistiche possano essere, pur hanno effetto sull'animo umano. Infatti si può giungere a percepire il dono come "debito" nei confronti del donante, specie in una cultura nordica europea (dove debito e colpa sono espressi con una stessa parola), o che abbia radici calviniste, dalla cui etica (oggi smarrita!) ha preso origine il capitalismo occidentale. Senza dimenticare che nella cultura cristiana si è indirizzati persino nella preghiera alla remissione del debito, richiedendola per grazia ai fini di una salvezza che trascende la realtà fattuale.

Inoltre, si è già fatto rilevare, all'inizio, come lo stesso atto del donare può nel tempo assumere valore consuetudinario e quindi normativo in ambito sociale. Per esempio come sostegno per il culto o per i meno abbienti, oppure assumere i connotati di "restituzione" del maltolto. A tale riguardo si può citare nuovamente per il primo caso il criterio di obbligatorietà della decima, dovuta al Tempio e ai Leviti nell'antico mondo giudaico, che ha perduto nel tempo il suo carattere di offerta, di sacrificio, di riconoscenza; che però sembra coinvolgesse il reddito, piuttosto che il patrimonio del donante, e comunque non teneva conto di quel criterio di progressività che caratterizza invece le moderne regole di imposizione fiscale in ambito statale. Per il se-

The Emergence of Mind as a Quantum Field Phenomenon DOI: 10.14704/nq.2018.16.11.1846 - 4. On the Quantum Mechanics of Dreams and the Emergence of Self-Awareness DOI: 10.7551/mitpress/6860.003.0042, etc. Vedasi anche nota (43) sul libro di F. Faggin in merito all'irriducibilità della coscienza.

31 Nuovo Testamento - Lettere Paoline - 1 Corinzi 4,6-21.

32 Max Weber, *Il Lavoro Intellettuale come professione*, Editore Einaudi, Milano, 1948.

33 A titolo di mero esempio si cita, tra i tanti possibili: Deuteronomio | 9. 6 «Sappi dunque che non a causa della tua giustizia il Signore, tuo Dio, ti dà il possesso di questa buona terra; anzi, tu sei un popolo di dura cervice». Ciò avvalorava il concetto di dono perché fatto verso chi non lo meriterebbe. Inoltre si noti che si parla di "possesso", che è concetto ben diverso dalla "proprietà".

condo caso si può citare il racconto evangelico di Zaccheo che nell'incontro con il Cristo prende l'impegno di restituire in sovrabbondanza il maltolto su cui ha fondato il suo arricchimento illecito, riuscendo così ad entrare in quella "cruna di un ago" impedimento alla salvezza del ricco.

Vi è uno stretto legame tra l'atto del donare ed i sentimenti umani che la tradizione classica identifica con i termini di agape, philia, philautia, che rivestono tutti valore etico a prescindere da ogni orientamento religioso. Nel caso dello spiritualismo, ed in particolare del Cristianesimo, l'agape è "la più alta forma di amore, di carità", è "l'amore di Dio per l'uomo e dell'uomo per Dio". Ciò è diverso dalla philia (amicizia e affezione) e dall'amore fraterno; e di certo è in contrasto con la philautia (l'amore per se stessi, l'amor proprio, riguardo il proprio vantaggio e felicità). Poiché l'agape abbraccia un profondo amore sacrificale che trascende e persiste indipendentemente dalle circostanze.

L'anonimato del dono, che ha fatto e fa discutere perché sia obbligatorio ex lege nel caso della donazione degli organi, è ritenuto una garanzia essenziale per riuscire a tutelare le parti coinvolte - il donatore, il ricevente e le loro famiglie - evitando logiche di mercato o commerciali e quindi eventuali ricatti, manipolazioni o coercizioni. Ma il requisito (e il beneficio) dell'anonimato sembra sempre più un nobile atteggiamento nel caso del dono in generale, specie nei casi in cui il donatario è in condizioni oggettive di non poter mai contraccambiare (per esempio lì dove donatore e beneficiario sono separati da una grande distanza sociale che impedirebbe a quest'ultimo ogni azione di tal genere). È ragionevole pensare che questa pratica dell'anonimato, almeno nel mondo occidentale, derivi dall'antica raccomandazione evangelica nel racconto di Marco:

«¹ State attenti a non praticare la vostra giustizia davanti agli uomini per essere ammirati da loro, altrimenti non c'è ricompensa per voi presso il Padre vostro che è nei cieli. ² Dunque, quando fai l'elemosina, non suonare la tromba davanti a te, come fanno gli ipocriti nelle sinagoghe e nelle strade, per essere lodati dalla gente. In verità io vi dico: hanno già ricevuto la loro ricompensa. ³ Invece, mentre tu fai l'elemosina, non sappia la tua sinistra ciò che fa la tua destra, ⁴ perché la tua elemosina resti nel segreto; e il Padre tuo, che vede nel segreto, ti ricompenserà.»³⁴

Ma è altrettanto ragionevole pensare che proprio lì dove la destra non sa ciò che fa la sinistra ed è rispettato l'anonimato della donazione, vi può essere con alta probabilità il requisito di gratuità del dono rispettato; poiché ogni eventuale corrispettivo immateriale del dono sorge e permane nel silenzio del donatore ed ogni sua eventuale soddisfazione perdura in lui e nel suo essere si consuma per il compiacimento della sua autentica donazione in aderenza al suo Credo.

Laico (*atto di responsabilità verso la società, gruppo di appartenenza*).

Un esempio del punto di vista laico nel trattare il tema del dono a sfondo religioso è riportata qui di seguito. Si tratta di una recente riflessione presa da un quotidiano cattolico sulla Scienza come dono sacro; tema che ha una attinenza con questo lavoro:

«I Presocratici non sono una "prova generale" del presente. Sono un dono proposto (ancora) oggi. "La perdita di questa consapevolezza della scienza come dono "sacro", nel senso più profondo e non confessionale del termine, a favore della visione della scienza come "conquista" prettamente umana ha contribuito non poco alla crescita esponenziale dell'arroganza e dell'aggressività del cosiddetto progresso e dei suoi rappresentanti con le catastrofiche conseguenze di cui oggi tutti siamo spettatori impotenti" »³⁵

Dono sacro contrapposto a conquista possono insieme essere interpretati come concetti antitetici e quindi rivestire di ambiguità la Scienza come dono. Ma in realtà una conquista può essere anche intesa come punto di arrivo di un percorso spirituale, o teologale. Pertanto la contrapposizione è frutto dell'interpretazione e quindi della parte profonda e non espressa di chi interpreta. Ossia frutto della soggettività interpretativa dovuta ai propri valori ed intenzioni.

Il punto di osservazione laico sottende un'etica che in modo limitativo può intendersi semplicemente come etica non confessionale, non legata cioè a una determinata confessione religiosa. In maniera più ampia pensando all'etica secolare occorre ricordare che si tratta di una branca della filosofia morale, in cui l'etica è basata

34 Vangelo di Matteo- 6,1-4.

35 I Presocratici, la scienza come un dono sacro - Storia di Rosita Copioli - Estratto da Avvenire 5/2/2024.

solamente sulle facoltà umane come la logica, la ragione e l'intuizione morale e non è derivata da rivelazione o interventi soprannaturali. Pertanto, dobbiamo qui intendere per laicità un'assoluta indipendenza e autonomia nei confronti di ogni confessione religiosa, o in senso esteso anche, nei confronti di qualsiasi ideologia. In questa ottica però l'etica laica e quella religiosa si ritrovano, talora, ad essere sovrapposte e addirittura a coincidere spesso, specie in riferimento all'agire per il superiore valore del bene comune rispetto al bene individuale, pur conservando punti di partenza distinti. Cosicché l'atto del donare come atto di responsabilità verso la società ed il proprio gruppo di appartenenza è movente che riveste profonda validità per un agire laico come pure per un agire religioso. Ciò vale sia per le donazioni private che per quelle pubbliche. Gli obiettivi di inclusione sociale, mitigazione dell'emarginazione e dell'esclusione sociale, la promozione di una redistribuzione del reddito e mitigazione della povertà - quale strumento di giustizia sociale - sono obiettivi validi per il laico come pure per il religioso. Questo è particolarmente vero in un momento della Storia dove le crisi finanziarie, economiche e politiche sono divenute strutturali e di portata globale. Si tratta, in definitiva, di moventi ideali per l'una e per l'altra parte e specie nelle intenzioni dei donatori di valori modici è difficile riscontrare ambiguità nel donare. Ambiguità che invece può insorgere (specie riguardo a gli usi e le destinazioni) se si osservano gli ordini di grandezza dei valori complessivi delle donazioni (vedi tabella seguente – Tab. 2- Prospetto 3).

Tab.2

Prospetto 3. Entrate delle Istituzioni non profit (Euro) per settore di attività prevalente. Anno 2015 (valori assoluti e composizione percentuale)		
Settore di attività	v.a.	%
Cultura, sport e ricreazione	11.904.076.283	16,9
Istruzione e ricerca	7.849.214.945	11,1
Sanità	12.018.981.851	17,1
Assistenza sociale e protezione civile	11.733.435.485	16,7
Ambiente	253.850.464	0,4
Sviluppo economico e coesione sociale	4.106.384.838	5,8
Tutela dei diritti e attività politica	521.231.479	0,7
Filantropia e promozione del volontariato	2.049.051.297	2,9
Cooperazione e solidarietà internazionale	1.439.488.773	2,0
Religione	1.731.872.252	2,5
Relazioni sindacali e rappresentanza di interessi	5.682.553.533	8,1
Altre attività	11.109.337.519	15,8
Totale	70.399.478.720	100,0

Fonte: Istat, *Censimento permanente delle istituzioni non profit*

Fonte: Istituto Italiano della Donazione Osservatorio sul dono NOI DONIAMO Edizione 2021

La donazione era, ma non è più pratica esclusiva delle classi più abbienti. Essa caratterizza ormai tutti gli strati sociali, salvo gli indigenti, specie per le donazioni di modico valore. Ciò è vero, però, se ci si ferma agli aspetti qualitativi. Se si analizzano laicamente, invece, anche quelli quantitativi dovremmo constatare che le grandi donazioni non possono che essere, necessariamente,

appannaggio delle classi più abbienti, poiché il nullatenente non può donare “il nulla” e pretendere che sia un dono. È pur vero, però, che a partire dagli insegnamenti evangelici e a finire con l'uso di una metrica economicistica, che faccia ricorso ad un rapporto tra il possibile valore del dono e quello del patrimonio del donante, la significatività del dono (tutt'altro che connessa soltanto a tali criteri!) sarebbe palesemente connessa al sacrificio del donante a favore del donatario in termini di quale porzione del proprio patrimonio il primo è in grado di rinunciare a favore del secondo. Per converso, attraverso gli stessi criteri metrici, dovremmo scoprire che mentre le grandi donazioni sono più rare, le piccole donazioni sono più frequenti. Ma sarebbe solo un effetto “naturale” della curva di concentrazione della ricchezza nelle mani di un più ristretto numero di persone, ossia quelle che oggi vengono indicate come “élite”; ed élite finanziarie in particolare. Spingendo al limite estremo un simile ragionamento si può dare matematicamente conforto al nullatenente, che non è naturalmente in condizioni di donare, poiché anche un dono di valore infimo a causa del suo patrimonio praticamente nullo avrebbe altissima significatività. Fin qui, però, abbiamo considerato “freddamente” la significatività del dono con criteri vari, dal punto di vista di un osservatore esterno, ma guardandola più semplicemente nei suoi dati come dal prospetto seguente, se ne può cogliere qualche oggettivo criterio che la rende sicuramente un valore sociale per donatori e donatari che ne beneficiano.

Secondo quanto si è avuto già modo di accennare, sarebbe significativo caratterizzare la donazione secondo la stratificazione sociale riferendosi ai criteri che P. Bourdieu individua come principali criteri di differenziazione sociale, ossia il capitale economico ed il capitale intellettuale. Ma basterebbe anche farlo semplicemente secondo reddito o patrimonio (o entrambi), e presumibilmente si potrebbe fare solo statisticamente. Dovremmo trovare, però, che oggi il capitale politico nel senso di Bourdieu, che egli individuava in passato come variante in economie autocratiche chiuse dell'est, stia pervadendo significativamente anche i sistemi occidentali nostrani, anzi si ipotizza sia divenuto rilevante per la stratificazione sociale. Da qui segue che le peculiarità della donazione si amplierebbero, variando secondo la differenziazione sociale considerata da tali criteri, e si potrebbe giungere a disporre di qualcosa di simile alla curva semplicemente ipotizzata nella Fig.12 come risultato di una media di dati riguardanti i valori di donazioni e di redditi (o patrimoni) dei relativi donatori.

Politico (atto coesivo sgravante le responsabilità dei governanti e gli interventi di sostegno governativi, favorendo il consenso, le classi dominanti e lo status quo).

La donazione dal punto di vista politico è tema ancor più complesso. Essa può assumere diverse sfaccettature tra il dovere e la necessità. In un caso la donazione è dovere dei sistemi ad economia avanzata nei confronti delle economie emergenti; dove alcuni movimenti fanno risalire tale dovere o a motivazioni religiose, o ideali, o a compensazioni ex post per il colonialismo (divenuto sinonimo di sfruttamento) perpetrato, specie dall'Occidente, nella storia passata. Nell'altro caso la necessità della donazione emerge dal tentativo di mitigazione dei fenomeni migratori, anche all'insegna di aiutiamoli a casa loro e forse soprattutto con l'intento di proteggersi dall'infiltrazione di culture "altre", che dove più tollerate troverebbero sostegno in un "male necessario" per far fronte alla bassa natalità locale, alla funzionalità dei bassi salari praticabili in processi produttivi ad alta intensità di lavoro umano (mobile, precario e migrante all'occorrenza), e quindi per ragioni di mercato. Comunque sia, di fatto, gli indici o parametri di solidarietà e cooperazione internazionale fissati come obiettivi nel rispetto delle diverse Agende, nate al riguardo nelle diverse istituzioni coinvolte, si trasformano contribuendo immediatamente alla costruzione di una "Immagine Paese"; apprezzabile anche quantitativamente proprio attraverso i valori di donazione raggiunti. Ciò è sempre accaduto, ma accade tanto più nel "Villaggio Globale", in cui ormai viviamo, secondo la pre-visione di McLuhan. Cosicché il grado di raggiungimento di quegli obiettivi di donazione e di cooperazione, costituiscono elemento di formazione dell'immagine politica di un Paese funzionale all'esercizio della sua influenza concreta. L'aggancio di tutto ciò alla politica e all'influenza internazionale che ne può risultare ne evidenzia la presenza di un ritorno atteso dalle donazioni, che almeno secondo le definizioni di partenza date, le rende ambigue, al punto di non poterle più ritenere veramente tali?

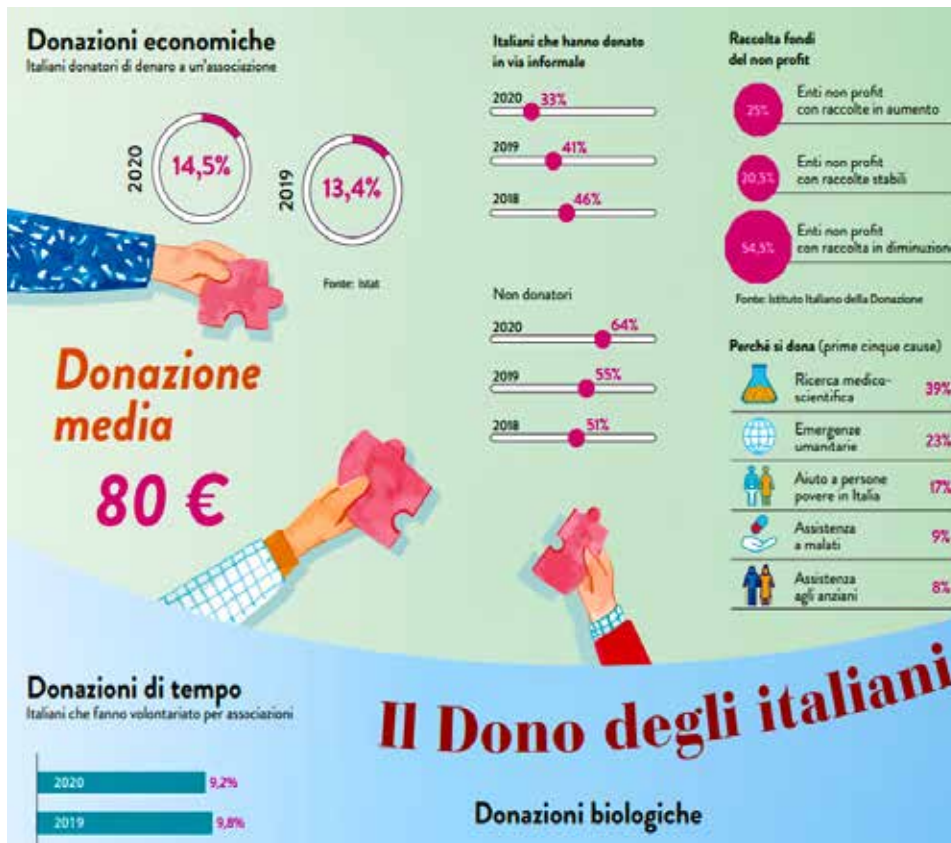


Fig. 14

L'aiuto al migrante è comunque divenuto "di fatto" obbligo morale oltre che necessità, e non pochi strumenti politici e risorse sono continuamente spesi a tale fine. Eppure, in sede politica, si hanno ragioni e prove che evidenziano come lo sradicamento degli esseri umani dalla propria cultura di origine, quando non dà luogo a vera integrazione, produce solo danni sia per gli sradicati, condannati all'emarginazione, sia per le comunità che li ospitano, costrette all'impoverimento e al conflitto attraverso la messa in competizione con un "serbatoio di manodopera" funzionante da compressore dei salari. Ma l'integrazione è riconoscibile ed è misurabile sulla base di una

vita (non solo di lavoro) in condizioni dignitose e sostenibili. Infatti come effetti di lungo termine, non previsti o ignorati al momento opportuno, la politica si trova poi a dover fronteggiare piccole o grandi atti di violenza, di disordini sociali se non di rivolta, che si producono proprio nelle periferie o nei centri cittadini che accolgono le prime o successive generazioni di migranti non integrati (magari associati ad autoctoni marginalizzati!). Ed è a questo punto che una traslazione dei concetti ed insegnamenti Simmeliani, cui si è fatto cenno sopra, dovrebbe essere operata dal livello individuale a livello di sistema economico-sociale più allargato, organico e moderno. Una attualizzazione che può operare solo una politica sociale che se ne assuma l'onere e che abbia l'obiettivo di verificare se una economia sociale di mercato, cui l'Europa si ispira, sia effettivamente ancora sostenibile, praticabile o se non contenga elementi in antitesi con gli stessi obiettivi cui si ispira.

Donazioni pubbliche istituzionalizzate

Le donazioni pubbliche, divenute consuetudinarie nel corso del tempo, possono assumere forme istituzionalizzate come accaduto in Italia. Al riguardo, come noto, le percentuali: 0,8%: 0,5%: 0,2 % sono le quote dell'imposta sul reddito delle persone fisiche (Irpef) dovuta allo Stato Italiano da ciascun contribuente che si possono destinare a determinati soggetti, enti, associazioni operanti in diversi ambiti della società. Tali quote possono essere qui annoverate tra le donazioni, sebbene "istituzionalizzate" e gravanti su quote fiscali già altrimenti determinate e dovute al Fisco. Pertanto, si tratta di una sorta di esemplare donazione da parte dello Stato (seppur attraverso i cittadini) che in tal modo rinuncia pubblicamente a una parte di ciò che gli è dovuto per devolverlo a superiori fini di bene comune, già individuati, quasi ad indicare una "direzione" verso cui la donazione si può esplicitare, sottolineandone il valore sociale per la comunità.

In particolare le destinazioni di tali quote possono essere le seguenti: l'8 per mille dell'Irpef allo Stato oppure ad un'Istituzione religiosa (non necessariamente cattolica); il 5 per mille dell'Irpef a determinate finalità di interesse sociale (università, istituti di ricerca, etc.); il 2 per mille dell'Irpef a favore di un partito politico (riconosciuto per legge).

Queste quote di una tassa dovuta allo Stato possono essere interpretate come strumento della Politica per l'educazione al solidarismo civile ed il coinvolgimento concreto dei suoi governati verso "obiettivi" meritevoli di tutela pubblica, indipendentemente da chi sono i potenziali beneficiari.

In particolare; la quota dell'8 per mille può essere letta come espressione concreta della libertà religiosa vigente nel Paese; sebbene qualcuno può farla risalire ai vecchi Patti Lateranensi quale forma sui generis di "forzosa sistemazione transattiva" dovuta all'azione unificante Risorgimentale che attuò di fatto la soppressione ed annessione all'Italia dello Stato Pontificio, che pur presentava una sua storica legittimità, sebbene spesso messa in discussione³⁶; la quota del 5 per mille può essere letta come sostegno collaterale attraverso lo Stato ai propri impegni per l'istruzione e la sanità pubblica, la ricerca scientifica e la promozione sociale; impegno aggiuntivo e non certo sostitutivo dell'azione e finanziamento da parte dello Stato per tali settori; la quota del 2 per mille può essere letta come sostegno alla Politica stessa, affinché nella sua azione di indirizzo e decisoria resti indipendente dall'ingerenza esterna di grandi corporazioni e interessi estranei a quelli dei propri governati, mantenendo fede alla propria Costituzione.

Aldilà delle altre quote (8 e 5 per mille), che pur possono rivestire intenzioni di cattura del consenso sociale da parte della Politica, che può così ridurle a strumento rivendicandone meriti, la quota del 2 per mille, in particolare, può essere ritenuta la più ambigua, non tanto perché siano negative le intenzioni della sua "istituzionalizzazione", quanto perché attraverso tale quota non sembra possibile realizzarle. Infatti, scandali legati al finanziamento della Politica continuano a manifestarsi, non di rado anche come "inneschi ad orologeria" che scattano, guarda caso, in corrispondenza di chiamate al voto. Ed anche qui, nel caso di donazioni pubbliche ed istituzionalizzate per legge, si giunge all'evidenza che non sono le donazioni in se stesse ad essere ambigue, quanto le intenzioni ed i comportamenti nella acquisizione, destinazione e uso che se ne fa, o l'evidenza che esse non producono secondo i risultati attesi.

Tra le "donazioni istituzionalizzate" per legge, visto il ricorso verso di esse che ne fa sempre più spesso la Politica, si possono qui assimilare e citare (o almeno lo si permetta al fine di un ragionamento) i cosiddetti Bonus sociali e il Reddito di cittadinanza solitamente legati ed erogati (previa opportuna verifica ISEE³⁷) verso coloro che non godono di una situazione reddituale e/o patrimoniale adeguata al tenore medio di vita che si riscontra nella società. Sono strumenti molto dibattuti dalla Politica su cui non sempre e non tutte le forze politiche trovano una convergenza, una condivisione, un accordo.

Senza alcuna intenzione, né pretesa di sostituirsi alle Istituzioni deputate a configurare e attuare tali strumenti (in particolare il Reddito di cittadinanza), si vuole però osservare che il punto nodale dell'intera faccenda non è tanto il Bonus (a qualunque fine esso sia destinato) o il Reddito di cittadinanza (o sociale), quanto piuttosto il Lavoro è il problema! Poiché è l'elemento fondante della Costituzione e dell'assetto politico di

³⁶ Christopher Duggan, *A Concise History of Italy*, Cambridge University Press, Cap.2, Plate 2 – The legend on which the papacy's claim to temporal power was based.

³⁷ L'ISEE = Indicatore della Situazione Economica Equivalente - è l'indicatore che serve per valutare e confrontare la situazione economica dei nuclei familiari che intendono richiedere una prestazione sociale.

un Popolo. E il Lavoro, occorre convenire, in un qualunque sistema economico non può mai finire, perché i bisogni insoddisfatti sono continuamente in aumento, sempre nuovi e per quanto il sistema possa essere avanzato, gli spazi di miglioramento e di evoluzione restano comunque incommensurabilmente ampi. Eppure il Lavoro manca, e si è configurata una disoccupazione intellettuale, quasi-strutturale, che costringe giovani laureati (ossia le migliori risorse di un Paese) ad emigrare per un salario. In una situazione di cosiddetto equilibrio (più o meno vicina al pieno impiego di un sistema economico) resta pur sempre una parte strutturale di disoccupazione che è inevitabile. In simili situazioni è del tutto legittimo ed augurabile l'utilizzo di Bonus e Redditi Sociali per coloro che non godendo del privilegio di un lavoro non hanno altri mezzi di sostentamento. Ma la domanda d'obbligo è la seguente: siamo in tale situazione? E può uno Stato sostenere di aver assolto alla propria funzione, se da un lato finanzia, insieme alle famiglie, gli studi universitari dei giovani per poi doverne consentire l'emigrazione per lasciar loro guadagnarsi da vivere? E non si tratta certamente di efficacia o meno di istituti come il numero chiuso per talune facoltà universitarie, quando sono diffusi il precariato e salari di sussistenza, associati alla delocalizzazione d'impresa e al prevalente ricorso (da parte del Capitale) alla finanza piuttosto che all'intrapresa, per motivo di rendimento e profitto. Elementi che dominano uno scenario di incertezza e insicurezza che non consente un minimo di programmazione per la formazione di una nuova famiglia, unico rimedio a quella che viene ormai percepita come una sostituzione etnica di un Popolo Sovrano.

C'è così chi, in crisi di pessimismo, intravede nella propria visione il rischio che anziché provvedere al necessario Lavoro e alla giusta Sovranità, forzose modifiche costituzionali da parte della Politica possano adombrare e sminuire (o cancellare!) tali requisiti fondativi nella primaria Legge dello Stato. Pertanto, ad oggi, Lavoro e Sovranità sono essi stessi concepibili come un dono, ma ambiguo se le facoltà che implicano non sono pienamente esercitabili, in particolare quelle di autodeterminazione. Così accade che entra in discussione il dono stesso della vita, poiché in un mondo intrappolato dal conflitto, dalla sopraffazione e dell'istinto egemonico di potenza, che hanno prodotto e continuano a produrre devastazione e sofferenza, la paternità e maternità responsabile s'interrogano se sia ancora un dono procreare e chiamare nuove vite in un mondo ridotto in simili condizioni. Da qui, come trend conseguente, la diffusione di collettive visioni distopiche di un futuro autocratico, prevalentemente robotico, al servizio di pochi nuovi arrivi eugeneticamente selezionati in provetta, potenziati con impianti microchip per l'IA. Collettive visioni fantastiche dove la vita sarebbe ancora concepibile come "dono", per coloro che liberamente la scelgono nonostante tutto, ma non sarebbe più il mondo che abbiamo conosciuto e voluto per le generazioni future. Secondo la percezione degli strati più popolari (ma non solo) è un orientamento politico e una prospettiva di cui si discute nei WEF (World Economic Forum) nota sotto il nome di Great Reset (Rif. Wikipedia in calce) realizzabile attraverso una globale transizione: dalla Scienza come dono alla Scienza come dominio. È l'Utopia che non muore, dove ogni bisogno umano è soddisfatto, senza essere proprietari di nulla, e se ne è felici!

Corporate Philanthropy

La Corporate Philanthropy, fenomeno delle donazioni d'impresa, è stata largamente analizzata ed è solitamente messa in relazione con la Responsabilità sociale dell'Impresa. Sembra rimanere, tuttavia, di difficile quantificazione (specie lì dove rivolta verso la Politica) e proprio tale misurazione costituisce uno degli obiettivi principali di quella tipologia di ricerca che mira a sviluppare questi temi. Rileva qui sottolineare: «... un particolare sottoinsieme di letteratura costituito dal filone di ricerche che ha per oggetto lo studio delle motivazioni in base alle quali le imprese effettuano donazioni alle organizzazioni non profit. Nell'ambito di tali ricerche sono state identificate quattro tipologie di spiegazioni del comportamento delle imprese: 1) motivazioni strategiche legate alla massimizzazione del profitto; 2) motivazioni legate all'utilità del management; 3) motivazioni altruistiche; 4) motivazioni politiche.

Numerosi sono i contributi legati soprattutto ai primi tre approcci, mentre la formulazione di una teoria organica che fa discendere la Corporate Philanthropy da motivazioni di tipo prettamente politico è dovuta ad uno studio di Neiheisel del 1994³⁸ secondo il quale le donazioni al non profit sarebbero finalizzate all'accrecimento della legittimazione e del potere politico dell'impresa».³⁹

38 S. R. Neiheisel: "Corporate Strategy and the Politics of Goodwill. A Political Analysis of Corporate Philanthropy in America"; Peter Lang Publishing Inc. New York; 1994.

39 IRS, Istituto Ricerche Sociali, L'Osservatorio delle Donazioni Private in Italia, Il potenziale di crescita delle donazioni delle imprese. Uno scenario quantitativo (2005).

Difronte ad inadeguatezze che mostrano i sistemi di finanziamento pubblico della politica, i legami tra la Corporate Philantropy e la Politica possono andare ben oltre le semplici apparenze, come hanno mostrato ripetute stagioni di “moralizzazione” tentate in ogni sistema politico-economico un po' ovunque. Lo si intravede fors'anche in recenti avvenimenti pandemici su scala mondiale, al punto che nel sistema guida dell'Occidente c'è chi (di storica casata, candidandosi alla guida del Paese⁴⁰) si pone il problema di un freno, senza il quale la Politica perde la sua indipendenza e diviene strumento di parte. Ma, la più grande ambiguità del dono la si registra allorquando esso diviene dispositivo di guerra e di stermini, per conflitti di supremazia egemonica che, non i social media, ma i manuali di strategia militare (e persino Wikipedia) definiscono proxy war.⁴¹

Ma se autentico, specie con intenzioni ideali, senza attesa di alcun calcolato ritorno, come accade per esempio nelle donazioni per le grandi stragi, catastrofi ed eventi distruttivi naturali, il dono ancora consente di manifestare il proprio essere persona, cittadino o popolo esprimendo solidarietà e mobilitando risorse per realizzare interventi o cambiamenti necessari per la comunità. È una modalità di partecipazione attiva che va oltre il semplice voto e permette di contribuire al bene comune. Attraverso il dono, si possono sempre condividere valori, progetti, emozioni ed ideali con gli altri. È un modo antico e moderno, connaturato nell'umanità, per esprimere solidarietà e costruire alleanze, legami tra individui e gruppi, popoli e nazioni.

Emergenti da Sistemi di Intelligenza Artificiale (nella fattispecie IA - Copilot del browser Edge di Microsoft).

All'esplicita domanda: «Puoi fornire un breve report sull'ambiguità implicita nell'atto del donare?» la risposta fornita è la seguente: «L'atto del donare è un tema ricco di significato e complessità.» Esploriamo alcune prospettive sulla psicologia del dono:

Istinto di connessione: Secondo la psicologia evolutiva, il dono ha radici profonde nell'essenza umana. Nel corso dell'evoluzione, l'essere umano ha sviluppato un istinto di connessione con gli altri, cercando di formare relazioni e comunità. Il dono è diventato uno strumento per stabilire e mantenere queste connessioni sociali. Donando, costruiamo fiducia, solidarietà e un senso profondo di appartenenza.

Gratificazione personale: Mentre donare è un atto altruistico, numerosi studi dimostrano che i donatori sperimentano una sensazione di benessere personale. Il famoso psicologo Abraham Maslow ha incluso il “bisogno di dare” come una delle necessità fondamentali dell'essere umano. La generosità attiva le aree del cervello associate alla gratificazione e alla felicità, rilasciando endorfine e promuovendo un senso di realizzazione. Donare ci fa sentire bene e ci riempie di una profonda soddisfazione interiore.

Costruzione dell'identità: Il dono influisce sulla nostra percezione di noi stessi. Quando doniamo, ci identifichiamo come persone generose e premurose. Questa auto-percezione positiva contribuisce a costruire un senso di identità basato su valori positivi. Inoltre, l'atto del dono può essere un mezzo per esprimere il nostro stile di vita, i nostri interessi e le nostre passioni, rafforzando ulteriormente la nostra identità personale.

Reciprocità e circolo virtuoso: Il dono crea un legame di reciproca gratitudine tra donatore e ricevente. Questo scambio positivo può innescare un circolo virtuoso in cui l'atto di donare si diffonde nella comunità. Quando qualcuno riceve un dono, si sente spesso motivato a ricambiare l'attenzione ricevuta, creando così un effetto a catena di generosità che alimenta le relazioni sociali e promuove un senso di solidarietà.

Effetto sulla salute mentale: Numerose ricerche hanno dimostrato i benefici per la salute mentale derivanti dall'atto del dono. I donatori regolari tendono ad avere livelli più bassi di depressione, ansia e stress. La generosità può agire come un antidoto naturale contro l'egoismo e l'isolamento sociale, promuovendo sentimenti di felicità e connessione. Inoltre, il dono può offrire una prospettiva più ampia sulla vita e aiutarci a concentrarci su ciò che è veramente importante.

In sintesi, il dono va oltre la semplice materialità: è un atto che crea legami, nutre l'anima e arricchisce la nostra esperienza umana».

40 Vedasi su Twitter, oggi X, video @RobertKennedyJr - May 12 - We must get corporate money out of politics. I tell @joepolish about the constitutional amendment I will pass when I'm in office to overrule the Citizens United case and prevent corporations from using politics to protect their mercantile ambitions. [x.com](#) (ed altri similari).

41 Vedasi X: @RobertKennedyJr-May 7-The situation in Ukraine is on the brink of calamitous escalation. Do the military imperialists in Washington and their lackeys in Europe have any idea the danger they are courting? They are conducting foreign policy as if it were a game of “chicken”: [x.com](#) (ed altri similari).

In definitiva, seppure non direttamente espresso, secondo l'IA – Copilot di Microsoft Edge, non si ravvisano ambiguità nell'atto del donare; anzi sembra si debba preferire soffermarsi sugli aspetti positivi e benefici. Resta però il ragionevole dubbio se abbia realmente compresa – in senso umano - la domanda.

Conclusioni

Sin dai primi concetti introduttivi e lungo l'esposizione che precede si è fatto cenno alla divergenza verso forme iperboliche di senso che può assumere la definizione di dono se è legata al dare senza aspettarsi nulla in cambio. Per comprendere perché forme iperboliche, almeno in senso letterario/retorico, occorre infine un esempio concreto. Recentemente il New York Times ha dato annuncio (anche sulla piattaforma social X) che la vedova 93enne di un finanziere di Wall Street ha donato 1 miliardo di dollari a una scuola di medicina. Si tratta dell'Albert Einstein College of Medicine del Bronx, che ha anche ricevuto le istruzioni (quindi certamente con un Atto Pubblico sottoscritto da Donante e Donatario, viste le grandezze in gioco!) che il dono venga utilizzato per coprire le tasse scolastiche di tutti gli studenti futuri. È evidente che in questo caso: a) il dono ha un ritorno, un corrispettivo per il donante in termini di atteso e preciso utilizzo di un grande capitale da parte del donatario; b) il dono implica una fedeltà del donatario verso il donante nell'attenersi strettamente al mandato ricevuto circa l'utilizzo del grande capitale donato.

C'è da dubitare che la maggior parte delle persone, pur in presenza di un evidente “ritorno ideale” che contraddice la definizione data di dono, ossia la presenza di un comportamento atteso del donatario a seguito del dono e di una sua implicita o esplicita promessa di fedeltà a tale comportamento, oserebbe definirlo ambiguo e dubitare che si tratti di un atto di donazione autentico e significativo. Specialmente perché il beneficio immateriale deriverebbe al donante per il soddisfacimento del suo scopo ideale, mentre il beneficio materiale sarebbe riversato socialmente su migliaia di studenti privi di mezzi per intraprendere studi in una scuola di medicina. Presumibilmente, una sorta di ambiguità del dono potrebbe essere vista solo da presunti spiriti egualitari, oppure fortemente religiosi, che in accordo al loro credo potrebbero, di fronte ad un simile apprezzabile atto, rispettivamente parlare di “restituzione” o di “intervento della divina provvidenza”. Quando invece, per effetto di una cultura oppositiva a quella dominante non si vedesse in un tale gesto addirittura un modo “manipolativo” di favorire, se non imporre, nella società valori e modelli culturali che dovrebbero essere piuttosto lasciati ad una libera e naturale scelta di ciascuno, attraverso la disponibilità dei propri mezzi, quali essi siano. In ogni caso l'iperbole condurrebbe il ragionamento a divergere verso lidi lontani, non comuni, dove solo un piccolo gruppo sarebbe in grado di percepire o sostenere, per credo ideologico o religioso, o per personale convincimento, le sfaccettature che soggiacciono ad un atto di donazione che può creare “ambiguità” di senso. Peraltro, occorre ricordare come tale terminologia è generalmente afferente alla possibilità di una (almeno) duplice interpretazione e solo arcaicamente riferibile alla doppiezza e falsità propriamente dette.

In definitiva per dare senso all'analisi che precede occorre tollerare, sino ad eventuali diverse conclusioni, che: l'ambiguità possa derivare da un fenomeno intrinseco ai fatti, alle intenzioni (espresse o non espresse prima della donazione), alla linguistica, alla testualità, ovvero anche alla stessa relazione, percezione e comunicazione tra le parti coinvolte; “l'atto del donare può essere definito tale se nulla è atteso in cambio del dono”, ma possa così essere valido in generale come “tipo ideale”; ed onde evitare iperboliche divergenze sfocianti in possibile retorica; possa essere invece consentito parlare di donazione anche in casi in cui questo requisito teorico e definitorio, nella fattispecie qui sopra descritta, non sia pienamente soddisfatto; cosa che può invece accadere nei “tipi reali” di donazione da analizzare.

Alla domanda posta se sia ancora attuale, nei nostri modi di vivere o di imparare a vivere, comprendere la totale gratuità del gesto del dono, dovremmo presumibilmente rispondere, con tono affermativo ed in chiave Weberiana, che forse è ancora opportuno e necessario, poiché c'è ancora molto da comprendere ed imparare, sapendo però che “il tipo ideale” del donare, privo di ogni attesa e pregno di gratuità, rappresenta ciò che dovrebbe essere; mentre nella nostra esistenza ci confrontiamo invece con “il tipo reale” che rappresenta ciò che è; e tende al precedente senza che vi possa essere né certezza, né garanzia di raggiungerlo e conformarvisi sempre.

Il termine dono, come pure l'azione della donazione, possono pur essere ambigui, inappropriati, strumentali, ma è convinzione ancora diffusa che lo spirito umano sa ben riconoscere ciò che è vero dono e ciò che

è falsificazione di un tale concetto. Esiste tuttora chi crede che il dono abbia reso e renda l'essere umano un essere sociale. Il dono può anche nascere da una pulsione non razionale, ma emotiva o addirittura inconscia. Eppure, testimoniare la propria umanità è una opportunità che è offerta ai singoli, ai gruppi, ai popoli e alle genti tutte. Il dono è un atto di libertà che permette alle persone, nonché ai popoli, di manifestare concretamente ciò che li distingue dagli altri. Non di rado ciò è atto spontaneo mosso attraverso capacità di agire non solo per dovere giuridico o pressione sociale, ma anche perché è ciò che si desidera, magari per un ideale o modo di sentire. Infatti, attraverso il dono è possibile dare un senso al proprio agire e soddisfare emozioni autentiche che forse il benessere materiale da solo difficilmente può appagare. Da qui si può intravedere anche come il dono sia un fenomeno casuale, soggetto a tantissime variabili non sempre distinguibili o controllabili, ma che producono effetti concreti.

Queste ipotesi, considerazioni ed elaborazioni precedenti potrebbero essere testabili attraverso gli strumenti e dati rilevabili dall'Analisi di Reti Sociali opportunamente scelte, per indagare in altra sede – magari attraverso la messa a punto di un modello - in che modo l'atto del donare si identifichi in un fenomeno naturale di tipo stocastico.

L'intersezione dei diversi punti di osservazione forniti sopra identifica un preliminare spazio illustrativo soggiacente all'atto del donare. Come previsto all'inizio, si conferma che, dato il metodo, la discutibile sufficienza e validità del conclusivo spazio esplicativo cui si giunge, sono necessariamente limitate e legate, in qualche modo, alla numerosità e significatività dei punti di osservazione di un'analisi espandibile soggettivamente. Inoltre, senza alcun proposito di relativismo, data la variabilità spazio-temporale delle dinamiche e dei modelli culturali impliciti nei riferimenti, inevitabilmente non uniformi, ogni spiegazione, frutto di una riflessione individuale e di una visione interiore personale, è e resta necessariamente "opinionale" oltre che "opinabile", sebbene "libera", e non vincolata, se non ad una potenziale e auspicata ricerca sul campo che ne determini e confermi la validità, delimitandone gli ambiti qualitativi ed eventualmente quantitativi. A tale proposito sono stati proposti, in ordine sparso in tutto il presente testo, alcuni spunti volti alla messa a punto di un eventuale schema esplicativo dell'Atto del donare, per effetto della rottura di un equilibrio nella «Reciprocità» veicolata da «Vettori» rappresentanti la relazione sociale tra Donante e Donatario. Spunti altrove ricomposti in un esempio, reso già disponibile⁴² in open access, potenzialmente utile per un possibile modello, prototipo di un Riduzionismo testabile in una strutturata ricerca attraverso gli strumenti e dati dell'Analisi di Reti Sociali, dove si avanza, l'ipotesi che la donazione sia; soggetta, come molti altri fenomeni di crescita, sociali e naturali, a conformarsi ad una legge logistica con saturazione, e quindi non lineare, che funge da argine al limite superiore del valore del dono per effetti che si riflettono sul patrimonio del donante; priva di ogni ambiguità sociale poiché ridotto a "fenomeno naturale", diverrebbe spiegabile come processo stocastico, che evolve metastabilmente con la società, tendendo verso forme possibilmente e contingentemente più stabili; sebbene non ancora esattamente individuabili e identificabili.

Eppure, se come si può presumere, la percezione dell'ambiguità del dono passasse attraverso la coscienza umana, sinora ritenuta "irriducibile"⁴³ in ambito scientifico, è verosimile che nessun modello (forse neppure l'IA) potrà mai dare mai risposte riguardo alla "riducibilità" dell'ambiguità del dono. Almeno sino a quando una risposta scientificamente certa sulla riducibilità della coscienza non sia stata raggiunta.

Infine, se il vero è nell'intero, a tutto campo, l'interrogativo finale, che sorge e persiste sulla natura ambigua di cui il donare sembra rivestirsi, costringe anche a domandarsi se l'ambiguità non sia piuttosto localizzata nell'Umano, nei suoi comportamenti, nella sua malizia, nelle sue interpretazioni, nelle sue intenzioni e nei suoi scopi, o anche nelle sue soggezioni, paure, imbarazzi, connessi all'atto del donare. Una possibilità, questa, remota o probabile in una realtà inesplicata ed inesplicabile come la condizione umana, quando donare può anche essere il silente e nascosto risultato di un atto semplice, in buona fede, innocente, magari motivato da pulsioni ed emozioni avvertite, ma a cui il donante non trova razionali risposte. Proprio mentre il donatario s'interroga sui motivi per meritare d'essere divenuto tale per qualcuno, conosciuto o sconosciuto, dimenticando entrambi che non tutta la realtà è sempre e comunque esplicabile, e non sempre e necessariamente a tutto vi può essere risposta umanamente intellegibile!

Quel che rimane certo, secondo un approccio Simmeliano, è che l'atto del donare lega donante e donatario

⁴² Vedasi doi.org/10.5281/zenodo.11207642.

⁴³ Vedasi anche: F. Faggin, *Irriducibile*, 2022, Oscar Mondadori; F. Faggin, *Silicio*, 2019, Oscar Mondadori.

in una relazione di reciprocità, in un in-pegno il cui equilibrio è retto e al tempo stesso rotto dal dono. Quasi un “entanglement”, dove ciascuno è una sorta di scopo, meta, termine per l’altro: poiché l’Umano non può essere solo oggetto, ma è anche soggetto, ossia persona, in ogni circostanza della sua esistenza!

Riferimenti principali

IRS - Il potenziale di crescita delle donazioni private in Italia. Uno scenario quali-quantitativo delle donazioni degli individui/famiglie Rapporto finale Novembre 2003 dell’IRS - www.istitutoitalianodonazione.it.

Il dono degli italiani nell’anno della pandemia: www.istitutoitalianodonazione.it.

Yves Lichtenberger, Comptes rendus. Ce qui circule entre nous : donner, recevoir, rendre, J.T. Godbout, p. 293-296 - doi.org/10.4000/sdt.14070.

P. Bordieu, *Practical Reasons*. Vedasi www.google.it.

A. Marzano, *Politica Economica dei Grandi Aggregati*, Corso di Lezioni, Cacucci Editore, Bari, 1975.

David Brinberg and Ronald Wood, *A Resource Exchange Theory Analysis of Consumer Behaviour*. Vedasi www.jstor.org/stable/2488805.

Stefania Barca, *Entropia. Un nuovo paradigma per la storia economica?* Rivista Meridiana, Le frontiere del sociale. Vedasi www.rivistameridiana.it.

M. Giuli, *Analisi transazionale nelle organizzazioni*, Franco Angeli Editore.

Vedasi Michael E. Roloff, *La comunicazione interpersonale: teoria dello scambio sociale*, Edizioni ERI, CM25, 1984 - Introduzione di Francesco Mattioli.

G. Simmel, *Il Povero*, Classici di Sociologia, Armando Editore, Roma, 2001 - Prefazione di G. Iorio, pagg. 21-22 e seg.

F. Faggin, *Silicio*, Oscar Mondadori, 2019.

F. Faggin, *Irriducibile*, Oscar Mondadori, 2022. Vedasi en.wikipedia.org.

Bibliografia

G. Simmel, *Filosofia del denaro*, Editore UTET (2013).

G. Simmel, *Psicologia del denaro* (saggio n.1); *Il Denaro nella Cultura Moderna* (saggio N. 2); contenuti nella raccolta a cura di N. Scquicciarino e pubblicata nel 1998 da Armando Editore con il titolo *Il denaro nella cultura moderna*.

G. Simmel, *Le metropoli e la vita dello spirito*, a cura di P. Jedlowski, Classici di Sociologia, Armando Editore, 2005.

G. Simmel, *Individuo e gruppo*, a cura di N. Scquicciarino, Classici di Sociologia, Armando Editore, 2005.

G. Simmel, *Sulla guerra*, a cura di S. Giacometti, Classici di Sociologia, Armando Editore, 2003.

G. Simmel, *Saggi sul paesaggio*, a cura di M. Sassatelli, Classici di Sociologia, Armando Editore.

J. L. Moreno, *Foundations of Sociometry*, An Introduction-Published by American Sociological Ass., 1941.

C. Wright Mills, *Il mito della patologia sociale*, a cura di R. Rauty, Classici di Sociologia, Armando Editore, 2005.

Talcott Parsons, *Prolegomeni a una teoria delle istituzioni sociali*, con una presentazione di J. C. Alexander, Classici di Sociologia, Armando Editore, 1995.

F. Ferrarotti, *Brevi cenni intorno all’uso del metodo statistico-matematico nell’analisi qualitativa dei fenome-*

- F. Ferrarotti, Corso di Laurea in Sociologia, Università di Roma, Sociologia del lavoro, Lezioni, Editrice ELIA, Roma, 1974.
- F. Ferrarotti, *Manuale di Sociologia*, Laterza, 1995.
- L. Frudà, *Elementi di metodologia e tecnica della ricerca sociale*, Editrice Elia, 1975.
- F. Mattioli, *Sociometria e Sociologia*, Sociologia e metodologia della ricerca, Editrice ELIA, Roma, 1977.
- E. De Grada, *Appunti di metodologia della ricerca psicologico-sociale*. Serie ausili didattici, Edizioni Bulzoni, Roma, 1972.
- E. De Grada, *Introduzione alla Psicologia sociale*, Bulzoni Editore, 1972.
- E. De Grada, *Elementi di Psicologia di gruppo*, Bulzoni Editore, 1969.
- P. Sylos Labini, *Elementi di dinamica economica*, Ed. Laterza, 1992.
- V. Marrama, *Reddito Nazionale*, Edizioni Ricerche, Roma, 1965.
- C. Duggan, *A Concise Hystory of Italy*, Cambridge University Press, 2014.



L'arte del donare: significanze singolari e plurali

AnnaMaria Calore

M@GM@

Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales

vol.22 n.2 2024 ISSN 1721-9809

DOI: 10.17613/fqy42-nr974

AnnaMaria Calore

Socia Collaboratrice dell'Osservatorio dei Processi Comunicativi, fa parte del Comitato di Redazione della rivista elettronica M@GM@; presidente dell'Associazione RaccontarsiRaccontando; responsabile Attività Sociali e Volontariato dell'ANRP Associazione Nazionale Reduci dalla Prigione, dall'Internamento, dalla Guerra di Liberazione e loro familiari; socia LUA Libera Università dell'Autobiografia di Anghiari; docente e consulente, formatrice adulti. Raccogliitrice volontaria di testimonianze e narrazioni individuali e sociali, progetta e conduce percorsi formativi sussidiari e gratuiti finalizzati alla maturità cognitiva ed affettiva dei giovani, in stretta collaborazione con i docenti, presso gli istituti scolastici di ogni ordine e grado. Supporta gli insegnanti degli I.C del Territorio Romano, nella maturazione cognitiva ed affettiva dei giovani in difesa della pace, della tolleranza e della diversità quali valori ineludibili.

Abstract

Per meglio mettere a fuoco l'aspetto fondamentale del dono e le sue significanze singolari e plurali, non ho potuto che partire da una delle affermazioni dell'Antropologo Marcel Mauss che, nel suo famoso saggio, illustra con estrema chiarezza il come, le relazioni tra gli esseri umani, nascono e si rafforzano essenzialmente grazie ad un continuo contatto sociale che può anche essere espresso e simboleggiato da un dono di una delle parti all'altra e come, colui che abbia ricevuto il dono, potrà anche, sua volta, contraccambiare il donatore con un altro dono. Questo processo di mutualità di doni, è in grado di innescare una catena positiva di reciprocità sia attraverso l'oggetto-dono sia attraverso l'inequivocabile espressione di affettività espressa dai donatori nel momento che hanno donato. Una reciprocità, quindi, capace di creare un legame speciale ed unico tra persone, profondamente diverso dallo "scambio economico" insito negli oggetti donati.

Illustration : Whisk ferns - Fukami, Gyokuseidō, and Kanga Ishikawa. Seisen Matsuranfu : shokoku bonsai shashin. Mikawa: Gyokuseidō zōhan, 1837.

“Si sopravvive di ciò che si riceve, ma si vive di ciò che si dona” (Carl Gustav Jung).

Per meglio mettere a fuoco l'aspetto fondamentale del dono e le sue significanze singolari e plurali, non ho potuto che partire da una delle affermazioni dell'Antropologo Marcel Mauss che, nel suo famoso saggio, illustra con estrema chiarezza il come, le relazioni tra gli esseri umani, nascono e si rafforzano essenzialmente grazie ad un continuo contatto sociale che può anche essere espresso e simboleggiato da un dono di una delle parti all'altra e come, colui che abbia ricevuto il dono, potrà anche, sua volta, contraccambiare il donatore con un altro dono.

Questo processo di mutualità di doni, è in grado di innescare una catena positiva di reciprocità sia attraverso l'oggetto-dono sia attraverso l'inequivocabile espressione di affettività espressa dai donatori nel momento che hanno donato. Una reciprocità, quindi, capace di creare un legame speciale ed unico tra persone, profondamente diverso dallo “scambio economico” insito negli oggetti donati.

Quindi, l'atto del donare va oltre il passaggio di beni, mettendo in gioco e positivamente la totalità degli elementi culturali, affettivi e relazionali che possono positivamente caratterizzare, relazioni sociali di valore tra persone diverse.

Il voler perseguire le significanze implicite che il concetto di dono suggerisce significa il dover riflettere sulla «circolazione delle cose» nei rapporti tra le persone, al fine di comprendere l'importanza, più o meno consapevole, contenuta nella relazione funzionale tra il dono e lo scambio di doni.

Il dono rappresenterebbe, quindi, un elemento sia libero che vincolante, poiché aprirebbe l'opportunità, per colui che riceve un dono, di poterla ricambiare attraverso un contro dono, dando luogo ad un continuo andirivieni di doni offerti e di doni compensativi. Grazie a questi passaggi è possibile creare uno scambio che non si limita al rapporto tra i singoli individui, ma contiene una significanza profonda connotata da attenzione, condivisione, riconoscenza e rispetto.

Questo perché, lo scambio di “oggetti”, non avviene in base a patti economici stipulati tra le parti, ma, lo scambio di doni e quindi l'alternarsi tra il dare, il ricevere ed il ricambiare, accenna sommamente, ma in modo pregnante, all'esistenza di una relazione sociale di valore anche emotivo ed affettivo, la cui origine è da ricercarsi nel concetto stesso di dono capace di attivare “relazioni positive” connotate anche da simbolica affettività.

Infatti, nel dono e, anche se diversamente nello scambio di merci, “gli oggetti, il tempo e le relazioni personali” sono al servizio dei legami e costituiscono un mezzo di congiunzione sociale.

I doni, spesso non si esplicano solo attraverso oggetti, ma anche attraverso scambi di idee per comuni progettualità ed intese profonde che possono divenire condivise e messe in comune. Questo tipo di condivisione, che si presuppone possano appartenere ad una concezione più elevata della qualità della relazione umana, richiede di rapportarsi all'esperienza personale e collettiva in modo compiuto e finalizzata al bene comune.

Il dono resta comunque un prodotto squisitamente umano in quanto esteriorizza la personalità e gli intenti del donatore che si proietta al di fuori di sé oggettivando e dando forma ai propri pensieri e alle proprie azioni; uscire fuori da se stessi significa, per le persone positivamente orientate, il proprio personalissimo “spazio/oltre se stessi” nel quale si creano le condizioni per entrare in relazione con gli altri. Quindi riuscire a mettere in atto quella dimensione costitutiva del legame sociale che si genera sia con altri esseri umani, ma non solo, anche con altri esseri viventi, natura compresa.

Il legame, una volta concretato per mezzo di ciò che l'uomo produce sia di materiale che di intellettuale, non può che acquisire forma sociale elevata. Ogni soggetto umano coinvolto pone, quindi, parte della propria interiorità all'interno del ruolo da “essere sociale”. Solo in questo modo ogni persona coinvolta può esteriorizzare liberamente e consapevolmente funzioni e sapere propri con il fine che possano essere condivisi.

Donare sapere, competenze, tempo ed abilità personali, significa quindi costruire relazioni sociali di qualità sociale elevata per se stessi e per gli altri. Seguire una tale prospettiva necessita, però, il voler considerare l'insieme dell'umanità come soggetta ad un movimento generale di esteriorizzazione e di scambio umano di qualità. Lo scambio di umane competenze messe al servizio del sociale, può essere posto come una caratteri-

stica primordiale ed ineludibile perché, il concetto di dono non si esplica semplicemente nell'atto del ricevere o in quello del dare. Il dono non si manifesta attraverso una cessione unilaterale ma attraverso uno scambio tanto necessario quanto ineludibile.

Soltanto lo “scambio consapevole del proprio ed altrui valore” potrebbe, forse, garantire il rispetto e la tolleranza tra gli esseri umani attraverso il dono ed il contro-dono come pure, tentando un concetto parallelo azzardato simile ma non uguale, quello dell'acquisto e della vendita e l'acquisto di beni e merci che, per millenni i popoli della Terra hanno praticato creando ricchezza economica unita a ricchezza esperienziale.

La relazione, la comunicazione ed il dono (in altre parole lo scambio) rappresentano, in fondo, l'esteriorizzarsi della comune dimensione umana poiché tale esteriorizzazione costituisce una proprietà caratteristica dell'uomo stesso, dei suoi bisogni e della sua crescita personale e collettiva che interessa non solo al singolo individuo, ma che diventa valore di una intera collettività e che ha permesso, all'uomo, di differenziarsi dagli altri mammiferi creando sapere e culture.

Di seguito, i contributi più preziosi che ho ricevuto, quale graditissimo dono al mio sforzo di mettere a fuoco il concetto e la pratica del dono. Contributi preziosi poiché pervenuti da persone che hanno adottato uno stile di vita e di lavoro centrato non solo sui propri bisogni, ma anche su quelli delle persone con le quali vengono in contatto. Contributi umanissimi concretati nel “dono” spesso immateriale che non prescinde dalla centralità dei propri bisogni e necessità, ma riesce a temperare anche le altrui necessità diventando pratica e dono sociale.

Si tratta di testimonianze dirette di volontariato attivo quale espressione, almeno per me, del “dono dei doni” in quanto viene donato il personale tempo di vita, il proprio sapere e le proprie risorse attive personali. Ovvero il patrimonio più prezioso che ogni essere umano possiede poiché il tempo di vita non è infinito ma ha una scadenza e va speso sempre nel migliore dei modi per se stesso e per gli altri dando senso profondo alla propria esistenza. Senso profondo che non può prescindere dal riconoscere onestamente anche esistenze, competenze ed il sapere altrui. Come pure, il saper riconoscere la voce, la presenza e le necessità della natura che ci circonda, rispettandola innanzitutto e proteggendola quale dono incommensurabile, necessario all'equilibrio non solo umano, ma di tutti gli esseri animali e vegetali nonché l'equilibrio complessivo del pianeta Terra che, insieme all'uomo, condividono spazi di vita, di tempo e di risorse.

Le testimonianze

La testimonianza di Sergio Cametti

Volontario dell'Associazione Volontari Televita O.D.V. e dell'AGESCI (ETS)

«Non vorrei essere frainteso, ma ritengo che il volontariato possa addirittura essere considerato come un atto di egoismo e presunzione, è talmente tanto quello che si riceve rispetto a quanto si dà che il bilancio è certamente più positivo per il volontario rispetto al beneficiario.

La mia attività di volontariato può essere considerata iniziata verso i venti anni quando, già inserito nel lavoro e rientrando a Roma dopo un periodo trascorso in Sardegna, chiedendo nella mia parrocchia se ci fosse qualcosa da fare, mi sono sentito richiedere di “salvare” un gruppo scout che stava chiudendo per mancanza di capi educatori...

Non sapevo neanche cosa significasse fare lo scout, ma con tanta presunzione, e con la sensazione che avrei imparato io stesso tante cose sulla natura, sul territorio (sono stato sempre molto attratto dalle “narrazioni” che riguardano la storia e le vicende umane che hanno modellato le comunità locali) ed anche sulla testimonianza religiosa che fino ad allora era stata più una consuetudine che una presa di coscienza personale.

Cominciai a seguire campi scuola, convegni, dibattiti, esercitando con i ragazzi che mi erano stati affidati le competenze che via via imparavamo insieme, con una base di curiosità e ricerca che mi ha sempre contraddistinto. Era un momento magico, le due associazioni scout italiane, maschile e femminile, stavano fondendosi, ed io mi trovai protagonista di una simbiosi tra quello che facevo nel lavoro e l'azione educativa nello scoutismo. Ho sempre ammesso che portavo il bello dell'uno nella seconda, divertendomi.

Di fatto ero stimato, e da allora il volontariato è diventato un mio stile, col quale ad esempio trattavo i colleghi, e ben presto i miei collaboratori nel lavoro una volta diventato capo anche lì, portando il senso dell'Educare (... fare emergere da ciascuno il meglio di se...) in tutti i rapporti umani che intrattenevo. Questo ha fatto sì che io, semplice ed umile metalmeccanico, venissi fatto dirigente per i risultati che ottenevo, anche in ambiti internazionali dove prima che la competenza si riteneva fosse necessaria una gestione grintosa degli obiettivi.

Per me gli obiettivi sono sempre stati ricercati in un sforzo comune, collegiale, in cui la complementarietà dei talenti risultasse più ricercata della emergenza personale. Anche adesso, nel volontariato, nella mia associazione ma anche tra i ragazzi che nonostante la mia età continuo ad "accudire", i risultati si ricercano insieme, e si raggiungono, lo posso garantire!

Gli anziani? Non mi sento "altro" da loro con cui faccio servizio in Televita, ci sentiamo in cammino insieme, e finché durerà continuerò a raccogliere più che seminare...»

La testimonianza di Giovanni Grauso

Volontario dell'Associazione Volontari Televita O.D.V.

«Il volontariato a favore degli anziani è un atto di generosità e compassione, che può essere motivato da diverse ragioni personali e sociali.

A 78 anni, ci sono molte ragioni per cui ho scelto di continuare dedicarmi a questa attività. Alla mia età, ho accumulato una vasta esperienza di vita e di lavoro (sono un ingegnere in pensione e le mie competenze le ho potute svolgere in diversi e svariati campi) e penso di avere una profonda comprensione delle sfide che gli anziani possono affrontare. Questo mi permette di offrire un sostegno empatico e prezioso, che può fare una grande differenza nella vita di altri anziani.

Il volontariato offre un forte senso di scopo e significato. Dopo il pensionamento, molti anziani cercano modi per sentirsi utili e coinvolti nella comunità. Aiutare gli altri può riempire di soddisfazione e dare una ragione per alzarsi al mattino. Il volontariato è un ottimo modo per costruire e mantenere relazioni sociali. Lavorare con altri volontari e con gli anziani può aiutare a ridurre la solitudine e l'isolamento, che sono comuni tra le persone anziane.

Dedicare il proprio tempo agli altri è un modo per restituire alla comunità e contribuire al suo benessere. Questo senso di altruismo e di impegno civico è spesso molto gratificante. Numerosi studi hanno dimostrato che il volontariato può avere effetti positivi sulla salute fisica e mentale. Può ridurre lo stress, aumentare la longevità e migliorare il benessere generale.

Essere un volontario anziano può servire come esempio positivo per le generazioni più giovani, mostrando che l'età non è un ostacolo per contribuire e fare la differenza. Il volontariato offre anche opportunità di apprendimento continuo e di sviluppo personale. Può coinvolgere nuove sfide, conoscenze e abilità, mantenendo la mente attiva e impegnata. Gli anziani spesso possiedono una saggezza unica che può essere incredibilmente utile per gli altri. Condividere storie, consigli e lezioni di vita può arricchire non solo la vita degli altri anziani, ma anche quella dei giovani e dei volontari stessi.

Fare volontariato a 78 anni è una forma di dono prezioso, sia per me stesso che per gli altri. È un modo per restare attivo, connesso e impegnato, e per continuare a contribuire alla società in modo significativo. La mia decisione di fare volontariato riflette una profonda comprensione del valore del tempo, dell'esperienza e della connessione umana, mostrando che il desiderio di aiutare e di fare la differenza non ha età.»

La testimonianza di Enzo Roberti

Pensionato abitante in Roma Quartiere Salario

«Nonostante l'età non giovanissima, ho una vita attiva con diversi impegni fuori casa. Prima uscivo per andare a lavorare, oppure per frequentare il Circolo del tennis di Villa Borghese, .. ma ora, dopo 45 anni di iscrizione a quel circolo (ero uno dei soci storici) ho smesso di giocare a tennis per ovvii motivi di età, ma anche perché l'ambiente del Circolo è molto cambiato.

Ma ad una attività non mi va assolutamente di rinunciare: Quella di volontario al Vittoriano. Si tratta di un servizio di vigilanza attiva a tutela ed a supporto dei visitatori, dei turisti stranieri ed italiani e delle scolaresche. Fare il volontario e stare tra le persone, mi fa sentire ancora giovane ed utile agli altri!

Molti ancora pensano che il Vittoriano sia stato costruito dopo la prima guerra mondiale da Mussolini. Invece risale al 1885, quando si mise mano all'inizio della costruzione che fu terminata nel 1911. La salma del Milite ignoto arrivò molto più tardi, e molti confondono quell'evento alla nascita del Vittoriano.

Il lavoro dei volontari come me, consiste nel preservare e far rispettare un luogo che appartiene a tutto il popolo italiano. Diamo anche informazioni storiche utili e conosciamo anche il minimo indispensabile di qualche lingua straniera per dare informazioni a turisti di altri paesi.

Ti racconto un episodio che mi ha colpito, perché a volte fanno più cose gli stranieri, dei nostri monumenti romani, che non gli italiani. Non ci crederai, ma una volta una professoressa di matematica torinese, disse che la statua sul monumento al milite ignoto che rappresenta Vittorio Emanuele era quella di Garibaldi... "ma come!", ho detto io, "lei è torinese e confonde la statua di Vittorio Emanuele con quella di Garibaldi?" e lei mi ha risposto "ma io insegno matematica, mica Storia!" Io ci sono rimasto malissimo ma ho anche capito l'importanza dei volontari preparati e seri come me presso i monumenti di Roma!

Il servizio che faccio al Vittoriano, fa capo ad un servizio particolare che fa riferimento al comando dei carabinieri. Insomma è un servizio serio e molto utile alla collettività. Abbiamo anche una divisa per farci identificare ed un numero di matricola. Siamo un nutrito gruppo di anziani e svolgiamo il nostro lavoro anche presso mostre, presso il Cimitero Monumentale di Campo Verano, come pure al Cimitero di Prima Porta ed a quello Laurentino. Nei cimiteri si controlla che tutto vada bene, che non ci siano malintenzionati che possono creare danni o non rispettare le tombe. Purtroppo questi fatti dissacranti sono successi, ed è stato grazie alle nostre denunce che i malintenzionati sono stati scoperti e denunciati!

Continuo ad avere una vita sociale molto intensa perché sono anche membro di una Confraternita, la stessa alla quale era iscritto mio padre, una delle più antiche di Roma, che risale al 1504. È la Confraternita di Sant'Eligio dei Ferrari, che si trova in via San Giovanni Decollato. Mio padre apparteneva a questa congregazione, perché di mestiere era "callelaro", ovvero calderaio, e fabbricava oggetti di rame, stagno, alluminio, era un operaio e le congregazioni a Roma, erano legate ai mestieri. In quella chiesa mi sono sposato e, sempre in quella chiesa, abbiamo fatto il funerale a mia moglie quando purtroppo è deceduta lasciandomi in un inconsolabile dolore. Nella casa dove abito mia moglie non c'è più, *non ci sono più i genitori di Lidia e di Maria, Paola si è sposata e vive con i suoi figli in un'altra casa...* la grande famiglia che eravamo una volta si è assottigliata. Ora, quando il resto della famiglia si siede intorno al lungo tavolo di legno... ci rendiamo conto di essere sempre più soli! Mi aiutano le attività volontarie che faccio a dare comunque senso alle mie giornate

Mio padre era confratello, ed io ho scelto di essere confratello come lui. Il nostro compito di confratelli è anche quello di fare servizio di chiesa; andiamo in visita alle Sette Chiese nel mese di Marzo e, la prima oppure la seconda domenica di novembre si partecipa alla storica processione dentro il Cimitero di Campo Verano per visitare le tombe dei confratelli deceduti. Si organizzano anche dei pellegrinaggi come quelli a Lourdes oppure in Terrasanta. Lo spirito di mutuo aiuto è molto forte tra noi aderenti alla confraternita ed alla Chiesa di Sant'Eligio dei Ferrari che è una Chiesa che possiede anche diversi beni avuti come donazioni o lasciti.»

La testimonianza di Rosaria Cirone

Volontaria centro Caritas S. Maria della Mercede ed abitante nel Quartiere Coppedè

«Quando da giovane ho incominciato a lavorare presso l'INPS, più che alla carriera, ero interessata ai rapporti umani che riuscivo a costruire. Poi mi sono sposata ed ho avuto due figlie ma sono sempre stata attenta a quello che, a livello sociale, accadeva intorno a me.

Poi le mie figlie sono cresciute ed è arrivata, per me, l'età della pensione. Mi sono chiesta, allora, in che modo potessi spendere le competenze sociali che avevo acquisito nel mio lavoro. Pensavo al volontariato, ma non volevo che questa scelta venisse fatta solo per colmare il vuoto lasciato dall'attività presso l'INPS.

Ci ho pensato su per due anni, finché ho compreso che il mio era un desiderio autentico di rendermi utile e non una sorta di surrogato. Così ho scelto di dedicare parte del mio tempo presso il Centro di Ascolto Caritas della mia Parrocchia e della Consulta per il Volontariato Sociale del II Municipio. Il tempo che spendo in queste attività mi torna tutto in termini di “senso” del mio vivere quotidiano. Perché rendersi utile socialmente può dare molto a coloro che credono in questo spendersi; è come sentire di “esserci”, nonostante l'età e gli acciacchi ed i miei piedi, nonostante i miei anni siano ormai davvero tanti, continuano a portarmi come sempre, in Via Alessandria, per respirare quell'aria di strada popolare, ancora schietta ed accogliente lontano, ma non troppo, dal villino dove abito, nel quartiere Coppedè di Roma.»

Testimonianza di Flavia Finn

Abitante a Roma, nel “Pincetto” tra Via Nomentana, Via Alessandria e Via Cagliari

Ma prima di dare spazio alla testimonianza di Flavia, necessitano due parole per spiegare ai lettori cosa sia il “Pincetto” ovvero questo piccolo colle chiuso tra gli isolati tra via Nomentana, via Alessandria e Via Cagliari.

Nel luogo dove sorge il grande fabbricato nel quale abita Flavia, C'è molto più di una «legenda» sentimentale, quella racchiusa in quella collinetta boscosa che si erge all'interno del cortile del fabbricato. Da qui, all'alba di quel 20 settembre risorgimentale, i cannoni piemontesi puntarono contro le Mura Aureliane su ordine del generale Cadorna e proprio dalla collina del “Pincetto”, quel rialzo del terreno a poca distanza dall'obiettivo, che si trovava nella vigna Capizzucchi, tra Porta Pia e Porta Salaria - come raccontano le cronache dell'epoca.

Ora i residenti del palazzo che circonda il cortile con il “Pincetto” (soprattutto quelli del condominio con ingresso da via Cagliari) hanno lanciato una petizione per chiedere al Comune che sia riconosciuta la valenza storica del luogo, con l'apposizione di una targa commemorativa in ricordo dei fatti, e l'inserimento di quel luogo nelle prossime celebrazioni della Breccia di Porta Pia in programma a settembre di ogni anno. La localizzazione del “Pincetto” trova pieno riscontro sulla cartografia delle indicazioni contenute nei documenti storici dove si parla di un rialzo del terreno con terrapieno posto a circa 500 metri dalle Mura Aureliane. La localizzazione della collina è coerente anche con l'episodio dei primi scontri a fuoco con il vicino avamposto delle truppe pontificie asserragliate a Villa Patrizi, l'edificio all'esterno di Porta Pia inizio Nomentana, poi demolito per la costruzione dell'attuale sede del ministero dei Trasporti. Fu proprio da questo avamposto che partì (ore 5.10) una scarica di fucileria che fulminò il caporale Michele Plazzoli (prima vittima della giornata) mentre stava puntando verso le Mura il cannone a lui assegnato.

Dal punto di vista bellico la postazione della collinetta era ben rialzata e in perfetta linea con la parte più debole delle Mura Aureliane. Ma secondo la tradizione orale dei residenti, la collinetta fu scelta anche perché nelle vicine tenute degli aristocratici vi era stata diffidenza nel far piazzare i cannoni, per non parteggiare apertamente contro il Papa. Poi, l'attacco avrebbe preso di mira la vicina Villa Bonaparte, lanciando un segnale ben preciso ai francesi. I segni della battaglia sono ancora presenti sulle Mura Aureliane. In particolare, nel tratto di fronte a via Po e a via di Santa Teresa è ben visibile incastonata su un torrione una palla d'epoca perfettamente conservata.

Ma torniamo alla testimonianza di Flavia Finn.

Flavia Finn racconta

«A Roma, durante la guerra quando avevo circa una decina d'anni, frequentavo una scuola di danza, ed ho nelle orecchie il fischio delle bombe che cadevano durante uno dei bombardamenti di San Lorenzo. Qualcuna di quelle bombe è caduta anche in altre zone di Roma, come ad esempio in Via Messina, tra la Via Nomentana e Via Alessandria. Colpirono un intero palazzo e ci furono dei morti. Si individua ancora il luogo dove, tra le costruzioni umbertine del quartiere, fa spicco un palazzo molto più recente e di colore giallino.

All'inizio, i palazzi umbertini di Porta Pia, mi davano un senso di severità e non mi sentivo a mio agio; era tutto così diversa dal centro storico, dalle costruzioni che portavo scritta tanta storia sulle loro facciate e dalle belle chiese marmoree. Il complesso della Birra Peroni, poi, che si affacciava su piazza Principe di Napoli, ora Piazza Alessandria, mi creava un senso di angoscia con il suo stile che voleva essere una applicazione

dello stile Liberty ad un edificio industriale. La torretta aveva qualcosa di medievale e cupo, ed a me sembrava quella di una prigione.

Le botteghe lungo Via Alessandria, quando sono venuta ad abitare in zona, erano gestite, perlopiù, da commercianti di origine ebraica. Erano persone che avevano perso parenti nei campi di concentramento ed avevano tutta la mia disponibilità, quando mi raccontavano eventi atroci che li avevano toccati da vicino. Debbo dire che non erano affabili come i negozianti di via del Tritone e di Via Crispi. Se chiedevo loro più di un oggetto da vedere prima di acquistarlo, oppure se chiedevo qualcosa che al momento non avevano, con modi spicci e bruschi mi dicevano:” Questo è quello che ho, se lo vuole bene, se no se lo cerchi da qualche altra parte!” all’inizio ci rimanevo male, ma poi ho capito e compreso la loro schiettezza popolare.

Nonostante tutto, Via Alessandria era e continua ad essere, la meta dei miei giri quotidiani. Continuo a fare acquisti nei negozi che ora sono più moderni ed a frequentare l’Ufficio Postale di Via Alessandria e quando vado alla posta per qualche versamento e magari mi tocca fare un poco di fila, mi consolo poi con un crocchetto di patate o con un bel supplì di riso che prendo nella pizzeria a taglio di fronte all’Ufficio Postale.

Pochi negozi di Via Alessandria, sono rimasti invariati nel tempo e veramente preziosi; uno di questi è la bottega di ferramenta di Raffaele, un israelita di origini nordafricane. Raffaele parla correttamente l’arabo e, per questo motivo ha tra i suoi clienti, anche persone provenienti da ambasciate di stati arabi, presenti qui a Roma. Nel suo negozio si può trovare tutto il possibile e immaginabile; dai chiodini di ogni genere, alle serrature più sofisticate.

Ora, anche se sono avanti con gli anni, continuo ad occuparmi di volontariato sociale nel mio Municipio, dove porto il mio contributo del Centro Italiano Femminile, dove sono impegnata, volontariamente, da moltissimi anni.

Questo dell’impegno sociale volontario è una scelta profonda, dettata dalla mia appartenenza all’ordine secolare delle Carmelitane Scalze. Insomma, con i figli ormai adulti, e dopo aver portato a compimento il mio ruolo materno, ho ancora energie e voglia di dedicarmi alla possibilità di migliorare, qui ed ora, la società nella quale vivo.»

Testimonianza di Serenella Massoud

Medico in pensione racconta

“Tutti i grandi sono stati bambini una volta. Ma pochi di essi se ne ricordano.” (Antoine De Saint - Exupery)

«Quando ancora lavoravo in ospedale, al pronto soccorso del San Giacomo ed al pronto soccorso della Camera dei deputati. Al San Giacomo spesso facevo il turno di notte, naturalmente pagata con uno stipendio, ma io aggiungevo molto del mio spirito volontario e di attenzione all’altrui sofferenza in quello che facevo. Poi un bel giorno hanno deciso di chiudere l’Ospedale e, nel giro di un mese l’hanno fatto, buttandoci tutti nello sconcerto e nella disperazione più nera. Anche queste sono cose che succedono!

Per me è stata, veramente, una crisi profonda. Erano 30 anni che lavoravo in ospedale. Mi piaceva quella struttura storica, al centro di Roma, non troppo grande ed a dimensione umana. Ci conoscevamo tutti. E, anche quando facevo il turno di notte, cosa che capitava abbastanza spesso, mi piaceva tornare a casa all’alba con la città mezza vuota. Per me è stato un vero dramma. L’ospedale ha chiuso nel mese di ottobre di un paio di anni fa ed io, per superare il vuoto che questo trauma mi stava dando, ho pensato che forse potevo dare ancora l’attenzione agli altri, ospitando un bambino Lituano. Era un sogno che accarezzavo da tempo, quello di potermi occupare di un bambino. Quindi, per le feste di natale, l’ho ospitato a casa mia a Roma, in via Alessandria 63. Speravo di dare e di avere, ancora un poco di gioia. È arrivato un bambino che viveva in un istituto lituano con una storia familiare molto particolare. Questo bambino venuto da così lontano, di gioia ce ne ha data tantissima a tutti noi.

Si chiama Dominykas e quando è arrivato in via Alessandria, aveva appena compiuto 9 anni. Così abbiamo iniziato, nella mia famiglia, a far posto nel nostro cuore, nei nostri spazi abitativi e nel nostro vivere quotidiana a Dominykas.

Sia quando lui è qui da noi, ma soprattutto quando torna in Lituania, noi continuamente viviamo con lui e pensiamo a lui. Incespicando nei suoi giochi lasciati in giro o commuovendoci guardando un suo disegno o una sua foto. Anche il nostro cagnolino di famiglia, è un poco più triste quando Dominykas va via. Dominykas non passa inosservato. Con mia figlia Michela che ormai è una giovane donna, litigano qualche volta, ma si vogliono un bene dell'anima. Anche Renato, mio marito, è molto tenero con lui ed è felice di uscire in giro per Roma con il nostro figlio maschio venuto da lontano, da soli come due vecchi amici.

Nel palazzo e nel quartiere tutti ormai lo conoscono e gli vogliono bene. L'elettricista, i ragazzi del supermercato, i ragazzi del bar, tutti sono conquistati dai suoi occhi chiari e dalla sua innata eleganza. La mia amica Annamaria, che abita nel palazzo al piano sopra il mio, dice che sembra un piccolo principe nordico. L'arrivo di questo bambino ha ridato senso alla mia vita.

Si era chiusa una fase che mi aveva richiesto tanto impegno ed abnegazione perché, essendo medico rianimatore di pronto soccorso, mi permetteva di sentirmi utile socialmente, donando la mia competenza di medico non disgiunta da empatia verso chi soffre e cercando di salvare vite, aiutare persone che arrivavano in stato di profonda fragilità mi faceva sentire utile. Avevo al San Giacomo, anche un mio reparto. Era un lavoro che mi chiedeva tanto, è vero, ma mi dava tanto in termini umani.

Prendermi cura di questo bambino, ha riaperto un'altra porta sulla mia vita, facendomi imboccare una strada capace di dare altrettanta gioia unita a responsabilità. Che poi non è solo gioia per il mio bambino. Sono diversi i bambini che vengono in Italia e sono tutti dolcissimi, sorridenti e ci guardano con occhi limpidi, chiedendoci solo attenzione ed affetto. Io non li accolgo tutti a casa mia. Ospito solo Dominykas. Gli altri sono ospitati da famiglie altrettanto disponibili. Ma è come se i bambini fossero di tutti noi ed i bambini ci vogliono bene a tutti noi.

Come famiglie ospitanti ci teniamo in continuo contatto. Quando i bambini sono in Italia facciamo delle cose insieme e la felicità di ogni famiglia è come se fosse centuplicata dal rapporto con le altre. Andiamo spesso in Lituania a trovarli per seguirli negli studi e per far sentire la nostra attenzione alla loro crescita. Io non finirò mai di essere grata agli operatori L'associazione che mi ha aiutata a mettermi in contatto con Dominykas. Perché è un regalo immenso ed insperato vedere bambini che, partendo da condizioni disagiate, riescono a gioire e ad esprimere una immensa felicità di vivere.»

Testimonianza di Nadia

Infermiera del quartiere racconta (salva una vita e sei eroe, salva cento vite e sei infermiere)

«Son di più 40 anni che vivo e lavoro in questa zona di Roma, tra Porta Pia e Piazza Regina Margherita e sono molto conosciuta nel quartiere. Faccio di tutto, pulizia nelle case, pulizie nei cortili interni dei palazzi, assistenza infermieristica, ma soprattutto, mi occupo di assistenza a persone anziane ed a famiglie che abitano su Via Messina, Via Alessandria, Via Ancona e Via Mantova.

Il mio nome è Nadia, diminutivo di Annunziata, il nome che ho preso da mia nonna che si chiamava così. Sono nata in Sicilia, a Messina, e mia nonna è stata una figura determinante per la mia crescita. Viveva in una fattoria molto grande, nella campagna messinese. Io come potevo scappavo da lei, perché amavo più lei di mia madre e perché in campagna mi sentivo libera. Nella fattoria di mia nonna non c'era la luce elettrica. C'erano ancora, negli anni '50, i lumi a petrolio per illuminare la casa nel buio della sera. La fattoria era circondata da un muretto basso, che ne delimitava i confini. Nelle sere d'estate, io bambina raccontavo a lei ed alle altre donne della fattoria, quello che avevo visto in televisione, oppure il film che avevo visto al cinema.

Perché io vivevo in città e vedevo queste cose, loro in campagna non avevano la televisione e non potevano andare al cinema. Su quel muretto, raccontavo ma ascoltavo anche e con molta attenzione, lei e le altre donne. Quando ero seduta tra loro, sentivo una forza salirmi dentro. Perché, ascoltandole, imparavo tantissimo sulla vita. Quello scambio di informazioni, emozioni, ricordi e sogni, hanno formato il mio carattere. Ricordo che un giorno mia nonna mi chiese: "Cosa desideri di più, sia per adesso che per un domani, per la tua vita?". Io risposi di getto: "tre cose nonna. Occuparmi di bambini piccoli, di persone anziane e difendere la natura". Mia nonna rimase colpita, perché ero ancora una bambina. Mi chiese allora perché proprio questi tre desideri. Io pensando che forse ero stata troppo presuntuosa, fui tentata di rispondere "nonna è un gioco". Ma lei mi guar-

dava profondamente negli occhi ed allora capii che potevo cercare senza timore nel mio animo la risposta e dissi: “Nonna, perché mi sembra che abbiano bisogno di me ed io sento di avere la forza dentro per prendermi cura di loro”.

Era quello che sentivo davvero nel profondo del mio cuore; e non mi sono sbagliata. Ho speso la mia vita in questa direzione ed è quello che continuo a fare, seguendo la vocazione che avevo già da piccola. Questa forza interiore, mi viene dalle donne della mia famiglia. Siamo sempre stati una famiglia non benestante, direi sempre piuttosto povera di soldi e beni, ma ricca di amore e di partecipazione. Sono rimasta in Sicilia sino agli otto anni. Poi siccome mio padre lavorava a Roma, ci siamo trasferiti in questa città. Abito a Porta Pia, e passo tutti i giorni per Via Alessandria per andare a lavorare. Mia nonna, che adoravo, mi è mancata molto quando ho lasciato la Sicilia. Ma è come se avesse continuato a tenermi per mano mentre da bambina diventavo donna, continuando a raccontarmi in tutti questi lunghi anni che vivo a Roma del coraggio, dell’amore e della pietà.

Così, quando io entro in queste case del quartiere, dove ci sono persone anziane è quella forza legata al “sentire gli altri” che emerge, come un sapere antico. Nelle case trovo persone anziane e malate. Forse da giovani erano forti e si sapevano difendere, ma ora sono fragili ed indifese, esposte a prepotenze, spesso proprio da parte dei loro parenti, figli compresi.

È una cosa sgradevolissima, ma succede. Io trovo persone allettate, bisognose di tutto, oppure persone ancora con una certa autonomia, ma stanche della vita e molto, molto sole. Quando io entro nella loro casa, comprendo subito cosa manca. Il bisogno più diffuso è quello dell’attenzione ed allora io divento una figlia, una sorella, qualche volta anche una mamma.

Ecco il mio sogno più ambizioso era quello di diventare medico. Per diversi anni ho lavorato anche al Policlinico di Roma come infermiera. Poi ho dovuto lasciare questa attività, ma anche se ora il mio lavoro è precario, la vocazione profonda non è tradita. Mi affeziono sempre alle persone per le quali lavoro. Non riesco ad essere distaccata. Ci metto tutta me stessa e, mi capita, di accompagnarle sino alla fine, dando loro quella vicinanza che figli e parenti non sanno o non possono dare. Affianco il medico, l’assistente sociale, consapevole che, quello che io offro loro, è l’attaccamento del quale hanno bisogno. Ogni volta che uno di questi anziani “mi muore” e se ne va per sempre, per me è un rinnovato doloroso lutto. Ma non cambierei il mio modo di essere. Sono consapevole di quello che mi dà questo lavoro: partecipazione ed affetto da una parte e sofferenza dall’altra: vita e morte.

Io non lascio mai un lavoro quando sento che una persona sta per morire, la accompagno sino alla fine e soffro quando non c’è più. *Da poco mi è accaduto di veder morire un vecchio signore al quale mi ero legata tanto. Non era facile la situazione familiare di questa persona e più volte avevo pensato di andarmene via. Ma avevo fatto una promessa non richiesta a questo vecchio. La promessa era che sarei stata con lui sino alla fine. Lui non parlava più ormai, era senza voce e molto malato. Parlava con me attraverso lo sguardo e con le mani. Le vedi le mie mani? Sono tormentate dal lavoro che faccio. Quando curo una persona, non mi schifo di nulla, Non ho paura a toccare la carne di una persona vecchia e malata. Faccio tutto quello che c’è da fare anche le cose più umili. Poi le lavo le mie mani, ma loro sono ormai segnate dai lunghi anni di questo lavoro.*

Questo anziano di cui ti stavo parlando, era triste e spaventato di dover morire. Per sollevarlo, scoprendo che amava sentir cantare, rispolverai tutte le canzoni dei tempi andati che sapevo a memoria. Cominciai con il cantare “come pioveva”, una canzone nostalgica per un’ amore ritrovato e poi di nuovo perso sotto la pioggia. Lui cercava di cantare con me, con i pochi deboli suoni che gli uscivano dalla bocca, ma con una tale intensità dello sguardo che era più di un canto. E poi ancora cantai “Signorinella Pallida” e ancora “Io te voio bene assaie”. Poi, ancora, tutte le canzoni della sua giovinezza. Canzoni antiche, che lo legavano al suo vissuto di amante della musica. Ogni giorno aggiungevo un’altra canzone, e faceva bene anche a me cantare.

Lui mi seguiva, sentivo che la sua mente cantava con me. Non muoveva le mani, ma io gli dicevo: “ascolta, poggio la mia mano sulla tua, e tu immagina di stringerla forte, io posso essere la tua voce! Anche il dottore che veniva a visitarlo, si meravigliava di questa cosa e del fatto che lo trovava sempre più sereno. È morto accompagnato dalla mia voce che cantava per lui ed il mio cuore è andato in pezzi. Ho pensato che non lo avrei fatto mai più, e invece sono di nuovo pronta e cullare un’altra persona anziana.

È il destino che ho scelto, perché io sono Nadia e basta. Sono Nadia, mamma, figlia, sorella, nonna. La mia nipotina, figlia di mia figlia, ora ha 18 anni, ed è cresciuta con mia madre che era malata di sclerosi multipla. Ha vissuto a lungo con questo male mia madre, cosa rara per una malattia di questo tipo. Io, tra un lavoro e l'altro, sempre nei paraggi di casa per non allontanarmi da lei, mettevo la piccina tra le sue braccia; la sistemavo in modo che la bambina non cadesse, con il biberon sistemato in modo tale che la bimba succhiasse da se. Mia madre era così felice di allattare questa bambina ed anche la bimba era serena e tranquilla. Mentre succhiava il latte, guardava mia madre nel viso e negli occhi. Così, dandosi amore reciproco, una vecchia vita prendeva energia da una giovane vita ed una giovane vita beveva saperi antichi da una donna ormai anziana ma piena di amore da dare. La bambina, la sera, si addormentava tra le braccia della bisnonna che le cantava antiche ninne nanne con una dolcezza unica.

All'altezza del 153 di via Alessandria, io vado a fare le pulizie nella casa di un signore. Questa casa era stata di sua madre, che io aiutavo, quando lei era molto avanti negli anni, nella gestione della casa. Ebbene, questa signora quando è morta ha lasciato scritto, nel suo testamento, che fin che il figlio fosse rimasto in vita, voleva che la cura della sua casa fosse affidata a me. Così io vado ancora lì a lavorare, pensa, proprio sopra il Centro Culturale "Come un Albero" (nota dell'autrice: Come un Albero (bistrot, caffetteria, servizio cucina a pranzo e cena e location per convegni e conferenze) è una associazione che si occupa di inserire ragazzi con disagio mentale nel lavoro.)»

Testimonianza di Maria

Del piccolo bar all'interno del mercato di piazza Alessandria, racconta l'aiuto dei suoi genitori quale dono ricevuto al tempo giusto

(Soltanto gli alberi che hanno radici salde e profonde, sanno dialogare con il cielo ed il mare).

Maria inizia a raccontare.

«Sono nata in un piccolo paese della Calabria in provincia di Cosenza, un paese di montagna, semplice e raccolto ma dal quale si ammira un panorama che permette di vedere il mare sino all'orizzonte più lontano mentre, volgendosi dalla parte opposta, la catena montuosa della Calabria che d'inverno si ricopre spesso di neve, rende l'idea di quali bellezze sia ricca la Terra dove ho vissuto i primi anni della mia vita. Sono andata via dal mio paese non appena ho compiuto i 18 anni, perché sentivo di volere qualcosa di diverso dalla vita che, per tutte le ore della giornata, passavo piegata su di una macchina da cucire. Infatti, subito dopo le scuole medie, avevo preso a lavorare in una grande sartoria che produceva capi di tessuto in serie ed a ciclo continuo.

Io stavo al lavoro dalle sette di mattina sino alle 9 di sera e non potevo alzare la testa dal tessuto che stavo cucendo poiché da quella sartoria tutti i giorni dovevano uscire mille capi rifiniti. E siccome io ero veloce e precisa, la mia macchina da cucire era la capofila di tutte le altre anche perché, oltre a cucire, tagliava anche i tessuti. I mille capi che cucivo ogni giorno, venivano poi distribuiti agli altri lavoratori perché il lavoro veniva distribuito tra chi faceva le tasche, chi le pettorine chi le asole e le rifiniture. Io per tutte quelle ore di lavoro senza sosta prendevo solo 300 mila lire al mese.

Ogni mattina, con il sole il vento o la pioggia, prendevo la corriera che, dal mio paese, scendeva verso Amantea dove aveva sede la fabbrica dove lavoravo e la sera, a fine giornata, facevo il percorso inverso. Avevo solo 14 anni quando iniziai, tutto quello che guadagnavo lo portavo a casa e lo consegnavo ai miei genitori. Ma appena compi 18 anni, decisi che dovevo andare via, sentivo che era un dovere verso me stessa scappare lontano. Lo dissi ai miei genitori che si dimostrarono preoccupati e dispiaciuti per questa mia scelta ma poi, leggendo nei miei occhi colmi di disperazione tutta la determinazione di questa scelta, capirono che non potevano trattenermi. Del resto proprio loro mi avevano inculcato il valore della ricerca continua di dignità: "devi essere umile" mi dicevano, "ma non devi mai dimenticare di difendere la tua dignità nelle scelte che farai nella vita".

Così mi avevano sempre detto sin da bambina. Ora che i miei genitori non ci sono più, sento di dover essere veramente fiera di loro e di quello che mi hanno insegnato. Quindi lasciai il mio paese e la Calabria senza rimpianti, perché avevo capito che la mia terra così bella, di lavoro per i giovani non ne aveva e non mi poteva offrire il futuro al quale aspiravo.

Avevo due sorelle a Roma ed andai ad abitare presso una di loro, ma dovevo e volevo, comunque mantenermi da sola. Così iniziai a lavorare senza rifiutare neppure i lavori più umili come ad esempio, pulire le scale, pulire gli uffici e comunque sempre lavori sotto padrone e pagata poco. Per due lunghi anni ho lavorato sodo e, pur di perseguire il mio sogno sono arrivata a fare la dog sitter io, che ero terrorizzata dai cani, ho dovuto superare questa paura se volevo non dover tornare indietro e sconfitta nella mia Terra di origine. Gran parte di quello che guadagnavo lo mettevo da parte per il mio sogno: avere una attività tutta mia. Andai a lavorare, per circa due anni, in un bar a Piazza Bologna i cui proprietari erano calabresi come me. Lavorando con loro ho capito che il lavoro che volevo fare era proprio quello della barista, lavoro nel quale professionalità, accoglienza e capacità comunicativa erano le doti vincenti. Era proprio il lavoro che faceva per me che amavo stare in mezzo alla gente. Anche in questo bar stavo sotto padrone, ma comunque io lavoravo come se il bar fosse il mio. Avevo tutte le responsabilità e tutte le incombenze sulle mie spalle. Poi approdai al piccolo bar di Piazza Regina Margherita e, a soli a vent'anni ero già amministratrice unica di una piccola attività commerciale, anche se il bar era un piccolissimo bar.

Allora cominciai a pensare che forse era il caso di cercare il modo di avere una attività veramente tutta e solo mia. Ed ecco che un giorno arriva la mia grande occasione, quella che aspettavo da sempre. Un mio amico mi disse che era in vendita la licenza del bar interno al mercato coperto di Piazza Alessandria. Il mio cuore iniziò a battere dalla gioia perché un bar all'interno di un mercato era il mio sogno. Non so perché, ma i mercati mi sono sempre piaciuti. Mi ispirano socialità, vivacità e poi mi piace il fatto che inizino a vivere all'alba con le merci che entrano e vengono distribuite tra i banchi e mi piace il clima di familiarità che si crea tra chi nel mercato ci lavora e chi entra per acquisti. Insomma "il mercato" era il posto dove, senza saperlo, avevo sempre desiderato stare. Questo bar l'ho amato dal primo momento che l'ho visto, già lo sentivo mio prima che me lo vendessero. Ho chiesto al proprietario di poter stare un poco di tempo vicino a lui, per affiancarlo nel lavoro, senza essere pagata, ma solo per conoscere la clientela, vedere come lui si relazionava con le persone, per fare in modo che, quando sarei stata io da sola dietro il bancone, i clienti abituali non se ne andassero via ma rimanessero conoscendomi già.

Avevo però bisogno di venti milioni di lire e non li avevo tutti. Allora scesi giù in Calabria dai miei genitori e dalla mia famiglia, consapevole che erano persone non ricche ma comprensive. Rassegnai loro la mia situazione dicendo "so che voi non li avete questi soldi, ma non so proprio a chi rivolgermi, mi basterebbe anche solo un piccolo aiuto, se potete darmelo" non so perché feci questo viaggio sapendo che i miei non erano ricchi, ma fu il cuore a guidarmi insieme ad una grande fiducia nell'amore dei miei genitori. Raccontai loro il mio sogno e le mie difficoltà, pronta ad aspettarmi da loro quello che già pensavo di sapere, cioè che non avevano soldi da darmi ma solo affetto e comprensione. Non sapevo dove avrei trovato tutti i soldi necessari ma ero convinta che li avrei trovati. Invece accadde che mia madre mi guardò a lungo e poi mi disse: "Maria, i soldi per te ci sono. Sono tutti quelli del tuo lavoro quando stavi alla sartoria di Amantea. Io non li ho mai spesi ma li ho messo da parte per te, sapendo che sarebbe arrivato questo momento e sapendo quanto, la tua fierezza ti avrebbe guidato in scelte come quella che stai facendo". La gioia e la commozione si impadronirono di me e compresi quanto i miei vecchi genitori mi conoscessero, mi volessero bene e avessero sempre saputo della mia personalità che non si arrende facilmente quando ha in testa qualcosa.

Comprai "il mio baretto" che si chiama proprio così e ormai sono 17 anni che questo "baretto" è il posto dove mi reco ogni mattina, che curo con amore anche nei dettagli, dove incontro la mia clientela affezionata e quella di passaggio, insomma "il mio baretto" è una finestra aperta su scorci di umanità con le sue gioie e le sue pene. È un ritrovo di donne che si siedono al tavolino e sorseggiando un caffè o un cappuccino e si fanno le loro confidenze, è un punto di incontro di anziani che, prendono sempre lo stesso tavolino per discutere di tante cose, fanno commenti sui fatti del giorno letti sui giornali ritrovando quella socievolezza che rischiano di perdere se restano chiusi in casa. Questi anziani frequentano il mio baretto da anni, mi hanno visto crescere e mi dimostrano affetto. Io ricambio il loro affetto con il mio sorriso, sempre sentito e mai solo di circostanza.

E poi il mio baretto, non so perché, attira i bambini sia quelli che vengono con gli adulti a fare acquisti, sia i figli di rivenditori stranieri che hanno la licenza di alcuni banchi del mercato. Tutti bambini bellissimi che mi riempiono il cuore di gioia e loro ne sono consapevoli per questo vengono a ricercare il mio sorriso e la mia accoglienza ed i miei abbracci sinceri. Il mercato e la sua gente, sono per me una grande forza che mi ripaga del lavoro che svolgo e che dà un senso alla mia passione per questo lavoro. Non lo cambierei mai e poi mai.

Al mio paese ci torno ogni tanto, ma poi sento sempre la necessità di fuggire via, perché quando fuggi da un luogo che non ti ha offerto un futuro da giovane, ti resta impresso questo sentimento di rifiuto. Ringrazio tutti i giorni i miei genitori che mi hanno educato spronandomi a crescere da sola perché solo se si affrontano da soli le difficoltà della vita puoi diventare una persona capace di apprezzare le piccole gioie che la vita offre. E quando qualcuno sentendomi parlare mi chiede “sei calabrese ? ” io rispondo subito di sì, sentendomi orgogliosa di essere calabrese e sono fiera di ammettere che vengo dalla Terra di Calabria . Perché se la tua Terra non può dare ai suoi figli un futuro dignitoso te ne puoi anche andare lontano ma porterai sempre con te i valori che hai avuto da chi, in quella Terra, è nato prima di te. Valori immortali come la dignità, il saper gioire delle piccole cose, il coraggio di prendere la tua vita tra le mani e crescere con le tue forze ed il profondo affetto verso i tuoi genitori che, comunque, ti hanno messo al mondo. Perché io sono orgogliosa di essere nata in un paese forse piccolo, forse sperduto tra i monti e dal quale ammetto di essere fuggita , ma un paese dal quale potevi vedere il mare sino all’orizzonte più lontano ed immaginare per te un futuro diverso e, soprattutto, scelto e voluto con forza.»

Testimonianza di Paola

Racconta la sua esperienza di volontariato nelle isole Filippine

(Quanto pesa una lacrima? La lacrima di un bimbo capriccioso pesa meno del vento, quella di un bambino affamato pesa più di tutta la terra).

«Era una sera come un'altra di fine ottobre, ancora abbastanza calda, quando andai quasi per caso ad una cena per raccogliere fondi per i Padri Cavanis. Davo una mano in cucina e servivo ai tavoli cercando di rendermi utile.

Padre Diego iniziò a spiegare come, i sacerdoti e le suore Cavanis, nell'arco di circa 200 anni di apostolato, erano riusciti ad aprire, in tutto il mondo, scuole per bambini e ragazzi insegnando loro un mestiere. Alla fine del suo discorso chiuse con questa frase: “è così che, tante piccole gocce, fanno un mare.

Mi colpì la semplicità di questa affermazione perché, forse anch'io, come una piccola goccia, potevo fare la mia parte per quel “mare”. Chiesi allora, a Padre Diego come potevo rendermi utile. Era quasi Natale, avevo ancora un periodo di ferie da prendere, forse avrei potuto utilizzare quei giorni per fare volontariato con loro!

Fu così che, Padre Diego, mi suggerì di andare nelle Filippine a Davao (città industriale con due milioni di abitanti situata nell'isola di Mindanao) nella quale due suore stavano cercando di gettare le basi di una scuola elementare in un quartiere molto degradato. In quel quartiere della città, le strade, a tutt'oggi non sono asfaltate e la gente, piccoli contadini e modesti commercianti vive in mezzo alla strada ma si riversano nella grande Chiesa senza porte e senza finestre perché, nelle Filippine, la temperatura si aggira sui venticinque gradi tutto l'anno.

Nella grande Chiesa, tutti partecipano alle messe cantate durante le quali non si può fare a meno di percepire una grande fede unita a tanta gioiosa allegria. Così arrivai a Davao nel bel mezzo del periodo natalizio. Le feste si susseguivano da un punto all'altro della città e, per noi volontari, era una gioia immensa sentir cantare i bambini, perché il karaoke è per loro il gioco preferito. A Davao, aiutando le suore nelle piccole/ grandi incombenze quotidiane, ho potuto incontrare bambini poveri, sì, ma ricchi di spontaneità e felici di mostrare i loro disegni ed i loro quaderni pieni di piccole storie locali.

Da quel Natale, ogni anno, cerco di dare il mio piccolo contributo alle Suore Cavanis. Loro, in cambio, mi tengono informata sul procedere dei lavori. Mi raccontano di come hanno costruito la scuola e dei progressi scolastici dei 350 bambini che attualmente seguono.

I bambini seguiti dalle suore hanno anche un pulmino che li va a prendere verso le 5 del mattino nelle varie località dove vivono. Vengono accolti nella scuola dalla prima colazione al pranzo e poi anche all'ora di merenda. Imparano a leggere ed a scrivere in filippino ed in inglese, giocano, cantano e pregano. Le suore hanno costruito anche un “dispensario” che è una specie di ambulatorio punto di riferimento per i poveri del quartiere nel quale forniscono assistenza medica gratuita, qualche medicina, si occupano di bambini molto difficili o molto soli.

Insegnano a cucire e cucinare a qualche mamma di 15/16 anni che non saprebbe dove andare. Sono molto brave le suore ma hanno un immenso bisogno di aiuto, anche economico.

Quando alla fine delle mie ferie sono tornata in Italia, ho portato con me gli sguardi di quei bambini, poveri, ma pieni di gioia di vivere, di apprendere e di stare insieme nell'imparare.

Insomma, il mio piccolo contributo, unito a quello di tutti i sostenitori italiani, riesce ad essere un aiuto concreto al coraggio ed all'abnegazione delle suore Cavanis.

Come diceva Padre Diego "tante gocce fanno un mare" ed io mi sento di aggiungere: un mare di amore, perché l'amare è l'unica cosa che non si consuma con l'uso".»

Testimonianza di Rosina Zucco

Direttrice del Museo "Vite di IMI. Percorsi dal fronte di guerra ai lager tedeschi 1943-1945"

Donare il mio tempo all'ANRP per custodire le memorie e costruire la storia.

(La pace è l'unica battaglia che valga la pena di intraprendere).

«Quando AnnaMaria Calore mi ha chiesto di scrivere due righe sulla mia esperienza di volontariato presso l'ANRP- Associazione Nazionale Reduci dalla Prigionia, dall'Internamento, dalla Guerra di Liberazione e loro familiari, ho sentito addosso tutta la fatica di trasferire sulla carta il concentrato di quell'esperienza quanto mai ricca e gratificante nella quale, in questi ultimi 25 anni, sto spendendo la mia vita di pensionata. Obiettivo: far conoscere la storia "scritta dal basso" degli oltre 650 mila internati militari italiani e circa 250 mila civili che, dopo l'armistizio dell'8 settembre 1943, hanno subito l'internamento nei lager del Terzo Reich, violenze e lavoro coatto per aver detto NO! alla collaborazione con il nazifascismo. Storie individuali, inserite in una storia collettiva a lungo taciuta, ma talmente importante da coinvolgere migliaia di famiglie, di affetti, di drammi, di ricordi e rimozioni. Una storia che nei manuali scolastici non è contemplata, tanto che io, in quarant'anni di insegnamento di Materie Letterarie nella scuola media, non ne avevo mai sentito parlare. Nel 1999 ho conosciuto l'allora Segretario generale dell'ANRP, prof. Enzo Orlanducci, poi presidente e oggi presidente onorario, che pian piano mi ha coinvolto nell'attività dell'Associazione, assegnandomi piccoli incarichi. Inizialmente come ghost writer, o come redattrice di articoli per la rivista Liberi (allora Rassegna) o come supporter nella stesura di progetti europei finalizzati alla ricerca di testimonianze orali di reduci dall'internamento. Una svolta importante è stata, però, quando mi è stata affidata la trascrizione di due manoscritti, il diario di Giacomo Brisca e quello di Giuseppe Lidio Lalli. Il saggio, che fu pubblicato nei due volumi insieme alla trascrizione dei due diari, mi aprì importanti squarci sul significato di testimonianza in tempo reale, quale il diario, e testimonianza a posteriori, quale il memoriale, che invece comporta una rielaborazione dell'esperienza vissuta.

Nel 2011 sono andata in pensione. Un momento critico che mi ha messo di fronte a nuovi sviluppi e nuove frontiere da perseguire. Il lavoro di insegnante mi ha appassionato non solo per i contenuti e i saperi che ho cercato di trasmettere ai miei studenti, ma soprattutto è stata un'esperienza umana, sociale, psicologica, relazionale. Setteville di Guidonia non era certo una località appetibile per un insegnante alle prime armi, appena entrato di ruolo. Una realtà difficile, tante problematiche di degrado ambientale e sociale, ma anche tanta umanità, tanta vita vera anche nelle realtà più deprivate e complesse. Ho amato i miei studenti, soprattutto quelli più "teppa", da cui cecavo di far emergere il lato buono, positivo e soprattutto l'amore per la conoscenza. Con i ragazzi di Setteville ho fatto teatro, il presepe vivente, la sacra rappresentazione, il Giorno della Memoria. Abbiamo girato un film: A come amore. Esperienza unica, irripetibile, indimenticabile.

Ho amato il mio lavoro di insegnante, anche nei momenti più critici e faticosi. Mi piaceva parlare con i genitori e i miei colloqui si protraevano finché il bidello, verso le 19,30 mi sollecitava: "Scusi, professore... che facciamo?". Insomma un lavoro intenso che, soprattutto dal 2000 in poi, mi ha visto coordinatrice di Istituto per il POF (Piano dell'Offerta Formativa), un'esperienza in cui mi catapultò l'allora preside e che, comunque, nonostante la fatica scarsamente remunerata, mi ha aperto strade nuove, un taglio organizzativo che ho portato avanti con grinta e determinazione. Avevo il coordinamento di tutte le attività dell'Istituto, dalla scuola dell'infanzia alle Medie. Poi mi sono dedicata all'Orientamento per la scelta della scuola superiore. Anche questa,

un'altra interessante esperienza.

Nel giugno del 2011 la mia vita scolastica si è conclusa con una settimana di lacrime e sorprese, di slanci affettuosi dei miei alunni che mi hanno tempestato di struggenti dediche, di video ricordo, di pensieri e parole affettuosissime. Fino al taglio del nastro in uscita. Fine. Stop.

Non sono più andata nella mia scuola. Mi sono subito proiettata con entusiasmo nell'attività dell'ANRP dove il rapporto con i giovani non manca, anzi si è fatto più motivato e significativo.

Quante scolaresche vengono a visitare il Museo Vite di IMI! Per chi non lo conoscesse, questo spazio espositivo, sito in via Labicana 15, con il percorso cronologico tematico delle sue sei sale che vanno dall'8 settembre alla liberazione, offre uno spaccato quanto mai interessante e documentato sulla storia degli IMI. Documenti e reperti originali, donati dagli stessi internati e dalle famiglie sono accompagnati da approfondimenti multimediali, video emozionali e supporti interattivi.

Nell'allestimento del Museo, dalla progettazione dei contenuti alla collocazione dei reperti nelle teche, alla scelta di fotografie e filmati, alla descrizione delle didascalie, alle audioguide, il mio entusiastico intervento è stato... su tutto. Ho detto "entusiastico intervento" perché il lavoro è stato ad ampio raggio. Un lavoro a cui ho dedicato questi ultimi anni, sorretta da tanta passione e ricompensata da tanta soddisfazione nello scoprire quanto i visitatori, sempre più numerosi e motivati, apprezzino le scelte storico didattiche e gli accorgimenti metodologici per rendere il percorso accattivante, soprattutto per le giovani generazioni. Un lavoro working progress che si incrementerà prossimamente con la Biblioteca specialistica e l'archivio. Un percorso ancora tutto da tracciare, con la voglia di scoprire sempre nuove strategie e di condividere con gli altri le nostre conoscenze via via acquisite. Da custodi delle memorie a costruttori di Storia.»

Conclusioni

Nel chiudere questo mio lavoro che ha potuto esplicarsi solo e grazie ai numerosi contributi che ho ricevuto da coloro che hanno scelto di donare quanto più prezioso per ogni essere umano (il loro tempo) e quanto di più spendibile quale valore (le loro competenze) non posso che fare riferimento al pregevole lavoro sul "Dono" espresso con estrema chiarezza da Simona Pinelli e Chiara Pilati (Aula Lettere Scuola Zanichelli – Bologna) lavoro che mi è stato prezioso come pochi altri contributi che in merito al "dono" e del quale riporto integralmente soltanto un frammento

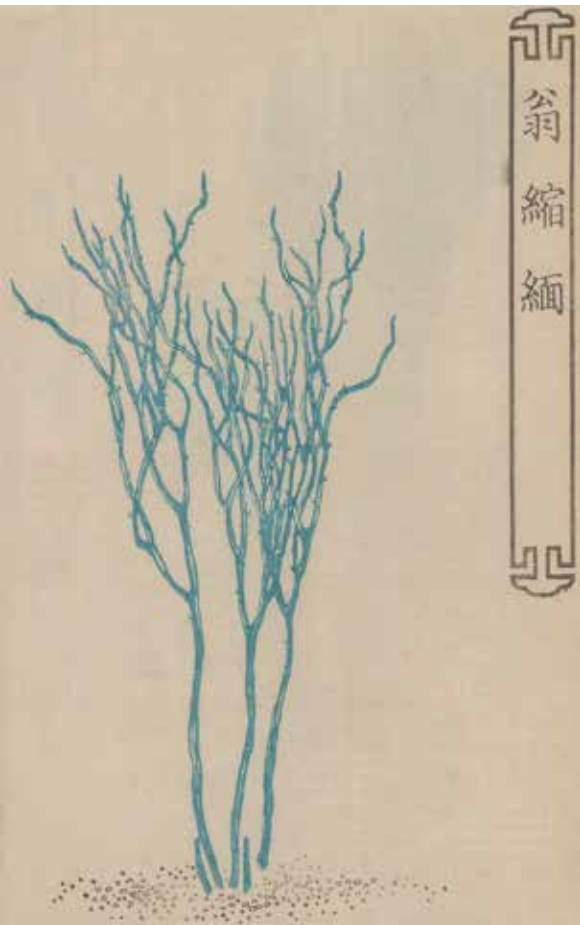
“... Le vite si mescolano tra loro ed ecco come le persone e le cose, confuse insieme, escono ciascuna dalla propria sfera e si confondono: il che non è altro che il contratto e lo scambio. Gli scambi non interessano i singoli individui, ma l'intera collettività.

Ogni aspetto di vita sociale che si consideri, sottende ad uno scambio reciproco, ad una relazione, ad una comunicazione che non si limita al mero transitare dell'oggetto mediatore tra due soggetti (come avverrebbe in uno scambio mercantile). Le cose scambiate non sono mai completamente staccate dal loro scambista.

Nel diritto maori, ad esempio, il vincolo giuridico, vincolo attraverso le cose, è un legame di anime, perché la cosa stessa ha un'anima, appartiene all'anima. Donde deriva che donare qualcosa a qualcuno equivale a regalare qualcosa di se stessi; [...] accettare qualcosa da qualcuno equivale ad accettare qualcosa della sua essenza spirituale, della sua anima; [...] esiste, prima di tutto, una mescolanza di legami spirituali tra le cose [...], gli individui e i gruppi...

Il dono è dunque unione?

Ciò è vero, ma non in forma assoluta, il dono è anche mezzo di continue differenziazioni e opposizioni. La natura delle relazioni varia a seconda delle condizioni e delle circostanze che la generano, a seconda delle identità soggettive che si rapportano, rispetto alle culture che si confrontano.”



Il dono e l'offerta

Eugenio Imbriani

M@GM@

Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales

vol.22 n.2 2024 ISSN 1721-9809

DOI: 10.17613/z0snr-8kg88

Eugenio Imbriani

Professore associato di Discipline demotnoantropologiche, Dipartimento di Scienze umane e sociali, Università del Salento. Area di competenza: Antropologia culturale; Storia delle tradizioni popolari; Antropologia dei processi culturali e comunicativi; Patrimoni culturali e sviluppo dei territori; Sociologia e ricerca sociale. È in servizio presso l'ateneo leccese dal 2000; in precedenza, dal 1989, è stato in servizio presso l'Università della Basilicata. I suoi interessi sono orientati allo studio del folklore, ai temi della cultura popolare, della scrittura e dell'esperienza etnografica, ai rapporti tra memoria e oblio nella produzione dei patrimoni culturali e dei discorsi sulle identità locali. Ha prodotto numerose pubblicazioni, monografie, saggi apparsi su riviste, in volumi collettanei, atti di convegni; è direttore della rivista "Palaver"; dirige la Sezione etnografica del Museo Civico di Giuggianello (Le).

Abstract

Il presente contributo si divide in due parti. Nella prima, si parte dal Saggio sul dono di Marcel Mauss, uscito giusto cent'anni fa, in cui l'autore studia le forme dello scambio nelle società antiche e d'interesse etnologico, comparandole con quelle che si sono imposte con il capitalismo. Il dono costituisce una modalità di trasferimento di beni "in perdita", basato, comunque, su una regola di reciprocità che si articola nei momenti del dare, ricevere, restituire; lo stesso autore, tuttavia, invita a riflettere sugli spazi e le opportunità che anche nelle società moderne, avanzate, si aprono agli scambi di tipo non commerciale e a gesti di solidarietà spesso gratuiti. Nella seconda parte, propongo gli esiti di una ricerca etnografica che ho condotto in Puglia e riguarda un complesso cerimoniale finalizzata a una offerta di cibo alla comunità in occasione della festa di san Giuseppe.

Illustration : Whisk ferns - Fukami, Gyokuseidō, and Kanga Ishikawa. Seisen Matsuranfu : shokoku bonsai shashin. Mikawa: Gyokuseidō zōhan, 1837.

Premessa

Il presente contributo si divide in due parti. Nella prima, si parte dal *Saggio sul dono* di Marcel Mauss, uscito giusto cent'anni fa, in cui l'autore studia le forme dello scambio nelle società antiche e d'interesse etnologico, comparandole con quelle che si sono imposte con il capitalismo. Il dono costituisce una modalità di trasferimento di beni "in perdita", basato, comunque, su una regola di reciprocità che si articola nei momenti del dare, ricevere, restituire; lo stesso autore, tuttavia, invita a riflettere sugli spazi e le opportunità che anche nelle società moderne, avanzate, si aprono agli scambi di tipo non commerciale e a gesti di solidarietà spesso gratuiti. Nella seconda parte, propongo gli esiti di una ricerca etnografica che ho condotto in Puglia e riguarda un complesso cerimoniale finalizzata a una offerta di cibo alla comunità in occasione della festa di san Giuseppe.

Doni

In uno dei suoi ultimi scritti, certo l'ultimo di cui ebbe il tempo di vedere la pubblicazione, Pietro Sassu, il noto etnomusicologo e compositore, toccò il tema della cortesia e delle buone maniere: esse, spiegava, hanno una convenienza sociale, a prescindere dalla gentilezza e dal garbo come valori in sé¹. Cedendo il passo a una signora si fa bella figura, e inoltre si stabilisce un turno di passaggio che consente di evitare fastidiosi ingorghi. Pratiche del genere hanno natura convenzionale e valgono a seconda dei contesti sociali, ovviamente, non rispondono a norme necessarie o generali, anche se un po' dappertutto i vari gruppi individuano modelli preferenziali che regolano, in maniera più o meno rigida, le relazioni tra i loro membri e con figure estranee. In altri casi, come lasciare il posto a una persona anziana, il gesto è visto come un segno di premura per la supposta fragilità della persona e il rispetto dovuto all'età. Piccoli sacrifici, minuscole attenzioni nei confronti di un altro, sconosciuto, magari, possono ogni tanto segnare le nostre giornate: minuscoli doni, potremmo dire, che non pretendono certo di essere ricambiati (o forse capiterà di beneficiarne, una volta o l'altra).

Nella nostra società, chi si mostra indifferente a queste minime regole di convivenza normalmente viene bollato come maleducato o cafone. Pietro insorge a questo punto, perché nel mondo rurale, oggi in gran parte cambiato, dove non è scomparso, i pastori e i contadini seguivano codici piuttosto rigorosi nel gestire i tempi e i modi delle azioni nei momenti che segnavano la vita delle loro comunità. Per esempio, un accurato cerimoniale distingueva la distribuzione del cibo tra i pastori sardi in occasione del banchetto della tosatura: gli uomini cuociono alla brace agnelli e maialini, e, quando l'arrosto è quasi pronto, a parte, il fegato, che ha una cottura più veloce e sarà servito per primo con un bicchiere di vino; la carne cotta viene adagiata a piccoli pezzi (non si usano posate) su vassoi di sughero che assorbono una parte del grasso; c'è molta attenzione perché non si crei alcun disagio, e i vassoi sono portati ripetutamente tra i commensali. Le mansioni collettive richiedevano un aiuto reciproco e ciò valeva anche per i momenti di festa; entrava in gioco uno scambio di prestazioni non formalizzato, perché ciascuno conosceva il grado di impegno richiesto e profuso, e poteva essere sufficiente affidarsi alle buone maniere, senza calcoli o pretese. Ancora un esempio:

Superate le penurie del passato, la richiesta di prestito di derrate alimentari è molto rara, ma se si chiedono prodotti aridi (riso, grano, farina, zucchero) il recipiente sarà a *raso* mentre la restituzione sarà a *colmo*; non è il pagamento di interessi, è un atto cortese, come è cortese non restituire vuoto un cestino o un recipiente che conteneva doni alimentari (frutta, dolci o altro). Che questo criterio della restituzione (proprio con la formula del *raso* e del *colmo*) fosse sancito da antichi regolamenti di ampia diffusione è vero, ma nessuno lo sa, pur continuando a rispettarlo come gesto di buona creanza (Sassu P. 2006: 24).

Appare evidente che queste atti di mutuo aiuto producono debiti, piccoli quanto si voglia, ma sono proprio questi a generare la necessità della restituzione e quindi il mantenimento della relazione; consegnare un po' di più (a *colmo*) di quello che si è avuto (a *raso*) significa impegnare le persone interessate a un rapporto di fiducia e di buona convivenza e sapere di poterci fare ancora affidamento in caso di necessità. La gentilezza e la cura degli ospiti nei banchetti della tosatura è certo un modo per ringraziare, ma mette anche in scena la tacita negoziazione di un accordo che non ha bisogno di essere esplicitato².

1 L'articolo, con il titolo *Signorilità di pastori e cafoni*, apparve nel numero di maggio 2004 della rivista on line «Golem l'Indispensabile», diretta da Umberto Eco; successivamente, fu pubblicato nel numero speciale della rivista «Archivio di etnografia» dedicato a Pietro Sassu (1, 2006). Pietro scomparve il primo luglio 2001.

2 Non stiamo parlando di un mondo ideale, ma di una realtà in cui i conflitti esistevano, e potevano essere molto violenti, 160 M@GM@ Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales | vol.22 n.2 2024

Gli atti di gentilezza e di cortesia possono non richiedere un contraccambio vicino o immediato, che non sia l'approvazione dei presenti e la gratitudine del beneficiario; in altri casi si traducono invece in sistemi di collaborazione che procura vantaggi a chi vi è parte. Nelle comunità descritte da Sasso accadeva. Ma anche oggi, nella nostra società, postmoderna, interconnessa, consumatrice di risorse, capitalista, immersa nei flussi finanziari globali, guidata dalle ubbie del mercato, esistono spazi di solidarietà e di protezione che si aprono, talvolta faticosamente resistono. Ci torneremo.

Giusto cent'anni fa, nelle annate 1923-1924 apparve sulla rivista «L'Année sociologique» il testo, ormai classico, di Marcel Mauss *Essai sur le don*, nel quale l'autore indagava, in chiave comparativa, le forme dello scambio di beni nelle società arcaiche, tra le quali comprendeva anche i gruppi di interesse etnologico. Egli riteneva che il dono costituisse la modalità fondamentale della cessione e diffusione di oggetti e prestazioni nel mondo preindustriale, in cui, invece il modello elettivo è il mercato.

La sua impostazione generale segue un modello evolucionistico che applica, particolarmente, ai gruppi della Polinesia, della Melanesia, dell'America settentrionale, società, scrive, «che hanno oltrepassato la fase della 'prestazione totale' (da clan a clan, da famiglia a famiglia), ma che non sono ancora pervenute al contratto individuale puro, al mercato in cui circola il denaro, alla vendita propriamente detta e, soprattutto, alla nozione del prezzo calcolato in moneta di cui è determinato il peso e il titolo» (Mauss:2002: 87). In questi casi, il principio dello scambio-dono costituisce una regola arcaica del trasferimento di beni per cui a una cessione deve corrispondere una restituzione; il dispositivo si articola nei momenti del dare, ricevere, restituire, non come gesti di cortesia, ma come obbligo (personale e del proprio gruppo di appartenenza). Non si tratta, aggiunge, di norme sociali che riguardano solo le persone, ma l'insieme più complesso di tutti gli elementi coinvolti nello scambio, oggetti compresi; questi, infatti, non occupano una posizione passiva, ma sono carichi di spirito e interagiscono con gli uomini. Si prenda il caso dei famosi *potlatch* della costa nordatlantica americana, le grandi cerimonie in cui i capi tlingit, haida, kwakiutl sfidano i loro rivali in gare di offerta, ostentazione, distruzione delle proprie ricchezze: «Tutto è collegato, si confonde; le cose hanno una personalità e le personalità sono in qualche modo cose permanenti del clan. Titoli, talismani, oggetti di rame e spiriti dei capi sono omonimi e sinonimi, dotati della stessa natura e funzione. La circolazione dei beni segue quella degli uomini, delle donne e dei bambini, dei banchetti, dei riti, delle cerimonie e delle danze, persino quelle degli scherzi e degli insulti» (ivi: 86-87). Ciò avviene perché esiste un *devere* del donare – agli dei, gli antenati, ai parenti, ai sodali, ai rivali –, così come è doveroso prendere, ricevere e poi ricambiare, restituire.

Presso i Maori, lo spirito che anima le cose ha un nome, *hau*; esso è inquieto e spinge chi abbia ricevuto un oggetto (*taonga*) in dono a ricambiare; lo spirito della cosa donata pretende di viaggiare in entrambe le direzioni, di andata e di ritorno. Nel circuito di scambio *kula* studiato, come è noto, da Malinowski, nel quale le persone coinvolte sono numerose, e vivono anche a distanze considerevoli le une dalle altre, la laboriosa e impegnativa consegna, in seguito a lunghi viaggi via mare, dei bracciali *mwali*, ricavati da conchiglie, e delle rosse collane *sulava*, di madreperla lavorata, segue itinerari circolari. Sono oggetti pregiati, benevoli, tesaurizzati, che è necessario recare a personaggi rispettabili i quali, a loro volta, sono impegnati a riceverli e a riprendere e continuare il percorso.

Componenti fondamentali in scambi del genere, nell'ostentazione della propria ricchezza, nel dono eccessivo sono, aggiunge Mauss, il prestigio e l'onore. Negli scambi competitivi il donatore tende ad offendere i suoi avversari, fino a umiliarli, con elargizioni esagerate alle quali sarà difficile rispondere; si rischia di perdere la faccia, in questi casi, se la restituzione non avviene o non è considerata adeguata.

Si tratta di comportamenti che, confrontati con le finalità utilitaristiche dell'economia di mercato, risultano del tutto irrazionali agli occhi degli osservatori, coerenti con lo stato mentale infantile e prelogico, caratterizzato da una esperienza partecipativa, che non ha ancora acquisito l'abilità della distinzione che sarebbe propria della mentalità moderna³.

per cui divenivano estremamente importanti i dispositivi consuetudinari di composizione delle controversie (Sasso S. 2009, Pigliaru 2021). David Graeber ha affermato che in molti casi la reciprocità alla pari determina la cessazione o un raffreddamento del rapporto o non lo crea, mentre l'altalena dei debiti (ti offro un caffè) genera socialità (Graeber 2012).
3 L'opera *La mentalité primitive* di Lucien Lévy-Bruhl uscì nel 1922. Era molto diffusa tra gli studiosi l'opinione secondo cui i "primitivi" o "selvaggi" o "semicivilizzati" rappresentassero l'infanzia dell'umanità, cioè una condizione umana più elementare rispetto alle popolazioni evolute.

Georges Bataille ha letto nella prodigalità il segno dell'atteggiamento *glorioso*: la regalità, la nobiltà *devono* essere dispendiose, per manifestare una superiorità rispetto al normale piano dei consumi e una sorta di indifferenza verso la spreco, che va, anzi, perseguito. Invece la borghesia, continua, è attenta all'utile, «disprezza i comportamenti gloriosi e li reputa inferiori a quelli utili. Ammette i comportamenti gloriosi solo a patto che siano utili. La borghesia, in verità, fa dell'uomo un animale servile e meccanico» (Bataille 2000: 46). L'opinione di Bataille, così radicale, si precisa quando il filosofo accosta al dispendio l'idea della rinuncia e del sacrificio, elementi che scompaiono nei mondi del consumo privato e nei sistemi chiusi di arricchimento: nel paese dei balocchi non c'è gloria, perché non c'è rinuncia. Il *potlatch* è un esemplare sistema di economia gloriosa, lo è la redistribuzione dei beni, lo è la festa; egli enfatizza la rilevanza della grande festa collettiva rinascimentale, aborrita dalla Riforma e dall'ideologia puritana governata dallo spirito del capitalismo; la borghesia preferisce la festa privata ed esclusiva, impedisce alla collettività di godere del lusso e dello splendore della ricchezza esibita:

Questo lustro naturale delle ricchezze è diminuito per colpa delle feste private. La festa nascosta, data dietro le pareti, è un travestimento rispetto a cui il popolo è impotente. L'eccesso dei godimenti solitari attira sulle ricchezze la maledizione degli umili. Questa maledizione può essere nefasta al punto da ledere lo stesso splendore e distruggerlo [...]. I poveri si dolsero per aver subito il fascino degli sperperi e dei giochi del circo. E non senza motivo, poiché *in definitiva* i ricchi si fanno beffe di loro. Stornano per un uso egoista gli splendori che possiedono (ivi: 53).

Le spese signorili istituiscono il rango. La classe borghese lo ha compreso, ma, anche nei momenti di grande espansività non ha rinunciato alla logica utilitarista, la gente se ne accorge, dello splendore non resta che l'abbaglio.

Mauss, però, aveva spiegato lucidamente che, attenzione, le cose non stanno proprio così; se si superano gli schematismi troppo rigidi, è facile riconoscere anche nelle società avanzate sistemi di scambio paragonabili a quelli che ha descritto. Non esiste, affermava, una morale mercantile, non tutto è classificabile in termini di vendita e acquisto; inoltre, ricevere un dono che non si può ricambiare, rende inferiori, per questo è umiliante ricevere un'elemosina o la carità. L'assoluta dipendenza, come l'eccessiva prodigalità producono relazioni distorte, quando non le interrompono o le negano. Il punto di equilibrio tra il dare e l'avere, aggiungeva, è il lavoro, che consente di non dipendere dagli altri e di difendere i propri interessi; non si tratta di svalutare il principio di solidarietà, ma di renderlo operativo in una logica di gruppo, affinché i vantaggi, per esempio, delle rivendicazioni sociali siano collettivi. Del resto, le attività di compravendita non sono esenti da elementi mitici, simbolici, rituali. Si pensi al costume, che si direbbe laico, del regalo, così legato ai tempi calendariali, al passaggio a nuove classi di età, all'assunzione di titoli e ruoli, al cambiamento di stato, viviamo in una cerimonialità ricorrente e diffusa, diversa ma non del tutto dissimile dal regime illustrato da Mauss.

La solidarietà si istituisce sulla base della reciprocità, la quale, però, non si regola con la bilancia. Marshall Sahlins (2020) ha avuto il merito di aver allargato l'applicazione di questo concetto anche a momenti della vita non esattamente coincidenti con quelli studiati da Mauss; distingue, infatti, senza separarle, le forme di reciprocità generalizzata (per esempio nei rapporti amicali e parentali di collaborazione), bilanciata (per esempio, inviti e doni di nozze, acquisti), negativa (prendere senza dare, pretendere qualcosa in cambio di nulla, sfruttamento, tornaconto personale, fino al furto); in questo vasto campo vanno collocate le pratiche sociali nel loro svolgimento effettivo. La proposta di Sahlins consente di evitare sia l'impostazione evolucionista sia uno schematismo che, per quanto attenuato, può lasciare spazio a esercizi di classificazione dei gruppi.

Quindi per Mauss non si dà una dicotomia dono/merce⁴, non sono universi totalmente separati, perché se la modernità non è immersa in una totalizzante regolamentazione mercantile degli scambi e delle prestazioni; lo spirito del dono, scrive Jacques Godbout (1993), testardamente vivifica le relazioni sociali, attraversa le trame di incontri tra persone che tessono legami affettivi, di aiuto reciproco, anima la mutualità, il volontariato di sostegno e di sollievo dei bisogni; si oppone, quindi, allo spirito del capitalismo, alla razionalità del profitto, all'istituzione, lo stato, che ne è prodotto ed espressione. Il binomio stato-mercato, troverebbe, al suo interno la resistenza di un modello alternativo⁵.

4 Appadurai e Kopytoff ci hanno insegnato che un oggetto non è automaticamente né permanentemente merce (cfr. Appadurai 2003; Imbriani 2014).

5 Godbout è un importante esponente del Movimento antiutilitarista nelle scienze sociali (non casualmente l'acronimo è 162 M@GM@ Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales | vol.22 n.2 2024

Se è vero che il profitto e il mercato sono costitutivi del capitalismo, si può aggiungere che non costituiscono un impedimento alla costruzione di reti solidali, anzi è la modernità stessa a fornire i saperi e gli strumenti che li rende possibili: penso al dono del sangue e di organi, atti che non richiedono alcuna forma di restituzione diretta o, al massimo ne prevedono una molto vaga e ampiamente dilazionata. Perché ciò avvenga sono necessari una organizzazione sanitaria efficiente, un apparato costoso dotato di strutture, una tecnologia molto sofisticata e l'opera professionisti altamente competenti, che hanno seguito un lungo iter formativo. Sono le condizioni che la modernità fornisce, in un sistema di mercato (medicinali e attrezzature sono pur sempre prodotti industriali) perché chi lo desidera possa dare una porzione di sé, del proprio corpo.

Offerta

Il mio campo elettivo di studio è la cultura popolare; è un campo molto ampio, come è evidente, nel quale si registrano costantemente più o meno veloci cambiamenti nei fenomeni, sebbene l'accezione comune tenda a sottolinearne gli aspetti maggiormente conservativi, con un uso troppo scontato di concetti e parole: tradizione, radici, tipicità, identità... Non mi fermerò ora su questo argomento, se non per ribadire invece, la mobilità e il carattere ibrido dei fatti culturali.

Il caso che propongo riguarda una specifica pratica diffusa in alcune località della Puglia meridionale (non esclusivamente, ma qui riferisco, seppur brevemente, quel che ho potuto raccogliere nel corso di una prolungata etnografia⁶). Come accennavo in *Premessa*, si tratta di una complessa cerimonia che prevede l'allestimento, in occasione della festa di san Giuseppe (19 marzo), da parte di famiglie devote, in una stanza della loro casa, di grandi tavole, le *Tavole* di san Giuseppe, coperte di fiori e di cibo destinato ad alcune persone chiamate a rappresentare la sacra famiglia e gli apostoli; il numero di questi personaggi può variare da tre – vale a dire Giuseppe la Madonna e Gesù bambino, il nucleo minimo – a tredici: ad essi possono essere aggiunti i genitori della Madonna e alcuni apostoli. Siccome anche le pietanze devono raggiungere il numero di tredici, si comprende come alcune di queste tavole possano assumere dimensioni notevoli; ma questo dipende sia dalle situazioni familiari che dalle consuetudini locali. In alcuni paesi della provincia di Taranto è ancora viva la cerimonia del “pranzo dei santi” in cui i personaggi, con san Giuseppe a capotavola, dopo aver recitato una preghiera, e seguendo le sue indicazioni, assaggiano le pietanze a loro riservate e poi se le portano via.

Frequentemente, alcune tavole vengono allestite a cura di associazioni di volontariato, di pro loco, delle stesse amministrazioni comunali. Anche ai visitatori delle tavole, la sera della vigilia, viene offerto un assaggio di cibo, talvolta cotto al momento, o una pagnotta di pane, un fritto.

Anche se non è quasi più esplicitato il contesto calendariale, non si può trascurare il fatto che la festa di san Giuseppe ricorre in piena Quaresima, tempo di penitenza per antonomasia, durante il quale, secondo la norma religiosa stabilita, non si dovrebbero consumare carne e altri alimenti di origine animale come uova, latte, formaggi; sono esclusi dalla proibizione il pesce, i molluschi e, naturalmente, tutti gli alimenti di natura vegetale. Ormai queste indicazioni vengono poco seguite e forse se ne ricordano solo le persone più anziane, tanto che anche sulle tavole del santo compaiono talvolta dei cibi che a rigore dovrebbero essere proibiti, specialmente dolci con panne e creme. Le tredici pietanze sono costituite da pasta, legumi (fave, ceci, fagioli), verdure, pesce, frutti di stagione, pane; in Puglia non possono mancare i famosi bulbi amarognoli chiamati a seconda dei luoghi *lampascioni*, *pampasciuli*, *pampasciuni*..., dolci fritti e rivoltati nel miele o ripieni di marmellate. I maccheroni sono conditi con mollica di pane fritta e miele, i vermicelli preferibilmente con le cozze. I legumi sono spolverati di pepe. Non dappertutto ma è ricorrente il grano cotto. Condimento indispensabile è l'olio d'oliva, e la bevanda altrettanto indispensabile è il vino.

Devo anche aggiungere che, indipendentemente dalle *Tavole*, il piatto per antonomasia del periodo è la pasta e ceci, laddove per pasta si intende la cosiddetta *laina* o *làgana*, denominata anche *trìa*.

Il significato prevalente è quello dell'offerta. San Giuseppe è il prototipo del pellegrino che è dovuto scappare in Egitto con moglie e figlio per sfuggire alla persecuzione di Erode; nelle Egadi, come ha raccontato

M.A.U.S.S.) che a partire dagli anni ottanta del secolo scorso, in Francia, ha riscoperto e riletto il *Saggio sul dono* nella prospettiva critica sopra sinteticamente riferita e che diede vita a «La revue du MAUSS», intorno a cui si sono raccolti alcuni tra i più influenti intellettuali, sociologi, filosofi, economisti (cfr. Salsano 1993; Caillé 2007; Aria, Dei 2008).

6 Ho dato conto di queste esplorazioni in più occasioni, ne cito due: Imbriani 2008, 2016.

Gianfranca Ranisio (1981), questo episodio è rappresentato da personaggi/attori che bussano alle case per chiedere qualcosa da mangiare. Mi è stato raccontato che negli anni difficili che seguirono la guerra, i più poveri infilavano un cucchiaino in tasca e se ne andavano a passare le ore della sera presso le *Tavole* dove avrebbero trovato da mangiare. Gli stessi santi, oggi scelti normalmente tra familiari e amici, erano individuati tra le persone povere. Se allarghiamo il piano simbolico, in un passato non molto lontano, poveri e pellegrini erano visti come una immagine dei propri cari defunti, anch'essi lontani da casa e bisognosi, desiderosi di suffragi. In base a questo principio, donare qualcosa a una persona povera o a un estraneo equivale a farlo per i propri defunti. Sappiamo di emigranti all'estero che, in occasione della festa di san Giuseppe preparavano del cibo in abbondanza, particolarmente una minestra di pasta e ceci e ne portavano ai vicini; è un caldo gesto di comunione, in cui i vivi, i morti, i conoscenti e gli estranei entrano in comunicazione e partecipano di una seppure strana coesistenza; a tessere i fili di questa ragnatela nelle famiglie offerenti sono normalmente le donne o, per meglio dire, la padrona di casa, sono le sue intenzioni a valere, gli uomini le assecondano, costituiscono un'indispensabile manovalanza.

Un altro significato forte è quello della devozione per il santo. Il sacrificio di tempo e di denaro può essere notevole, ma la benevolenza della figura sacra è un bene superiore. La *Tavola* può essere il risultato di una promessa votiva, un ringraziamento per una grazia ricevuta, oppure la risposta a una richiesta più o meno esplicita del santo stesso, manifestatosi in sogno o che ha mandato un qualche segno inequivocabile della sua presenza.

Nell'allestimento delle *Tavole* non manca talvolta un evidente esercizio di ostentazione del proprio benessere, che si manifesta nella esposizione di oggetti del corredo, tovaglie, ricami, di servizi di qualità e anche nella scelta di alimenti qualitativamente pregiati, in sostituzione di altri più poveri. Nella province di Taranto e di Brindisi esistono anche altre modalità di esposizione di cibo, all'esterno delle botteghe di fornai, per esempio (Montemesola, Monteiasi), o in lunghe file di tavole che si dispongono tutt'intorno alla piazza (Erchie).

Vengo rapidamente nel Salento meridionale, dove in ogni località che, tra l'altro, sono poco distanti una dall'altra⁷, le *Tavole* sono molto numerose, oltre a quelle esibite a cura delle amministrazioni comunali; non sarebbe possibile per la comunità riuscire a consumare per tempo tutto il cibo preparato, solo una parte degli alimenti viene cotta, gli altri sono disposti crudi sulla tavola e distribuiti ai "santi" la mattina della festa, dopo la benedizione del sacerdote. La cerimonia del cosiddetto "pranzo dei santi" viene meno: non siederanno a tavola, ma riceveranno la parte che a loro spetta. Nell'abbondanza dell'offerta, si cerca di evitare lo spreco. In teoria si potrebbe ridurre il numero delle pietanze, come si fa con il numero di santi, in realtà no, perché l'offerta non deve mancare di nulla. Il numero dei tredici cibi lo ritroviamo nel pasto serale della vigilia di Natale, pratica, peraltro, non più attuale, perché sostituita dalle cene o dai cosiddetti cenoni. Gli anziani raccontano che per arrivare a tredici si contavano per esempio uno spicchio d'arancia, uno di mandarino, una noce, un fico secco, che se aveva la mandorla dentro valeva per due, un pezzo di pane, una frittella e così via; anche nelle case più povere si poteva raggiungere, in questo modo, il numero magico.

Queste manifestazioni sono entrate ormai nel circuito mediatico e nei processi di patrimonializzazione, per cui le ritroviamo nei pacchetti della promozione turistica preparati dagli uffici stampa delle istituzioni locali: nuovi significati si aggiungono a quelli che abbiamo individuato; il dato calendariale, che sul piano simbolico sarebbe molto rilevante viene soppiantato dal concetto di tipicità territoriale, non di rado viene evocata la dieta mediterranea. Tutto ciò non toglie nulla alle intenzioni degli offerenti, ai loro sentimenti più intimi, al loro sacrificio, al loro impegno, ma ne fornisce una narrazione almeno parzialmente distorta.

Mi fermo qui, ho voluto solo fornire un esempio, tra i tanti possibili, di un modo di declinare il dono nel mondo contemporaneo; la pietà popolare richiede spesso, se non normalmente, il dispendio di sé, sia sul piano economico (le aste per ottenere il diritto a trasportare in processione le statue dei santi), sia sul piano fisico (tra l'altro, i pellegrinaggi o il lentissimo andamento dei partecipanti ai cortei della settimana santa, la costruzione per settimane di altissime pire che bruceranno in una notte, il trasporto a spalla di macchine pesantissime tanto da lasciare segni permanenti sul corpo...). E che dire dello sperpero glorioso dei fuochi d'artificio? E dei giochi?

⁷ È davvero notevole il numero di *Tavole* devozionali, che può ammontare a varie decine, allestite a Giurdignano, Minervino, Specchia Gallone, Uggiano la Chiesa, Giuggianello, Cerfignano, altre località della cintura di Otranto, in provincia di Lecce.

Forse lo spirito del dono esiste davvero, chissà; aiuta a costruire legami: con altre persone, con gli antenati, attraverso i meccanismi del credito e del debito, agisce nelle nostre vite, invita a non pareggiare i conti, creando sistemi di obblighi e cortesie, talvolta genera conflitti, e probabilmente non sarà possibile liberarsene.

Bibliografia

- Appadurai Arjun (ed.), *The Social Life of Thing: Commodities in Cultural Prospective*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Aria Matteo, Dei Fabio (a cura di), *Culture del dono*, Roma, Meltemi, 2008.
- Bataille Georges, *Il limite dell'utile*, Milano, Adelphi, 2000.
- Caillé Alain, *Anthropologie du don. Le tiers paradigme*, Paris, La Découverte, 2007.
- Graeber David, *Debito. I primi 5000 anni*, Milano, Il Saggiatore, 2012.
- Godbout Jacques T., *Lo spirito del dono*, Torino, Bollati Boringhieri, 1993.
- Imbriani Eugenio, *La sarta di Proust. Antropologia e confezioni*, Bari, Edizioni di Pagina, 2008.
- Id., *Sull'ironia antropologica*, Bari, Progedit, 2014.
- Id., *Cucina nella Grecia Salentina*, in *Popoli senza frontiere. Cibi e riti delle minoranze storiche d'Italia*, vol. I, Bra, Slow food Editore, 2016, pp. 183-211.
- Mauss Marcel, *Saggio sul dono. Forma e motivo dello scambio nelle società arcaiche*, Torino, Einaudi, 2002.
- Pigliaru Antonio, *Il banditismo in Sardegna. La vendetta barbaricina come ordinamento giuridico*, Nuoro, Il Maestrale 2021.
- Ranisio Gianfranca, *Il paradiso folklorico. San Giuseppe nella tradizione popolare meridionale*, Napoli, Colonnese, 1981.
- Sahlins Marshall, *L'economia dell'età della pietra*, Milano, Elèuthera, 2020.
- Salsano Alfredo, *Il terzo paradigma. Antropologia filosofica del dono*, Torino, Bollati Boringhieri, 1993.
- Sassu Pietro, *Signorilità di pastori e cafoni. Antichi codici popolari di comportamento*, in «Archivio di etnografia», n. 1, 2006, pp. 23-25.
- Sassu Simone, *Le Rasgioni in Gallura. La risoluzione dei conflitti nella cultura degli stazzi*, Roma, Armando, 2009.



Riflessioni sul Dono

Carminé Luigi Ferraro

M@GM@

Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales

vol.22 n.2 2024 ISSN 1721-9809

DOI: 10.17613/4msz6-b8n15

Carminé Luigi Ferraro

Laureato in Filosofia presso l'Università di Lecce, ha conseguito il Dottorato di Ricerca presso l'Universidad de Salamanca (poi omologato in Italia), ottenendo il massimo dei voti, oltre al Premio Extraordinario de Doctorado. La tesi dottorale è stata poi pubblicata con il titolo: *Benedetto Croce e M. de Unamuno. Comparazione di due 'sistemi' di pensiero*, Perugia 2004. Ha seguito anche un corso di dottorato in *Bioetica e Diritti Umani*, presso l'Università di Bari.

Ha pubblicato altri due libri: *Studi unamuniani*, Lecce 1999, e *M. de Unamuno (1864-1936)*, Nardò 2000. È autore di circa 40 articoli pubblicati in riviste nazionali ed internazionali, oltre a numerose recensioni. Oltre a studiare il pensiero e l'opera di M. de Unamuno, spesso in comparazione con autori come L. Pirandello, G. Verga, oltre che B. Croce, ha anche studiato aspetti di autori come: P. Laín Entralgo, M. Zambrano, A. Machado, Azorín.

Abstract

In questa breve riflessione, presentiamo i lineamenti di una analisi sul dono, che cerchiamo di indagare dal punto di vista filologico, formativo, filosofico, religioso. Stabilite le direttrici della nostra riflessione, abbiamo cercato di trovarne conferma, cercandone riscontro nelle opere di due autori della filosofia spagnola del Novecento: M. de Unamuno e J. Ortega Y Gasset.

Illustration : Whisk ferns - Fukami, Gyokuseidō, and Kanga Ishikawa. Seisen Matsuranfu : shokoku bonsai sha-shin. Mikawa: Gyokuseidō zōhan, 1837.

Se apriamo un qualsiasi dizionario etimologico, alla ricerca del termine *dono*, possiamo leggere come esso corrisponda a ciò che si dà volontariamente, senza esigere nulla in cambio.

In latino è *donum*: dono, dono votivo, offerta agli dei, onori funebri; in greco è δῶρον (= doron): offerta, voto sacro, imposta, tributo.

Ma è nel sanscrito che troviamo il suo significato/valore più profondo: *dānapāramitā* e *dharmadāna*. Il primo termine possiamo tradurlo con *Generosità Trascendente* e nel buddhismo corrisponde alla prima tappa del percorso religioso: la *perfezione di carità*. *Dharmadāna* può invece essere tradotto con *Generosità Spirituale*.

Possiamo quindi affermare che il *dono* contiene contemporaneamente un valore che *trascende* l'uomo ed uno che afferisce direttamente allo *spirito* dell'uomo. *Donando* l'uomo compie un atto che è insieme consustanziale alla propria natura, ma è anche un atto per il quale va oltre sé, verso l'incontro con l'altro.

Scavando nei nostri ricordi, sicuramente ricorderemo qualche dono, regalo fattoci, durante la nostra infanzia, da una zia, dal nonno, dai genitori... Nello specifico, di un dono fattoci in cambio di qualcos'altro: la promessa, mantenuta, di essere buoni.

Ma allora il dono è un ricatto? Oppure è egoistico perché usato per controllare certe situazioni, perché vadano come noi vogliamo?

Forse non è così! Quell'esser *buono*, in realtà, è un trascendere se stessi in quel dato momento e l'affermazione di un *Io-Sono*. Quando si accetta di *essere*, non si fa altro che colmare una distanza esistente fra l'oggetto dono e l'atto del donare. Il dono è una scelta d'amore che coinvolge chi dona, ma anche chi accetta il dono, ponendoli in comunicazione.

Da qui nasce quel: *grazie*, intrinsecamente unito ad un altro termine: *grazia*, che congiunge il *dono* al *perdono*.

Il dono ci permette di *ricordare* la nostra infanzia e di *come* siamo ed attivo (= ricordo) sulla nostra coscienza. Se ancora esercita un'emozione in noi, significa che lo abbiamo saputo sfruttare nel migliore dei modi: secondo lo spirito.

Per questi stessi motivi, dal punto di vista più strettamente filosofico, il *dono* acquista una duplice valenza: quella della gratuità, un gesto esclusivamente altruistico; ma anche quello dell'ambiguità, perché il donatore assume una posizione di superiorità.

Nella filosofia antica troviamo un primo esempio di una concezione del filosofo come *dono*; l'esempio è sicuramente Socrate, che troviamo nei *Dialoghi* di Platone¹, ed in particolare nell'*Apologia*. In quest'opera, viene rappresentato il racconto del processo a Socrate, il quale si difende dall'accusa di non venerare gli dei della città e di corrompere l'educazione dei giovani. Ebbene Socrate, sul finire della sua autodifesa, rivendica il suo ruolo e afferma di essere il *dono del dio* alla città (*Apologia*, 30d-31c). Dio quindi dona il filosofo e la sua attività critica: *dire la verità*; la vocazione del filosofo coincide con il dono di dio alla città. Compito del filosofo non è solo *cercare la verità*, ma trasformare tale ricerca ed i suoi risultati in un'azione, in un'opera di verità offerta agli altri, una provocazione degli altri. Il dono del dio è quindi la funzione critica della verità; un dono nella prospettiva della sua origine (= dio), ma anche dal punto di vista attuale, vista la dedizione con cui Socrate si prodiga per la verità, e trascura i suoi affari, mettendo a repentaglio la sua stessa vita in nome della vocazione critica, cui è chiamato. La funzione critica della verità è un atto disinteressato, non collegato all'avere ed al possesso; infatti, lo stile di vita di Socrate improntato alla verità, non produce per lui profitto o compenso, e ciò è testimoniato dalla sua povertà, come anche la capacità di rimanere in carcere per l'accusa mossagli e, in seguito, di affrontare la morte.

Ancora una volta troviamo una *Generosità Trascendente*, ed una *Generosità Spirituale* insita nell'uomo Socrate.

Questo stesso tema della filosofia come *dono del dio* ricompare in altri *Dialoghi* di Platone, come il *Timeo*. Qui possiamo leggere che al di là della filosofia non vi è nessun bene maggiore agli uomini, quale dono elar-

¹ Cfr. Platone, *Dialoghi socratici*, Firenze, 1970.

gito dagli dei (47b). In questo caso, la filosofia è intesa come attività teoretica, che porta il filosofo alla *felicità teoretica* della contemplazione (un'attività Trascendente); un percorso tracciato da Platone e che porterà alle virtù dianoetiche dell'*Etica Nicomachea* di Aristotele. Il *dono* diventa *dono individuale* di una pratica teorica che modella la vita del filosofo secondo la massima eccellenza che è concessa ad un essere umano. In questo caso, parliamo di un'acquisizione del filosofo, di un beneficio per la sua esistenza, di un *avere* che solo in seconda istanza si rivolge alla città e viene ad essa elargito (= Generosità Spirituale).

Nell'*Eutrifone*, a tal riguardo, troviamo Socrate che si rivolge ad un Sacertode (= Eutrifone) dicendogli: «tu, forse, hai l'aria di tale che raramente fa dono di sé, e il proprio sapere non ha voglia di insegnarlo; io, invece, per certa mia natura socievole, ho l'aria, temo, di uno che quel che sa lo riversa e profonde a chicchessia; e non solo senza mercede, ma anzi prodigandomi lietamente a chiunque mi voglia ascoltare» (3d).

E gli esempi di Generosità Trascendente e Generosità Spirituale possono continuare con *Dialoghi* come: *Alcibiade minore e maggiore, Simposio*².

Sarà poi Clemente Alessandrino nei suoi *Stromata* a definire il dono come *atto di coraggio*: una forma di innocenza in cui non bisogna dimenticare le caratteristiche della rinuncia. Come nel *perdono* si rinuncia alla vendetta, così nel dono si rinuncia al possesso ed alla simmetria dello scambio, che, diversamente, diventerebbe mercanzia. Al dono si risponde con la gratitudine, non con una catena illimitata di doni e contro doni. Da qui che la *generosità* è la spontaneità donatrice; una generosità che può essere frutto della sovrabbondanza: il donare dipende da un *surplus* di produzione/guadagno, avendo quindi la generosità del filantropo.

C'è poi la generosità che è frutto della *rinuncia*, un atto d'amore che cambia noi stessi prima degli altri. Un esempio che possiamo fare, a tal proposito, è quello di Francesco D'Assisi. Prima della rinuncia all'eredità, da ricco, manda un suo addetto a portare da mangiare ai lebbrosi. Una volta spogliatosi dalla ricchezza ed abbracciata la povertà, porta personalmente il cibo ai lebbrosi, si ferma a mangiare con loro e non ha paura di abbracciarli.

In questo caso il *dono* non è tanto l'oggetto, ma il donatore stesso che si ferma per far spazio agli altri. È, come nel caso di Socrate, rinunciare al proprio interesse, da cui nasce il sapere critico che ha il dovere di *dire la verità* ai cittadini. L'unico dono possibile che facciamo è quello del nostro tempo, dei nostri pensieri, dei nostri gesti, del nostro lavoro. Nel dono si manifesta e concretizza il prendersi cura dell'altro. Nell'espressione: è solo un pensiero, diciamo la cosa più importante del dono.

Ciò prefigura non tanto una metafisica del dono, quanto un'ontologia. Un'ontologia collegata, sembra strano, ad una incoscienza del dono, senza con ciò volerlo sminuire. L'incoscienza, si trova nel fatto che non si dona solo attraverso un regalo, ma si dona quando si insegna, quando si parla con qualcuno...; ed è tanto più disinteressato, quanto meno coscienza si ha del donare. Da qui anche la difficoltà di trovare un concetto preciso del dono. Se pensiamo al dono come a qualcosa che ha bisogno di un donatore, di un donatario e di qualcosa di donato, inteso in questo senso il dono scompare. Se il donatore, in quanto dona, viene riconosciuto come tale, di fatto sta ricevendo una sorta di pagamento – sebbene *simbolico* – per il dono fatto.

Ma il rimborso *simbolico* è destinato a durare ben più di un rimborso materiale, e modifica i rapporti sociali, personali e psicologici.

Da parte sua, il donatario (chi riceve il dono) riceve di fatto un debito, perché il dono ricevuto è vissuto sempre come un debito, che non potrà restituire (= umiliazione, impotenza). Sviluppa quindi una consapevolezza di dipendenza, tale quella presente nella dialettica fra servo e signore della *Fenomenologia dello Spirito* di Hegel³.

Diverso, in ambito cristiano, il dono di Gesù, in cui abbiamo delle evidenti analogie con la vita di Socrate ed il suo insegnamento.

2 A. Tagliapietra, *Il dono del filosofo. Il dono della filosofia*, in "XÁOS. Giornale di confine", Anno I, n.2 luglio - ottobre 2002, URL: www.giornalediconfine.net. Ed inoltre: J. Luc Marion, *Dialogo con l'amore*, Torino, 2016.

3 S. Zamagni, *Il principio della gratuità e la logica del dono*, in Riflessione di Stefano Zamagni all'incontro di gestione calabriana dell'8-9 giugno 2017 a S. Zeno in Monte (Vr). URL: www.doncalabria.it. Ed inoltre: G. Paolo II, *Coscienza del significato del corpo e innocenza originaria. Udienda Generale del 30/01/1980*, in www.vatican.va. Cfr inoltre: G. W. F. Hegel, *Enciclopedia delle scienze filosofiche in compendio*, Milano, 2000.

In questo caso, Dio, *Logos* dona suo Figlio, si incarna, svuotando la sua potenza per riversarla nel Figlio, suo *erede*. E Gesù, nella sua predicazione non fa altro che rendere *eredi* tutti gli uomini, rendendoli *liberi*, liberi dai debiti; liberi di vedere la verità fra il bene ed il male; liberi di scegliere quale strada seguire. Per chi vuol seguire la sua strada, ha un *Nuovo Comandamento: Amare! Ama il tuo nemico* dice Gesù, cambiando radicalmente quanto detto dal Padre nel Vecchio Testamento: *Occhio per occhio!*

Ribellione del Figlio contro il Padre? No! Anzi Egli avrà modo di affermare per due volte: *Questo è il mio Figlio diletto, nel quale mi sono compiaciuto; ascoltatelo!* Ma, nel Vecchio Testamento si trova, forse, una maggiore distinzione fra coloro che seguono le regole e chi non lo fa. Troviamo la presenza di un Dio irascibile, che punisce coloro che non lo rispettano o ascoltano. Nel *Nuovo Testamento*, l'attenzione si sposta sul *per-dono: rimetti a noi i nostri debiti come noi li abbiamo già rimessi ai nostri debitori*. Troviamo quindi la *misericordia*, l'amore.

È il per-dono, in questo caso, che ci consente di vivere l'oggi, dischiude orizzonti di vivibilità, là dove erano sbarrati; è un atto di grazia che dà senso ai nostri giorni, un'esperienza di resurrezione che consente il transito dalla morte alla vita⁴.

Gesù invita ad uscire dal risentimento, per dar-si pace, far-si pace per essere liberi. La sua è una religione (re-ligare) che cerca di tenere insieme tutta l'Umanità.

Se, allora, Dio parla ad un popolo particolare: Israele. Gesù parla all'Umanità, perché il perdono può coinvolgere chiunque, nelle parti più remote della terra: *Ecco, io vi mando...* dirà ai suoi discepoli. E dopo il dono dello Spirito Santo, inizieranno a parlare molte lingue.

Il dono nella cultura spagnola del Novecento: Miguel de Unamuno e Ortega y Gasset

Il dono come momento *trascendente* è presente anche in autori del Novecento spagnolo. Troviamo, ad esempio, Miguel de Unamuno (1864-1936) che nel 1905 scrive: *Vida de Don Quijote y Sancho*, che rispetto all'opera di Cervantes è un *commento*. È cioè un modo per rendere viva un'opera letteraria, trovare una sua applicazione alla realtà concretamente vissuta. Unamuno lo scrive in un momento in cui la Spagna vive una crisi politica-economica-culturale, che culminerà con un evento simbolo: la guerra e la perdita di Cuba (1898).

L'Unamuno di questo periodo è fondamentalmente quello dei saggi *En torno al casticismo* (1895), nei quali si apre al razio-positivismo europeo e francese in particolare; attento ai bisogni del popolo, ma anche alle problematiche della scienza economica, cui si avvicina attraverso il socialismo. Nei saggi, inoltre, egli distingue due tendenze nel panorama culturale spagnolo: i *tradizionalisti*, che ritengono che la Spagna debba chiudere i propri confini a qualsiasi tipo d'influenza europea; i *progressisti* che, per risolvere la situazione spagnola, ritengono necessario importare tutto ciò che in Europa si produce in materia di scienze positive, per poter creare menti e condizioni nuove per sollevare la Spagna dalla sua crisi. Nei confronti di queste opposte posizioni, Unamuno proporrà di risolvere il dualismo con il *fondo*; opta cioè per uno sprofondamento nella *tradizione eterna*, nella quale solo si può trovare la vita autentica, che è al contempo progresso e conservazione del passato. Se nella prima tappa intellettuale, il Chisciotte è un elemento antistorico per la Spagna e quindi è meglio che muoia per lasciare il posto ad *Alonso Quijano el bueno*, espressione di una Spagna razionale e lavoratrice; nella seconda tappa, il Chisciotte diventa per don Miguel un eroe della fede, del risorgimento morale spagnolo, dotato di una forte volontà nella ricerca della *verità* e votato all'*umanità*. In questa fase, ed in considerazione della rigenerazione di cui necessita la Spagna, don Chisciotte diventa necessariamente un simbolo. E simboli, eroi, infatti, si ricercano nei momenti in cui è necessario avere esempi di coraggio e di virtù morali, quando occorre liberarsi da una schiavitù: sia essa politica, economica, culturale, morale... Hegel, nella sua *Enciclopedia delle scienze filosofiche in compendio*, ben definisce che cosa sia il simbolo: la metà di una moneta spezzata in due come pegno per l'esecuzione di un compito. Ma anche la metà di un mattone, o la frazione di una cosa che rievoca e rinvia all'altra metà. Il simbolo è, insomma, qualcosa che sta in luogo di un'altra, ma che è già, essa stessa, la cosa cui rinvia. Don Miguel quindi sfrutta una potenzialità che vede *insita nel Chisciotte* del Cervantes; esso, da libro, diventa eroe reale, personaggio.

⁴ Cfr: AA.VV. *Significato del perdono. Religione, antropologia, diritto* (a cura di Claudio Tugnoli e Michele Cozzio), Trieste, 2023.

Quali caratteristiche assume questo simbolo spagnolo, ed in quanto tale segno che diventa dono per gli altri? Nelle avventure del Chisciotte cervantino, si possono ritrovare le strutture universali dell'io umano, in virtù del fatto che il vero autore del libro è l'*intendimento*; caratteristica che possiamo riscontrare nell'hidalgo cervantino, visto che viene connotato come *ingenioso* (= piano speculativo), piuttosto che come valoroso: la caratteristica comune agli hidalgos. Ed è *ingenioso* perché si dedica alla lettura, piuttosto che alla cura delle sue terre, come invece erano soliti fare molti proprietari della Mancha. Ha, inoltre, desiderio di fama e, per questo, ordina se stesso cavaliere in un'età matura: cinquant'anni, contrariamente a quanto avveniva in quei tempi; e considera Sancio –suo scudiero– come *hombre de bien*, per la sua condotta, non per il grado del suo benessere sociale: è infatti povero. Ma povero è anche il Chisciotte, la povertà può essere causa di paura e meschinità, contrariamente al benessere che ci dà sicurezza di fronte alla miseria e che quindi può diventare una risorsa di tipo psicologico ed etico. Per questo, don Chisciotte promette a Sancio il governo di un'isola o di un regno; promessa che Sancio più volte gli ricorderà, dimostrando che il suo orizzonte mentale culmina nell'interesse, anche se comunque affida il suo futuro nelle mani del suo condottiero.

Il desiderio di fama fa sì che don Chisciotte, nelle sue avventure, sovrapponga alla percezione dei sensi il suo mondo immaginario. Ed è ciò che succede nell'avventura dei mulini a vento, come in quella con i monaci di San Benito, nella vendita. In tutte le situazioni avventurose nelle quali si lancia in duello, don Chisciotte è vinto; ma anziché riflettere sui suoi errori, trova una spiegazione della sconfitta in situazioni parallele di altri cavalieri, o nella cattiva influenza dei nemici incantatori. A partire da questa auto-consolazione si alza dalla caduta, si riprende dalla sconfitta e si dispone verso una nuova avventura. Avviene così che don Chisciotte dimostra le sue caratteristiche fondamentali: un cuore intrepido, il sentimento d'onore, l'adempimento degli obblighi presi verso se stesso e gli altri, la volontà come dovere, la signorilità intesa come superiorità morale e quindi il bene assoluto come meta di tutti i suoi atti. La timidezza che contraddistingue Alonso Chisciano nel suo amore per Aldonza Lorenzo del Toboso e che probabilmente scatenò la sua voglia di fama; la pazzia come momento di rottura dell'intendimento nelle sue due parti: il giudizio che viene perso e l'ingegno, la creazione di assoluti che si esalta e che vuole raddrizzare i torti, liberare gli schiavi, soccorrere i bisognosi... impegnarsi in tutto ciò che c'è di nobile. Per questo don Chisciotte, da una parte, suscita compassione nei suoi interlocutori e lettori; dall'altra, coloro che si prendono burla di lui si ritrovano burlati e perplessi, compiendosi il detto popolare, secondo cui i bambini ed i pazzi dicono la verità. Ora, Unamuno confrontandosi con l'opera di Cervantes, sostiene che il Chisciotte s'impose a Cervantes proprio perché incarna alcune caratteristiche permanenti dell'essere umano; ragion per cui, egli per primo non intese il suo personaggio. A partire da ciò, a don Miguel non interessa quello che Cervantes vuol dire nella sua opera, ma ciò che il Chisciotte gli dice: ossia tutte quelle problematiche della vita del suo tempo e che lui proiettò sul testo classico. In questo modo, il Chisciotte trascende se stesso e dona all'umanità il valore delle idee, la volontà di cercare la verità, uno spirito critico, oltre che una morale che potremmo definire evangelica, con i quali salvarsi.

Il Chisciotte infatti è colui che incarna la volontà, la volontà di guidare il proprio popolo verso un cammino di rinnovamento religioso, morale, verso una rivoluzione interiore, verso un culto per la verità contro la *mentira*; una volontà (= individualità) quindi che vuole essere e continuare ad essere nella storia (= fatto, pratica, poiesis) e che non può farlo se non per un contatto con l'universalità, con le altre individualità che sono l'Umanità: Sancio. Siccome poi tale volontà (pratica) vuole realizzare se stessa in quanto ansia d'immortalità, ecco che Dulcinea è identificata con tale ansia, con la Gloria (= *theoria*), e l'amore per essa è ciò che determina l'inserimento nella storia della volontà del Chisciotte, che senza l'amore resterebbe senza finalità, senza quindi il carattere di necessità. Don Chisciotte è insomma l'eroe che unisce la *theoria* (coincidente in lui con l'ansia d'immortalità) alla pratica, alla *poiesis* (volontà produttiva), mediante il suo operare per l'Umanità, ricordandoci in tal modo anche la figura del Cristo, evangelico naturalmente. Ed opera per l'umanità in quanto è uomo virtuoso, perché fondamentalmente buono; in più è povero ed ozioso, introducendo così la caratteristica della contemplazione e della ricerca.

La povertà, tenendolo lontano dalla sazietà materiale, ossia da tutto ciò che in questa vita può offrirci la ricchezza facendoci dimenticare qualsiasi aspirazione spirituale, qualsiasi ricerca di auto trascendimento; mentre l'ozio dal lavoro, lo favorisce nella contemplazione, di quanto va leggendo nei libri di cavalleria. Ed è proprio da ciò che nasce la nuova filosofia chisciottesca di Unamuno, indipendente rispetto alle altre, perché pur tenendo conto di quanto detto dai predecessori (= contemplazione), continua nella ricerca (= azione) di una verità, ed è filosofia proprio in quanto arte contemplativa ed attiva, come definita da Seneca. L'allonta-

narsi dalla materialità, questa cura socratica per l'anima, a discapito del corpo, quale si può osservare anche nella lotta che Don Chisciotte intraprende contro i mulini a vento, quale lotta contro la sazietà corporale, in favore dell'ideale, della cura dell'anima; e contemporaneamente la volontà di lasciare ricordo di sé, la ricerca di rinomanza e di fama, fanno sì che egli appaia agli occhi degli altri uomini come un folle, quand'è invece solo saggio, spiritualmente generoso e perciò desideroso di servire alla rigenerazione della propria patria e dell'umanità. Solo in questo modo infatti, egli può acquisire la gloria che ricerca: storicizzandosi, agendo nel tempo e nello spazio e con tale azione ingrandire la propria personalità perché continui a vivere nella storia e non muoia completamente, perché diventi eterna, perché continui a donare⁵.

Meditazioni del Chisciotte (1914) è l'opera prima di José Ortega y Gasset (1883-1955), uno dei più brillanti scrittori del Novecento spagnolo. L'opera è composta – come lo stesso Ortega sostiene – da saggi mossi da desideri filosofici, ma non sono filosofia, perché difettano di prove scientifiche esplicite. Ad ogni modo, in queste meditazioni ritroviamo *in nuce* tutto il pensiero che caratterizzerà la produzione letteraria del madrileno negli anni a seguire. A muoverlo nel profondo è l'intraprendenza del *nuovo tentativo spagnolo*, ossia fungere da sprone per il suo Paese a una rinascita, una presa di coscienza del suo valore per farsi grande, o quantomeno per non fossilizzarsi in una cultura che perde la sua ragion d'essere rimanendo sospesa nel passato.

Ortega vede nella sua Spagna l'esempio di una cultura "impressionista" mediterranea (di fronte alla quale preferirà quella tedesca), discontinua, che non fa tesoro delle sue conquiste per progredire e aumentare la propria consapevolezza e soprattutto la propria "sicurezza", strumento essenziale per una vita autentica. E questa sicurezza non può che essere fornita dal concetto, dalla ragione. Una ragione che è parte fondamentale del vitalismo di Ortega – detto appunto razio-vitalismo – il quale ritorna fenomenologicamente alle cose per non smarrirsi in idealismi e individualismi. *Io sono io e la mia circostanza, e se non la salvo non salvo neanche me stesso* è forse la frase più celebre dello spagnolo, perché la più rappresentativa. La vita è un'irriducibile interazione con la particolare circostanza che stiamo vivendo e nella prospettiva da cui la stiamo guardando. Se si dimentica questo, cade ogni senso e significato e rischiamo di perderci nell'idea allucinata – questo vale per gli uomini e a maggior ragione per le nazioni.

Una chiarezza salvifica Ortega la ritrova nello stile cervantino del Don Chisciotte, che egli descrive nel breve trattato estetico sul romanzo che chiude le sue *Meditazioni*. Un pretesto per mostrare "una pienezza spagnola", nonché la filosofia e la morale che lo stile poetico dell'opera più celebre di Cervantes porta con sé. Per Ortega il romanzo – e il Don Chisciotte è considerato il primo romanzo moderno – è uno strumento di analisi del mondo attuale, che assume vigore letterario nel momento in cui rende "miraggio" la realtà avventurosa di cui tratta. Interpreta la realtà mettendola sotto la luce critica del comico o del tragico. Tragico è l'eroe, colui che ha il coraggio di essere se stesso contro la tradizione e il senso comune. Comico lo diventa quando la nostra "interiorità plebea" che odia l'ambizione lo rimette al suo posto, tifando per la sua caduta, rendendolo ridicolo agli occhi del "conservatore". Il Don Chisciotte orteghiano è un eroe tragico perché la sua volontà eroica, d'avventura, si scontra inevitabilmente con la sua circostanza reale (cosa sono i mulini a vento?) –; ma viene letta come follia, incapacità di adeguarsi al reale, facendosi così ridicolo. Di qui la tragicommedia. Una frattura insanabile tra individuo e circostanza, il cui peso deve tuttavia essere sopportato dall'essere umano per non smarrirsi.

Bisogna salvare la nostra circostanza per salvare anche noi stessi, dandole un senso, attraverso la cultura, attraverso la nostra ragione vitale, quella che ci dà sicurezza e ci permette di andare avanti. È come se Ortega ci esortasse a essere anche noi eroi tragici, a sfidare il ridicolo, a donarci all'Umanità, ad essere autentici.

Come lui stesso afferma circa i temi trattati nella sua opera: alcuni vertono su temi altisonanti; altri su temi più modesti; alcuni su temi umili; tutti, direttamente o indirettamente, finiscono col fare riferimento a circostanze spagnole; ma sono tutti modi diversi di svolgere una stessa attività, di dare sfogo a uno stesso affetto. Un affetto che lo spinge verso il suo Paese ed il suo popolo, che è consustanziale al suo cuore, e che definisce come *amor intellectualis* (Spinoza). Tali saggi amore intellettuale, pur essendo privi di valore informativo, pur non essendo neppure epitomi, sono invece ciò che un umanista del XVII secolo avrebbe denominato: *salvataggi*. Ossia: a partire da un fatto -un uomo, un libro, un quadro, un paesaggio, un errore, un dolore- Ortega

5 Cfr.: M. de Unamuno, *Vida de don Quijote y Sancho*, in *Obras Completas*, Madrid 1966, vol. III; C. L. Ferraro, *Simbologia del Don Chisciotte Piccolo saggio riflessivo*, in "Amaltea. Trimestrale di cultura", anno VII / numero due, Giugno 2012, pp. 33-41; C. Morón Arroyo, *Hacia el sistema de Unamuno*, Palencia, 2003.

cerca di portarlo per il cammino più breve alla pienezza del suo significato. Mette i materiali che la vita, nella sua perenne risacca, getta ai nostri piedi come resti di un naufragio, in una posizione tale da poter scoprire i tanti riverberi che ci possono fornire, per trovarci le loro possibili pienezze. *Un'anima aperta e nobile sentirà l'ambizione a perfezionarla, a coadiuvarla, affinché raggiunga questa pienezza. Questo è l'amore -amore per la perfezione dell'amato.* Questo il dono più grande che a partire da un romanzo come quello del Chisciotte ci può venire⁶.

Conclusioni

In questo breve excursus storico-filologico abbiamo cercato di delineare cosa sia il *dono*, anche dal punto di vista religioso. Il *dono* è soprattutto andare oltre se stessi, per incontrare l'altro, gli altri. È il *dono* della propria vita per gli altri. Che corrisponde alla missione del politico nei confronti dei propri concittadini, come del genitore nei confronti dei propri figli/famiglia; come della guida spirituale nei confronti dei fedeli; come quella dell'insegnante, o del dirigente nello svolgimento del proprio ufficio... Il tutto nel rispetto degli interessi dell'altro, di coloro ai quali è diretta la propria azione. Da qui la vocazione al *sacrificio* che ogni professione implicitamente contiene, reso quasi invisibile proprio da quella missione che ognuno di noi è disponibile ad abbracciare e che rende quasi *naturale* l'apertura all'altro ed ai suoi bisogni. Il dono ci consente di uscire dal nostro egoismo, dalla tentazione di restare chiusi nel nostro solipsismo individualistico, che ci spingerebbe a rimanere fermi ad una sorta di auto-contemplazione psicologica, per la quale ci realizziamo solo se soddisfacciamo i bisogni del nostro *sé*, solo se misuriamo il mondo a partire dal *me stesso*.

Per avvalorare questa riflessione generale, ed a partire dalle sue direttive, abbiamo cercato di analizzare le letture del *Chisciotte* di Miguel de Unamuno e di José Ortega Y Gasset. Abbiamo potuto vedere come il *dono* sia un gesto *eroico* per la rigenerazione morale, intellettuale, politica e religiosa di tutto un popolo, quello spagnolo.

Il *dono* è sempre, e prima di tutto, amore per gli altri, che si confonde con l'amore per la *propria* cultura, la *propria* terra, il *proprio* modo di essere, che proviene dalla *propria* tradizione; quel *proprio* condiviso con gli altri. E la follia necessaria a che tutto ciò avvenga.

Ama il prossimo tuo come te stesso!

⁶ J. Ortega y Gasset, *Maditaciones del Quijote*, trad. it.: *Meditazioni del Chisciotte*, a cura di G. Ferracuti, in www.ousia.it. Dello stesso Autore: *Vieja y nueva politica*, Madrid 2024. Cfr. inoltre: C. Morón Arroyo, *El sistema de Ortega y Gasset*, Madrid, 1968.

Accueillir sans discriminer, un don du savoir donner : *un fait social engendré par la famille ou la communauté*

Bernard Troude

M@GM@

Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales

vol.22 n.2 2024 ISSN 1721-9809

DOI: 10.17613/4m95b-mw446



Bernard Troude

Collaborateur Scientifique Observatoire Processus Communications, il fait partie du Comité de Rédaction de la revue électronique M@GM@. Ingénieur généraliste et ingénieur designer, Dr en Sciences de l'art et philosophie (Panthéon Sorbonne, Paris 1, 2008), chercheur en sciences de fin de vie (Paris, Chicago), chercheur en plasticité du cerveau (Cognition 3 PLASTIR, Paris), sociologue Université Paris Descartes (Paris V, Michel Maffesoli), chercheur associé CEAQ Paris (Centre d'études de l'actuel et du Quotidien), correspondant - chercheur de l'académie internationale d'éthique médicale, correspondant de la Sffem / Elsevier-Masson Éthique médicale Légale, correspondant / chercheur Laboratoire « Health & Palliative Care » (New York et Symbiosis group Publisher, Normal, Chicago, Illinois). Membre du Groupe de réflexion éthique de l'hôpital Foch (GREF) Département d'éthique et intégrité scientifique- Hôpital Foch 92 (hopital-foch.com).

Abstract

De ce qui est fait, rien n'est beau et rien n'est bon si ce n'est pas utile aux autres. Le sujet doit commencer par ce don en constance désespérante comme le don hiératique mis en axiome probant et principal par toutes les religions depuis des millénaires, religions avant les politiques qui insistent sur le don sous toutes formes multiples et variées. Ce sujet qui m'est revenu est repris à l'idée en finissant une découverte de lignes remarquables tout autant qu'étonnantes d'un auteur qui m'est tout autant parfaitement inconnu : Didier de Buisseret décrivant sa promenade très personnelle de son à-soi avec les moments du don et du savoir donner qui auront capté son regard, sa réceptivité et provoqué son émotion, mélange de psychisme et de psychologie ... Avons-nous tous le souci d'individuation en ne s'intéressant qu'à une seule facette de notre nous-même ? Dans ce don pour lequel je souscris, il faut mettre en cause une vraie rencontre mettant en jeu les totalités de nos présences. L'ouverture aux autres devient donc essentielle, tout en montrant les disponibilités indispensables de chacun et favoriser ainsi les réalités qui ne se réduisent pas qu'à nous-mêmes en indiquant que nous sommes prêts à vivre. Ce qui se dit, c'est que tout individu en lui-même a besoin de se voir pour se reconnaître quand la réalité ne se réduit pas au "je me suis reconnu" mais je fais aussi partie de la vie commune. Par ces dons, faut-il percevoir une idée de cohésion sociale ? Un décryptage assez mystérieux, offrant de façon non courante des mouvements de nos histoires de l'art ... De l'instinct évident de simplicité ... Beaucoup d'écrivains me touchent, retiennent encore et encore mes attentions d'artiste ... et eux aussi sont très réceptifs à toutes les formes du don. Comment actualiser ou mieux réactualiser le savoir donner ?

Illustration : Whisk ferns - Fukami, Gyokuseidō, and Kanga Ishikawa. Seisen Matsuranfu : shokoku bonsai shashin. Mikawa: Gyokuseidō zōhan, 1837.

Les formes du don et du donner, aucun rôle dans la vie ?

Peut-être serez-vous interloqués que soit prétextée l'existence de ce champ d'étude sur le don et savoir donner ? Ce thème n'a jusqu'ici été exploré que par ces théoriciens habilités du comportement social et dont le simple fait d'existence du sujet n'aura été assuré que dans quelques compositions narratives, de manière parfois allusive. Se poser la question de l'importance du don, c'est rappeler une exigence d'avoir à décrire l'usage ou les rôles du don dans nos vies, dans nos sociétés. Alors, faut-il comprendre l'enjeu de la discussion : celui des rapports logiques entretenus entre vérité et réalité ? Nous avons à examiner si ces usages accèdent à leurs buts (efficacité) et si cela se fait moyennant un degré acceptable de ressources concrètes donc humaines (efficience). Et parfois pécuniaires. Toute génération de la vérité et plus généralement de la connaissance, particulièrement de la science et ses rapports à l'humain, vont engager une certaine forme de l'essence et de l'existence qui l'engendre en la rendant possible.

Nous allons voir que les formes du don ou du donner traditionnelles ne jouent en général aucun rôle dans la vie des gens sauf chez certaines personnes ayant pris au sérieux ce mouvement qui se consacrent à la récolte et à la production réfléchie des formes du don. Bien plus, l'étude ici présente peut se comprendre étant opposée au constat général dont j'ai forcé l'attention accordée par ces nombreux penseurs aux entretiens avérés sans contestes ou encore le succès de la confession convenant sur ce sujet depuis une cinquantaine d'années. L'intérêt indéniable qu'on porte à l'écriture de l'histoire du don et du savoir donner se mêlant aux écrits personnels ne suffit pourtant pas, nous le verrons, à rendre compte dans leur ensemble des textes consacrés aux mendicités qui souffrent, pour la majorité des cas, ou se retrouver dans l'angle mort de toutes les attentions critiques. Pour mener cette enquête ce sera donc « *écrire une étude sur le cinéma (un don) est comme rédiger une autobiographie, ou quelque chose comme des mémoires métaphysiques* » au conception de John Dewey. C'est au cours de ces travaux de recherche portant sur le genre de certains éléments de sociologie de ce XXe et XXIème siècle que me sont apparus les travaux inhérents aux transmissions adulte/enfant ou parent/enfant et qu'ont été conduits ceux à mesurer les inconvénients d'un tel déficit conjectural voire spéculatif. Du fait de la singularité énoncée et aperçue dans plusieurs dispositions au sein de ces rapports à la première personne de nos contemporains, le modèle *in memoria* s'avère constituer un fil conducteur privilégié afin d'aborder le domaine des écrits consacrés à l'effectivité du don.

C'est ce fil rouge qu'il faut suivre afin de souligner l'intérêt d'une étude systématique de ce que l'on peut nommer, ainsi que proposé : « *Un don, ce fait social engendré par la famille ou la communauté* ».

Répéterons-nous assez que la mémoire du don, d'un donner, est cette notion complexe, abordée de multiples manières en psychiatrie/psychologie, raison/philosophie, en neuro-imagerie/électrophysiologie. Songeons aussi que le sujet existe tout autant au niveau des systèmes anatomo-fonctionnels soit au niveau du neurone ou du canal ionique chez l'animal et chez l'humain. Aucune surprise de ce fait par conséquent qu'il puisse exister de multiples théories et modèles de la mémoire du donner à transmettre, à priori cinq, quelquefois pénibles à condenser synthétiquement, en tout cas difficiles à accorder donc à transmettre¹. Le don fait partie de ces phénomènes également mnésiques qui pourront être observés dans tous les organismes sensibles, même les plus primaires ou les plus primitifs.

Certes, une définition habituelle de la mémoire au don pourrait être cette faculté qui permet de crypter, déposer et interpeler des expériences passées, mais cette définition met l'accent sur la capacité d'une souvenance consciente ; or d'abondants faits mnésiques, comme celui du donner ou du savoir donner sont inconscients et devraient être restés dans l'inconscience et être formulés de façon implicite. En d'autres termes, ils s'expriment au travers de l'organisme humain en bouleversant machinalement les postures ultérieures.

Cependant : « ... *Je te donne mes notes, je te donne mes mots / Quand ta voix les emporte à ton propre tempo / Une épaule fragile et solide à la fois / Ce que j'imagine et ce que je crois / Je te donne toutes mes différences / Tous ces défauts qui sont autant de chance / On (ne) sera jamais des standards, des gens bien comme il faut / Je te donne ce que j'ai, ce que je vau...* »².

1 Une autre définition de la mémoire, plus complète, est par conséquent celle quand il s'agit de « *l'ensemble des mécanismes par lesquels une expérience peut modifier un comportement ultérieur* ».

2 Goldman, Jean-Jacques, Jones, Mickael, *Je te donne*, 1985.

Quelle qu'en soit la raison, toutes paroles indiquent cette volonté expressive d'un savoir donner sans aucun tabou, sans aucun prix, surtout sans aucune discrimination. Pourtant, il faut savoir se faire recevoir et se faire reconnaître dans le don, en premier le don de soi.

Ce sujet doit commencer par ce don en évidente constance comme le don vénérable mis en axiome probant et principal par toutes les religions depuis des millénaires, religions avant les politiques, qui insistent sur le don sous toutes formes multiples et variées. Cette omniprésence de la façon de donner est soutenue dans les coutumes des dons quand le face-à-face entre l'imaginaire et le réel se produit entre le donateur et le donataire, ces bénéficiaires différemment perceptibles qu'en analysant leur lieu propre à leur demande de don, avec leurs relations dialectiques entre eux où le don engendre le contre-don. L'usage ordinaire du don relève en effet moins d'un savoir-faire que celui du savoir donner qui sera constaté et engagé en commun par un accord pratique comme quand les individus cherchent à se mettre en harmonie d'une habitude ou à harmoniser leurs faits et gestes envers autrui...

Dans les textes du Coran, le don ne vise pas primordialement à établir ce lien d'échange entre l'un et l'autre. Le donateur fait un don à la personne souvent pauvre, indigent ou dans le besoin et ce n'est pas ce dernier qui prend en charge le contre-don, mais Dieu. Celui-ci récompense le donateur sous une forme qui ressemble, en apparence, à un rapport marchand et le retour du don se fait de telle sorte que le donateur va infiniment gagner plus que ce qu'il délivre afin de fournir une aide aux personnes – communauté – dans l'exigence d'une survie au quotidien. La philanthropie, comme l'altruisme, ces philosophies du don est entretenue par les religions sous un rapport ambigu : il faut exprimer les questions à la fois d'héritages, de traditions de générosité et d'altruisme, mais aussi d'une volonté de délimitations et de démarcations entre les personnes. Les humanismes proférés par les érudits sont appréciés plus impartialement et plus universellement que des générations de dons religieux jugées moralistes et typiques, partisans ou condescendantes voire sectaires.

Qu'en est-il vraiment ? Ce sujet qui m'est revenu est repris à l'idée en finissant une découverte de lignes remarquables tout autant qu'étonnantes d'un auteur qui m'est tout autant parfaitement inconnu : Didier de Buisseret décrivant sa promenade très personnelle de son en-soi puis de son à-soi qui lui aura fait capter son attention, son regard, sa réceptivité et provoqué son émotion, mélange de psychisme et de psychologie ... avant d'entrer en relation.

Avons-nous tous le souci d'individuation en ne s'intéressant qu'à une seule facette de notre nous-même ? Dans ce don pour lequel je souscris, il faut mettre en cause une vraie rencontre mettant en jeu les totalités de nos présences dont le premier face à face quel que soit son temps passé au don. L'ouverture aux autres devient donc essentielle, tout en montrant les disponibilités indispensables de chacun et favoriser ainsi les réalités qui ne se réduisent pas qu'à nous-mêmes en indiquant que nous sommes prêts à vivre. Ce qui se dit, c'est que tout individu en lui-même a besoin de se voir pour se reconnaître quand la réalité ne se réduit pas au "je me suis reconnu" mais "je fais aussi partie de la vie commune".

Par ces dons, faut-il percevoir une idée de cohésion sociale ? Cette appréciation à charge ou à décharge peut-elle nous paraître justifiée ? Alors que peut-il être dit des normes portées par des religions aussi différentes que le monothéisme juif ou catholique et protestant et le bouddhisme et l'islamisme ? Est-ce que les pratiques éthiques et liturgiques, au même titre que la prière et le jeûne et les règles courantes semaine après semaine ont-elles effectuées en existence ordinaire des dispositions significatives pour « *le penser et le vivre* » concret du don ? Au surplus viennent les questions : donner quoi, quand et à qui ? Ou encore : que prévoir de donner : nos surplus domestiques, quelques charités particulières ou le don engage-t-il toute la personne dans son rapport aux autres et surtout au divin jusqu'aux limites franchissables de nos vies propres ?

« La chose donnée produit sa récompense dans cette vie et dans l'autre. Ici, elle engendre automatiquement pour le donateur la même chose qu'elle : elle n'est pas perdue elle se reproduit. (...) » (Marcel Mauss).

Comment actualiser ou mieux réactualiser le savoir donner ? Cette question avant sa réponse réclame une mise au point. Faire un détour afin d'ouvrir une autre façon d'élaborer le don, ce sera d'avoir cette envie de se manifester par un geste imprévu ou suscité. Un à-côté émis par Sacha Guitry : « *Travailler sans en avoir envie, ça n'est pas un travail qu'on fait, c'est une besogne. Et c'est à ces moments-là qu'on se rend compte à quel point l'on a peu de mérite à faire les choses qui vous plaisent* » disait Sacha Guitry. Nos envies, cette source de nos

émotions, ouvrent nos occasions de nous plaire en faisant plaisir donc donner du sens à toutes ces envies ; ce sens qui sera d'assurer à nos actions uniques ou multiples, pour justement donner envie. Vous pouvez dire à ce sujet : c'est un chat qui se mord la queue ! Cela semble évident, mais nous posons nous la bonne question du sens par lequel nous voulons donner à tous les objectifs fixés ? Est-ce que nos préoccupations sont de nous assurer que les communautés auront bien interprété ce geste gratuit, interprété pourquoi nous leur demandons d'effectuer telle ou telle action sociale, donner ?

L'égalité en tout entre les humains fait que de nos jours penser à avoir un geste instinctif du don ne peut être réfléchi face à des situations discriminatoires. Et, donner, sans retour réfléchi et raisonné, rend incohérente toute analyse immédiate sur "le tas", sur le terrain. Toute discrimination se pose comme étant inverse à une qualité du don recherchée surtout non conforme aux situations exigées par les recommandations juridiques³. Sommes-nous certains nous-mêmes de savoir le pourquoi du choix de ce projet de geste universel ? Il est possible d'avoir l'envie de tellement de choses collectivement ou isolément dont celles que nous ne maîtrisons pas ou celles qui s'imposent à nous. Qui n'a jamais fait cette expérience de « *succomber* » à l'envie de... ? C'est étonnant comme le temps passe vite quand nous pratiquons une activité qui nous fait envie. L'humain est cet animal capable d'envies prévues, imprévues multiples, uniques ou variées. Finalement et simplement, l'acte du donner qui est issu du terme même de « *don* » n'engendre pas l'unanimité d'une entente globalisée et fictionnalisée par la finance et son arme dévastatrice l'argent puisque dans notre société, le don, qui se détermine comme gratuit, se confirme par la définition des dictionnaires : « *Ce qu'on abandonne à quelqu'un sans rien recevoir de lui en retour* ».

Rappelons-nous et nombreux sommes-nous qui reconnaissons l'indice précurseur en sociologie qu'est l'étude de Marcel Mauss ainsi que sa prédisposition dans l'évolution de sa pensée au fil de son texte et ses recherches appliquées afin de situer la différence entre le *don archaïque* et le *don moderne*. Mais alors, qu'est-ce qui nous pousse à donner, à recevoir ? Et surtout, qu'est-ce qui nous oblige à rendre en retour ? Pourquoi certains sujets/objets reçus nous paraissent-ils sacrés ?

« *Le don est à la fois ce qu'il faut faire, ce qu'il faut recevoir et ce qui est cependant dangereux à prendre* » (Marcel Mauss).

La sagesse de la réciprocité

Il est en effet à l'origine de l'attention toute particulière accordée à la problématique de l'autre dans les philosophies existentielles du XXe siècle. Publié à Heidelberg en 1923, le *Je et tu (Ich und Du)* suscita, influença ou accompagna les réflexions de Husserl sur la coexistence des intentionnalités, celles de Max Scheler sur la "sympathie", celles de Karl Jaspers sur la "communication", de Martin Heidegger sur le "mit sein", de Jean-Paul Sartre sur le "pour-autrui" et de Jacques Lacan sur "l'autre". Si tous n'ont pas forcément lu ou médité Martin Buber, chacun au moins, par son cheminement autonome, exprime l'importance primordiale de la réflexion sur l'autre. Notamment Emmanuel Levinas, chez qui la philosophie du visage comme signe divin fait écho à la doctrine bubérienne du Face-à-Face. Gaston Bachelard exprime le centre incandescent de l'œuvre de Buber, dans sa *Préface au Je et tu* : « *Il faut avoir rencontré Martin Buber pour comprendre dans le temps d'un regard la philosophie de la rencontre, cette synthèse de l'événement et de l'éternité. Alors on sait d'un seul coup que les convictions sont des flammes et que la sympathie est la connaissance directe des âmes. C'est ici qu'intervient la catégorie bubérienne la plus précieuse : la réciprocité* ».

Cette première partie introduit en fait la relation *Je-Tu*. Martin Buber explique la dualité du monde pour l'homme avec d'une part la relation *Je-Tu* et de l'autre, la relation *Je-Cela*. Dans une relation *Je-Cela*, on ne s'intéresse en fait qu'à une seule facette de l'individu (le physique, la tenue, etc.) alors que la relation *Je-Tu* est une vraie rencontre et met en jeu la totalité de la présence. Pour que cette rencontre se produise, il faut être ouvert, disponible et prêt à la vivre. La disponibilité de chacun est indispensable. Le *Je-Tu* ne se maîtrise pas. La rencontre surgit.

3 Soetemont, Vincent, DRH général du ministère de l'Éducation nationale, de la Jeunesse et des Sports et du ministère de l'Enseignement supérieur, de la Recherche et de l'Innovation, 2022. Le renforcement de professionnel entre les femmes et les hommes et la lutte contre toutes les formes de discrimination, qu'elles soient fondées sur le sexe ou sur tout autre critère prohibé par la loi, constituent un enjeu fort et d'actualité. Ce guide est publié sur le site internet du MENJS et sur celui du MESRI. Url : www.enseignementsup-recherche.gouv.fr.

Malgré cela, le *Je-Cela* n'est pas méprisé par Buber. Ce qu'il dit, c'est que l'individu a besoin du *Je-Tu* pour se reconnaître. La réalité ne se réduit pas au *Je-Cela* mais il fait aussi partie de la vie. Les domaines émis par Buber sont un monde avec celui de la relation qui s'établit dans trois sphères : 1) la première est la relation de la vie avec la nature où la relation est réciproque mais pas explicite. Dans cette relation surgit l'obstacle du langage et par exemple : avec les animaux et les plantes. 2) La deuxième est la relation *Je-Tu* ou la relation est manifeste et explicite. On peut très bien recevoir et donner le *Tu*. 3) La troisième est la relation avec les idées. Cette relation est muette mais suscite une voix. Les idées ont une existence plus grande que celle que l'on veut bien leur donner. Ici apparaît l'idée du *Tu* éternel : Dieu ou un Dieu.

Même si la recherche sur le don et le donner porte sur ce qui fonctionne entre les humains – famille, communauté, société du travail et du loisir – il sera impossible d'en dire quoi que ce soit à propos de cette phénoménologie si nous nous contentons d'observer ce qui occasionne ces va-et-vient. Il faut considérer le sens de ce don qui se passe entre les parties actrices. Par comparaison, avec le marché, modèle expressif de nos sociétés contemporaines basé sur l'offre et la demande commerciale, il reste les trois obligations déjà citées – donner, recevoir, rendre – mais en ce qui est concerné ici, le retour n'a pas de sens économique car recevoir n'est pas la panacée étant sans l'obligation de rendre. Nous parlons d'obligation morale et non de ces obligations juridiques et légales ou formelles car celle-ci contient un élément de liberté, moment choisi pour cela. Un espace jusqu'ici non traité est celui de l'hospitalité, ce n'est pas du don mais une réception de l'autre dans ledit espace. Mais que donne celui qui reçoit et que rend celui qui est reçu. Il y a cadeau de la présence de celui qui est reçu... Et il peut y avoir une gêne entre les deux cas de ces personnes : être reçu et recevoir. Créer, participer, partager ... une construction contemporaine, en quelques contacts aidés des I.A., se met en place des fonds pour les dons ciblés pour toute la société environnante et dans la bulle universelle du don approprié et précis dans sa destination. Mais à qui sera destiné ce don – à cette occasion uniquement financier – et ce partage de fonds ? Une détermination finale doit être très souvent expliquée, à cet instant sans discrimination, sinon vont se créer les gênes du receveur.

En seconde partie, respectons et déterminons d'où vient la gêne souvent éprouvée lorsque nous est offerte quelque chose. Dans son essai Marcel Mauss, le premier – Claude Lévi-Strauss, à la suite jugeait son texte *révolutionnaire* – a dressé un portrait du *fait social* total qu'est le don, en nous éclairant de toutes les dimensions (religieuses, juridiques, économiques, morales etc.) de cet échange qui nous lie les uns aux autres⁴. Il y a depuis un quart de siècle (il se peut un peu plus !) un manquement dans les modes éducatifs, les transmissions parents-enfants, communications en fraternité sociale et leurs adhérents. Par le biais du don, comment faire le maximum pour un maximum de bien, de bien-être ? Y-a-t-il un fondement à cette raison de donner ? Trouver une disposition de transposer les pensées pour notre méditation, cela ne peut se faire, semble-t-il, qu'en ayant découvert comment reconnaître les gestes fondamentaux de la base volontariste du don : que ces gestes participent de leur propre fait en participant de leur propre présence, re-création en continu de l'acte social. Ces faits sont considérés essentiels dans la production d'un paraître, projetés au monde immédiat, gestes réflexifs par essence comme étant référentiels, réfléchissant leur origine mental et physique du donneur.

Nous référant à Peter Singer : « *L'autre pensée du donner est l'altruisme, altruisme efficace, qui se rapporte à la fois au mouvement social et à la philosophie consistant en l'utilisation d'une approche scientifique afin d'en trouver les combinaisons les plus efficaces de répandre le maximum de bien-être personnel et collectif.* » Les tenants de cette conception des choses intuitives – dont l'auteur P. Singer et nous-mêmes faisons partie – pensent qu'avoir du cœur ne peut suffire : *le cerveau a aussi un rôle essentiel à jouer.* C'est admirablement perceptible de vouloir "Donner" mais il faut le faire naturellement en intelligence réciproque sinon l'action ne sert à pas grand-chose sinon même à rien.

Reste le don instinctif qui anime nos chemins et qui intervient à la rencontre de personne, inopinément. Dans ces cas, parlerons-nous d'efficacité rationnelle d'un don par l'assurance d'un impact réellement positif ? (Peter Singer). Dans ces recherches, disons ethnographiques, nous ne nous intéressons pas aux physionomies ou aux portraits universels comme ceux du parasite avec dans sa tête le produit à tirer de ce don ou de l'avare identique à l'ingrat ou au gaspilleur, aux radins. Néanmoins, quelles sont les prétextes de la radinerie qui en fait rassemble tout ? Arrêtons-nous sur la question. Plusieurs paramètres doivent être pris en compte lorsque

4 Grand livre de l'altruisme et de la coopération, *Essai sur le don* de Marcel Mauss nous permet de penser ce que peut être une société de la réciprocité, de l'altruisme.

Accueillir sans discriminer, un don du savoir donner : *un fait social engendré par la famille ou la communauté* sont recherchées les prétextes de la radinerie et les intentions du radin/radine. Radicalement, cela ne peut être expliqué que par la forme d'éducation, l'environnement social/familial doublée de la peur de manquer, mais aussi, plus intensément et précisément, la représentation, l'idéalisation intensive et invasive de l'argent pour cette communauté. Souvent les présents de cette communauté radine ne peuvent pas s'imaginer que l'argent est seulement un véhicule qui permet de vivre en congrégation choisie. Pour eux, c'est l'apparence d'une réelle sécurité et le fait de conserver leur argent sécurise leurs comportements sociaux. À ces dons et faux dons, ignorance du savoir donner, se profile le reflet de certaines personnes dans leur peur du lendemain, leur peur d'agression ou leur peur physique comportementale face à autrui. Le cas fréquent de personne vieillissante se positionnant en sécurité dans le radinisme. Par ailleurs, les spécialistes indiquent souvent qu'il n'existe aucun rapport avec les réalités des moyens financiers, riche ou pauvre leur solution est identique. La compréhension vis-à-vis de possédant riches mais radins ne peut se concevoir simplement.

Il ne faut pas ici déterminer des typologies cliniques, non plus se polariser sur les fonctionnements du psychisme, sur le profil de l'humain « *hyper-donateur* », sur le portrait psychanalytique d'une personne qui donne tout autant que celle qui reçoit. Nous allons éviter d'assimiler un donneur d'ordre financier au sujet du don. Ce désir de donner participe à l'imagination de la vision de sa propre mère et une orientation vers la sollicitude. Le bénéfice égocentrique égoïste dans l'univers malsain de l'argent s'ajoute à l'image gratifiante de la bonté, d'appropriation de soi-même, de l'être donnant qui se sachant tel se reconnaît par instant dans une forme d'auto-reconnaissance. En effet, aucun rapport ne s'étanchera dans une quelconque illusion monomaniaque caritative, dans une névrose *prémonitionnelle* que celle d'être en dette, ou encore dans un trait de caractère anal, caractère d'origine sous la ceinture.

En effet, cela se déclinent toujours selon trois obligations : donner, recevoir, rendre celui qui s'en saisit se choisit lui-même de se concevoir en destinataire, incertain et contingent, et la communauté pourrait bien ne plus être qu'une chimère. Sans doute la destinée de l'un et l'autre être éclaire-t-elle, pour une bonne part, la métamorphose apportée d'une forme lyrique au geste de l'offrande. Toutes les générations se confrontent au sujet. La construction lyrique et symbolique voire culturelle des chances de donner ou de recevoir, dans les groupes humains autant que chez les individus, va s'opérer par une transmission inter et transgénérationnelle, vecteur de continuité comme de renouvellement par un apprentissage absolu et libre. Le premier terrain fécond est celui du tissu familial ou celui des tissus sociaux dont ceux de la communauté des cités, en lien avec d'autres institutions et acteurs. Le lien peut être biologique, génétique, familial et social, mais c'est la transmission d'un héritage culturel honnête qui lui a toujours apporté tout son poids symbolique aujourd'hui comme hier pour demain.

D'autre part et écrit entre autres par Marcel Mauss, il est mis en évidence que, sous couvert de pratiques de générosité ou de gratuité et de liberté, le « *Donner* » induit inévitablement la notion de « *contre-don* ». La précision est sur sa réponse « *Le don n'est pas une Économie naturelle et demeure la pratique non d'individus mais davantage de collectivités qui s'obligent mutuellement...* » En clair dans la plus grande part des sociétés civiles ou religieuses, y compris les nôtres contemporaines, une convenance très stricte – éthique des règles et codes sociaux – existe qui enseigne le fait à donner, de recevoir puis à rendre. Ces conventions assemblées nommées « *prestation totale* » concourent à établir cette cohésion sociale nécessaire : « *La prestation totale n'emporte pas seulement l'obligation de rendre les cadeaux reçus ; mais elle en suppose deux autres aussi importantes : obligation d'en faire, d'une part, obligation d'en recevoir, de l'autre.* » Les termes omniscients du don et de la socialité afférente qui y sont associés avec une fin d'un réalisme ainsi que tous les termes utilisés plus avant qui peuvent être acceptés en particulier dans les formes de la laïcité, va exister en particulier cette profondeur à laquelle une vie d'humain ordinaire demande à être exprimée ainsi que la surface des moyens ordinaires à travers laquelle cette vie devra s'exprimer, d'un côté ou de l'autre du don, centralité de l'action entre humain.

« *Au milieu de toute difficulté se trouve cachée une opportunité* » (Albert Einstein).

Donc et en cette troisième partie, vont se vérifier l'utilité et l'opportunité à une science de l'éducation de connaître les processus et les conditions relationnelles de toute transmission des formes du don. Il s'agit de formaliser d'envisager les pratiques du donner pour les maximaliser, d'en repérer les obstacles et de les enlever afin de se garantir que le don demeure présent à tous en des sens communs du terme. Et chaque étape

de la transaction donner-recevoir-rendre, manifeste des écueils à surmonter et des accidents à dépasser. Dans toute première séquence, les complications (obstructions) se trouveront surtout chez celui qui donne (le donateur) : il peut ne pas ressentir ce qui s'est nommé l'obligation de donner (Mauss 1924).

Le donateur va être agressé de craintes multiples dont les réticences à partager ou la peur d'une privation, une crainte de la trahison. D'autres sujets vont se faire jour avec un manque de confiance dans les familles, l'appréhension de la fin de vie, etc. ... Autant de freins sont les éléments d'inquiétudes arrêtant l'élan du don instinctif et sans commission de retour. En règles générales et courantes la passation apprise dont le transfert de richesses supposées, la translation de biens communs, la transposition du don, est impossible quand se prévalent les raisons ou les pulsions du protéger, maintenir, intercepter, conserver, privatiser, etc.

Engager, accueillir et intégrer sans discriminer

L'opportunité vient en cette action non commandée mais assujettie au bien-être des acteurs volontaires ou involontaires. « *Engager, accueillir et intégrer sans discriminer* », c'est un premier constat d'un geste de bonne volonté afin de se prémunir contre tous les risques sociaux, mais, surtout, faire valoir cette contribution à la confiance des communautés d'aujourd'hui tout autant que celle à venir dans la qualité d'une compréhension mutuelle des besoins des uns envers les autres. À la lecture de l'ensemble des textes, cette vocation à permettre une appropriation rapide de ces bonnes fonctions sur les enseignements et les apprentissages du donner doit confirmer le donner sans retour, sans réminiscence d'une volonté de gagner tant en consécration personnelle qu'en finance recherchée ou pas. Par nos savoirs formés, notre vécu instinctif ou formaté, nos réceptivités sensibles sont différentes de l'ensemble de toutes les communautés. Même si des injonctions apprises et transmises restent le pilier culturel de telle ou telle famille.

Pour chaque fragment positif proposé en modèle, l'important est donc valorisé par cette forme d'appropriation personnelle en la rendant personnel. Certaines parties pourraient trouver un écho en soi-même et d'autres parties moins particulières tout en étant appréciées. L'essentiel est d'intérioriser celles qui vous ressemblent (s'assemblent) en essayant d'imaginer quel changement concret elles pourraient provoquer dans votre quotidien. Mariage pensez-vous ? Par le don, ce sont d'excellents termes à propos des hospitalités entre communautés, entre groupes locaux, entre voisins et visiteurs – manifestations et rituels familiaux avec fêtes, foires, aident aux échanges obligés – comme les commerces là où les trocs servent d'outils de référence aux donnés. Tous ces présents ne servent pas aux mêmes choses et aux mêmes résultats que dans les cas de négoce à but lucratif. Comprendre que les intentions sont essentiellement morales et incarnent avant tout un sujet/objet afin de produire un sentiment dans l'amitié entre deux personnes en jeu, et si l'opération n'a pas cet effet, le "tout est manqué".

De toute conduite humaine en communauté – parce qu'il ne peut exister d'humain sans une communauté si grande ou si restreinte soit-elle – de l'illustration concrète des valeurs portées et colportées, il ressort cette attention portée à des manières de vivre en faisant un impact entre ceux qui peuvent donner et ceux qui peuvent savoir bien recevoir. En fait, évitons les discriminations, acceptons ce qui est et une confiance s'établira. Les grands accomplissements n'ont eu de réussite que par la persévérance au détriment de toutes les forces provocatrices volontaires ou innées. Accepter ce qui est nous-même face aux autres. Se dire chaque jour que si nous obtenons quelque chose que nous n'avons jamais eu, la nécessité sera d'entreprendre une action que nous n'avons jamais faite. Donner, savoir donner, savoir recevoir sont des chemins qui se préparent ou qui sont à reprendre, à apprendre avant de transmettre. Aucune immense dotation spécifique n'est nécessaire pour ces savoirs être par le donner, savoir transmettre le donner sans retour envisagé, option primordiale et obligée d'une parentalité. Cette notion fondamentale et utile est d'une accessibilité déconcertante pour tous et à tous. Ce geste d'élan humain doit être impérativement transmis hors des contrôles et des opérations monétaires, via le notaire ou les établissements financiers ou bancaires. Ce sont des exemples. Cette transmission de savoir donner constitue un socle social par lequel tout le monde est bénéficiaire dans ces paysages qui se déploient en communauté – restreinte ou pas – et va s'augmenter de la sensibilité ou prendre de l'envergure avec ce qui est ou qui sera partagé.

Considérons que ces actions comprises et entérinées dans le cerveau de chacune et chacun deviennent des sources de bien-être avec des valeurs et des liens sociaux affirmés. Autant d'interrogations qu'une reconduc-

Accueillir sans discriminer, un don du savoir donner : *un fait social engendré par la famille ou la communauté*

tion de la pensée sur la pédagogie et les sens culturels à partir de l'éthique d'un sens du sacré doivent être posés articulant cette triple obligation énoncée et posée comme découverte d'un canon universel de cette symbolique au dépassement averti des violences de la réciprocité mimétique. Être toujours prêt à... à partir d'une règle significative, nous pouvons solliciter ici comment interfèrent les apports après et pendant l'intervention experte d'un tiers instructeur, issu ou pas de la famille et de l'éducation sociale, pour la passation d'un don et l'autonomisation d'un être susceptible de mobiliser, de faire circuler et restituer, le précieux assemblage des convictions sur le donner. Les sociologies du terrain ont eu affaire avec de nombreuses institutions et des arbitrages (école, associations, précepteurs particuliers, intervenants de soutien scolaire, parents et religieux de toutes les convictions) qui se sont s'interposées entre les adhérents aux rapports intergénérationnels, afin d'arriver à briser ce face à face, puis par l'accompagnement d'un tiers soutenir les phases de toutes les transmissions obligées dans ces cas.

Anticiper en nos facultés de côtoyer, penser à donner par une communication comme un objectif serein et journalier dès les débuts d'une vie à l'âge responsable peut évidemment apparaître comme une charge supplémentaire de toute éducation qu'on pourrait remettre toujours au lendemain des agendas chargés. Il faut parler à ce niveau tout autant des gens en activité que ceux en non-activité continue ou même les SDF. Ce n'est pas le même emploi du temps mais... Pourtant, cela peut vite devenir un réflexe naturel comme une révélation d'un savoir-vivre – cette conscience d'une responsabilité pour plus tard – dont il faut s'occuper tout de suite et très vite.

« *J'ai ressenti à nouveau une immense envie de vivre quand j'ai découvert que le sens de ma vie était celui que je souhaitais lui donner* »⁵ (Paulo Coelho).

Considérons cet investissement essentiel, avec la promesse que toute action engagée ne partira pas en fumée dans une obsolescence désuète programmée. Quelle que soit la posture, y penser et transmettre dès le plus jeune âge permet des projections et des obligations à prendre ses mesures pour l'avenir social. L'évidence paraît écarter que pour donner, il faut s'éloigner de toute avarice aussi bien sur le temps à participer avec les autres que sur le don de nos propres temps à passer avec les autres. Sur ce large sujet, Khalil Gibran en a énoncé quelques lignes : « *Vous dites souvent : Je donnerai, mais seulement à ceux qui le méritent. / Les arbres de vos vergers ne parlent pas ainsi, / Ni les troupeaux de vos pâturages. / Ils donnent afin de vivre, / Car retenir c'est périr.* » (Khalil Gibran).

Donner sans retour, ce geste social, avec le savoir donner et le savoir bien recevoir, implique de posséder une vision, une envie et un sens des dispositions sociales en cours pour faire nos vies. On ne transmet pas ce rôle du jour au lendemain, mais au terme d'un processus mental, émotionnel et actif long puis pensé en vue de faire perdurer cet objectif général en société ou dépendant d'un motif familial à respecter. C'est pourquoi chérissons vouloir porter l'idée selon laquelle y penser toujours, et dès le début, est source d'aisance mentale et d'assurance intellectuelle. Il n'y a pas de petite ou de grande façon de donner sans penser à un retour en une façon de vivre originale. Donner un simple conseil, donner à partager au bon moment, peut changer la vie de celui qui reçoit. En revanche, on ne peut pas transmettre ce qui n'a pas été pensé pour l'être humain hors d'une société. Dès lors, il sera sans doute plus souple de transmettre, par exemple une façon de vivre, si, bien entendu, elle a été façonnée dès ses premiers instants pour l'être humain. Un être, lui, doté d'une histoire devra, probablement se transformer, se moderniser ou pourquoi pas intégrer à une entité plus vaste quant à pouvoir transmettre avec efficacité le don de savoir donner qui lui aura été cédé.

La clairvoyance du vouloir donner, la préparation visionnaire et l'organisation mentale d'un moment du don sont des investissements psychologiques essentiels pour que la démarche réussisse. L'éducation familiale et sociale conjointe pour « *prendre en main* » le sujet du “Donner” à transmettre l'est tout autant. Quand le fait de sourire existe, l'amorce de la baisse de l'agressivité est évidente et sourire fait amorcer l'acte du don. Nous pouvons par exemple adorer la musique, écouter, s'émouvoir, mais si l'on remet une partition précieuse, nous sommes dans l'absolue incapacité de la transcrire : tous les signes apparus resteront inexplicables tant que leur décryptage ne sera pas enseigné. Finalement, il en va de même dans toutes les jouissances : en art, « *voir et regarder* » ne sont pas des évidences, cela s'apprend. Pour apprécier un geste, une attitude, il faut éveiller le regard de celui qui observe le but de la démarche. L'action instinctive avec le sourire et l'illumination du visage

5 Paulo Coelho. Url : citations.ouest-france.fr.

est désormais jetée en direction de l'inconnu, le don se confond avec l'appel au don sans retour. Apparemment libre et gratuit, et cependant contraint et intéressé de ces prestations. Il n'y a plus dominant et dominé.

Le geste du don, une relation constitutive ou conditionnelle

En reprenant les “débats” sur le don, nous découvrons et nous comprenons que ce ne sont pas de “nouvelles discussions”. Cette interrogation est aussi désuète et ancestrale que les univers de la dette aussi la retraversée des controverses aboutit à une constatation : toute formulation qui se voudrait résolue et chercherait à bloquer les concepts de don, ou de dette, est susceptible d'être rejointe immédiatement vers une contre-proposition tout aussi adéquate⁶. À la réflexion sur cette nature des liens entre les genres expressifs dont le lyrique, le geste du don s'en trouve impérieusement relancée : relation constitutive ou conditionnelle ? Les caractéristiques propres au discours poétique de ces envies portent-elles ces gestes vers une altérité en laquelle ils pourront se remettre corps et esprits ? Une autre question vient : de quelle nature relèverait alors le don sous sa forme poétique ? Tous ces gestes caractérisent le don, l'accueil, l'offrande. L'ouverture de nos envies, de nos gestes vers le bas des communautés montre comme en l'expression idéale artistique que « *le buddha ne garde rien enfermé dans sa main et que tout ce qui s'y trouve peut se répandre sur le monde* ». Il s'agit de démontrer une universalité du don, universalité d'un geste qui, faisant foi ici, ne peut être issu de quelques religions que ce soit, religion ou politique, multiplicité d'un geste issu de l'entendement, de l'envie et d'une forme d'*une vénérable en alliance confraternelle*.

Ces questions gagnent en complexité à l'ère moderne, car pour les contemporains du XXI^{ème} siècle, il s'agit d'éclairer ce qu'il advient du geste d'offrande quand le sujet poétique oublie sa fondation, quand l'exposé poétique tente de subsister sur « *les cendres du sacré, quand la parole poétique cherche à maintenir sa voie/voix dans les marais d'une communication triomphante par les monnaies et quand l'hypothèse d'une communauté prend les contours d'une utopie : subsistance précaire de l'offrande lyrique, ou relève suprême, geste ultime qui en condense les sens et la portée ?* » Seulement, il sera ajouté que par cette observation ont aussi été englobées les méthodes et les techniques se rapportant au contact direct sur le terrain, au classement, à la description et à l'analyse de phénomènes culturels singuliers sur le sujet qu'il s'agisse d'arguments, de dispositifs, d'opinions ou de possibilités de choix et de disponibilités des acteurs. Dans le cas des objets du don social, ces opérations se poursuivent généralement dans les bureaux, ce qui peut être considéré sous ce rapport comme un prolongement des espaces sociétés interrogés. En cela, le don est loin de l'instinctif, loin du non-conventionnel et surtout du don irréfléchi et inconscient. Don sur le coup, imprévisible mais émotionnel. Cela participe à cette vivacité qui peut – pourra – être démontrée, vivacité suggérant que ce que l'on nous montre en vie courante ne sera toujours qu'une vue dans un nombre infini de vues également possibles, que, finalement, rien de ce qui est fait ne pourra rompre l'idée de ce cercle d'une vue globale.

Disparition notoire de l'instinct et de la charité immédiate

Depuis quelques temps, il est un souhait généralisé dont celui de permettre plus de réactivités, d'efficacités et de vivacités dans une continuité rassurante. Rassurante ou plutôt tranquillisante mais pour qui ? Pas pour les destinataires en tout cas, loin de ces notions financières qui se disent philanthropiques. Le moyen trouvé par les banques et les sociétés de crowdfunding est le don programmé dans son calendrier et sa valeur. Disparition notoire de l'instinct et de la charité immédiate.

Par ces biais extrapolés de la demande d'argent, l'image d'entrer en communauté bienfaitrice reste une forme marketing faisant miroiter l'existence d'une grande famille – milliers de bénévoles et donateurs – dévouée à l'aide quotidienne des personnes vulnérables. Bien ou mal, ce système ôte toute prétention de contact direct et décharge le donneur éventuel de toute préoccupation réelle sur ces gens – sociétés à qui le bienfait doit être apporté – devenus invisibles. Les autorités en ces matières mettent les populations susceptibles du donner face aux contingences d'un coût de vie de plus en plus chère et par hasard, ce sont les produits de première nécessité qui augmentent le plus. Étonnements ! L'accroissement des inégalités devenant perceptible sert de prétexte à ces dons réguliers attendus comptablement avec en intermédiaire à la vue de l'accroissement du nombre des sociétés de récolte du don qu'il faut faire vivre avant le bénéficiaire réel du

⁶ Jean-Paul Sartre et Jacques Derrida ont fait remarquer la structure ambivalente de ces notions et leur perpétuelle instabilité.

don. Pourquoi ces sociétés sont-elles majoritairement dans des pays dits cachés, dont une en Europe et l'autre bénéficiaire pas loin de notre Europe mais ne voulant pas y accéder ? Comprenant cela, le choix du don et de la forme du donner devient difficile dans l'apport soutenu en continu.

Aucune générosité dans cette façon du donner ne peut permettre une telle poursuite, jour après jour. Tout engagement – auprès des enfants et des familles en situations précaires, des sans-abris par la faute d'une société propriétaire, des personnes âgées isolées ou celles en situation de handicap pour cause de médecine non appropriée – réclame un consensus explicatif dans l'éthique du vécu ensemble organisant les réductions des immobilismes et des individualismes exacerbés prônées par les sociétés contemporaines. Tout notre organisme – corps, cerveau, cœur – fera preuve de cette générosité et d'une solidarité en comprenant le geste et l'actualité du geste. Les causes immédiates expliquées touchent au cœur et les visions réelles font "mouche" pour la facilité à donner, à subvenir au bien commun par une aide devenue indispensable.

Encore une fois, la facilité apportée par le don récurrent mensuel faisant rejoindre une communauté bienpensante et bienfaisante devient une donnée homérique, un thème récurrent d'une publicité n'expliquant rien ou presque ... faussement édictée n'expliquant pas la durée sans ajouter les détails pour qui ou quoi ou quand les fonds récoltés seront distribués et sous quelle forme. Alimentaire et santé sont bien sûrs les premiers éléments à pourvoir en aide immédiate. Mais, si les plus riches arrivaient à faire face à ce qui serait préférable, utile dans l'exigence immédiate, le don immédiat serait autre, plus consensuel plus désintéressé et essentiel. L'idée de moyen financier constant ne devrait pas être exposée. Les missions pérennes hors conflits mondiaux et résultats météorologiques peuvent être diminuées si les niveaux de vie de chacun, surtout ceux des plus bas, pourraient être réellement pris en considération. Le partage Ce mot jamais utilisé par la plupart des nantis pervers.

Le don voulu, toutefois non programmé, ne doit pas être un soutien financier récurrent aidant aux anticipations car il facilite la paresse d'esprit et la paresse des volontés à bien faire devant les actions sociales qui ne devraient pas être présentes. Résoudre le problème plutôt que de l'entretenir.

Par rapport à cette ethnographie qui peut être précisée, l'ethnologie du don représente donc ce premier pas vers la synthèse de l'étude de la socialité du "Donner". La répartition de l'avoir collectif pour une contribution au bien-être général doit s'évaluer et se considérer comme une conformation philanthropique, excluant cette envie de posséder par accumulation financière. Deux cas évidents se formulent depuis la France et auront été multipliés au travers de beaucoup d'états. Donner un exemple en se faisant poser des questions/réponses comme a pu le soumettre Marcel Fournier : « *Un contribuable peut se demander pourquoi il contribue à l'assurance emploi s'il n'est jamais au chômage. Même chose pour l'assurance maladie s'il n'est jamais malade. La cohésion d'une société trouve appui sur une série d'imbrications et implique un ensemble d'échanges entre individus et groupes. La réciprocité, directe et indirecte, est à la base de la vie sociale, hier comme aujourd'hui* » (Marcel Fournier). Toutes sociétés humaines se caractérisent par leurs formes de don, passées et présentes, selon toutes les écoles de sociologie depuis le premier quart du XX^{ème} siècle.

Une détermination du « *fait social total* » se montre en un épisode communautaire *mettant en branle la totalité de la société et de ses institutions*. Cette éthique du don évoque et comporte des répercussions juridiques, économiques, religieuses et même esthétiques. Cependant, la forme actuelle du don est devenue parfois très complexe au gré des incantations financières et jouissance des biens en argent et monnaie, ces veaux d'or bibliques de l'incohérence s'étant immiscés dans les manifestations du don instinctif. Sans exclure toute observation directe, il nous faut prétendre à des conclusions raisonnablement expansées pour que toute explication ou raisonnement soit correctement quintessenciée afin de pouvoir préciser les fondements exclusifs sur nos connaissances générales et omniprésentes de la seule première main tendue. De cette connaissance humaniste et incontournable du fait du don, il est congruent de ne pas s'écarter des trois directions habituellement proposées aux études. Pour l'intégration de toutes nos connaissances relatives au don et au savoir donner, il faut marquer avec insistance le voisinage des acteurs, les proximités des entourages formant groupes ou communautés, des chercheurs spécialisés et des informateurs faisant le lien entre nantis et pauvreté dans la rue.

Néanmoins, est-il légitime de s'engager lorsque on est savant, intervenant, donateur lambda ? Tout le XX^{ème} siècle revendique au tournant de notre XXI^{ème} siècle une nouvelle manière d'être savant, d'être positif, d'être actif en action sociale et politique. Il est du devoir de toute personne en recherche d'espoir de

don de descendre dans l'arène. Mais, c'est en humain de la science et plus en homme de santé et de bienfaisance qu'il doit le faire. À toute vie, telle celle de Mauss, se sont attachés les mystères du lien social à percer, mobilisant avec cela une vérité des religions, une sincérité de l'ethnographie ou la philologie, la sociologie afin de concevoir comment se sont constituées les sociétés et enfin comment elles se copient, s'imitent. Toute communauté réfléchie, ou pas, appréciera à la lecture de ce texte que tous les écrits sur le don et le donner ou savoir recevoir pourront être enfin synthétisés.

Les statuts actuels pour les fidélisations mensuelles au don

Appelons cela les effets d'une géographie persistante et visible. De ces éléments circonstanciels des lieux, les protagonistes du don ou du recevoir ont très certainement une historicité commune engendrée par les promiscuités d'une vie journalière ou épisodique en de mêmes lieux, statiques ou de passage. Cela nous amène à une pensée vers plusieurs populations possiblement celle enfermée dans ces tristes locaux, celles de la rue, celle migrante et émigrante dans les sociétés où elles arrivent, arrivées souvent par choix primaire de lieux vers les marchands de sommeil (Bernard Troude). Toutefois ce qui passionne, peut-être, ce sera cette tournure de systématisation du don se discernant en isolant telle ou telle forme de don en définissant l'attention particulière : telles personnes ou tels types de communauté auront telle technique issue de leurs coutumes ancestrales, de leurs institutions civiles ou religieuses, tels ou tels modes organisationnels qui défendent les simultanités du don et de la réception, des intégrations systématiques. Repérer les statuts actuellement mis en chantier pour "les fidélisations mensuelles au don".

« *Il me haussa le cœur, haussa la fantaisie, M'inspirant dedans l'âme un don de Poésie* » (Pierre de Ronsard).

C'est ainsi que toute la réflexion sur la nature des liens entre genre poétique et geste du don s'en trouve forcément déclenchée : témoignage constitutif ou incertain ? C'est à travers un parcours librement composé autour de quelques poètes dont la parole offerte et donc donnée a marqué la fiction du genre que nous avons essayé et osé une réplique. De André-Comte Sponville, il nous est enseigné : « *Mieux vaut enseigner les vertus, disait Spinoza, que condamner les vices. Il ne s'agit pas de donner des leçons de morale, mais d'aider chacun à devenir son propre maître, comme il convient, et son unique juge. Dans quel but ? Pour être plus humain, plus fort, plus doux, plus libre.* » Le geste reçoit une caution magistrale par laquelle le texte en poétique lyrique est doté d'une aura sacrée. « *Inspiré de quelque divine afflation* » (Thomas Sébillet), figure d'Hermès, tout poète devient alors mentor convertissant le poème donné et offert en poème reçu et le rendre en émotions.

Les vertus sont nos valeurs morales, mais incarnées : toujours singulières, comme chacun d'entre nous, toujours plurielles, comme les faiblesses qu'elles combattent ou redressent. Il n'y a pas de Bonne Action en soi, la B.A. La B.A n'existe pas, elle est à faire, et c'est ce qu'on appelle les aptitudes valorisées du don journalier. Ce sont à eux, les dons simples, que, pour objet, s'est précisé le cours de cette recherche : de la politesse à l'amour, des domaines sur ces vertus, plus appris et qui manquent souvent, toutefois point complètement dans l'ensemble de nos sociétés ; seulement et surtout particulièrement en famille dite moderne de *l'enfant roi et libre de tout*. Aurions-nous la capacité à les penser autrement, et faire que cela nous éclaire ?

Mais aussitôt l'acteur/actrice s'expose comme ouvert et tourmenté, lui qui est pris dans l'angoisse entre pure réception passive du donner et travail d'une mise en forme pour le donner. Car le don reçu pourra être « *émondé* » (J. Du Bellay), et bientôt canalisé dans une réaction de rituels poétiques et sociaux en même temps qu'identifié dans un ensemble de configurations consacrées. La parole louangeuse se choisit ainsi peu à peu des formes récurrentes, privilégiées et bientôt quasi imposées – l'ode, l'hymne ; le don se ritualise dans des pratiques sociales, pulsées par le mythe du *don du poète de cour au Prince*, adaptations textuelles qui agissent bientôt vers leurs propres chemins tout au long de la fiction lyrique. Pendant cette période du romantisme – en Europe de l'ouest entière – les poètes dont Mallarmé ont réagi à cette tradition du don offrant aux autres un hommage sous forme d'une mince vapeur éthérée où ne peut persister qu'un geste ténu ne proposant qu'un frémissement à peine sensible et émotionnel.

En accompagnant le geste de l'offrande

Toute conclusion sur le donner affirme que les temps sont résistants mais contemporains, avons-nous lu en commençant cette trace écrite. Sous le don, on trouve l'échange, affirment les modernes. Nous avons voulu

Accueillir sans discriminer, un don du savoir donner : *un fait social engendré par la famille ou la communauté*
tester l'idée inverse : sous les échanges, nous avons cherché le don. En général, le moderne attend qu'une personne soit morte pour relâcher l'hypothèse cynique et utilitariste à son égard. Tout à coup, on jette un autre regard sur sa vie, plus ouvert, plus généreux.

Dans ces textes, le jeu des « *loisirs de la poste* » où la forme du sérieux s'est effacée, le lyrisme virtuose finalement ne s'étend plus que sur la combinaison légère d'un montage aérien et céleste. Le don divin devenu social s'est blotti et replié dans les salons feutrés pendant les deux siècles précédents, puis la communauté des élus profitant du pouvoir au donner s'est resserrée sur les cercles mondains des « *mardis des poètes* » dont ceux de Mallarmé. Le don, jadis divin, se réduit peu à peu dans les entrelacs des expressions et des images. Les cultes divers et variés vont en imposer certains critères en des jours et des moments précis. La tournure a ainsi décidé sa contrainte, a façonné le geste du donner, l'a sublimé, esthétisé puis exigé une attention, en accompagnant le geste de l'offrande, la main vers le bas, par une ouverture y compris vers la laïcité dans l'essai d'une généralisation. Sans aucun doute l'altérité de l'exposé lyrique demande-t-elle d'abord à être énoncée et obtenir une forme de certification ? Avec l'inscription dans un héritage textuel, par ailleurs rappelée, percevons-nous là l'influence de Pétrarque et du « *pétrarquisme* » – arrivé en France au XVI^{ème} siècle – qui caractérise toute action par une esthétique du raffinement ? Cela confine cette action à l'ostentation, une recherche de l'intense considération expressive et une profusion importante de métaphores contribuant à encenser la forme de tous les dons, donner et recevoir. Cette *parole adressée* par le don en poésie, tutoyante et vouée aux espaces du don davantage qu'à l'objet verbal offert à la contemplation, cette chose dans son lyrisme est fréquemment définie à partir de son modèle d'énonciation quant aux valeurs accordées à l'acte en question. On sait que la limite des genres offerte par les courants romantiques – dont ceux chez les allemands et Schlegel en particulier – se détermine sur le critère de la personne remarquable émettrice du don : en toute circonstance, au genre lyrique reviendrait l'expression du « *JE* ».

Guérissant d'une formulation assumée par l'expression d'un sujet personnel, le cas du donner lyrique se conçoit alors en un espace privilégié d'une confiance, d'une effusion expansive, d'une sanction ou de la récompense. Cette formulation spécifique est souvent dans l'émotion, l'empathie pas toujours partagée parfois douloureuse et contraignante, appelant à ce que l'unanimité sur le don s'engendre autour d'une sacrée immanence – en référence à la philosophie de Plotin qui l'aura inspirée (Sœur Gilles Aimée Cisse). Pour Plotin en sa philosophie, l'organisation des univers se constitue de trois réalités radicales essentielles : l'Un, l'Intellect et l'Âme. L'humain, qui est une partie du monde sensible, doit, par le plus haut degré d'intériorité, remonter de l'Âme à l'Intellect, puis de l'Intellect à l'Un et accomplir ainsi une union mystique avec le *Dieu* par excellence – et sur l'ensemble d'une orientation approchée consignante et rassemblant tous ceux qui estiment devoir reprendre la voix du poème donné, l'effusion émotionnelle apparaît : donner à voir, donner à exister, donner à s'émerveiller, donner à recevoir. Telle est, il se peut, l'absolue tâche à enseigner et transmettre que s'assigne le don de tout poème dans son lyrisme. En dessinant l'espace d'une résidence poétique en communauté, de l'univers, le poème bride derrière lui très éloignées les opinions et doctrines son caractère obsolète ou sur sa péremption, ou sa légèreté affectée et futile. En aucun cas, à l'inverse, il n'a été plus absolu et impératif qu'aujourd'hui, où la menace pesant sur le vivant n'est plus une fiction de savoir donner, donner et recevoir, recevoir et savoir rendre.

En débutant cette étude *Les temps sont durs mais modernes*, avons-nous répété pour beaucoup de circonstances. Consécutif à l'effet d'un don se remarque une permutation, ce geste d'empathie affirmé par nos contemporains. Pourtant, l'idée inverse est justifiable : sous les échanges, se tient la possibilité d'un don. Il est une généralité courante depuis quelques décennies : les modernités font qu'une personne doit être décédée afin de relâcher un cynisme assez hypothétique et utilitariste à son égard. Tout à coup, on jette un autre regard sur sa vie, plus ouvert, plus généreux. Faire don de sa personne à l'histoire.

Dès la compréhension de ce dernier acte, s'agissant de ce don, une mise en évidence des perversités possibles est accentuée sans toutefois essayer de nier cette importance de la certitude. Avec A. Koestler, il est même à conjecturer que « *dans toute l'Histoire, les ravages causés par des excès d'assertion individuelle sont quantitativement négligeables par comparaison avec les boucheries organisées par transcendance altruiste pour la plus grande gloire d'un drapeau, d'un chef, d'une foi ou d'une conviction politique* » (Arthur Koestler). Cependant, nous avons étudié que les perversités d'un don ne peuvent pas correspondre à nos propos en cherchant plutôt à exposer comment ce *savoir donner social* fonctionne dans son état de manœuvre dit normal.

Les communautés actuelles cherchaient à fournir des principes quant à construire un modèle de « *l'homo reciprocus* », idéalité d'un humain présent qui ne peut correspondre à la réalité du sociologique néanmoins qui, à l'instar de *l'homo æconomicus*, peut aider à la comprendre.

Peut-on regagner et organiser un sens en faveur des liens sociaux, sans naïveté ni cynisme, c'est-à-dire sans remplacer le fond de l'acte tout en concept ? Dernière question à résoudre : le don peut-il être ce qui nous authentifie les uns aux autres et que nous ne sommes pas des ordonnances truquées ? Certains états au milieu de l'Europe d'aujourd'hui, sans pour autant concevoir leur appartenance mais tout en profitant, mettent en avant les trucages raffinés de l'indépendance d'esprit pour se cacher de leur adoration à leur absolu veau d'or et leurs faux dons à la vie internationale voulue ainsi protégée. La communauté humaine moderne est investie par cette menace de l'objectivation universelle et générale, retour inattendu et ultime résultat de sa longue tentative d'une soumission de la Nature. Faut-il avoir une réponse à tout ? L'action répétée aboutit à ce que les gènes, c'est-à-dire la présence de nos aïeux en nous, sont manœuvrés et transformés – intelligences artificielles concourantes – comme des dispositions naturelles, et que tout nouveau-né, lui-même, devient un objet assujetti à la bio-technologie ... espace du don de l'esprit et du corps, des corps très tôt manipulés par des esprits de la finance invasive.

Bibliographie

Buisseret, Didier, *De Savoir donner et recevoir*, Url : www.therapeute-debuisseret.be.

Cisse, Sœur Gilles Aimée, *Penser la philosophie de Plotin*, Préface de Placide Mandona, Autour des cinquante-quatre traités, Tome 1, Paris, Harmattan Sénégal, 2010. Url : senegal.harmattan.fr.

Dewey, John, *Démocratie et éducation* (1916), *Expérience et éducation* (1938), Paris, Armand Colin, 2022.

Fournier, Marcel, *Écrits politiques de Marcel Mauss*, Paris, Fayard, 1996.

Guitry, Alexandre dit Sacha, Théâtre, *Je t'adore*, Hachette, 1958.

Koestler, Arthur, *Le zéro et l'infini*, Londres-Paris, Le prestige du livre, 1979, p. 88

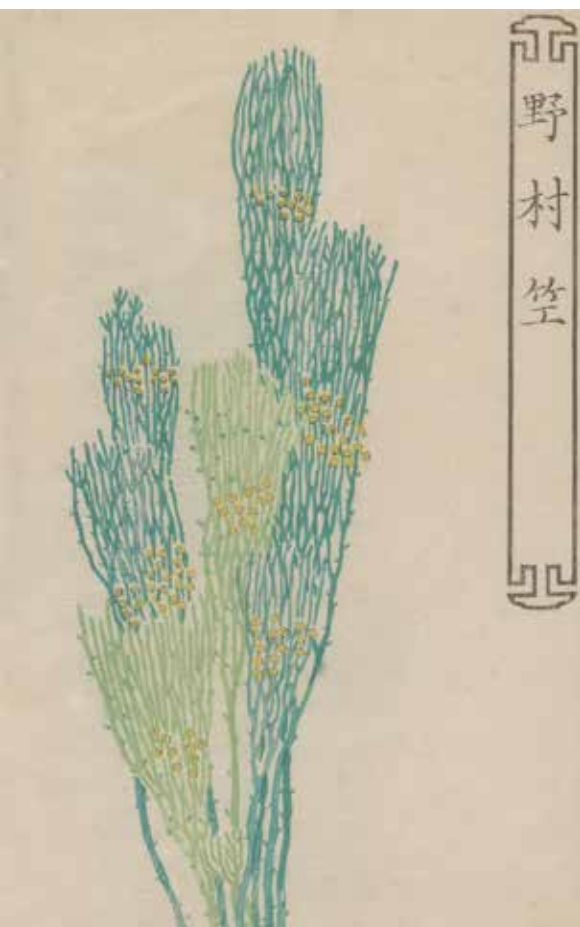
Mallarmé, Stéphane, Les Loisirs de la Poste et Récréations postales, (1887) in *Ces petits quatrains en forme d'énigmes adressés au cercle des amis proches*, Paris, Le Livre de Poche, 2005.

Mauss, Marcel, *Essai sur le don*, préface Jean-François Bert, in *Année sociologique*, seconde série, 1924, Paris, Flammarion, 2021, p. 211

Ronsard, Pierre de, *Hymne de l'automne*, Genève, Droz, 1991, p. 410.

Singer, Peter, *L'altruisme efficace*, (2015 Melbourne) Paris, Les arènes, 2018.

Troude, Bernard, *Cinq immersions momentanées dans la rue. Vision d'une société autour d'un IGH holographique : entre Kafka, Trin Xuan Thuan et tous les autres*, Paris, Édilivre, 2017.



L'ultime idéal et le triptyque de la motivation sociale : *dernier objectif de la conscience ternaire*

Mustapha Guenaou

M@GM@

Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales
vol.22 n.2 2024 ISSN 1721-9809

DOI: 10.17613/12f5m-80g57

Mustapha Guenaou

Enseignant-chercheur, chercheur associé CRASC-Oran, chargé du volet scientifique AMEDDIAS (Luxembourg), axes : SASHEC-IA.

Abstract

Dans le cadre de nos recherches en socio anthropologie du quotidien, notre interpellation porte sur la conception de la conscience chez l'Homme, qu'il soit une femme ou un homme. Mais, devant la diversité culturelle et de l'interdisciplinarité scientifique, les sciences sociales et humaines s'enrichissent pour faire valoir l'interprétation d'un phénomène socio anthropologique qui n'est que la conscience que nous désignons par la conscience ternaire. Pour cette raison, nous nous intéressons à la question de la conscience ternaire qui regroupe : la conscience individuelle, étroitement liée à une seule personne ; la conscience duelle, rappelant la conscience chez deux personnes (couple, mariés, tandem) ; la conscience plurielle qui n'est que la conscience collective. Sur la base de cette structure, que nous souhaitons présenter, la conscience ternaire vise principalement un dernier objectif pour pouvoir mettre en valeur la vérité, la réalité et l'authenticité. L'ultime idéal ne peut être atteint que sur la base du respect de ses fondements, exprimé par le triptyque de la motivation. Nous parlons de : l'intention, la volonté, l'action.

Illustration : Whisk ferns - Fukami, Gyokuseidō, and Kanga Ishikawa. Seisen Matsuranfu : shokoku bonsai shashin. Mikawa: Gyokuseidō zōhan, 1837.

L'ultime idéal au quotidien

Parlant de la conscience (Renaut, 2006) c'est rappeler la conscience humaine (Ortigues, 2005). Il s'agit, en effet, de l'Homme, qu'il soit une femme ou un homme, responsable de sa conscience. Elle est un objet de la socio anthropologie, voire les sciences sociales et humaines. En un être animé, l'Homme est en mesure de faire valoir sa conscience par le sens de l'organisation socio-psychologique.

Cette thématique entre dans le cadre de nos recherches en socio-anthropologie de l'ultime idéal au quotidien. La question de la conscience nous interpelle afin de pouvoir approfondir nos connaissances (Berkeley, 1920) relatives à la conception de la conscience chez l'Homme (Piche, 2011), qu'il soit une femme ou un homme. Plusieurs travaux traitent le sujet ; mais, l'analyse, l'explication et la définition diffèrent dans sa forme d'ordre scientifique d'une part et d'ordre conjoncturel d'autre part puisque le cas se présente dans le domaine des sciences sociales et humaines, fondé sur la diversité culturelle et de l'interdisciplinarité scientifique. Pour cette raison, nous insistons sur les sciences sociales et humaines qui cherchent à enrichir les connaissances sur la conscience (Dehaene, 2015) et surtout pour faire valoir l'interprétation d'un phénomène, étroitement attaché à la socio-anthropologie. Ce n'est que la conscience (Ortigues, 2005) dont nous parlons et que nous désignons par la conscience ternaire.

Dans l'ordonnance de nos études de terrain et sur la base d'une expérience personnelle, les sciences sociales et humaines insistent sur la question pour parler de la perception de la conscience (Boulanger, 2018), celle qui nous interpelle, aujourd'hui et dans le sujet de cette contribution. D'ailleurs, il nous a été donné de relever, à tout moment de la journée, des marqueurs d'ordre socio-anthropologique. Ces derniers nous rappellent le quotidien de l'être humain : l'Humain, une femme ou un homme, est un objet de recherche observable à l'œil nu et présente des marqueurs que nous observons quotidiennement. Ils portent sur son comportement vis-à-vis d'un phénomène, exprimé en un éventuel témoignage qui vise principalement un éclaircissement dans la vérité dans le sens de pouvoir atteindre la réalité, socio anthropologiquement parlant. Cette vérité se lie à une réalité, observable, critiquable, positivement ou négativement, en parlant de la conscience (Ortigues, 2005) en général. Afin de pouvoir mettre en avant une explication, notre initiative est prise afin de nous intéresser particulièrement à la question de la conscience ternaire qui, pour nous, regroupe trois *sous-consciences*, avec les marqueurs de distinction, de définition et de différenciation : la conscience individuelle (Labarriere, 1985) ; la conscience duelle ; la conscience plurielle (collective) (Davy, 1960¹).

Cette considération est liée à la triade de la liaison à l'acceptation relative à la conscience (acronyme TLARC). Sur la base de cette interpellation, nous émettons un vœu afin de pouvoir présenter, cette conscience ternaire. D'ailleurs, cette conscience vise principalement un dernier objectif mettant en valeur trois marqueurs de la conscience : la vérité, la réalité et l'authenticité. Pour cette question, nous considérons ces trois éléments essentiels et fondamentaux du dernier objectif qui, à notre avis, constituent l'ultime idéal. À titre illustratif, l'ultime idéal ne peut être atteint que sur la base de la considération, du respect et de la mise en avant de ses fondements, exprimés par le triptyque de la motivation. Rappelons, en effet, trois principes de la motivation : l'intention ; la volonté ; l'action.

Et pour une perspective d'ordre scientifique, la problématique se formule sous cette figuration : quels seraient les marqueurs de l'explication de l'ultime idéal ?

Définition de cette conscience

Dans sa définition, la conscience se comprend en examinant la notion de connaissance, justifiée par l'existence des trois marqueurs que nous essayons de faire valoir dans cette contribution, indiquant ainsi l'orientation d'ordre scientifique, sans sortir de l'apanage des sciences sociales et humaines. La conscience se détermine par : la connaissance, immédiate d'une activité d'ordre psychique (Berkeley, 1920) ; la connaissance, liée à la spontanéité (Berkeley, *Ibid.*) ; la connaissance, pour le hâtif par rapport à ce qui interpelle l'esprit (Berkeley, *Ibid.*).

La connaissance (Farouky, 1996) se définit se présentant comme intuitive (Neyraut, 2014), immédiatement réflexive (Carnus, Mias, 2013) ou interrogative. Par cette connaissance intuitive et/ou la connaissance immé-

¹ Émile Durkheim lui attribue le sens d'une autorité morale.

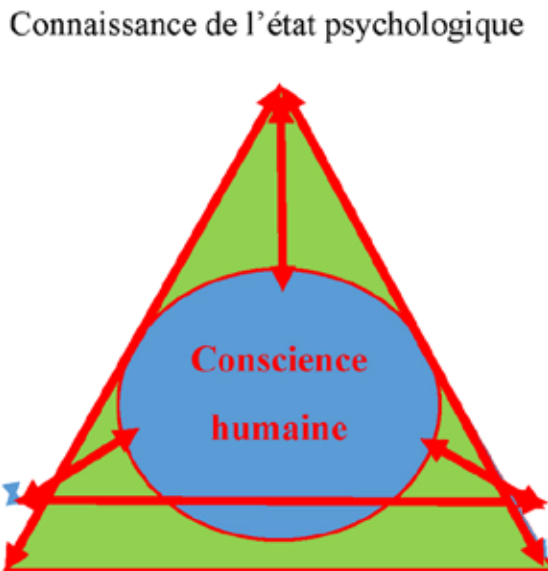
diatement réflexive, l'Humain, femme ou homme, offre la possibilité d'imposer son existence dans le milieu auquel il appartient. Puis, il formule l'existence de la place qu'il occupe, sans écarter son statut, pour se faire valoir. Et en dernier lieu, il confronte son existence socio-psychologique et anthropo-historique par rapport à son environnement socio-sociétal.

Par ailleurs, la conscience d'un humain (*In supra*) se définit par une représentation *psycho-mentale*, précise, claire et nette, celle de son existence dans le milieu socio-culturel de son appartenance. La conscience reste étroitement liée à l'Homme, sans distinction du genre, à son existence pure et simple et enfin, sa présence demeure impliquée dans le monde extérieur par rapport à soi. La conscience (*In supra*) a, selon nous, deux niveaux principaux dont le premier est celui de la réflexion collective (conscience plurielle), le deuxième niveau est celui de la dyade qui unit deux personnes, qu'elles soient des êtres, vivant ensemble, travaillant ensemble et/ou discutant ensemble. Ces niveaux restent liés à la réflexion mentale et pour cette raison, ces niveaux nous conduisent à parler d'un triptyque de la conscience.

Le triptyque de la conscience

Selon nos différentes recherches, la conscience humaine est une approche d'ordre socio-psychologique, d'ordre mental et d'ordre moral. Elle met en relief la place et le statut de la connaissance chez l'être humain, l'importance pour un être animé principalement par son moral, lié au psychique et à sa logique réflexive. Elle rappelle les trois connaissances : la connaissance de l'état psychologique ; la connaissance des actes de

l'Homme ; la connaissance des valeurs *socio-humaines*.



Nous symbolisons ces trois connaissances (Berkeley 1920) par une représentation graphique d'implication triangulaire afin d'assurer une place respective à chacune des connaissances énumérées plus haut. Seront à noter, également, l'interdépendance, la continuité et la complémentarité. Pour cette raison, nous pouvons insister sur l'existence d'un centre de gravité que nous désignons par le centre d'intérêt, appelé conscience humaine.

Grappe n°01 : représentation graphique de la conscience humaine

Connaissance des actes humains Connaissance des valeurs

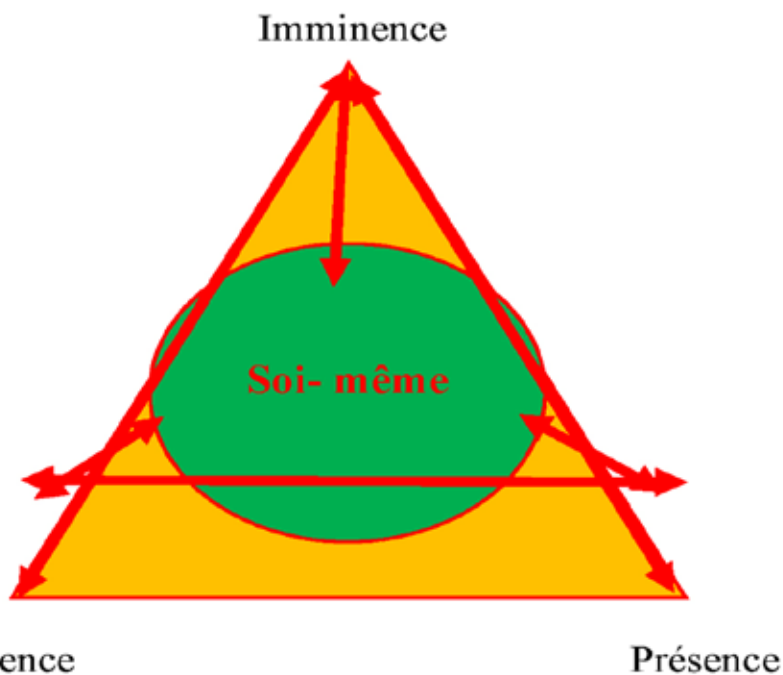
Cette représentation, socio-psychologique, morale et mentale, implique toute l'humanité dans son existence par rapport aux groupes sociaux, aux environnements socio-culturels et surtout à un *milieu socio-sociétal*. La conscience humaine, comme son nom l'indique, implique l'Homme, à l'âge de l'acceptabilité d'être convaincu de la mise en avant de sa place parmi ou par rapport à autrui : cette situation conduit à une interpellation que nous jugeons utile nous amenant à parler du *triptyque du soi-même* en raison de l'interrelation entre les connaissances qui seraient principalement liées à l'Homme ; évocations ci-dessus.

Le triptyque du soi-même

Sur la base de la définition et le triptyque de la conscience, ces recherches ont mis en rapport les éléments marqueurs de l'objet de notre intention d'étude. Ils sont au nombre de trois marqueurs désignés par : le marqueur de l'existence (Raviolo, *Le sens de l'existence*, 2018) ; le marqueur de la présence (Salignon, 1996) ; le marqueur de l'imminence (Raviolo, *L'imminence de la coïncidence*, 2018).

Comme pour le triptyque de la conscience, le triptyque de soi-même met en avant l'interrelation de ces trois marqueurs afin de faire intervenir la centralité de la question, exprimée par le vocable que les sciences

L'ultime idéal et le triptyque de la motivation sociale : *dernier objectif de la conscience ternaire* sociales et humaines étudient, analysent et expliquent. Ci-dessous une représentation graphique expressive par le triangle du soi-même.



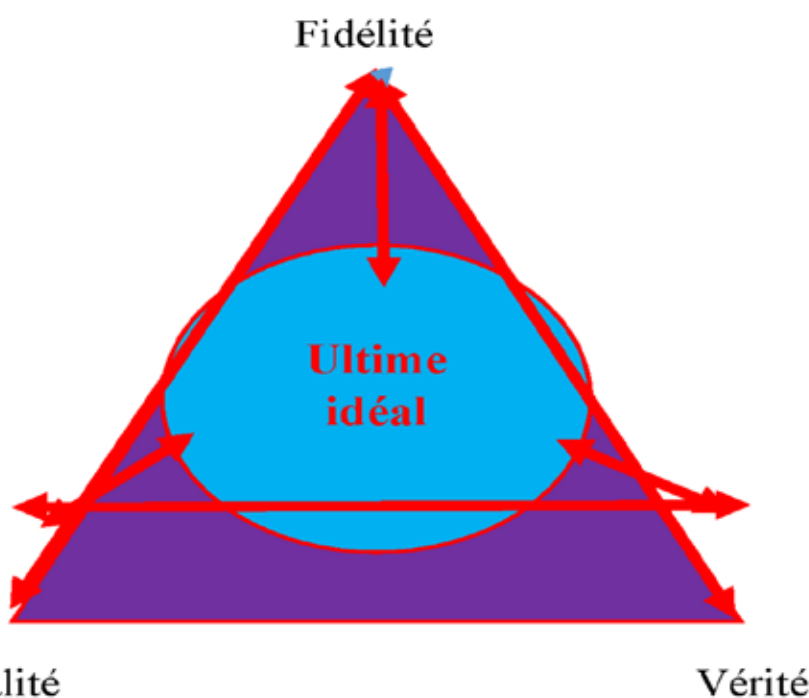
tion d'y atteindre à vérité exprimée par la conscience, qu'elle soit individuelle, duelle ou plurielle. Sur la base de la réalité, la vérité présente la notion du processus de la continuité jusqu'à atteindre le niveau de l'authenticité. L'authenticité, se trouvant à troisième place, garantit cette interdépendance et le signe de la complémentarité, exprimée par : la réalité (Ponet, 2011) ; la vérité (Ogilvie, 2007) ; l'authenticité (Cravatte, 2007).

Graphes n°02 : représentation graphique du triangle de soi-même

En effet, la conscience se comprend, se définit et se matérialise par l'accomplissement imminent de la prise de décision (Dehaene, 2015) de l'ultime idéal que nous cherchons à présenter, expliquer et faire valoir.

L'ultime idéal : vision et attente

L'ultime idéal (Elie, 2004) se définit, à notre sens, par une triade faisant appel à ces trois éléments, interdépendants et complémentaires. Le premier élément fondamental porte sur l'état de la réalité, avec l'intention d'y atteindre à vérité exprimée par la conscience, qu'elle soit individuelle, duelle ou plurielle. Sur la base de la réalité, la vérité présente la notion du processus de la continuité jusqu'à atteindre le niveau de l'authenticité. L'authenticité, se trouvant à troisième place, garantit cette interdépendance et le signe de la complémentarité, exprimée par : la réalité (Ponet, 2011) ; la vérité (Ogilvie, 2007) ; l'authenticité (Cravatte, 2007).



Dans l'interrelation, ces trois éléments fondateurs de l'ultime idéal se trouvent confronter à l'explication de l'un par la définition de l'autre. Il s'agit en effet de trois combinaisons à savoir les dyades socio-anthropologiques de l'ultime idéal, stade suprême de la conscience tant individuelle que duelle ou collective : réalité, vérité ; réalité, authenticité ; vérité, authenticité.

Cette triade se poursuit par l'acheminement de la transmission du message de la conscience jusqu'à atteindre ce stade suprême de l'ultime idéal représenté ci-dessous par ce triangle d'interdépendance de l'ultime idéal.

Graphes n°03 : représentation graphique du triangle de l'ultime idéal

Par ces mots, les sciences sociales – donc humaines – montrent les marqueurs de l'ultime pour lui assurer sa durabilité et son acceptabilité et sa pérennité. Dans ce cadre, convenons que l'explication de l'ultime se définit par les mots de l'apanage des synonymes tels que : le dernier ; le final ; le terminal.

Cette triade d'ordre synonymique nous conduit à faire valoir le définitif afin de lui assurer le dernier stade, dit le stade suprême, celui de la finalité impliquant la conscience dans l'extrême, une situation de la prise de position : position, appuyée par les principes du faire valoir, ne pouvant s'expliquer que par l'ultime idéal. Et,

par ses marqueurs, l'ultime ne peut être atteint que sur la base du respect des principes de l'acceptabilité de la triade de l'ultime idéal que nous désignons par les trois éléments interdépendants qui sont représentés par le triangle de l'ultime idéal : la réalité ; la vérité ; l'authenticité.

La question de cette triade d'ordre interdépendant et complémentaire insiste sur la mise en avant de la place de l'ultime idéal soit le stade suprême de la conscience ; cela établi dans un ordre décroissant pour les uns ou dans un ordre croissant pour les autres. En effet, cette question doit nous interpeller afin de nous rappeler la perception de la conscience en général.

La perception de la conscience

La perception de la conscience (Press, 1999) interpelle pour pouvoir insister sur le rapprochement existant entre les deux notions mais surtout pour rappeler le sens, l'explication et la portée de l'une par rapport à l'autre. Puis, nous évoquons les trois éventuels rapports : le rapport entre la perception et la conscience (Press, *Id.*) ; le rapport entre la perception consciente et la perception inconsciente (Buisard, 2015) ; le rapport entre la perception consciente et la conscience relative à la perception.

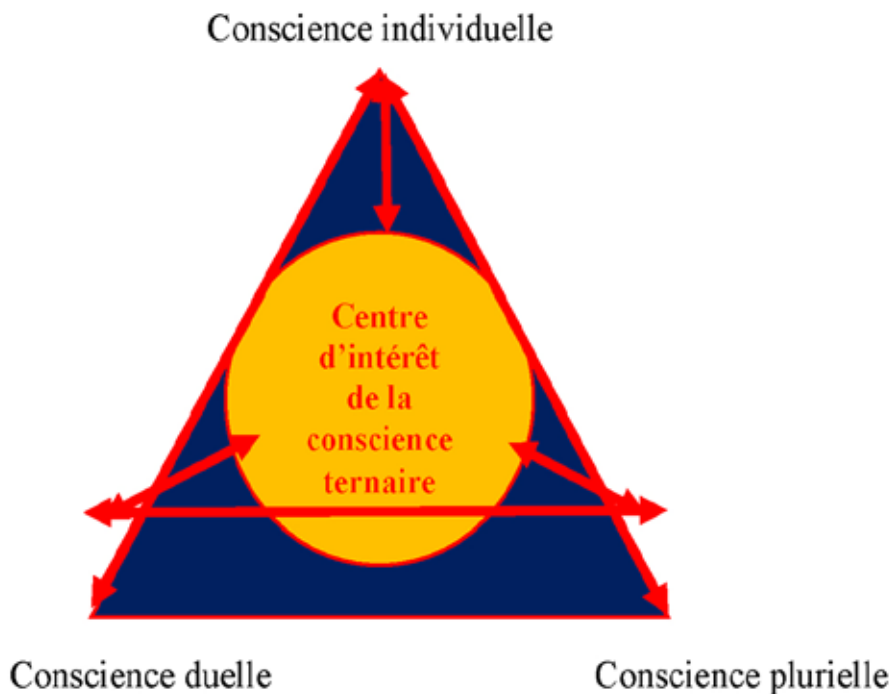
Dans ce cadre, Michel Buisard parle de la perception consciente et de la perception inconsciente (Press, *Id.*) afin de mettre en valeur le rapport entre la perception (Luyat, 2014) et la conscience (Renaut, 2006). Il cherche à comprendre la définition de la notion de la perception et nous la rapporter afin de d'inviter les spécialistes des sciences sociales et humaines à repenser la notion du rapport et du rapprochement existant entre la conscience et sa perception. (Buisard, 2015) Éric Gilbert accorde l'importance à la dyade langage et perception. (Gilbert, 2019) Et, il demande à ce que cela soit pris au sens large du terme tout en rappelant le travail de Aker Viberg, ce chercheur qui suggère une classification des verbes de perception en deux principales catégories.

La première catégorie. La distinction se fait par ce que nous appelons la dyade de la différence et de la distinction (acronyme : 3D), définie par la socio anthropologie du versus : existence vs absence. Cette question touche l'« agentivité du sujet perceuteur. » (Gilbert, *Id.*) Il conduit à l'une des deux possibilités : renvoi à une

activité, exprimée par les verbes regarder, écouter (Gilbert, *Id.*) ; renvoi à une expérience, exprimée par les verbes voir, entendre (Gilbert, *Ibid.*).

La seconde catégorie : Il s'agit, en effet, des verbes qui sont orientés vers le phénomène perçu. Pour rester dans le cadre de la socio anthropologie du versus, Aker Viberg, selon Éric Gilbert, oppose « les copules sensorielles (sembler, avoir l'air) » aux « verbes ou paraphrases de perceptibilité (être visible) » et aux verbes sensoriels (briller, choyer). » (Gilbert, *Ibid.*)

Graphe n°04 : représentation graphique du centre d'intérêt de la conscience ternaire



Quant à Thierry Ruchot (Ruchot, 2019), la différence entre les verbes de perception amène une distinction entre les trois typologies des verbes de perception, à savoir : les verbes de la perception active, donc volontaire : de type regarder (Ruchot, *Id.*) ; les verbes de la perception passive, donc involontaire : de type voir (Ruchot, *Ibid.*) ; les verbes qu'il désigne par « orientés à partir du phénomène » (Ruchot, *Ibid.*).

La conscience dont il est question dans ce cadre se rapporte à la conscience ternaire qui regroupe des éléments communs et des éléments différents pour parler de : 1) la conscience (Renaut, 2006) individuelle,

L'ultime idéal et le triptyque de la motivation sociale : *dernier objectif de la conscience ternaire* étroitement liée à une seule personne ; 2) la conscience (Renaut, *Id.*) duelle, rappelant la conscience chez deux personnes (couple, mariés, tandem, etc.) ; 3) la conscience (Renaut, *Ibid.*) plurielle qui n'est que la conscience collective.

Quel que soit cette conscience, individuelle, duelle ou plurielle, nous insistons sur la question de l'objectif et surtout ce que nous appelons *l'ultime idéal* : le stade suprême du dernier objectif de la conscience ternaire. L'une ou l'autre de ces consciences, nous conduit à faire valoir le centre d'intérêt de la conscience ternaire.

Dernier objectif de la conscience ternaire : l'ultime idéal

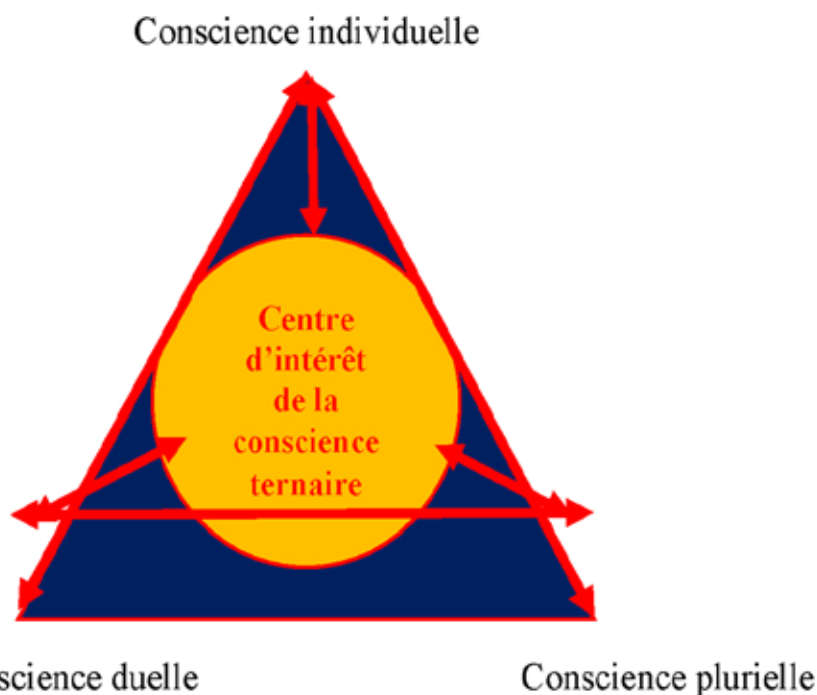
Parler du Dernier Objectif de la Conscience Ternaire, c'est de rappeler le dernier stade de l'ultime, la finalité de la conscience pour pouvoir atteindre l'idéal. D'ailleurs, l'idéal s'exprime par la parfaite conception, la conception de l'excellence dans un esprit réaliste.

Ce dernier objectif de la conscience, qu'elle soit individuelle, duelle ou plurielle, se confond avec la perception d'un idéal perfectif. Cet idéal met en compétition ce que nous appelons les valeurs de l'Humain de la perfection et d'un idéal féminin ou masculin : valeurs en trois éléments précis de définitions courantes qui sont d'ordre moral, psychique et mental, soit : l'impeccable ; le réussi ; l'admirable.

Sur la base de cette interrelation, compétitivité et complémentarité, il peut être soutenu que le Dernier Objectif de la Conscience Ternaire n'est faisable, maîtrisable et réalisable que sur la base de l'existence des fondements de *l'ultime idéal* que nous expliquons par le triptyque de la motivation.

Fondements de l'ultime idéal : le triptyque de la motivation

Sur la question des fondements, nous renvoyons le lecteur à nos différentes contributions portant sur le triptyque de la motivation. Pour cette raison, nous cherchons à rappeler les principes de la motivation, exprimés par expressions complémentaires : l'intention ; la volonté ; l'action.



Quant à mieux accorder l'importance au triptyque de la motivation, notre insistance se montre par et sur la représentation graphique de l'interrelation, la compétitivité et la complémentarité, ces trois éléments-principes. Le triangle est explicite mettant en rapport les trois éléments fondateurs de la motivation et par lui, nous accordons une place essentielle dans la représentation graphique.

Graphe n°05 : représentation graphique du triangle de la motivation

Les fondements s'expliquent visuellement par le triptyque de la motivation afin de pouvoir atteindre le Dernier Objectif de la Conscience

Ternaire, exprimé par l'ultime idéal et à cet effet, nous mettons en avant les trois derniers principes pour atteindre *l'ultime idéal* à savoir : l'intention d'atteindre le stade suprême de la conscience ternaire (Gilbert, *Id.*) ; la volonté d'aboutir au stade de la conviction de la conscience ternaire (Gilbert, *Ibid.*) ; l'action de faire valoir *l'ultime idéal* (Gilbert, *Ibid.*).

L'ultime idéal en fait, état final à atteindre

L'ultime idéal en fait, est l'état final atteint pour *L'ultime idéal* nécessite un processus qui répond à la règle des rites de passage (Van Gennep, 1909) définis par Arnold Van Gennep (1873-1957). Les trois phases des rites

de passage sont les principes fondamentaux pour passer par les étapes et atteindre le Dernier Objectif de la Conscience Ternaire que nous désignons par *l'ultime idéal*. D'ailleurs, *l'ultime idéal* est synonyme d'un définitif appréciable et magnifiquement accepté dans le cadre du but atteint, sans pouvoir s'éloigner de l'extrême, le plus profond dans l'éloignement et le plus possible par rapport à la vérité, la réalité et l'authenticité de la conscience vis-à-vis de ces trois notions aisément concevables que sont : l'impeccable ; le réussi ; l'admirable.

Le Dernier Objectif de la Conscience Ternaire vise donc, principalement, *l'ultime idéal* pour atteindre le stade ou le niveau de la perfection par rapport aux principes de la conscience : qu'elle soit individuelle, duelle ou plurielle. L'idéal en question est synonyme de la triple perfection ou parfaite satisfaction, morale, psychologique et mentale. *L'ultime idéal* peut se confondre avec la parfaite satisfaction dans un cadre précis de l'ordre pratique vis-à-vis des trois éléments sociétaux : la mentalité convaincante ; la moralité humaine d'ordre ciblant ; l'éthique d'ordre pratique du respect.

Il s'agit, en fait, de la considération et de la finalité d'un comportement humain exemplaire répondant, aussi, à des bons sentiments mêlant la conviction de l'esprit et l'aspiration du bon moral.

Une réponse pour le Dernier Objectif de la Conscience Ternaire sera cette mise en avant d'un modèle, parfaitement atteint, socialement apprécié et encouragé intellectuellement. D'ailleurs, les sciences sociales et humaines, dans leurs différentes disciplines et spécialités, étudient les idéaux, dans leur définition, leur portée et leur orientation respective. Cette question liée à la socio-anthropologie du versus conduit à faire se mémoriser les principes anti-idéaux tels que l'Humain, cet homme imparfait, ce vulgaire acteur social et cette abominable personne de l'environnement socio-sociétal. La motivation, comme la persévérance, la responsabilité et l'implication, sont des efforts conjugués de l'Humain, femme ou homme, pour atteindre le Dernier Objectif de la Conscience Ternaire, exprimé, expliqué et justifié *par l'ultime idéal*. Pour appuyer l'idée de la motivation, *l'ultime idéal* vise principalement le renforcement de l'esprit critique, la mentalité de la perfection et l'état d'esprit des qualités et des valeurs de l'être humain.

Quand, *L'ultime idéal*, en fait, est l'état final atteint, promettant une continuité, une durabilité, et une pérennité du bon moral.

Bibliographie

- Berkeley, Georges *Les principes de la connaissance* (trad. Charles Renouvier), Paris, Armand Colin, 1920.
- Boulangier, Jacques, *Le système perception – conscience, de Freud à Dehaene*. In *Revue Française de Psychanalyse*, 2018/3, vol 82, 2018, p.p.779-790.
- Buisard, Jean Michel, *Perception consciente ou perception inconsciente : quel rapport entre perception conscience ?* In *L'Évolution psychiatrique*, vol 80 n°4, 2015, pp.740-749.
- Carnus, Marie France, Mias, Christine, *La réflexivité* In Anne Jorro, *Dictionnaire des concepts de la professionnalisation*. De Boeck Supérieur, 2013, pp.269-272.
- Cravatte, Céline, *Authenticité*, In Vivien Blanchet (ed.), *Dictionnaire du commerce équitable*, Versailles, Ed. Quae, 2007, pp.11-18.
- Davy, George, *Émile Durkheim*, in *Revue Française de Sociologie*, n°1-1, pp.3-24. 1960.
- Dehaene, Stanislas, *Une science de la conscience. Entretiens recueillis par François Euvé*, in *Études*, 2015, n°12, pp.41-52.
- Elie, Maurice, *Sur l'ultime, à propos d'une catégorie de procès et de réalité*. In *Les études philosophiques*, 2002/4, n 63, pp.491-509.
- Farouki, Nayla, *Qu'est-ce que la connaissance ?* In N.F (dir.) *La foi et la raison. Histoire d'un malentendu*. Paris, Flammarion, 1996, pp.23-30.
- Gilbert, Éric, *Avant-propos. Perception, perceptibilité et objet perçu*. In *Revue Syntaxe et Sémantique*, n°01, 2019, p.19.

- Labarriere, Pierre-Jean, *De la Conscience individuelle à l'universalité de la raison* in P.J.L, 1985, *Structure et mouvement dialectique dans la Phénoménologie de l'esprit d'Hegel*, Paris, Aubier, pp.71-108.
- Luyat, Marion, *Qu'est-ce que la perception ?* In M.L (dir) *La perception*. Paris, Dunod, 2014, pp.11-21.
- Neyraud, Michel, *De l'intuition*. In M.N. *Les raisons de l'irrationnel*. Paris, PUF, 1997, pp.189-213.
- Ogilvie, Bertrand, *La production du vrai*. In *La vérité*, Toulouse, Eris, 2007, pp.147-158.
- Ortigue, Edmond, *Edelman et la conscience humaine*. In *Critique*, 2005/12, n°703, pp.917-926.
- Piche, Claude, *La Conscience morale Kant, héritier de Wolff et de Baumgarten ?* in S. Grapote et T. Prunéa-Bretonnet (dir.), *Kant et Wolff, Héritages et ruptures*. Paris : Vrin, 2011, pp.187-200.
- Ponet, Blandine, *Le statut de la réalité*. In B. Ponet (dir.), *Folie, Leçon de choses, Journal d'une infirmière en psychiatrie*, Toulouse, Eris, 2011, pp.122-127.
- Press, Jacques, *Perception et conscience*, in J.P (ed), *La perle et le grain de sel. Traumatisme et fonctionnement mental*. Paris, Delachaux et Niestlé, 1999, pp.41-46.
- Raviolo, Isabelle, *Le sens de l'existence*, In *Rue Descartes*, 2018/2, n°94, pp.1-3.
- Raviolo, Isabelle, *L'imminence de la coïncidence (La musique de l'existence)* In *Rue Descartes*, 2018/2, n°94.
- Renaut, Alain, *La conscience*. In A.R et al, *La philosophie*. Paris : Odile Jacob, 2006, pp.28-41.
- Ruchot, Thierry, *Les prédicats de perception orientés à partir du phénomène en russe, De l'apparition à l'apparence : un fondu enchaîné*, In *Revue Syntaxe et Sémantique* ; n°01, pp.171 -190, 2019.
- Salignon, Bernard, *La présence*, In B. Salignon (dir), *Temps et souffrance, temps –sujet- folie*, Nîmes, Champ social, 1996, pp.132-136.
- Van Gennep, Arnold, *Les Rites de passage*. Paris, E. Nourry, 1909.

© 2024

M@GM@ Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales

Projet éditorial : Osservatorio dei Processi Comunicativi

Direction scientifique : Orazio Maria Valastro

Donner : cet acte devenu une ambiguïté sociale

Vol.22 n.02 Mai Août 2024

Sous la direction de Bernard Troude

eBook en format Pdf

Édition non commerciale en accès libre

ISSN 1721-9809

En couverture : détail stylisé des représentations murales gravées dans les grottes d'Addaura au pied du mont Pellegrino à Palerme.

Œuvre diffusée sous licence internationale Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 DEED

Attribution - Non commerciale - Pas de travaux dérivés 4.0 International

Osservatorio dei Processi Comunicativi

Association scientifique et culturelle à but non lucratif - Catania (Italy)

Nous vous invitons à nous soutenir avec un don en ligne et nous aider ainsi à poursuivre notre politique de libre accès aux publications scientifiques en sciences humaines et sociales.

PayPal email : info@analisiqualitativa.com.

Osservatorio dei Processi Comunicativi

magma@analisiqualitativa.com | www.analisiqualitativa.com

Via Pietro Mascagni n.20 - 95131 Catane - Italie